L'ANTÉCHRIST

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

LA MORT DES DIEUX, *traduction de Jacques Sorrèze.* 1 vol.

LE ROMAN DE LÉONARD DE VINCI, *traduction de Jacques Sorrèze* . . . . 1 —

PIERRE ET ALEXIS :

I. — L'ANTÉCHRIST . . . . 1 —

II. — PIERRE LE GRAND (sous presse). . . . . . 1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13098-7-04. — (Encre Lorilleux).

DMITRY DE MEREJKOWSKY

PIERRE ET ALEXIS

L'ANTÉCHRIST

TRADUIT DU RUSSE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

L'ANTÉCHRIST

LIVRE PREMIER

LA VÉNUS PÉTERSBOURGEOISE

I

— L'Antéchrist veut être. Lui-même, le dernier diable, n'a pas encore été ; mais ses créatures pullulent sous le ciel. Les enfants aplanissent la route pour le père. Ils font tout à la manière de l'Antéchrist. Et quand ils auront préparé tout et enlevé les obstacles de partout, alors lui-même, au moment propice, apparaîtra. *Les temps sont proches*, bientôt il sera !

C'était un vieillard d'une cinquantaine d'années, revêtu d'un kaftan de clerc en lambeaux qui parlait ainsi à un jeune homme. Celui-ci, en robe de chambre de nankin, les pieds nus dans des pantoufles, était assis auprès d'une table.

— D'où savez-vous tout cela ? prononça le jeune

homme. Il est écrit : « Ni le Fils, ni les anges ne savent. » Et vous prétendez savoir !...

Il se tut, bâilla et demanda :

— Vous êtes un raskolnik, sans doute?

— Je suis orthodoxe.

— Qu'est-ce qui vous amène à Pétersbourg?

— On m'a fait venir de Moscou, de ma masure, avec mes livres de débit et de crédit ; la police m'a dénoncé comme ayant accepté des pots-de-vin.

— Vous en acceptiez?

— J'en acceptais. Non par contrainte ou esprit de lucre, mais par amour et en conscience ; je prenais ce qu'on m'offrait pour mon labeur de clerc.

Il parlait avec une telle simplicité que manifestement, pour lui, le fait d'avoir accepté des pots-de-vin ne constituait pas un péché.

— Mon forfait lui ayant été révélé, le policier, lui, ne dénonça rien. Seulement d'après les écrits des gens qui, de longues années durant, m'avaient donné de petites sommes, il calcula que j'avais reçu deux cent seize roubles. Je n'ai pas de quoi payer : je suis pauvre, vieux, affligé, infirme, estropié et misérable ; je ne puis continuer le métier de clerc et je demande humblement qu'on me révoque. Altesse très miséricordieuse, étends sur moi l'action de ta bonté, secours le vieillard sans défense, fais qu'il soit délivré de cette poursuite injuste. Aie pitié, protège-moi, seigneur tzarévitch Alexis Petrovitch.

Le tzarévitch Alexis avait rencontré ce vieillard à Pétersbourg, quelques mois plus tôt, à l'église de Siméon

et d'Anne, qui se trouve près de la rivière Fontanka et de la maison des Chérématiev sur la Letéinaïa. L'ayant remarqué à cause de sa barbe grise, longue, comme n'en portaient point les clercs, et pour sa manière convaincue de lire les psaumes, le tzarévitch lui demanda qui il était, d'où il venait et quel était son état. Le vieux déclara qu'il était un clerc de Moscou, qu'il s'appelait Larion Dokoukine ; il venait de Moscou et était descendu chez la faiseuse de pains bénits de l'église ; il fit allusion à sa pauvreté, à la dénonciation de la police et aussi, d'emblée, à l'Antéchrist. Le vieux parut misérable au tzarévitch, qui lui ordonna donc de le venir voir, afin de le secourir par des conseils et de l'argent.

Maintenant Dokoukine se tenait devant le tzarévitch, semblable à un mendiant dans son kaftan troué. C'était un clerc comme tous les autres, de ceux qu'on appelle « âmes d'encre » et « clercs copistes ».

Dures et comme pétrifiées étaient ses rides ; dur le regard de ses petits yeux éteints ; dure sa barbe grise, mal soignée ; le visage était gris, ennuyeux comme les papiers qu'il copiait ; il avait peiné dessus trente ans peut-être ; il avait accepté des pots-de-vin « en amour et selon la conscience » ; sans doute aussi avait-il fait maints tripotages ; et voilà que tout à coup une idée lui était venue ; « l'Antéchrist désire être. »

« Serait-ce un filou ? » se demanda le tzarévitch en l'examinant plus attentivement.

Mais il n'avait rien de faux ni de rusé ; son visage exprimait plutôt la bonhomie et l'abandon, l'entête-

ment taciturne de ceux qu'une idée fixe préoccupe.

— Je suis encore venu de Moscou pour autre chose, ajouta le vieillard.

Et puis il se troubla ; l'idée fixe perçait avec un lent effort à travers ses traits durs. Il baissa les yeux, fouilla dans sa poitrine, en retira un papier qu'il avait glissé sous la doublure par la déchirure de la poche et tendit ce papier au tzarévitch.

C'étaient deux minces cahiers de feuilles pliées en quatre, recouvertes d'une écriture grosse et ferme de clerc.

Alexis commença de les lire distraitement ; ensuite, toujours avec plus d'attention.

Au début, des citations des Pères de l'Église, des prophètes et de l'Apocalypse, ayant trait à l'Antéchrist. Puis venait une invocation aux « archipasteurs de la grande Russie et de tout l'univers », avec la prière de lui pardonner, à lui Dokoukine, son « impertinence et sa grossièreté, de ce qu'il eût écrit cela, sans leur bénédiction paternelle, par suite de sa grande affliction, de sa pitié et de son zèle envers l'Église ». Il implorait aussi qu'on prît sa défense auprès du tzar et qu'on suppliât le tzar de l'absoudre et de l'entendre.

Ensuite était exprimée, selon toute évidence, l'idée principale de Dokoukine.

« Dieu a ordonné à l'homme d'être autonome. »

Et enfin une accusation contre le tzar Pierre Alexéévitch :

« A présent, nous sommes tous dépourvus de ce

bien divin : la vie autonome et libre; on nous retire nos maisons et notre commerce, notre labour et notre travail, tous nos métiers et nos anciennes lois, et la piété chrétienne. On nous chasse de maison en maison, de place en place, de ville en ville, avec injures et avec fureur. Nos traditions et notre langue, nos vêtements sont transformés, nos crânes et nos mentons sont rasés, nos personnes sont déshonorées; nous n'avons plus de vertu, ni de prestance; on ne nous distingue plus des hérétiques; nous nous sommes confondus avec eux, nous avons pris l'habitude de leurs actions; nous avons renoncé à nos vœux chrétiens et déserté les saintes églises. Nous avons fermé les yeux à la lumière de l'Orient, nous avons tourné notre fuite vers l'Occident, nous suivons une route étrangère et inconnue et nous nous sommes perdus dans la terre de l'oubli. Nous avons adopté des étrangers, nous les avons comblés de biens; et les nôtres, ceux de notre sang, nous les abandonnons, nous les ruinons de fond en comble par d'intolérables impôts. Il y a certaines choses encore qu'il est incommode de dire; mieux vaut se mettre un bâillon sur la bouche. Mais le cœur souffre en voyant la dévastation de la Nouvelle Jérusalem et le malheur du peuple, frappé d'insupportables blessures!

» ... Tout cela, disait la conclusion, on nous le fait à cause de Notre Seigneur Jésus-Christ. Oh! mystérieux martyrs, ne soyez ni effrayés ni désespérés, levez-vous vaillamment et armez-vous des armes de la Croix contre les puissances de l'Antéchrist! Endurez

pour l'amour du Seigneur, endurez peu de temps encore! Le Christ ne vous abandonnera pas, gloire à lui à présent et en tout temps et dans l'éternité. Amen. »

— Pourquoi as-tu écrit cela ? demanda le tzarévitch, après avoir lu les cahiers.

— J'ai déposé naguère un écrit semblable sur le perron de l'église Saint-Siméon, répondit Dokoukine. Mais cet écrit, ayant été découvert, fut brûlé. On ne le remit pas au tzar et l'on ne fit aucune enquête. Cette prière-ci, je veux la clouer à l'église de la Trinité, près du palais du tzar, pour que tous ceux qui liront ce qui y est écrit le sachent et en parlent à Sa Majesté le tzar. Je l'ai écrite dans un but d'amendement, afin qu'un jour, rentrant en lui-même, le tzar s'amendât.

« C'est un filou! songea encore rapidement Alexis. Ou bien peut-être un délateur! Le diable m'a fourré dans cette aventure. »

— Sais-tu, Larion, dit le tzarévitch en le regardant dans le blanc des yeux, sais-tu que, suivant mon devoir de fils et de citoyen, je dois donner connaissance au tzar mon père de ton écrit séditieux et révoltant ? Article 20 du Statut militaire : « Celui qui se rend coupable de paroles séditieuses contre Sa Majesté devra périr et il aura la tête tranchée. »

— Tu es libre, tzarévitch. Moi-même je songe parfois à souffrir volontairement pour la parole du Christ.

Il dit cela avec la même simplicité qu'il avait eue naguère en parlant des pots-de-vin. Le tzarévitch

l'examina encore plus attentivement. Devant lui se tenait toujours le même clerc quelconque, « l'âme d'encre » ; c'était le même regard froid et terne, le même visage ennuyeux. Seulement, là-bas, dans la profondeur des yeux, quelque chose palpita de nouveau, avec un lent effort.

— Vieillard, as-tu toute ta raison? Songe à ce que tu fais? On te mettra à la question, et ce ne sera pas pour plaisanter. Tu seras pendu par une côte, et l'on t'enfumera comme on l'a fait pour votre Grichka Talizky.

Talizky, ainsi que beaucoup d'autres, prêchait la fin du monde et la deuxième arrivée du Christ ; il affirmait que le tzar Pierre Alexéévitch était l'Antéchrist. Il subit une peine terrible : on l' « enfuma » à petit feu.

— Avec l'aide de Dieu, je suis prêt à donner ma vie, répondit le vieux. Tôt ou tard, il faut mourir. Il importe d'accomplir quelque bonne action qu'on puisse présenter au tribunal de Dieu, puisque de toute manière on n'échappe pas à la mort.

Il parlait toujours avec une pleine simplicité ; mais il y avait quelque chose dans son visage tranquille, dans sa voix paisible, qui donnait la certitude que cet ancien clerc, accusé de cupidité, affronterait la mort sans effroi, comme ces « martyrs mystérieux » auxquels il faisait allusion dans sa prière.

« Non, décida tout à coup le tzarévitch, ce n'est point un filou ni un délateur ; mais ou bien un fou ou bien, en effet, un martyr. »

Le vieux baissa la tête et ajouta plus bas encore, comme s'il ne parlait que pour lui-même, oubliant son interlocuteur :

— Dieu ordonne à l'homme d'être autonome.

Alexis se leva en silence ; il arracha un feuillet du cahier, l'alluma à la veilleuse qui brûlait devant les icones dans un coin de la pièce, retira le couvercle de la bouche à chaleur d'un poêle, y fourra les papiers, attendit, en tisonnant, qu'ils eussent brûlé complètement ; puis il s'approcha de Dokoukine qui l'avait observé sans bouger, lui mit la main sur l'épaule et dit :

— Écoute, vieux. Je ne rapporterai rien à personne. Je vois que tu es un homme véridique. J'ai confiance en toi. Dis, me veux-tu du bien ?

Dokoukine ne répondit point, mais il le regarda de telle façon qu'une réponse n'était pas nécessaire.

— Si tu me veux du bien, laisse là cette folie ! Ne songe plus à des écrits séditieux, les temps ne sont pas à cela. Si tu te laisses pincer et qu'on apprenne que tu es venu chez moi, il m'arrivera malheur à moi aussi. Va-t'en, que Dieu t'accompagne et ne reviens plus ! Ne parle de moi à personne. Si l'on t'interroge, garde le silence. Et pars au plus vite de Pétersbourg. Eh bien ! Larion, te conformeras-tu à ma volonté ?

— Ce n'est pas à nous autres de sortir de ta volonté ! murmura Dokoukine. Dieu m'est témoin que je te serai, jusqu'à la mort, un serviteur fidèle.

— Quant à la dénonciation du fisc, ne t'en préoc-

cupe pas. Je dirai un mot à qui de droit. Sois tranquille, Larion, on te libérera de tout. Maintenant va... Ou bien, non, attends, donne ton mouchoir.

Dokoukine lui donna un grand mouchoir à carreaux bleus, déteint et troué, aussi « misérable » que son propriétaire. Le tzarévitch ouvrit le tiroir d'un petit bureau en bois de noyer, qui se trouvait à côté de la table ; il en retira sans compter, une vingtaine de roubles en monnaie de cuivre et d'argent ; c'était, pour le mendiant Dokoukine, tout un trésor, — puis il enveloppa l'argent dans le mouchoir et le tendit au clerc avec un sourire caressant.

— Prends ceci pour la route. Quand tu seras de retour à Moscou, commande un *Te Deum* dans l'église d'Archangelsk et fais retirer un morceau du pain bénit, avec des prières pour le serviteur de Dieu Alexis. Seulement fais attention de ne pas dire que c'est pour le tzarévitch.

Le vieux prit l'argent, mais il ne remerciait point, ni ne partait ; il restait là, comme devant, la tête baissée. Enfin il leva les yeux et commença, solennellement, un discours sans doute préparé d'avance.

— Comme jadis Dieu étancha la soif de Samson en se servant d'une mâchoire d'âne, de même Dieu ne veut-il pas employer ma déraison pour t'offrir quelque chose d'utile et de rafraîchissant ?

Mais il ne put continuer ; sa voix se brisa, son discours solennel s'interrompit, ses lèvres tremblèrent, toute sa personne frémit et il se jeta aux pieds du tzarévitch.

— Aie pitié, petit père! Écoute-nous, pauvres, tes derniers serviteurs qui clament vers toi! Travaille pour la foi chrétienne, relève-la et surveille-la ; donne à l'Église la paix et l'unité. Oui, seigneur tzarévitch, enfant admirable de l'Église, toi notre soleil, l'espoir de la Russie! C'est par toi que l'Univers veut s'éclairer ; c'est à ton sujet que les hommes de Dieu se réjouissent sans cesse. Si ce n'est toi, après notre Seigneur Dieu, qui nous viendra en aide? Nous serons perdus, perdus sans toi. Aie pitié de nous! Aie pitié!

Il lui embrassait les genoux et lui baisait les pieds en sanglotant. Le tzarévitch écoutait et il lui semblait que, dans cette supplication désespérée, arrivait à lui la prière de tous les êtres qui périssaient, « les affligés et les furieux », — que c'était la clameur de tout un peuple qui appelait à l'aide.

— Assez, assez, vieux! dit-il, se penchant sur lui et s'efforçant de le relever. Est-ce que je ne sais pas, est-ce que je ne vois pas? Est-ce que mon cœur ne souffre pas pour vous? Notre douleur est la même. Là où vous êtes, je suis aussi. Si Dieu veut qu'un jour je règne, je ferai tout pour soulager mon peuple. Alors, je me souviendrai de toi ; j'ai besoin de serviteurs fidèles. Mais, en attendant, patientez et priez, pour que Dieu exauce vos vœux sans délai; que sa volonté sainte se fasse en toutes choses!

Il l'aida à se relever. Maintenant le vieux semblait de nouveau très débile, faible et pitoyable; seuls ses

yeux brillaient joyeusement, comme s'ils voyaient déjà le salut de la Russie.

Alexis le prit dans ses bras et le baisa au front :

— Adieu, Larion. Si Dieu le veut, nous nous retrouverons. Que le Christ soit avec toi !

Lorsque Dokoukine fut parti, le tzarévitch s'assit dans son vieux fauteuil de cuir ; la bourre de crin sortait par les trous, mais on y était bien. Le tzarévitch tomba dans une rêverie qui était presque un engourdissement.

Il avait vingt-cinq ans. Il était de taille élevée, maigre et étroit d'épaules, la poitrine rentrée ; son visage aussi était étroit, long étrangement, tiré et aigu par le bas, vieillot et maladif, jaune comme ceux des gens qui souffrent du foie ; la bouche très petite et pitoyable, enfantine ; le front démesuré, bombé et comme chauve, s'encadrait de minces mèches de cheveux noirs, droits et longs. On voit de tels visages parmi les novices des couvents, les bedeaux et sacristains de village. Mais, lorsqu'il souriait, ses yeux rayonnaient d'intelligence et de bonté : la figure rajeunissait et embellissait tout à coup, comme éclairée par une douce lumière intérieure. Dans de semblables moments, il rappelait son grand-père, le « très doux » tzar Alexis Mikhaïlovitch, quand celui-ci était jeune.

A présent, revêtu d'une robe de chambre sale, les pieds nus dans de vieilles pantoufles, somnolent encore, non rasé, du duvet dans les cheveux, il ressemblait bien peu à un fils du tzar Pierre. Malade de la saou-

lerie de la veille, il avait dormi tout le jour et venait de se lever, vers le soir. A travers la porte ouverte, on apercevait dans la pièce voisine le lit défait, avec d'énormes matelas de plume et des draps froissés.

Sur la table de travail devant laquelle il était assis, gisaient des instruments rouillés de mathématiques, un ancien encensoir cassé, avec de l'encens, une râpe à tabac, des pipes d'écume, une boîte à poudre pour les cheveux, qui servait de cendrier; des monceaux de papiers et de livres, également en désordre; des notes manuscrites au sujet de l'historiographie de Baronius recouvertes par un amas de tabac. Sur une page d'un livre ouvert, démantibulé, livre appelé : *Géométrie ou mensuration terrestre au moyen des racines et du compas, pour l'instruction des sages amoureux des sciences*, était posé un débris de concombre salé. Sur une assiette d'étain, un os à moitié rongé et un verre, gluant pour avoir contenu de la liqueur d'orange, où s'agitait et bourdonnait une mouche. Sur les murs tendus de toile cirée sale et déchirée, d'un vert sombre à ramages, sur le plafond enfumé, sur les vitres ternes des croisées calfeutrées, — bien qu'on fût à la fin d'un chaud mois de juillet, — partout les mouches bourdonnaient en essaims épais, grouillaient ou rampaient.

Les mouches bourdonnaient au-dessus du tzarévitch, et, dans son cerveau, les pensées somnolentes grouillaient comme les mouches. Il se rappela la rixe qui avait terminé la fête de la veille. Jibanda avait frappé Zacipka, Zakhliouska avait fait de même pour Zacipka.

Sous la table gisaient en une seule masse le père Enfer avec le Geai et Moloch : c'étaient des sobriquets donnés par le tzarévitch à ses compagnons de bouteille « pour l'amusement privé ». Et lui-même, Alexis le Pécheur — ceci était aussi un sobriquet — avait battu quelqu'un et l'avait tiré par les cheveux, mais il ne savait au juste qui. Alors cela semblait drôle ; maintenant ce n'était que dégoûtant et honteux.

La tête lui faisait de plus en plus mal. Il serait bon de boire encore un peu de liqueur d'orange pour chasser les fumées du vin. Mais il avait la paresse de se lever, d'appeler un domestique, la paresse de bouger. Cependant il faudrait tout de suite s'habiller, revêtir un étroit uniforme, mettre une épée, une lourde perruque, et se rendre au Jardin d'Été pour une mascarade à laquelle tout le monde avait ordre d'assister « sous peine d'une cruelle amende ».

Des voix d'enfants venaient du dehors ; ils jouaient à la ficelle. Un serin malade, ébouriffé, piaillait de temps en temps lamentablement dans sa cage sous la fenêtre. Le balancier d'une grande et haute horloge anglaise, à pied, — ancien cadeau du père, — faisait un tic tac monotone. Des appartements d'en haut venait un son ininterrompu et découragé de gammes ; c'était la femme d'Alexis, la princesse royale Sophie-Charlotte, fille du duc de Wolfenbuttel qui les jouait sur un vieux clavecin allemand tout fêlé. Le tzarévitch se rappela tout à coup comment, la veille, ivre, il s'était plaint d'elle à Jibanda et à Zakhliouska : « M'en a-t-on donné une bégueule de femme? Chaque fois que

je m'approche d'elle, elle se fâche et refuse de me parler. Bégueule allemande! » « C'est mal, songea-t-il. Quand je suis ivre, je dis beaucoup de paroles inutiles, et ensuite je suis plein de mépris pour moi-même... Est-ce sa faute si on l'a de force mariée avec moi quand elle n'était presque qu'une enfant encore? Et en quoi est-elle bégueule? »

Malade, solitaire, abandonnée de tous dans un pays étranger, elle est aussi malheureuse que lui, le tzarévitch. Et elle l'aime, peut- être même est-elle seule à l'aimer. Il se rappela leur récente querelle; elle s'était écriée : « Le dernier des cordonniers, en Allemagne, se comporte mieux envers sa femme que vous envers moi! » Il avait haussé les épaules avec colère : « Retournez dans votre Allemagne et que Dieu vous accompagne! — Oui, si je n'étais... » Elle ne finit pas, se mit à pleurer, en indiquant son ventre : elle était enceinte. Il revoyait, en ce moment, les yeux bleu pâle, gonflés de larmes qui, enlevant la poudre, — la pauvrette venait de se poudrer pour lui, — glissaient sur le visage disgracieux, grêlé de petite vérole, guindé, devenu plus laid et plus ténu par suite de la grossesse, et cependant si pitoyable, effaré et sans défense, comme celui d'un enfant! Et lui aussi l'aimait; ou, du moins, il la plaignait de temps en temps, d'une pitié subite et désespérée, aiguë à crier, insupportable. Pourquoi donc la torturait-il ainsi? Comment n'avait-il pas honte?... Il devra répondre d'elle au tribunal de Dieu.

Les mouches l'obsédaient. Un rayon oblique du

soleil couchant, tout rouge, frappait le carreau et blessait la vue.

Il changea enfin de place son fauteuil, tourna le dos à la fenêtre et se mit à examiner le poêle. C'était un énorme poêle à colonnettes taillées, à dessins en relief, fait avec des briques russes sur un modèle hollandais. Les angles étaient consolidés par des clous en cuivre. Sur le fond blanc étaient peints, en épaisses couleurs vert rouge et violet foncé, divers animaux baroques, oiseaux, hommes et plantes. Et, sous chaque image, se trouvait une inscription en lettres slavones. Les rayons rouges du soleil donnaient aux couleurs un éclat fantastique. Pour la millième fois peut-être, le tzarévitch examinait ces figurines et relisait les inscriptions. — Un moujik avec une balalaïka : « Je multiplie la musique » ; un homme dans un fauteuil, lisant : « Je me fais du bien » ; une tulipe épanouie : « Son parfum est doux » ; un vieillard à genoux devant une jeune beauté : « Je ne veux pas aimer un vieux » ; un couple assis sous un bosquet : « Notre union est bonne » ; et aussi une paysanne de Bérésinsk, un comédien français, des prêtres, le Japonais avec le Chinois, et Diane et l'oiseau fabuleux Malkoféïa.

Les mouches bourdonnent et bourdonnent toujours ; le balancier fait tic tac ; le serin piaule tristement ; les gammes tombent d'en haut et les cris d'enfants viennent du dehors ; le rayon aigu du soleil, rouge, s'assombrit et s'estompe ; les figurines multicolores bougent ; les comédiens français jouent à

saute-mouton avec les paysans de Bérésinsk ; le prêtre japonais fait de l'œil à l'oiseau Malkoféïa. Et puis tout s'embrouille ; les yeux d'Alexis se ferment. Et, n'était cette énorme mouche gluante et noire qui ne bourdonne plus dans le verre, mais dans la tête d'Alexis, tout serait paisible ; il n'y aurait plus rien que la lumière douce, atténuée et rougeâtre.

Soudain, il frémit tout entier et reprit conscience.

— Aie pitié, petit père, espoir de la Russie !

Ce cri fut sonore en lui et fort à le faire trembler. Il jeta un regard sur la pièce en désordre, sur lui-même ; et, tel que le rayon rouge qui lui blessait les yeux, la honte l'offusqua. Il est beau, l' « espoir de la Russie » !

L'eau-de-vie, le sommeil, la paresse, le mensonge, la saleté et cette éternelle crainte lâche de son père !... Est-ce trop tard ? est-ce fini ? ou bien est-il possible de secouer tout cela, de s'en aller, de fuir ?...

Les paroles de Dokoukine lui revinrent : « Dieu a ordonné à l'homme d'être autonome. » Oh ! oui, il fallait se hâter vers ceux-là, tant qu'il n'était pas trop tard encore ! Ils l'appellent et l'attendent, les « mystérieux martyrs ».

Il bondit, comme si en vérité il voulait fuir, prendre une décision, faire quelque chose d'irrévocable, — et il resta immobile, attentif, aux écoutes.

Dans le silence gronda le son chantant, cuivré, lent de l'horloge. Neuf coups résonnèrent. Quand le dernier son se fut évanoui, la porte grinça faiblement, et

la tête du vieux valet de chambre Ivan Afanacievitch Bolchoï apparut.

— Il est temps de partir. Faut-il que je vous habille? grogna-t-il, comme d'habitude, avec une rudesse si furieuse qu'on eût dit qu'il injuriait son maître.

— Inutile. Je n'y vais pas, dit Alexis.

— Comme vous voudrez. Seulement l'ordre vous est donné d'être présent. Votre père sera de nouveau en courroux.

« Va-t'en, va-t'en! » voulut crier Alexis.

Mais il observa cette tête ébouriffée, ce visage non rasé, froissé, somnolent comme le sien, et il se souvint tout à coup que c'était à Afanacievitch lui-même qu'il avait tiré les cheveux la veille.

Il le regarda longtemps avec un étonnement stupide, comme s'il se réveillait enfin définitivement.

Le dernier rayon s'éteignit dans la fenêtre et tout devint gris, comme si des toiles d'araignées, descendues de tous les coins enfumés, avaient empli la chambre et y tissaient leurs filets gris.

La tête, dans la porte, était immobile, comme collée; elle ne reculait ni n'avançait.

— Ordonnez-vous que je vous habille? répéta Afanacievitch, avec une mauvaise humeur grandissante.

Alexis agita la main avec lassitude.

— Eh bien! qu'importe? oui!

Et, voyant que la tête ne disparaissait toujours pas, comme si elle attendait quelque chose, il ajouta :

— Un peu de liqueur, pour me dégriser? J'ai la tête toute meurtrie, d'hier...

Le vieillard ne répondit point, mais il le regarda comme s'il voulait dire : « Ce n'est pas ta tête à toi qui devrait être meurtrie d'hier ! »

Resté seul, le tzarévitch se tordit lentement les doigts, de façon que toutes les phalanges gémirent; il s'étira et bâilla. La honte, l'affliction, la soif de repentir, la soif d'une action éclatante, d'un haut fait immédiat, — tout cela ne fut qu'un bâillement lent, impérieux à faire mal, à lui donner une crampe de la mâchoire, bâillement désespéré, plus effrayant qu'un hurlement ou qu'un sanglot.

Au bout d'une heure, lavé, rasé, dégrisé, sanglé dans un étroit uniforme de drap allemand vert, à parements rouges et galons d'or, l'uniforme de sergent de la garde Préobrajenski, il avançait sur la rivière, dans son bateau à six rames, et se rendait au Jardin d'Été.

II

Ce jour-là, le 26 juin 1715, devait avoir lieu, au Jardin d'Été, une fête de Vénus, en l'honneur d'une antique statue, amenée de Rome et destinée à la galerie qui longeait la Néva.

— J'aurai un jardin plus beau que celui du roi de France à Versailles! disait Pierre avec vantardise.

Lorsqu'il faisait la guerre, ou bien qu'il voyageait sur mer dans les régions étrangères, la tzarine lui envoyait des nouvelles de cet enfant chéri de son cœur : « Notre jardin se développe excellemment, il est plus beau que l'année dernière ; l'avenue du palais est presque entièrement couverte par l'ombrage des érables et des chênes et, chaque fois que je sors, je regrette, ami très précieux, que vous ne puissiez vous promener avec moi... Notre jardin est tout vert ; il commence à sentir la résine. »

En effet, tout, au Jardin d'Été, avait été organisé « régulièrement, d'après un plan », comme dans le « glorieux parc de Versailles » ; les ramures symétriquement coupées des arbres, les dessins géométriques des corbeilles, les canaux droits, les étangs rectangulaires avec des cygnes, des îlots et des berceaux, les ingénieuses fontaines, les interminables allées — « perspectives » — les hautes haies vives, les espaliers, semblables aux murs de quelque majestueuse salle d'audience... « On persuadait les gens de faire des promenades ; et, lorsque l'un d'eux se sentirait las, il trouverait aussitôt suffisamment de bancs, de théâtres, de labyrinthes et de pelouses vertes où se retirer comme en un lieu de solitude délicieuse. »

Mais il y avait loin pourtant du jardin du tzar au parc de Versailles.

Le pâle soleil pétersbourgeois tirait de maigres tuli-

pes des gras oignons de Rotterdam. Seules les modestes fleurs du Nord : la menthe odorante, que Pierre aimait, les pivoines panachées et les dahlias tristement éclatants, croissaient ici plus à l'aise.

Les jeunes arbres apportés avec d'indicibles soins sur des vaisseaux ou des fourgons, à travers des milliers de verstes, de la Pologne, de la Prusse, de la Poméranie, de la Hollande, s'étiolaient. La terre étrangère les nourrissait parcimonieusement.

Par contre, « à l'instar de Versailles », étaient placés le long des allées principales des bustes et des statues. Les empereurs romains, les philosophes grecs, les dieux et les déesses, s'interrogeaient du regard, eût-on dit, pour savoir par quel hasard ils se trouvaient là, dans le pays des barbares hyperboréens. Ce n'étaient, d'ailleurs, pas des originaux antiques, mais seulement des imitations modernes, par de mauvais maîtres italiens et allemands. Les dieux, comme s'ils venaient d'enlever leurs perruques et leurs pourpoints brodés; les déesses, leurs fanchons de dentelle et leurs robes à paniers, paraissaient s'étonner de leur nudité un peu indécente et ressemblaient à des cavaliers et à des dames minaudières, au courant des « belles manières » de la cour de Louis XIV ou du duc d'Orléans.

Par une allée transversale qui partait du grand étang et aboutissait à la Néva, marchait le tzarévitch Alexis. A son côté boitillait un drôle de bonhomme, aux jambes torses, accoutré d'un kaftan allemand, d'une énorme perruque; son visage était étonné, per-

plexe comme celui d'un homme qu'on vient de réveiller en sursaut. C'était le directeur de la chancellerie des armes et de la nouvelle typographie, le premier maître en imprimerie de Pétersbourg, Mikhaïlo Petrovitch Avramov.

A dix-sept ans, lui, fils de sacristain, avait été arraché à son livre de psaumes et d'heures pour voguer sur un vaisseau de commerce qui partait de Cronstadt vers Amsterdam avec une charge de goudron, de lin, de cuir, et une dizaine « d'enfants russes » choisis parmi les plus « éveillés », afin qu'ils apprissent les sciences, selon la volonté de Pierre. Ayant étudié en Hollande quelque peu de géométrie et surtout la mythologie, Avramov fut « loué par les habitants de là-bas et son mérite publié en courantes imprimées ». Pas bête, Avramov resta néanmoins, une fois pour toutes, ébahi, désorienté du passage trop rapide du livre de psaumes et d'heures aux fables d'Ovide et de Virgile. Ses sentiments et ses idées éprouvèrent une commotion comme en ont les petits enfants qu'on a effrayés en les éveillant.

— Seigneur tzarévitch, Votre Altesse, je me confesse à toi comme à Dieu, disait Avramov d'une voix pleurarde et monotone ainsi que le chant d'un moustique. Ma conscience n'est pas à l'aise de ce que nous, étant chrétiens, adorons des idoles païennes.

— Quelles idoles ? demanda le tzarévitch avec étonnement.

Avramov indiqua les statues de marbre postées des deux côtés de l'allée.

— Nos pères et nos grands-pères mettaient dans leurs maisons et le long de leurs routes de saintes icones ; nous serions honteux d'agir ainsi, mais nous dressons des idoles éhontées. Les icones de Dieu ont en elles la force de Dieu ; de même, les idoles, icones des démons, recèlent une force démoniaque. Jusqu'à ce jour, nous avons honoré le dieu des vignes Bacchus, surnommé Ivachka Khmelnitsky par le très fou conclave ayant à sa tête le prince-pape; maintenant nous allons aussi honorer la très impure Vénus, déesse de la luxure. On appelle ces dévotions des mascarades et on n'y voit pas de péché, parce que, dit-on, ces dieux-là n'existent en vérité nulle part, et leurs images sans vie ne servent qu'à orner les maisons et les jardins. Mais ceci est une erreur profonde et pleine de perdition, parce que ces dieux anciens sont vivants et véritables.

— Tu crois aux dieux païens? demanda le tzarévitch avec un étonnement croissant.

— Je crois, Votre Altesse, au témoignage des saints Pères qui affirment que les dieux sont des démons chassés de leurs temples par le nom du Christ crucifié ; ils se sont réfugiés dans des endroits déserts, ténébreux, perdus et s'y sont établis ; ils n'ont fait semblant de mourir et de ne plus exister que pour un temps. Mais, lorsque notre chrétienté est devenue débile, lorsque s'est produite la nouvelle impiété, les dieux ont ressuscité et ils sont sortis, en rampant, de leurs repaires. De même que des larves, des scorpions et des reptiles venimeux, sortant de

leurs œufs, mordent les gens, les démons sortant des vieilles idoles, leurs chrysalides, mordent les âmes chrétiennes et les font périr. Te souviens-tu, tzarévitch, de la vision du saint Père Isaac ? De beaux adolescents et des vierges aux visages rayonnants prenaient le saint par les mains, sautaient et dansaient aux sons de musiques délicieuses et, l'ayant fatigué, ils l'abandonnèrent à moitié mort. Ils s'étaient joués de lui et disparaissaient. Le saint Père reconnut qu'il avait eu affaire aux anciens dieux gréco-romains : Jupiter, Mercure, Apollon, Vénus et Bacchus. Aujourd'hui c'est à nous, pécheurs, que les démons apparaissent ainsi. Et nous les recevons avec empressement ; et, nous confondant avec eux dans de répugnantes mascarades, nous sautons et nous dansons, afin de nous précipiter ensemble dans le Tartare très profond ; tel le troupeau de pourceaux qui se jeta à la mer. Nous ne comprenons pas, créatures grossières, combien ces nouveaux démons blancs, harmonieux, rayonnants, sont plus terribles que les plus odieux visages d'Éthiopiens noirs !

Le jardin était sombre, bien qu'on fût en juin. Sur le ciel orageux, rampaient des nuages bas, noirs, étouffants ; il n'y avait pas encore d'illuminations ; la fête n'était pas commencée. L'air était paisible comme celui d'une chambre close. Des éclairs très lointains, sans tonnerre, flambaient ; et alors, à la lueur bleue, ressortaient avec un éclat aveuglant sur les espaliers noirs, le long des allées, les statues de marbre. C'était comme des fantômes blancs qui surgissaient et sombraient aussitôt.

Le tzarévitch, après ce que lui avait dit Avramov, les voyait avec un sentiment nouveau : « En vérité, songeait-il, on dirait des diables blancs ! »

Des voix se firent entendre. D'après le timbre de l'une d'elles, sourde, un peu éraillée, et aussi d'après la tache rouge d'un tison, qui brûlait vraisemblablement dans une pipe hollandaise, — la hauteur à laquelle se trouvait la tache révélait la taille gigantesque du fumeur, — le tzarévitch reconnut son père.

Il s'enfonça rapidement dans une allée latérale, de lilas et de buis, du labyrinthe. « On dirait un lièvre qui se cache dans les buissons », pensa-t-il avec fureur : son mouvement avait été instinctif, il n'en restait pas moins d'une poltronnerie humiliante.

— Que diable racontes-tu, Avramka ? continua-t-il avec un dépit feint, dans le but de cacher sa honte. Trop lire t'a tourné la cervelle.

— Je dis la vérité vraie, Votre Altesse ! riposta Avramov sans s'offenser. J'ai éprouvé sur moi-même la force impure des dieux. Le diable m'a inspiré de demander à ton père, le tzar, des livres d'Ovide et de Virgile à imprimer. J'ai déjà publié l'un d'eux, avec des images des dieux mauvais et de leurs folles actions. Depuis lors, j'ai perdu la raison et je suis tombé dans une insatiable luxure ; la protection de Dieu m'a quitté et je vois, dans mes rêves, toutes sortes de dieux, surtout Bacchus et Vénus.

— Sous quelle forme ? demanda le tzarévitch, non sans curiosité.

— Bacchus, tel qu'on représente l'hérétique Luther : un Allemand rubicond au ventre gros comme une tonne. Vénus prit d'abord l'aspect d'une fille perdue avec laquelle, jadis, à Amsterdam, j'ai eu des relations criminelles : son corps était nu, blanc comme de l'écume, les lèvres pourpres, les yeux éhontés. Ensuite, quand je revins à moi, dans le couloir du bain où toute cette horreur m'avait assailli, la maléfique fille se transforma en la servante du père archiprêtre, Akoulka, et, m'injuriant de ce que je l'empêchais de suer dans le bain, elle me frappa insolemment au visage avec son balai de branches mouillées, bondit dehors, se précipita dans un tas de neige, — ceci se passait en hiver, — s'y roula et disparut comme la neige chassée par le vent.

— Mais, c'était sans doute Akoulka elle-même ! dit en riant le tzarévitch.

Avramov voulut répondre, mais se tut soudain.

Les voix se firent entendre de nouveau et le point rouge, sanglant, brilla dans l'obscurité. Sur l'étroit sentier, le père et le fils allaient se rencontrer. Le tzarévitch songea encore désespérément à se cacher, à se couler n'importe où, à se jeter dans les buissons comme un lièvre. Mais trop tard. Pierre l'aperçut de loin et appela :

— *Soon !*

Soon, en hollandais, veut dire fils. Pierre nommait ainsi le tzarévitch dans ses rares moments de clémence. Le tzarévitch s'étonna d'autant plus que, depuis quelque temps, son père ne causait plus

guère avec lui, non seulement en hollandais, mais en russe.

Il s'approcha, ôta son chapeau, s'inclina profondément et baisa le rebord du kaftan paternel, — Pierre portait un vieil uniforme de colonel Préobrajenski, vert foncé, avec parements rouges et boutons de cuivre, — puis la main, dure et calleuse :

— Merci, Alecha ! dit Pierre.

Et ce diminutif inattendu fit battre le cœur d'Alexis.

— Merci de ton cadeau. Il vient à point. Mes flottaisons de chêne qui venaient de Kazan ont été perdues dans une tempête sur le lac Ladoga. Sans ton cadeau, je ne serais pas arrivé à bout de la nouvelle frégate avant l'automne. Et le bois est des meilleurs, dur comme du fer.

Le tzarévitch savait que rien ne faisait autant de plaisir à son père que du bon bois de vaisseau. Dans son domaine héréditaire, près de Nijni Novgorod, croissait, depuis longtemps, en grand secret, une admirable forêt, pour le cas où il lui faudrait particulièrement s'attirer la clémence de son père. Ayant appris que l'Amirauté manquerait bientôt de chêne, Alexis fit abattre sa forêt, lui fit descendre par flottaisons la Néva et l'offrit, très à propos, à Pierre. C'était l'un de ces petits services timides, parfois gauches, qu'il lui rendait souvent naguère, puis de plus en plus rarement. Il ne s'illusionnait pas, d'ailleurs, et savait que le service serait vite oublié, comme les précédents, et que le père lui ferait payer cette caresse accidentelle et rapide d'un redoublement de sévérité.

Cependant Alexis rougit de joie timide, son cœur palpita d'une espérance folle. Il balbutia tout bas quelques mots sans suite, dans le genre de : « Je suis toujours heureux de servir mon père », et tenta de lui baiser encore une fois la main. Mais Pierre lui prit la tête dans ses deux mains. Pendant un instant, le tzarévitch revit le visage qu'il connaissait, terrible et cher, les joues pleines, presque bouffies, la moustache ébouriffée et éparpillée, le charmant sourire des sinueuses lèvres, douces comme celles d'une femme; il aperçut les grands yeux sombres, terribles eux aussi, et si chers que jadis il en rêvait la nuit comme un jeune amoureux rêve des yeux de sa belle; il sentit cette odeur qu'il connaissait depuis son enfance, mélange de fort tabac, d'eau-de-vie, de sueur et encore de ce relent de caserne, grossier mais non désagréable, dont était toujours imprégné le cabinet de travail du père; il sentit aussi le contact familier et rugueux du menton, rasé négligemment. Il y avait, au milieu de ce menton, une fossette si bizarre, presque drôle sur ce visage impérieux! Alexis croyait, — ou bien peut-être l'avait-il rêvé? — que, lorsqu'il était petit et que son père le prenait sur ses genoux, il embrassait cette fossette et disait avec admiration : « Tout à fait comme celle de grand'mère. »

Pierre embrassa son fils sur le front et prononça, en son mauvais hollandais :

— « Good beware ù ! » Que Dieu vous garde!

Et ce « vous » hollandais, un peu précieux, parut à Alexis plein du charme le plus affable.

Il vit tout cela, il le sentit, comme à la lueur d'un éclair. Puis l'éclair s'éteignit, et tout disparut. Déjà Pierre s'éloignait, secouant une épaule, renversant la tête en arrière, balançant fortement le bras droit, à la manière des soldats ; il marchait d'ordinaire si impétueusement que ses compagnons étaient obligés de courir presque pour le suivre.

Alexis continua d'avancer par le sentier du labyrinthe. Avramov ne le quittait point; il se reprit à parler ; maintenant c'était Fédos Ianovsky, l'archimandrite de la laure Alexandre-Nevsky, le confesseur du tzar, qui l'occupait. Pierre, en donnant à Fédos le poste d' « administrateur des affaires spirituelles », l'avait placé au-dessus du premier fonctionnaire de l'Église, Stephane Iavorsky. Beaucoup soupçonnaient Fédos d'hérésie luthérienne ; il souhaitait, disait-on, de supprimer les icones, les reliques, les jeûnes, les monastères, le patriarcat et les autres anciennes coutumes de l'Église orthodoxe. D'autres croyaient que Fédos, ou plus familièrement Fédoska, aspirait à devenir lui-même patriarche.

— Ce Fédoska est un véritable athée et, en outre, un drôle téméraire, dit Avramov ; il s'est malicieusement insinué dans l'âme du monarque, il l'a séduite : et maintenant il saccage les traditions et les lois chrétiennes, il préconise une vie d'épicurisme vain et voluptueux, une vie de cochons. C'est lui, l'hérétique en fureur, qui dépouilla l'icone miraculeuse de la Sainte-Vierge de Kazan de son auréole précieuse : « Bedeau, donne-moi un couteau ! » criait-

il ; et il coupait le fil de fer, la plaque d'or frappé, les mettait dans sa poche, devant tous, sans vergogne ; et les assistants, en larmes, s'étonnaient de son sacrilège. Ce serviteur du diable, ce bouc maudit, s'est détourné de Dieu ; il a conclu un traité avec les démons ; il veut fouler aux pieds l'image du Christ et la croix vivifiante, et cracher dessus !

Le tzarévitch n'écoutait pas Avramov. Il songeait à sa joie et tâchait d'éteindre par le raisonnement cette joie folle, sans doute, et enfantine. Qu'attendait-il ? Que pouvait-il espérer ? Une réconciliation avec son père ?

Était-ce possible et le souhaitait-il lui-même ? Ne s'était-il point passé entre eux deux ce qu'on ne peut ni oublier, ni pardonner ? Il se rappela comment il avait tenté de se cacher, avec une poltronnerie de lièvre ; il se rappela Dokoukine, « la pièce dénonciatrice », et d'autres témoignages encore plus terribles, plus irréfutables. Et voilà, il avait suffi de quelques paroles affectueuses, d'un sourire : son cœur s'était attendri de nouveau, avait fondu. Il était prêt à tomber aux pieds son père, à tout oublier, à tout pardonner, à implorer le pardon comme si c'était lui le coupable ; il était prêt, pour une caresse encore, pour un sourire, à lui offrir son âme.

« Est-ce possible, se demandait Alexis presque avec effroi, que je l'aime à un tel point? »

Avramov bourdonnait toujours près de son oreille, tel un moustique pris d'insomnie. Le tzarévitch prêta attention à ses dernières paroles :

— Lorsque le révérend Mitrophane de Voronège aperçut sur le toit du palais les idoles de Bacchus, de Vénus et d'autres dieux, il dit : « Tant que le tzar n'aura pas ordonné d'abattre ces idoles qui scandalisent le peuple, je ne saurais pénétrer dans sa demeure ». Et le tzar s'inclina devant la volonté du saint prêtre ; il fit enlever les idoles. C'était ainsi, dans les temps passés. Tandis que maintenant qui dira la vérité au tzar ? Ce n'est toujours pas Fédoska l'impie, qui appelle idoles les icones et transforme les idoles en icones ? Malheur à nous ! Les choses en sont arrivées à ce point qu'aujourd'hui même, à cette heure précise, on élève, à la place de l'image de la Vierge terrassée, l'image de Vénus démoniaque et lascive. Et le tzar, ton père...

— Laisse-moi en paix, imbécile ! s'écria tout à coup le tzarévitch avec rage. Laissez-moi en paix tous ! Qu'avez-vous à pleurnicher, à m'ennuyer ? Que...

Il jura grossièrement.

— Qu'ai-je à faire de vous ? Je ne sais rien et ne veux rien savoir ! Allez vous plaindre à mon père ; il mettra l'accord entre vous !...

Ils approchaient du jet d'eau, vers le rond-point de l'allée centrale. Il s'y trouvait déjà beaucoup de monde. On les observait, on tâchait de surprendre leurs paroles.

Avramov pâlit, sa taille fléchit, il se ratatina en le regardant de son air effaré d'enfant surpris dans son sommeil et qui commence à avoir des convulsions.

Alexis eut pitié de lui.

— N'aie pas peur, Pétrovitch, dit-il avec son bon sourire clair, — le sourire du très doux tzar Alexis Mikhaïlovitch, — n'aie pas peur, je ne te trahirai pas ! Je sais que tu m'aimes... et mon père aussi ; mais, à l'avenir, ne bavarde pas sottement...

Une ombre soudaine ternit son visage et il ajouta doucement :

— Même si tu avais raison, à quoi cela servirait-il ? Qui, de nos jours, a besoin de savoir la vérité ? On ne casse point un poteau avec une cravache. Personne ne t'écoutera... ni moi non plus.

Entre les arbres brillèrent les premiers feux de l'illumination : les lanternes multicolores, les lampions, les pyramides de bougies de suif, aux fenêtres et entre les colonnettes de la galerie qui longe la Néva.

Là, comme l'annonçait le programme de la fête, « tout était arrangé avec beaucoup de cérémonie et grande abondance ».

La galerie se divisait en trois compartiments, étroits et longs ; dans celui du milieu, sous un dôme de verre, fait pour la circonstance par l'architecte français Leblond, se dressait le socle en marbre, place d'honneur réservée à la Vénus pétersbourgeoise.

III

« J'ai acheté une Vénus, écrivait d'Italie Béklémichev à Pierre. A Rome, on en fait grand cas. Elle ne se distingue en rien de la fameuse Vénus florentine (de Médicis), mais elle est plus belle encore. Elle fut trouvée par des gens ignorants. Ils l'avaient déterrée en creusant les fondations d'une nouvelle maison. Deux mille ans, elle a été sous terre. Longtemps elle fut chez le pape, dans le jardin du Vatican. Je me cache des amateurs. J'ai peur qu'on ne la laisse pas partir. Cependant elle appartient déjà à Votre Majesté. »

Pierre entra en pourparlers avec le pape Clément XI par l'intermédiaire de son chargé d'affaires Sawa Ragousinski et du cardinal Ottoboni ; il demandait l'autorisation d'apporter en Russie la statue qu'il avait achetée. Le pape refusa longtemps. Le tzar était prêt à se passer d'autorisation. Enfin, après maints détours et ruses diplomatiques, l'autorisation fut obtenue.

« Monsieur le capitaine, écrivait Pierre à Ragousinsky, il est préférable d'expédier la statue de Vénus par terre de Livourne à Insbrück, puis par le Danube jusqu'à Vienne, avec un guide spécial ; et, de Vienne, nous l'adresser à nous. Puisque la statue, comme tu le sais, est très précieuse, il faudra faire construire à

Vienne une voiture à ressorts, au moyen de laquelle on l'enverra sans encombre à Cracovie, et de Cracovie elle ira par eau. »

Par les mers et par les fleuves, par les monts et les vallées, par les villes et les déserts, et finalement par les misérables villages russes, les forêts endormies et les vastes marais, la déesse, que la volonté de Pierre protégeait, se balançait dans sa caisse obscure, comme un berceau ou une bière, et poursuivait son long voyage de la ville éternelle à la cité nouveau-née.

Quand elle fut arrivée, le tzar, malgré son envie de voir au plus vite cette statue si longtemps attendue et qu'on lui avait tant vantée, refoula son impatience et décida que la caisse serait ouverte au cours d'une fête du Jardin d'Été où Vénus apparaîtrait solennellement.

Des chaloupes et divers bateaux de mode nouvelle abordaient près d'un petit escalier de bois qui s'enfonçait dans l'eau; ensuite on les attachait à des pieux munis d'anneaux de fer plantés en terre. Au sortir des bateaux, l'escalier conduisait les arrivants vers la galerie centrale, où, aux feux de l'illumination, une foule parée bourdonnait et s'agitait : les hommes, en tuniques de velours ou de soie, tricornes, l'épée au côté, bas et souliers à boucles et hauts talons, somptueuses perruques bouclées, pyramidales, noires, blondes et, plus rarement, poudrées; les dames en jupes démesurées, soutenues par des baleines, robes rondes « à la dernière mode de Versailles », à longues traînes, des mouches et du fard au visage, des fan-

chons de dentelles, des plumes et des perles aux cheveux. Mais, dans la masse brillante, on voyait aussi de simples uniformes de soldats en drap grossier, même des blouses de matelots et de capitaines, des bottes qui sentaient le goudron, et les casquettes de cuir des constructeurs hollandais.

La foule s'écarta pour livrer passage à une procession bizarre : de robustes grenadiers du tzar portaient péniblement sur leurs épaules, qui fléchissaient sous le poids, une longue et étroite caisse noire, semblable à un cercueil. A en juger par la grandeur de ce cercueil, le défunt devait être de taille surhumaine. On déposa la caisse à terre.

Le tzar, seul, sans accepter d'aide, se mit à l'ouvrir. Les instruments de menuisier et de charpentier tourbillonnaient dans les mains expertes de Pierre. Il se hâtait et arrachait les clous avec tant d'impatience qu'il s'écorcha la main jusqu'au sang.

On se tassait, on se bousculait, on se haussait sur la pointe des pieds pour regarder avec curiosité pardessus les épaules et les têtes des plus proches.

Le conseiller privé, Pierre-Andréitch Tolstoï, un savant et un écrivain qui avait longtemps habité l'Italie et qui avait, le premier, traduit en russe les *Métamorphoses* d'Ovide, parlait aux dames et aux demoiselles qui l'entouraient des ruines du temple ancien de Vénus.

— En passant par Castel-di-Baïa, près de Naples, je vis un temple dédié à cette déesse Vénus. La ville n'existait plus, et la place qu'elle avait jadis occupée

était couverte de forêts. Le temple était d'une belle architecture avec de grandes colonnes. Sur la voûte étaient représentés beaucoup de dieux païens. J'ai vu d'autres temples, ceux de Diane, de Mercure, de Bacchus, auxquels ce maudit bourreau de Néron offrait des sacrifices. A cause de son amour pour ces dieux, il est maintenant aux enfers en leur compagnie.

Pierre-Andréitch ouvrit une tabatière de nacre; sur le couvercle étaient figurés trois brebis et un berger qui dénouait la ceinture d'une bergère endormie; il présenta cette tabatière à la jolie princesse Tcherkasky; il aspira aussi une prise et ajouta, avec un soupir sentimental :

— Pendant ce séjour à Naples, je m'en souviens comme si c'était d'hier, j'étais amoureux d'une certaine Francesca, citadine renommée pour sa beauté. Elle me coûta plus de deux mille pièces d'or. Je ne puis encore m'arracher cet amour du cœur.

Il parlait si bien l'italien, qu'il semait son discours russe de mots italiens.

Tolstoï avait soixante-dix ans, mais n'en paraissait que cinquante, tant il était fort, alerte et dispos. Sa galanterie envers les femmes pouvait servir d'exemple « aux jeunes amateurs de Vénus », comme disait le tzar. Il avait une douceur veloutée dans les mouvements, dans la voix, dans le sourire; ses sourcils aussi, étrangement noirs et épais — peints, d'ailleurs, selon toute probabilité — étaient de velours. « Il est tout velouté, mais prenez garde à l'aiguillon », disait-

on de lui. Et Pierre lui-même, qui ne se méfiait pas, en causant avec ses oisillons, déclarait que, « lorsqu'on avait affaire à Tolstoï, il fallait tenir une pierre en réserve ». Ce monsieur « élégant et excellent » avait à son compte plus d'une action obscure, féroce ou même sanglante. Mais il savait se tirer des pires situations.

Les derniers clous se courbèrent, le bois grinça, le couvercle se souleva et la boîte s'ouvrit. On vit d'abord quelque chose de gris, de jaune, de semblable à de la poussière d'ossements. C'étaient des copeaux, du son, du feutre, de la bourre de laine qu'on avait mis là par précaution.

Pierre rejetait tout cela, fouillait des deuxmains. Enfin il palpa le corps de marbre et s'écria joyeusement :

— La voici! la voici!

Déjà on faisait fondre du plomb pour consolider les attaches de fer qui devaient réunir le pied de la statue au socle. L'architecte Leblond s'agitait; il préparait une espèce d'élévateur avec échelles, cordes et contrepoids. Mais il fallait premièrement retirer à bras la statue de sa caisse.

Les ordonnances aidaient Pierre. Lorsque l'un d'eux, avec une plaisanterie obscène, saisit « la fille nue » où il ne convenait pas, le tzar le récompensa d'un tel soufflet que le respect de la déesse s'établit aussitôt. Des touffes de laine, comme des mottes de neige grise, tombaient du marbre lisse. Et une fois encore, ainsi que deux cents ans plus tôt à Florence, la déesse ressuscitée sortit de son cercueil.

Les cordes se tendaient, les contrepoids gémissaient ; elle surgissait, s'élevant de plus en plus haut. Pierre, debout sur l'échelle, tenait la statue d'aplomb sur le socle et l'entourait de ses deux bras, comme l'étreignant.

— Vénus dans les bras de Mars ! ne put s'empêcher de dire Leblond, qui aimait les classiques.

— Ils sont si beaux tous les deux, s'écria la jeune demoiselle d'honneur de la princesse Charlotte, que, si j'étais la tzarine, je serais jalouse !

Pierre était d'une taille presque aussi surhumaine que la statue. Et son visage humain semblait noble, même à côté du visage divin : l'homme était digne de la déesse.

Une fois encore, elle s'inclina, trembla et fut immobile, se tint droite et ferme sur son piédestal.

C'était une sculpture de Praxitèle : Aphrodite-Anadyomène — née de l'écume — et Uranie, la céleste, l'ancienne Astarté phénicienne, la Militta de Babylone, mère de tout ce qui existe, nourrice auguste ; celle qui a rempli le ciel d'étoiles comme de graines et répandu, comme le lait de son sein, la Voie Lactée.

Elle était la même ici que naguère sur les collines de Florence, où les élèves de Léonard de Vinci la regardaient avec une terreur superstitieuse ; la même que, au fond de la Cappadocie, dans le temple désert, pria son dernier fervent, le pâle et maigre enfant aux sombres robes qui fut ensuite Julien l'Apostat. Elle était toujours innocente et voluptueuse, nue et inconsciente de sa nudité. Depuis le jour où elle sortit de son

cercueil millénaire, là-bas, à Florence, elle allait toujours en avant, de siècle en siècle, de peuple en peuple ; nulle part elle ne demeurait, jusqu'à ce qu'enfin sa marche triomphante l'eût amenée aux confins de la terre, dans la Scythie hyperboréenne, au delà de laquelle il n'y a plus que le chaos et la nuit. Et, affermie sur son socle, elle regarda d'un œil étonné et curieux cette contrée étrangère et nouvelle : des marais plats et moussus, cette ville bizarre, pareille aux villages des barbares nomades, et ces flots noirs, endormis, effrayants, pareils aux flots du Styx souterrain. Ce pays ne ressemblait pas à sa claire patrie olympienne ; il était sans espoir, comme le pays de l'oubli, comme le sombre Hadès. Malgré tout, la déesse sourit de son éternel sourire, comme elle aurait souri au soleil, si le soleil était descendu dans le sombre Hadès. Pierre Andréitch Tolstoï, sur la prière des dames, déclama des vers — « Cupidon », — imités de l'ode anacréontique :

Une fois, l'Amour
Ne vit pas dans les roses
L'abeille endormie.
Piqué au doigt par elle,
Il pleura, et fuit, et vola
Vers la belle Vénus.
« Je meurs, dit-il, mère,
Je tombe, je péris,
Un petit serpent m'a mordu,
Un serpent ailé que les pâtres
Appellent abeille. »
Et Vénus à son fils :

« Si le dard d'une abeille
T'est si douloureux, mon fils,
Combien plus souffrent ceux
Que tu atteins, toi, mon enfant. »

Les dames, qui ne connaissaient pas d'autres vers russes que les chants de l'église et les psaumes, trouvèrent ce poème délicieux.

Il était, en outre, de circonstance, puisqu'à ce moment juste, Pierre alluma lui-même et lança, en guise de premier feu d'artifice, une machine ailée qui représentait Cupidon tenant une torche. Cupidon glissa sur un fil de fer invisible et vola vers un radeau sur la Néva, où étaient préparés des écrans pour les jeux de lumière ; avec sa torche, il alluma la première allégorie : un autel de feux diamantés avec deux cœurs en rubis. Sur l'un d'eux, des flammes d'émeraude dessinaient un P latin, sur l'autre un C : Petrus Caterina. Les cœurs se fondirent en un seul, et une inscription surgit : « De deux, je fais un. » Cela signifiait que Vénus et Cupidon bénissaient l'union nuptiale de Pierre avec Catherine.

Une autre image apparut, transparente, lumineuse, représentant d'un côté Neptune qui contemplait, parmi les flots, la nouvelle forteresse, Cronstadt, avec la devise *Videt et stupescit* ; de l'autre, Pétersbourg, la nouvelle ville parmi les marais et les bois, avec la devise : *Urbs ubi silva fuit.*

Pierre, grand amateur de feux d'artifice, dirigeait tout lui-même et expliquait au public les allégories.

Avec des sifflements terribles, les fusées innom-

brables jaillissaient en gerbes de feu, puis s'égrenaient sous la voûte obscure en pluie d'étoiles filantes, rouges, bleues, violettes ou vertes. La Néva les réfléchissait, les doublait dans son miroir sombre. Des roues embrasées tournèrent, des jets de flammes bondirent ; les ballons d'air ou d'eau éclataient comme des bombes, remplissant l'air d'un vacarme assourdissant. Des palais de feu, à colonnes, escaliers et voûtes apparurent ; et, aveuglant comme le soleil, émergea le dernier tableau : un sculpteur ressemblant au titan Prométhée devant une statue inachevée qu'il taillait avec son marteau dans le marbre ; au-dessus, l'œil de Dieu, entouré de rayons flamboyants, avec la devise : *Deo adjuvante*. Le bloc de marbre signifiait l'ancienne Russie ; la statue inachevée mais déjà vaguement pareille à Vénus signifiait la Russie. Le sculpteur, c'était Pierre.

Le tableau ne réussit qu'à moitié : la statue brûla trop vite ; elle s'effondra aux pieds du sculpteur, tandis qu'il continuait à frapper dans le vide ; le marteau aussi disparut, le bras s'affaissa. L'œil omnivoyant s'obscurcit, sembla cligner d'un air soupçonneux, de mauvais augure.

Personne, d'ailleurs, n'y fit attention ; tous étaient déjà préoccupés d'un nouveau spectacle : dans des tourbillons de fumée, éclairé de feux de bengale, un monstre marin, cheval ou dragon, à la queue écailleuse, aux nageoires et aux ailes épineuses, voguait sur la Néva. Il venait de la forteresse et se dirigeait vers le Jardin d'Été. D'innombrables bateaux, remplis de

rameurs, le remorquaient. Dans une coquille énorme, sur le dos du monstre, était installé un Neptune à longue barbe blanche, avec un trident ; à ses pieds étaient des sirènes et des tritons qui soufflaient dans des trompettes : « les tritons du Neptune septentrional, marchant sur les flots, célèbrent la gloire du tzar russe », expliqua l'un des spectateurs, le moine de la flotte, Gabriel Bouginsky. Le monstre traînait à sa suite six tonneaux vides, soigneusement bouchés, chevauchés par les cardinaux du très fol conclave. Les cardinaux, attachés à leur monture, se suivaient par paires, à distance égale, et soufflaient bruyamment dans des trompettes en corne de vache. Après, venait tout un train de semblables tonneaux, avec une énorme chope de bière, où nageait dans une tasse de bois comme dans un bateau le prince-pape, archevêque du dieu Bacchus. Bacchus lui-même était posté sur le rebord plat de la chope.

Au son d'une musique triomphale, la flottille approcha lentement du Jardin d'Été; elle aborda à la galerie centrale, et les dieux y pénétrèrent.

Neptune était le fou du tzar, le vieux boyard Sémène Tourguenev ; les sirènes, aux longues queues de poissons masquant les jambes, étaient des filles de service ; les tritons, des écuyers du général-amiral Apraksine ; Satyre ou Pan, qui escortait Bacchus, le maître de danse du prince Metchnikov : ce Français agile faisait de tels sauts qu'on pouvait lui supposer des pieds de bouc, comme à un faune véritable. Bacchus, vêtu d'une peau de tigre, couronné de pampres

en verre, une saucisse dans une main et un tire-bouchon dans l'autre, était le maître de chapelle des chantres de la cour, Konone Karpov, homme d'une extraordinaire corpulence, au visage rubicond ; pour qu'il jouât son rôle avec plus de vraisemblance, on l'avait abreuvé sans merci, trois jours durant, de sorte que, au dire de ses compagnons, Konone s'était gonflé comme une groseille et personnifiait bien Ivachka Khmelnitzki.

Les dieux entourèrent la statue. Bacchus, respectueusement soutenu par les cardinaux et le prince-pape, s'agenouilla devant Vénus, la salua jusqu'à terre et proclama d'une tonitruante voix de basse, digne d'un archidiacre de cathédrale :

— Très vénérée mère Vénus, ton humble serviteur Ivachka-Bacchus, né de la Sémélè consumée, dispensateur de la joie des vignes, vient t'implorer au sujet de ton fils Eremka ! Défends-lui, à ce fol Eremka, de nous torturer, nous tes sujets, de nous meurtrir les cœurs, de perdre nos âmes. Oui, souveraine, aie pitié !

Les cardinaux tonnèrent en chœur :

— *Amen !*

Karpov, très ivre, commença un chant d'église ; mais on l'arrêta à temps.

Le prince-pape, Nikita Moïsséitch Sotov, chétif vieillard, revêtu d'un manteau grotesque en velours rouge garni d'hermine, coiffé d'une tiare en étain à trois étages qu'ornait une image obscène d'Eremka-Eros tout nu, déposa devant Vénus, sur un trépied

formé de trois broches à volailles, une bassine de cuivre servant à faire le punch. Il y versa l'eau-de-vie et alluma. Sur de longues gaules qui fléchissaient, les grenadiers du tzar apportèrent un énorme seau d'eau-de-vie poivrée.

Excepté les ecclésiastiques, qui étaient présents à cette fête de même qu'à toutes les autres cérémonies semblables, les invités, hommes, dames et même jeunes filles, devaient approcher à tour de rôle du seau. Le prince-pape leur tendait une grande cuiller pleine d'eau-de-vie. Ils buvaient le contenu presque en entier et jetaient les dernières gouttes sur l'autel embrasé. Après quoi, les hommes embrassaient Vénus, les jeunes sur la main, les vieux sur le pied; les dames faisaient la révérence et prononçaient un « compliment de cérémonie ». Tout cela, organisé d'avance, dans le plus grand détail, par le tzar lui-même, était exécuté scrupuleusement sous peine d'une « sévère amende » ou même de coups. La vieille tzarine, Prascovia Fédorovna, belle-sœur de Pierre, veuve du tzar Jean Alexéévitch, but aussi l'eau-de-vie et salua Vénus. Elle obéissait généralement à Pierre, acceptait toutes les innovations : on ne souffle pas contre le vent. Mais, cette fois-ci, la vénérable vieille, en pelisse sombre de veuve, — Pierre lui permettait de s'habiller à l'ancienne mode, — éprouva une véritable amertume quand elle salua, à la manière des étrangers, la « fille nue et dévergondée ». « Mieux vaudrait mourir, pensa-t-elle, que de voir tout cela ! » Le tzarévitch baisa aussi docilement la main de Vénus.

Mikhaïlo Pétrovitch Avramov voulut se dérober, mais on le découvrit et on l'amena de force. Et, bien qu'il tremblât, pâlît, frémît, suât et faillît perdre connaissance en sentant contre ses lèvres le froid de « l'idole satanique », il accomplit le rite sous l'œil sévère du tzar, car il craignait Pierre plus encore que les « démons blancs ».

La déesse semblait voir sans colère ces caricatures de dieux, les jeux de ces barbares qui l'honoraient involontairement jusque dans leurs sacrilèges. Le trépied grotesque se transforma en un véritable autel, où, dans une flamme bleuâtre, immobile et mince comme le dard d'un serpent, brûlait l'âme de Dionysos, le dieu son parent. Éclairée par cette flamme, la déesse souriait, pleine de sagesse.

Le banquet commença. Au haut bout de la table, sous une tonnelle de houblon et d'airelle, prise aux marais pétersbourgeois pour remplacer les classiques myrtes, siégeait Bacchus sur un tonneau d'où le prince-pape tirait du vin dans les verres. Tolstoï, s'adressant à Bacchus, déclama encore des vers traduits d'Anacréon.

Bacchus, enfant de Zeus,
Toi qui écartes les pensées,
Quand tu pénètres mon cerveau,
Dispensateur du vin,
Tu me fais danser.
Et, lorsque j'ai bu,
J'applaudis et je chante
Et j'honore Vénus
Et, sans fatigue, je danse.

— A en juger par ces vers, il faut reconnaître, observa Pierre, que cet Anacréon était un ivrogne hors ligne et un libertin.

Après les libations habituelles en l'honneur de la flotte russe, du tzar et de la tzarine, l'archimandrite Fédos Ianovsky se leva solennellement, le verre à la main.

Malgré sa physionomie pleine de morgue, — il était de petite noblesse polonaise, — malgré le cordon bleu et la croix semée de diamants avec le portrait du tzar d'un côté et la crucifixion de l'autre (sur le portrait du tzar les diamants étaient plus nombreux et plus gros), malgré tout cela, Fédos avait, comme disait de lui Avramov « l'aspect d'un avorton ». Petit, maigre, anguleux, en haut bonnet de moine, recouvert d'un voile de crêpe noir à plis, en vaste soutane flottante, il faisait songer à une énorme chauve-souris. Mais, quand il plaisantait ou blasphémait, ce qui arrivait sans faute pendant les saouleries, ses yeux malicieux rayonnaient spirituellement; le pauvre petit mufle de chauve-souris ou d'avorton devenait presque attrayant.

— Ce ne sont point des paroles de flatterie, dit Fédos au tzar, mais des paroles qui viennent du fond de mon cœur que je vous adresse : par l'œuvre de Votre Majesté Impériale, nous avons été amenés des ténèbres de l'ignorance au théâtre de la gloire, du non-être à l'existence, et par vous nous faisons partie de la société des nations politiques. Qu'était la Russie avant vous et qu'est-elle devenue à présent? Contem-

plons les édifices! Au lieu des masures grossières, ont surgi de clairs palais; au lieu des forêts broussailleuses, des jardins en fleur! Contemplons les forteresses de nos villes! Il s'y trouve des choses que nous n'avions jamais vues naguère, même en peinture!...

Il parla longtemps encore « des livres de jurisprudence », « des sciences libres, des arts », de la flotte, « ces arches remplies d'armements », de « l'amélioration et du renouvellement de l'église... »

— Et toi, s'écria-t-il en conclusion, — agitant, comme un rhéteur, les larges manches de sa soutane, ce qui le rendit plus semblable encore à une chauve-souris, — et toi, capitale nouvelle, ville de Pierre, n'es-tu pas une gloire pour ton fondateur? Là, où aucune demeure humaine ne paraissait possible, a surgi un lieu digne du trône du tzar. *Urbs ubi silva fuit.* Une ville là où fut une forêt. Et qui ne louerait la disposition de cette ville? Ce lieu ne dépasse pas seulement en beauté toute la Russie; mais, dans mainte contrée d'Europe, on n'en trouverait pas un semblable! La ville a été créée sur un agréable emplacement. En vérité Votre Majesté, tu as opéré la transformation, la métamorphose de la Russie!

Alexis regardait et écoutait Fédoska attentivement. Quand Fédoska parla de l'emplacement agréable de Pétersbourg, ses yeux rencontrèrent pour un instant ceux du tzarévitch; celui-ci y vit une lueur de malice. Il se rappela combien de fois, en l'absence du tzar, Fédoska nommait cet « agréable emplacement » un « marais du diable ». D'ailleurs, le tzarévitch

croyait depuis longtemps que Fédoska se moquait presque ouvertement de Pierre, mais avec tant d'habileté et de finesse que personne ne s'en apercevait, sauf lui Alexis. Fédoska échangeait alors avec lui un regard rapide, malicieux, presque un regard de complice.

Pierre répondit au discours, comme d'habitude, brièvement et simplement.

— Je souhaite beaucoup que le peuple sache ce que Dieu a fait pour nous. Il importe de ne pas faiblir à l'avenir, mais de travailler pour le bien et la prospérité commune, que Dieu nous indique.

Et, reprenant la conversation familière, il exprima en hollandais, afin que les étrangers pussent aussi comprendre, une idée qu'il avait entendu récemment exprimer au professeur Leibnitz et qui lui plaisait. Il s'agissait du « mouvement circulaire des sciences » : les sciences et les arts étaient nés en Grèce ; de là ils avaient émigré en Italie, puis en France, en Allemagne et, finalement, par la Pologne en Russie. C'était notre tour ! Par nous ils reviendraient en Grèce et en Orient, au pays natal, après avoir accompli, dans leur cours, un cercle complet.

— Cette Vénus, ajouta Pierre en russe, avec son emphase pleine de bonhomie simple et en indiquant la statue, cette Vénus nous est arrivée de là-bas, de la Grèce. Chez nous, tout est déjà labouré avec la charrue de Mars. Maintenant nous attendons une belle moisson, et que Dieu nous vienne en aide ! Que ce fruit de notre labeur prospère ainsi que celui du figuier, que ceux qui le plantent ne voient jamais. Que Vénus

la déesse de tout plaisir aimable, de l'accord familial et de la paix politique, s'unisse à Mars pour le plus grand honneur du nom russe !...

— Vivat ! vivat ! vivat ! Pierre le Grand, père de la patrie, empereur de toute la Russie ! crièrent-ils tous, en élevant leurs verres pleins de vin de Hongrie.

Le titre impérial, non encore proclamé en Europe ni en Russie, était déjà adopté dans le cercle des oisillons de Pierre.

Dans l'aile gauche de la galerie, où se tenaient les dames, les tables furent écartées et les danses commencèrent. Les trompettes martiales, les hautbois, les timbales des Sémenovtzi et des Préobrajenski, masqués par les arbres, adoucis par la distance, ou peut-être par le charme de la déesse, résonnaient autour d'elle comme des flûtes suaves ou des violes dans le royaume de Cupidon, où paissent des brebis sur des pelouses tendres et où des bergers dénouent la ceinture des bergères. Pierre Andréitch Tolstoï dansait le menuet avec la jolie princesse Tcherkasky et lui chantonnait dans l'oreille, de sa voix de velours :

Abandonne, Cupidon, tes flèches !
Nous sommes déjà tous atteints.
Mais, suavement blessés
Par tes flèches d'amour,
    Flèches d'or,
Nous sommes tes captifs.

Et, avec la révérence minaudière qu'exige le code

du menuet, la jolie princesse répondait par le sourire de Chloé à ce Daphnis septuagénaire.

Dans les allées sombres, dans les berceaux, dans tous les coins du Jardin d'Été, bruissaient des chuchotements, des baisers et des soupirs amoureux. La déesse Vénus régnait déjà dans la Scythie hyperboréenne.

Cependant les ordonnances du tzar et les pages de la chambre, installés dans le bois de chênes près du Palais d'Été, en un groupe que personne ne pouvait entendre, tenaient, sur les ébats amoureux des commères, demoiselles et filles d'honneur ou simplement « filles », des propos de barbares et de Scythes.

En présence des femmes, ils étaient modestes et timides ; mais, entre eux, ils étalaient, au sujet des femmes et des filles, des réflexions brutales.

— La fille Hamilton a dormi la nuit dernière avec le patron, annonça l'un avec indifférence.

Il s'agissait de Maria Vilimovna Hamilton, demoiselle d'honneur de l'impératrice.

— Le patron est un galant; il ne peut vivre sans maîtresse, observa un autre.

— Elle n'en est pas à ses débuts, riposta un page de la chambre, gamin de quinze ans.

Il cracha majestueusement et prit une nouvelle bouffée à la pipe qui lui donnait mal au cœur.

— Avant de prendre le patron, elle s'était fait faire un enfant par Vassioukha.

— Où fourrent-elles leurs enfants? demanda le premier avec étonnement.

— Le mari ignore quand sa femme s'amuse ! reprit le gamin. J'ai vu moi-même, frère, comme Vilka Monsov faisait l'amour avec la patronne.

Wilim Mons était un gentilhomme de la chambre de l'impératrice, « Allemand de basse naissance », mais très beau et adroit.

Et, se rapprochant encore les uns des autres, ils se chuchotaient à l'oreille des potins bizarres : récemment, on avait trouvé dans le jardin du tzar, où l'on nettoyait les canaux d'un jet d'eau, un cadavre d'enfant, enveloppé dans une serviette de la cour.

Le Jardin d'Été possédait l'inévitable « grotte » qu'ont les jardins français ; c'était une sorte de construction carrée, au bord de la Fontanka ; extérieurement elle était assez saugrenue et rappelait une église hollandaise, mais, à l'intérieur, décorée de grandes coquilles de nacre, de corail et de stalactites, elle ressemblait à une grotte sous-marine ; des fontaines et des jets d'eau jouaient dans des vasques de marbre. L'eau coulait avec cette abondance que Pierre aimait et qui était excessive pour le climat de Pétersbourg.

Ici, de vénérables vieillards, sénateurs et hauts dignitaires causaient aussi d'amour et de femmes.

Le plus vieux bougonnait :

— Dans l'ancien temps, la vie conjugale était plus austère ; tandis qu'aujourd'hui l'adultère est considéré comme une élégance, et cela par les maris eux-mêmes ; ils envisagent en pleine tranquillité d'âme les amours de leurs femmes avec d'autres hommes et nous qualifient d'imbéciles parce que nous mettons

notre honneur sur des choses si fragiles. On a donné la liberté aux femmes ! Attendez, elles ne tarderont pas à nous mener à leur guise !

Un autre vieillard, un peu moins antique, observa que « le commerce libre avec les femmes était agréable aux hommes jeunes et affranchis des traditions » ; que « la passion amoureuse, presque inconnue au temps des mœurs grossières, commençait à régner dans les cœurs sensibles » ; que « le mariage fane en un jour toutes les fleurs que l'amour produit en de longues années », et que « la jalousie est la fièvre de l'amour ».

— De tout temps, les femmes belles furent légères, décida un troisième vieux, et les démons ont certainement construit leurs demeures dans les côtes des sémillantes femmes d'aujourd'hui ; elles ne veulent rien connaître que l'amour. A leur exemple, les petites filles ne pensent aussi qu'à cela, sans y rien comprendre, les pauvrettes !... Oh ! que le désir de plaire est fort dans la femme !

La tzarine Catherine Alexéevna, accompagnée du gentilhomme de la chambre Mons et de la demoiselle d'honneur Hamilton, — altière Écossaise au profil de Diane, — entra dans la grotte.

Le moins âgé des vieillards, s'étant aperçu que la tzarine prêtait l'oreille à la conversation, s'empressa de prendre sous sa protection la cause des femmes.

— L'excellence des femmes nous est prouvée par le fait que Dieu, voulant couronner son œuvre, créa en dernier lieu une femme pour Adam, comme si sans cela l'univers n'eût pas été parfait. On affirme que

dans le corps de la femme est condensé tout ce que le monde a de meilleur et de plus délicieux. Elles ajoutent à de si grands avantages la beauté de l'intelligence ; nous ne pouvons qu'admirer leurs vertus, et le chevalier est impardonnable qui ne reconnaît pas leur supériorité ? Et même, si elles montrent parfois certaines faiblesses, il importe de se souvenir qu'elles sont faites de matière délicate.

Le plus vieux des vieillards hocha seulement la tête. A son air, on voyait qu'il gardait sa conviction première : une écrevisse n'est pas un poisson, une femme n'est pas un être humain ; femme ou diable, la valeur est la même.

Dans la déchirure des nuages apparut, sur le ciel d'un vert doré, insondable et triste, la mince faucille de la lune. Elle jeta un tendre rayon sur une allée déserte où, près d'une fontaine, dans un berceau d'arbres taillés, une jeune fille de dix-sept ans restait solitaire sur un banc de verdure, au pied d'une Pomone de marbre. Cette jeune fille portait une robe ronde à cerceaux, de taffetas rose semé de fleurettes chinoises jaunes ; elle avait une taille de guêpe, était coiffée aux « naissantes délices », mais son visage était très russe et tout simple. Sans doute, elle venait de quitter la paisible campagne où elle avait été élevée, parmi des bonnes et des nourrices, dans une maisonnette au toit de chaume.

Après un timide regard à l'entour, elle défit quelques boutons de son corsage et en retira prestement un papier roulé en tuyau et tiède d'avoir été ainsi

contre sa chair. C'était un billet d'amour que lui écrivait un sien cousin de dix-neuf ans. Lui aussi avait été arraché à la paix campagnarde par l'ordre du tzar et envoyé à l'école de l'Amirauté. Maintenant il voguait sur une frégate militaire, avec d'autres garde-marine, vers Cadix ou vers Lisbonne ou, comme il s'exprimait, « au diable vauvert ».

A la lueur de la nuit claire et de la lune, la fillette lut la lettre, écrite sur un papier réglé, en gros caractères ronds et enfantins :

« Trésor de mon âme, Nastenka mon ange! Je voudrais savoir pourquoi tu ne m'as pas envoyé un dernier baiser. Cupidon, voleur maudit, m'a percé le cœur. Je languis, mon cœur est couvert de sang. »

Ici, entre les lignes, était dessiné avec du sang en guise d'encre, un cœur traversé de deux flèches ; des points rouges figuraient des gouttes de sang.

Puis venaient des vers, copiés, sans doute :

Souviens-toi, mon aimable amour, de nos joies
Et de nos agréables conversations ensemble.
Maintenant depuis longtemps je suis privé de ma joie ;
Arrive, ma colombe, douceur de mon cœur !
Si un jour je vous vois, je m'écrierai : « Oh ! lumière,
Est-ce toi, mon amour, que je vois ? »

Après avoir lu le billet, Nastenka le roula de nouveau soigneusement, le cacha dans sa robe, pencha la tête et se couvrit le visage avec son mouchoir parfumé de « soupirs d'amour ».

Quand elle regarda encore le ciel, un grand nuage

noir, tel qu'un monstre à gueule ouverte, avait presque englouti la lune. Son dernier rayon fit briller une petite larme sur les cils de la jeune fille. Elle regardait disparaître la lune et fredonnait une chansonnette d'amour, entendue elle ne savait où :

Même si je vais dans les jardins et les vignes,
Je ne trouve aucune douceur pour mon cœur.
Il n'est pas plus difficile au ramier de voler sans ailes
Qu'à moi de vivre sans mon ami.
Et moi, jeunette, je pleure sans cesse
D'être privée longtemps de l'ami de mon cœur.

Autour d'elle, sur elle, tout n'était qu'artifice « à la manière de Versailles » : le jet d'eau, la Pomone, les espaliers, la robe ronde de taffetas rose à fleurettes chinoises, la coiffure aux « naissantes délices », les parfums « soupirs d'amour » ; elle seule, avec son discret chagrin et sa douce chanson, était restée russe, comme naguère sous le toit de chaume de la campagne ancestrale.

Dans les sombres allées et les berceaux, dans tous les coins perdus du Jardin d'Été, flottaient des soupirs et des frôlements, des paroles murmurées et des baisers. Et les sons du menuet arrivaient, flûtes et violes du royaume de Vénus :

Abandonne, Cupidon, tes flèches,
Nous sommes déjà tous atteints.
Mais, suavement blessés
Par tes flèches d'amour,
Flèches d'or,
Nous sommes tes captifs.

Dans la galerie, à la table du tzar, on causait.

Pierre dissertait, avec les moines, des dieux païens; il était stupéfait que les anciens Grecs, « qui connaissaient suffisamment les lois de la nature et les principes des mathématiques », pussent appeler dieux leurs idoles inanimées et croire en elles .

Mikhaïlo Pétrovitch Avramov ne put y tenir davantage; il enfourcha son dada et se mit à prouver que les dieux existaient, qu'ils étaient des démons.

— Tu en parles comme si tu les avais vus, dit Pierre étonné.

— A mon défaut, d'autres les ont vus, Votre Majesté, vus de leurs propres yeux ! s'écria solennellement Avramov.

Il retira de sa poche un gros portefeuille en cuir, y fouilla, en tira deux coupures jaunies de journaux hollandais et se mit à lire, en traduisant :

« On écrit d'Espagne qu'un étranger a apporté de Barcelone un satyre, paysan recouvert de poils comme d'une écorce, ayant en outre des pieds de bouc et des cornes. Il mange du pain et boit du lait, mais il ne parle pas et bêle. Cette figure monstrueuse attire beaucoup de spectateurs. »

L'autre coupure disait ceci :

« En Utland, les pêcheurs ont attrapé une sirène ou femme marine. Ce monstre ressemble par le haut à une femme et par le bas à un poisson; la couleur de son corps est d'un jaune pâle, les yeux sont fermés, les cheveux noirs et les doigts sont réunis par des membranes comme ceux des oies. Les pêcheurs ont

eu beaucoup de mal à retirer leur filet et l'ont déchiré complètement. Et les habitants ont construit un énorme tonneau qu'ils ont rempli d'eau de mer; ils y ont mis la femme marine et ils espèrent qu'ainsi elle ne pourrira pas. Nous rapportons ce fait parce que, en dépit des fables nombreuses que l'on a faites sur les monstres marins, cette fois on peut affirmer, en toute vérité, que le monstre si étonnant est capturé. De Rotterdam, 27 avril 1714. »

On avait foi en toute parole imprimée, surtout venant de l'étranger; car, si l'on mentait à l'étranger, où dirait-on la vérité? Beaucoup des gens présents à la fête croyaient aux esprits des forêts et des eaux, aux sorciers et aux maisons hantées, etc. Et non seulement ils y croyaient, mais ils « les avaient vus de leurs propres yeux »; et, puisqu'il y avait des esprits de la forêt, pourquoi n'y aurait-il pas des satyres? S'il y avait des esprits des eaux, pourquoi n'y aurait-il pas des monstres à queue de poisson?

Mais alors, les autres dieux et Vénus, peut-être, existaient réellement?

Tous se turent, immobiles; et, dans le silence, passa quelque chose de bizarre, d'effrayant, comme si tous avaient senti qu'ils accomplissaient un acte condamnable.

Toujours plus bas, toujours plus noir descendait le ciel, couvert de nuages. Les éclairs bleus étaient plus brillants, mais sans tonnerre, et les trépidations du ciel semblaient refléter les tremblements de la

flamme bleue de l'autel au pied de la statue ; et la flamme céleste répondait à la flamme de l'autel ; les deux flammes poursuivaient un colloque terrible, inintelligible aux humains et plein des mystères de l'au-delà.

Le tzarévitch, assis non loin de la statue, l'examina pour la première fois après la lecture des coupures étrangères. Et le corps blanc de la déesse lui fut familier, comme s'il l'avait déjà vu avant ce jour ou plus que vu, comme si cette courbe virginale du dos, ces fossettes aux épaules lui étaient déjà apparues en des songes criminels, passionnés, secrets, dont il avait honte devant lui-même. Tout à coup il se souvint qu'il avait vu la même courbe, les mêmes fossettes chez sa maîtresse, la fille Afrossinia. La tête lui tourna, peut-être parce qu'il avait trop bu, que l'air était chaud et lourd et que cette fête était odieuse comme un cauchemar. Il regarda encore la statue ; et le corps de marbre, au double éclairage des lampions fumants et des flammes de l'autel, lui parut si vivant, si terrible et tentant qu'il baissa les yeux. Serait-il possible qu'à lui aussi, comme à Avramov la déesse Vénus, se manifestât un jour telle qu'une sorcière effrayante et répulsive une fille Afroska ? Il fit mentalement le signe de la croix.

— Il n'y a rien de surprenant à ce que les Grecs, ignorant les lois chrétiennes, aient salué d'inertes idoles, — Fédoska continuait la causerie interrompue par la lecture ; — mais il est surprenant que nous autres, Chrétiens, au lieu de comprendre le respect

qui convient aux icones, nous leur consacrions un culte comme à des idoles.

Alors commença l'une de ces conversations, que Pierre aimait tant, sur les faux miracles, la ruse des moines, des possédés et pseudo-fous, la superstition des popes. Alexis dut entendre encore une fois des récits dont il était écœuré : des moines avaient apporté en don de Jésuralem à Catherine Alexéevna la chemise incombustible et incorruptible de la Vierge ; or, d'après une analyse, cette chemise était tissée d'une matière incombustible, — l'amiante ; — le corps d'une jeune fille morte en Lithuanie, Von Groth, présentait tous les signes de l'incorruptibilité ; or la peau « ressemblait au cuir tanné et tendu d'un porc et, lorsqu'on y enfonçait le doigt, elle rebondissait avec aisance ; — on mentionna les reliques fausses, en ivoire, que Pierre avait fait exposer dans son musée de Pétersbourg, sa « Kunstkammer », comme témoignage de la « supertition qui, de nos jours, disparaît grâce au travail de l'esprit ».

— Oh ! oui, il y a un grand désordre dans l'église russe en ce qui concerne les miracles ! conclut Fédoska, feignant d'être attristé, tandis qu'en réalité il éprouvait une joie mauvaise.

Il rappela le dernier miracle. Dans une pauvre église de Pétersbourg, une icone de la Vierge s'était mise à répandre des pleurs, ce qui annonçait, disait-on, de grands maux et la ruine finale de la ville. Pierre, ayant eu connaissance de cela par Fédoska, s'était rendu aussitôt à cette église, avait examiné l'icone

et démasqué la fraude. Ce fait était récent : l'icone n'avait pu encore être transportée au musée et le tzar la gardait dans le Palais d'Été, — petite maison hollandaise, bâtie dans le jardin, à deux pas de la galerie, au coin de la Néva et de la Fontanka.

Le tzar, désireux de la faire voir à ses interlocuteurs, donna l'ordre à une ordonnance de l'apporter.

Quand cet homme revint, Pierre se leva de table ; il s'approcha de la statue, il s'appuya du dos contre le socle, tenant l'icone de ses deux mains, et il se mit à expliquer en détail la « mécanique de filous ». On l'entourait, on se pressait, on se soulevait sur la pointe des pieds, ceux des derniers rangs regardant par-dessus les épaules et la tête des premiers, comme naguère lorsqu'il ouvrait la caisse de la statue.

L'icone était ancienne. Le visage sombre, presque noir. Seuls, les yeux, grands, affligés, comme gonflés de larmes, semblaient vivants. Le tzarévitch aimait et vénérait depuis son enfance cette icone « de la Vierge Marie, consolatrice de tous les affligés ».

Pierre enleva la garniture d'argent semée de pierres précieuses, qui tenait à peine, ayant été arrachée lors du premier examen. Puis il retira des vis de cuivre neuves qui retenaient à l'envers de l'icone une planchette de bois de tilleul, neuve aussi ; au milieu de cette planchette, il y en avait une autre ; elle jouait facilement sur un ressort, cédait et s'enfonçait à la moindre pression. Pierre ôta les deux planchettes et fit voir deux rigoles creusées dans le bois vers les yeux de la Vierge Marie ; de petites éponges, imbibées d'eau, étaient

fixées dans les rigoles et l'eau s'infiltrait à travers deux trous imperceptibles vers les yeux ; elle formait des gouttes semblables à des larmes.

Pour plus de clarté, Pierre fit aussitôt l'expérience ; il imbiba d'eau les éponges, les mit en place, appuya sur la planchette et les pleurs coulèrent.

— Voici la source des larmes miraculeuses, dit-il.

Son visage était paisible, comme lorsqu'il expliquait un bizarre « jeu de la nature » ou quelque autre curiosité dans son musée.

— Il y a beaucoup de fraudes !... répéta Fédoska, avec un léger sourire.

Tous se taisaient ; quelqu'un gémit sourdement — un ivrogne sans doute, qui dormait ; — quelqu'un ricana d'une façon si singulière et inattendue que tous se retournèrent effrayés.

Alexis souhaitait depuis longtemps partir. Mais il était paralysé, comme il arrive en rêve lorsqu'on veut courir et que les jambes n'obéissent pas, ou qu'on veut crier et que la voix fait défaut. Stupéfait, il restait là et regardait la bougie que tenait Fédoska, les mains de Pierre, adroites et prestes, qui remuaient sur l'icone, les pleurs sur le visage affligé et, au-dessus de tout, le corps effrayant et alliciant de Vénus. Il regardait, et une angoisse mortelle l'accablait, lui serrait la gorge. Il lui semblait que cela ne devait jamais finir, que cela avait existé et existerait jusque dans l'éternité.

Tout à coup un éclair aveuglant flamboya, comme si un abîme de feu s'était ouvert au-dessus de leurs

têtes. Et, à travers la coupole de verre, une lumière blanche, insupportable, plus éclatante que celle du soleil, inonda la statue de marbre. Au même instant retentit un coup de tonnerre, court, mais assourdissant : on eût dit que la voûte céleste éclatait et tombait en ruines.

Ce fut l'obscurité, impénétrable et noire comme l'obscurité souterraine. Et dans ce noir gémit, siffla, hurla la tempête, avec un vent d'ouragan, avec pluie et grêle.

Tout se confondit dans la galerie. On entendit des cris perçants de femmes ; l'une d'elles avait une crise de nerfs : elle criait et pleurait comme si elle riait. Des gens affolés couraient sans savoir où ils allaient ; ils se heurtaient, s'écrasaient les uns contre les autres ; ils tombaient. Quelqu'un appelait d'une voix désespérée :

— Nicolas miraculeux !... Sainte Vierge Marie !... Aidez-nous !

Pierre laissa tomber l'icone qu'il tenait et se précipita pour trouver la tzarine.

La flamme du trépied, en s'éteignant, s'élança une dernière fois, telle que le dard fourchu d'un serpent, et éclaira le visage de la déesse. Au milieu de la tempête, de l'obscurité et de l'effroi, ce visage seul était paisible.

Quelqu'un marcha sur l'icone. Alexis, qui s'était incliné pour la ramasser, entendit le bois crier. L'icone était fendue en deux.

LIVRE II

L'ANTÉCHRIST

I

Un cercueil de bois de pin
Est construit exprès pour moi.
J'y vais être étendu
Jusqu'aux trompettes du jugement.

Telle était la chanson des Raskolniks « fossoyeurs ». Sept mille ans après la création du monde, disaient-ils, aura lieu la seconde arrivée du Christ sur la terre ; et, si cela n'est pas, nous brûlerons l'Évangile, puisqu'aux autres livres on ne peut donner créance. Ils abandonnaient leurs maisons, leurs terres, leur bétail, leur avoir et, chaque nuit, s'en allaient dans les champs et dans les forêts ; revêtus de linceuls ou de chemises blanches, ils se couchaient dans des cercueils de bois creusé et, chantant sur eux-mêmes des chants mortuaires, attendaient de minute en minute que les trompettes retentissent « pour accueillir le Christ ».

En face du cap formé par la Néva et la petite Nevka, à l'endroit le plus large de la rivière, près des entrepôts de chanvre, parmi des barques et des trains de bois, étaient les radeaux de chêne du tzarévitch Alexis. Dans la nuit de la fête au Jardin d'Été, un vieux batelier haleur était assis au gouvernail d'un de ces radeaux; il était vêtu d'un touloupe déchiré, en peau de brebis, malgré la chaleur; ses chaussures étaient d'écorce tressée. On l'appelait Ivanouchka-l'Imbécile, on le croyait un simple ou bien un fou. Depuis trente ans, chaque jour, infailliblement, il veillait jusqu'au « chant du coq », dans l'attente du Christ, et chantait toujours cette même chanson des « fossoyeurs ».

Assis tout au bord de l'eau sur les poutres glissantes, courbé, tenant ses genoux dans ses deux bras, il contemplait, anxieux, l'éclaircie béante du ciel vert doré, entre les nuages noirs et déchirés; son regard immobile, à travers ses cheveux gris et emmêlés, et son visage, également immobile, étaient pleins d'effroi et d'espérance; avec un lent balancement de droite à gauche, il chantait d'une voix traînarde et gémissante :

Un cercueil de bois de pin
Est construit exprès pour moi.
J'y vais être étendu,
Jusqu'aux trompettes du Jugement.
Quand les anges appelleront,
Nous réveillant dans nos cercueils,
J'irai au tribunal de Dieu.
Deux routes peuvent y conduire,

Elles sont larges
Et elles sont longues.
L'une des routes
Conduit au Paradis;
L'autre route
Conduit en Enfer.

— Ivanouchka, viens souper! lui cria-t-on de l'autre bout du radeau, où un feu était allumé sur des pierres qui formaient une espèce d'âtre.

Une marmite de fer, avec de l'oukha fumante, était suspendue au sommet de trois bâtons assemblés. Ivanouchka n'entendit pas et continua sa chanson.

Autour du feu, étaient assis et causaient des haleurs, des bateliers et d'autres individus encore : le vieux raskolnik Cornily, qui allait de la mer du Nord aux forêts de Kerjenetz derrière le Volga, prêchant que les hommes devaient se brûler vifs; son disciple moscovite, le déserteur Tikhone Zapolsky; un canonnier d'Astrakhan, le déserteur Alexis Sept-Sagènes; un matelot fugitif de l'Amirauté, le calfat Ivan Ivanov, fils de Boudlov; le clerc Larion Dokoukine; la mère Vitalia, de la secte des « fuyards », qui, comme elle le disait elle-même, menait une « vie d'oiseau », en pérégrinations; la compagne de route de Vitalia, Kilikéïa Va-nu-pieds, possédée, ayant « le diable dans les entrailles », et d'autres sans castes et sans noms, « gens cachés » qui avaient fui pour échapper aux impôts insupportables, au service militaire, aux verges, à divers châtiments tels que les narines arrachées; ou bien ils s'étaient enfuis par crainte de l'Antéchrist,

signe de croix avec trois doigts, de l'obligation de se raser la barbe...

— J'ai une accablante tristesse! disait Vitalia, vieille encore vaillante et hardie, toute ridée, mais aussi rose qu'une pomme d'automne.

Elle avait la tête couverte d'un châle.

— Et pourquoi cette tristesse, je n'en sais rien. Les jours sont sans lumière, bien que le soleil brille comme par le passé.

— Ce sont les derniers jours, les jours de lamentation. L'Antéchrist a soufflé sur le monde; c'est de là que vient ta tristesse! expliqua Cornily, vieillard débile.

Il avait un visage commun, de paysan, marqué de petite vérole, et paraissait y voir à peine, tandis que, en réalité, il possédait une vue perçante : ses yeux étaient comme des vrilles. Il portait un bonnet de raskolnik dans le genre de ceux des moines, une soutane noire roussie, une ceinture de cuir et un rosaire de cuir également; chacun de ses mouvements faisait tinter une chaîne de fer faite de croix et qui pesait trois pouds et entrait dans sa chair, qu'il mortifiait ainsi.

— C'est aussi mon idée, père Cornily! continua la vieille; la fin du monde approche. Il n'y en a plus pour longtemps : cela viendra au premier quart du huitième millier d'années?

— Plus tôt encore, riposta le vieux avec assurance.

— Que le Seigneur nous soit en aide! dit avec

un profond soupir quelqu'un. Dieu sait tout et nous ne savons qu'une chose, c'est : Dieu, aidez-nous !

Tous se turent. Les nuages recouvrirent l'éclaircie ; le ciel et la Néva s'assombrirent. Les éclairs brillèrent avec plus d'éclat et, chaque fois, dans leur pâle lueur bleue, la flèche aiguë et mince de la forteresse Pétropavlovsk scintillait en se reflétant dans la Néva ; les bastions de pierre se détachaient en noir, de même que les berges plates, comme enfoncées, avec des constructions plates aussi, aux murs de boue sèche : dépôts de marchandises, arsenaux et magasins. Au loin, sur l'autre rive, brillaient à travers les arbres les feux de l'illumination. Des îles Keivoussari, Bérésovaïa, venaient les dernières haleines du tardif printemps septentrional, aromes de pins, de bouleaux et de trembles. Le petit groupe d'êtres, éclairé de rouge sur le noir radeau, entre les nuages menaçants et la surface luisante et sombre de la rivière, paraissait solitaire et perdu entre deux abîmes.

Quand tous se turent, on entendit le murmure endormi de l'eau sous les poutres et, de l'autre extrémité du radeau, arriva claire la gémissante chanson d'Ivanouchka.

Un cercueil en bois de pin
Est construit exprès pour moi.
J'y vais être étendu
Jusqu'aux trompettes du jugement.

— Eh quoi ? mes éperviers, dit Kilikéïa la possédée, femme jeune encore, au visage transparent et tendre

comme de la cire, aux pieds gelés (en tous temps, par les plus durs froids, elle marchait nu-pieds) noirs et effrayants, semblables aux racines d'un vieil arbre. Eh quoi? serait-ce vrai, ce que j'ai entendu dire tantôt à Pétersbourg, au marché, qu'il n'y a pas de tzar en Russie et que celui qui se fait appeler tzar n'est pas de race russe ni de sang impérial, mais un Allemand, fils d'Allemand, ou bien un Suédois.

— Ni Suédois, ni Allemand, mais un Juif maudit de la tribu de Danov! déclara Cornily.

— Oh! Seigneur, Seigneur! soupira encore quelqu'un avec affliction, les races de tzars sont, de nos jours, déchues.

On discuta si Pierre était Juif ou Suédois.

— Le diable seul sait qui il est! Est-ce une sorcière qui l'a fait dans un mortier? A-t-il surgi de l'humidité d'une bania [1]? N'importe! Une seule chose est certaine, c'est qu'il est sorcier, décida le matelot déserteur Boudlov, jeune homme d'une trentaine d'années, au visage sobre et intelligent, naguère beau sans doute, maintenant abîmé par la marque noire de forçat qu'il portait au front et par des narines arrachées.

— Je sais, moi, mes petits pères, je sais tout sur le tzar, annonça Vitalia. Je l'ai appris d'une vieille mendiante à Kerjenetz; et les nonnes du couvent Vosniciensk à Moscou me l'ont confirmé: lorsque notre tzar très pieux Pierre Alexéévitch alla par mer

1. Maison de bains.

chez les Allemands, il se rendit au royaume de Verre [1] et le royaume de Verre était gouverné par une jeune fille qui mit le tzar sur une poêle brûlante, puis le fit clouer dans un tonneau et jeter à la mer.

— Non ! pas un tonneau, corrigea quelqu'un : on le mura dans une tour.

— Que ce soit un tonneau ou une tour, n'importe ; seulement il disparut sans nouvelles. Et à sa place vint, de l'autre côté de la mer, un Juif maudit de la tribu de Danov, né d'une fille impure. Et personne ne reconnut la fraude. Quand il arriva à Moscou, il se comporta tout à la manière des Juifs ; il ne demanda point la bénédiction du patriarche ; il ne baisa point les reliques des saints miraculeux de Moscou ; il savait bien, le maudit, que le Seigneur ne le laisserait pas pénétrer dans les lieux saints. Il ne salua point les sépulcres des tzars très pieux, puisqu'ils lui étaient étrangers et très haïssables. Il ne vit personne de la famille, ni la tzarine, ni le tzarévitch, ni les tzarevni ; il avait peur qu'on ne le dénonçât, qu'on ne lui dît : « Tu n'es pas des nôtres, tu n'es pas un tzar, mais un Juif maudit ». Il ne se montra point au peuple le jour du nouvel an, craignant d'être démasqué par le peuple comme jadis Grichka Otrépiev. Et, en tout, il fait comme Grichka ; il n'observe pas les saints carêmes, il ne va point à l'église, il ne se lave pas chaque samedi dans la bania, il vit impurement avec des

1. Jeu de mots russe pour Stockholm.

étrangers. Et, de nos jours, l'étranger est en Russie un personnage important ; le plus misérable étranger est placé au-dessus des boyards et du patriarche lui-même. Et lui, le Juif maudit, danse en public avec des filles étrangères ; il boit le vin, non à la gloire de Dieu, mais comme les ivrognes des cabarets, se roulant à terre et s'avilissant : et ses ivrognes à lui, il les appelle, l'un très saint patriarche, d'autres métropolites et archevêques ; et lui-même se fait appeler archidiacre. Il mélange toutes sortes de plaisanteries honteuses avec les paroles sacrées, afin de se mieux moquer de la loi chrétienne.

— Et voilà que s'accomplit la prédiction du prophète Daniel : « L'abomination sur le lieu saint ! » conclut Cornily.

Diverses voix se firent entendre :

— Et la tzarine Avdotia Fédorovna, enfermée au couvent de Sousdal, fait dire : « Patientez, gardez la foi chrétienne ; celui-ci n'est point mon tzar, mais un intrus. »

— Il veut pervertir le tzarévitch, mais le tzarévitch ne se laisse pas faire. Et le tzar veut le détruire, afin qu'il ne lui succède pas.

— Oh ! Seigneur, Seigneur ! dans quel temps vivons-nous ? Le père contre le fils, le fils contre le père !

— Il n'est pas son père. Le tzarévitch lui-même proclame que ce tzar-là n'est ni le tzar, ni son père.

— Le tzar aime les étrangers, tandis que le tzarévitch ne les aime pas. Il leur en fera voir, plus tard !

Un étranger vint lui dire, un jour, on ne sait quelles paroles, et le tzarévitch lui brûla ses vêtements et le roussit lui-même. L'étranger alla se plaindre au tzar, qui lui dit : « Pourquoi êtes-vous allé chez le tzarévitch ? Tant que je durerai, vous durerez aussi ; pas plus ! »

— C'est vrai ! Tout le peuple en parle : quand le tzarévitch Alexis Pétrovitch sera notre tzar, alors notre tzar Pierre Alexéévitch n'aura qu'à s'en aller et les autres avec lui.

— Certes, en vérité ! affirmèrent plusieurs voix joyeuses. Lui, le tzarévitch, est plein d'ardeur pour les anciennes traditions.

— C'est un homme qui cherche Dieu.

— C'est l'espoir de la Russie.

— Beaucoup de racontars de bonnes femmes circulent dans le peuple ; on ne saurait croire à tout, dit Ivan Boudlov, — et tous se mirent à écouter attentivement son discours tranquille et sérieux. — Suédois ou Juif, que le diable s'y reconnaisse ; mais, depuis que Dieu nous l'a envoyé, nous n'avons plus de jours heureux ; la vie est lourde, pénible ; il n'y a point de repos. Prenez, par exemple, nous autres, les soldats : depuis quinze ans que nous combattons le Suédois, nous n'avons rien fait de mal, nous n'avons pas épargné notre sang, et nous n'avons encore aucune tranquillité. Nous voguons sur mer, en été et en automne, plus que de raison ; nous hivernons sur la pierre, nous périssons de froid et de faim. Il a épuisé son empire de telle sorte que, par endroits, on

ne trouve plus chez le moujik la plus petite brebis. On dit qu'il est intelligent ! S'il l'était, il comprendrait les besoins du peuple. Où voyons-nous sa sagesse ? Il a imaginé un Sénat. Quel profit y a-t-il à cela ? On gaspille l'argent en appointements. Qu'on demande aux plaideurs si une affaire a été résolue directement, sans délais ! ... Eh ! n'en parlons pas !... Il fait du tort à tout le peuple. Il s'arrange de telle manière qu'il n'y ait plus de christianisme dans nos âmes ; il nous fait perdre nos vies. Comment Dieu tolère-t-il une telle inclémence ? Mais cela ne continuera pas ainsi ; il y aura un changement. Tôt ou tard, le sang rejaillira sur sa tête !

Tout à coup, l'une des auditrices, silencieuse jusqu'alors, Alena Efimovna, femme au bon et simple visage, prit la défense du tzar.

— Nous ne savons trop comment l'exprimer, murmura-t-elle doucement, comme se parlant à elle-même ; mais nous prions : convertis, Seigneur, le tzar à notre foi chrétienne !

Des voix indignées ripostèrent.

— Quel tzar est-ce ? Un piètre tzar ! Il s'égare. Il perd la raison.

— Il est devenu juif et ne peut vivre sans boire du sang chrétien. Le jour où il en a bu, il est gai ; le jour où il n'en a pas bu, il est triste et il ne peut manger.

— Sangsue, il tire le sang du peuple ; et quand périra-t-il, le noceur ?...

— Que la terre l'engloutisse !

— Vous êtes tous des imbéciles et des fils de chiens ! cria soudain avec fureur le canonnier Sept-Sagènes, énorme gaillard roux, au visage brutal et enfantin. Imbéciles, qui ne savez vous défendre ! Vous êtes tous perdus corps et âmes : on vous hachera comme des chenilles dans des choux. Je l'aurais pris, moi, et je l'aurais coupé en petits morceaux ; je l'aurais déchiré !

Alena Efimovna soupira doucement et fit le signe de la croix ; ces paroles, avoua-t-elle plus tard, la brûlèrent. Les autres aussi regardèrent Alexis Sept-Sagènes avec effroi. Et lui, fixait dans le vide ses yeux injectés de sang ; il serra fortement les poings et ajouta d'une voix rêveuse, plus effrayante que son accès de fureur :

— Je m'étonne qu'on ne l'ait pas supprimé avant ce jour. Il circule de bonne heure ou tard dans la nuit presque seul. On ferait l'affaire à cinq...

Alena pâlit, voulut parler, mais remua seulement les lèvres sans bruit.

— Trois fois on a essayé de tuer le tzar, dit en hochant la tête Cornily ; mais on n'y réussira point : les démons l'escortent et le gardent.

Un minuscule soldat, maladif et bouffi, à l'air simple, tout jeune encore et déserteur, Petka Jisla, se mit à parler en bégayant et bafouillant, avec des : « Oh ! petits pères, petits frères ! » enfantins. Il narra que des fers avaient été apportés de l'étranger sur trois vaisseaux, afin de marquer les gens. On ne laissait personne voir ces fers, on les gardait sur l'île de

Kotline; et des sentinelles veillaient autour, sans relâche.

Il s'agissait des nouveaux signes introduits par Pierre pour marquer les recrues. En 1712, il écrivait au général plénipotentiaire Jakov Dolgorouky : « Comme signe, on fera aux recrues ceci : on leur piquera avec une aiguille une croix sur la main gauche qu'on frottera ensuite avec de la poudre. »

— Ceux qui ont les signes, on les nourrit; ceux qui ne les ont point, on ne les nourrit pas. Ils n'ont qu'à mourir de faim. Oh! petits frères, petits pères, quelle chose terrible!...

— La famine les conduira tous au fils de perdition et ils le salueront! affirma Cornily.

— Quelques-uns ont déjà la marque; et moi aussi, petits frères, moi aussi, le pécheur...

Il souleva, avec peine, de la main droite sa main gauche qui pendait inerte, comme une lanière. Il l'approcha du feu et fit voir, entre l'index et le pouce le signe des recrues imprimé par les aiguilles de fer.

— Et, lorsqu'on m'eut marqué, ma main se mit à sécher. Elle sécha tout à fait. Premièrement la gauche, puis la droite. Je veux faire le signe de la croix, et ma main ne m'obéit pas.

Tous examinèrent avec effroi sur la peau d'un jaune pâle, sèche, morte, une tache sombre, comme creusée par les boutons de la petite vérole. C'était la croix noire de la couronne.

— Voilà, décida Cornily, le sceau de l'Antéchrist! Il est dit : « Il les marquera d'un sceau sur la main

et celui qui acceptera ce sceau ne pourra plus faire le signe de la croix; et sa main sera liée non par des liens, mais par un serment; et ceux-là ne seront point pardonnés. »

— Oh! petits frères, petits frères! Qu'ont-ils fait de moi? Si j'avais su, je serais mort plutôt que de leur céder. Ils ont abîmé un être humain; ils l'ont marqué comme du bétail!

Petka sanglotait convulsivement, et de grosses larmes coulaient sur sa face enfantine et lamentable.

— Amis! dit Kilikéïa en joignant les mains, frappée d'une idée soudaine, — tout y est, tout le prouve: notre tzar Pierre serait...

Elle ne finit point; le mot terrible s'arrêta sur ses lèvres.

— Que pensais-tu donc? dit Cornily, en la regardant de ses yeux aigus comme des vrilles. — C'est lui-même.

— Non, n'aie pas peur, ce n'est pas encore lui, mais peut-être son précurseur, essaya de riposter Dokoukine.

Cornily se dressa tout grand, et la chaîne en croix de fer sonna sur lui; il leva la main, fit un signe de croix avec les deux doigts tendus et s'écria solennellement:

— Sachez, vrais croyants, qui règne sur vous, qui vous possède depuis l'an 1666, chiffre de la Bête. D'abord, le tzar Alexis Mikhaïlovitch, avec le patriarche Nikone, s'écarta de la vraie foi et fut le précurseur de la Bête; après eux, le tzar Pierre déracina

complètement la vraie foi; il ne voulut plus de patriarche et prit sur lui tout le pouvoir de l'Église et de Dieu; il s'éleva contre Jésus-Christ notre Seigneur, se constituant lui-même chef de l'Église, pasteur omni-puissant. Et, jalousant la primauté du Christ dont il est dit: « je suis le premier et le dernier », il s'intitula Pierre Ier. Et, en l'an 1700, au premier jour de janvier, il annonça, dans une fête de feu, la nouvelle année de l'ancien dieu romain Janus: son temps était arrivé. Et, dans le chant d'église pour la victoire de Poltava sur les Suédois, il s'est fait appeler Christ. Lors de ses entrées à Moscou, aux arcs de triomphe et dans les cortèges, il a fait habiller de vêtements blancs de jeunes garçons et leur a ordonné de chanter: « Béni est celui qui arrive au nom du Seigneur! Hosanna! Dieu lui-même nous est apparu! » Ainsi jadis, avec la permission de Dieu, les enfants juifs, lors de l'entrée à Jérusalem, louaient notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. Donc il s'élève par ses titres au-dessus de Dieu. Les prédictions s'accomplissent: sous le nom de Simon Pierre, l'Antéchrist, prince orgueilleux du monde, doit régner à Rome. Il est apparu en Russie, c'est-à-dire dans la troisième Rome, ce Pierre, fils de perdition, blasphémateur et ennemi de Dieu, Antéchrist!... Écoutez, vrais croyants, la parole du prophète: « Sortez, sortez, mes hommes, de Babylone! Sauvez-vous, puisqu'il n'y a point de salut dans les villes; fuyez, vous les persécutés, les fidèles, vous qui n'avez point de vraie ville, vous qui attendez; sauvez-vous dans

les forêts et les déserts, cachez vos têtes sous terre dans les montagnes et les cavernes et les abîmes, puisque vous voyez vous-mêmes, frères, que nous sommes sur une montagne d'iniquité, que le vrai Antéchrist est advenu et que le siècle va finir avec lui. Amen! »

Il se tut. Un aveuglant éclair l'illumina des pieds à la tête; et, à ceux qui le contemplaient, le chétif vieillard apparut comme un géant; et le roulement du tonnerre sourd, comme souterrain, sembla l'écho de ses paroles qui emplissaient le ciel et la terre. Il se tut et tous se turent. Le silence redevint si profond qu'on entendit l'eau qui murmurait sous les poutres et le chant traînard et gémissant d'Ivanouchka :

Cercueils, cercueils, troncs de chêne,
Vous êtes pour tous les maisons éternelles.
Le jour touche au soir,
La hache est au pied de l'arbre,
Les jours derniers approchent.

Et cette chanson rendit plus profond, plus terrible encore le silence.

Tout à coup, avec un sifflement formidable, monta dans le ciel noir un feu d'artifice; il éclata en pluie d'étoiles multicolores. La Néva les refléta dans son miroir sombre. Le feu d'artifice s'épanouit; des écrans se dessinèrent, avec des tableaux transparents; des roues de feu tournèrent; des jets de feu jouèrent; alors apparut un palais, tel qu'un temple, en flammes blanches comme la lueur du soleil. De la galerie, sur

la Néva, où Vénus se tenait déjà, arrivèrent à l'eau attentive et docile les cris de l'assemblée : « Vivat ! Vivat ! Vivat ! Pierre le Grand, Père de la Patrie, Empereur de toutes les Russies ! » Et la musique retentit.

— Voici ! le dernier présage est accompli ! s'écria le vieux Cornily, en indiquant de sa main tendue le feu d'artifice. Ainsi qu'en témoigne Hippolyte : on louera l'Antéchrist par des chants inouïs, avec des voix multiples et des cris formidables ; et une lumière, plus éclatante que toute lumière, l'inondera, lui, le prince des ténèbres. Il transformera le jour en nuit ; la lune et le soleil seront de sang, et il fera descendre le feu du ciel.

Au milieu du palais embrasé se dressa l'image de Pierre, sculpteur de la Russie, semblable au titan Prométhée.

— Et ils le salueront tous, conclut le vieux ; et ils s'écrieront : « Vivat ! vivat ! vivat ! Qui est comparable à cette Bête ? Qui peut lutter contre elle ? Elle nous a donné le feu du ciel ! »

Presque tous regardaient le feu d'artifice avec effroi et stupeur. Quand surgit, dans des nuages de fumée éclairés de feux de Bengale, le monstre marin qui nageait sur la Néva vers le Jardin d'Été, monstre à queue écailleuse, aux nageoires et aux ailes dardées d'épines, ils crurent voir la bête de l'Apocalypse « qui sortait du néant ».

De minute en minute, ils attendirent que vînt à eux, marchant sur l'eau « avec des pieds secs » ou

volant dans les airs sur des ailes de feu, parmi les éclairs et le tonnerre, entouré de légions démoniaques, l'Antéchrist.

— Oh! petits frères! petits frères! sanglotait Petka.

Il tremblait comme une feuille, et ses dents claquaient.

— J'ai peur... Nous parlons de lui et peut-être est-il là tout près. Voyez quel trouble est parmi nous.

— Je ne sais d'où vous vient cette poltronnerie de femme! Qu'on lui enfonce un pieu dans la gorge, et tout sera dit! déclara bravement Sept-Sagènes.

Mais lui aussi pâlit et trembla, lorsque Kilikéïa la possédée, assise à côté de lui, tomba à la renverse, prise de convulsions, et se mit à crier.

Kilikéïa avait reçu un mauvais sort, étant petite; un jour, racontait-elle, sa belle-mère lui versa du tchti[1] dans une écuelle, la lui tendit en criant: « Avale, que le diable soit en toi! » Et, dans la troisième semaine qui suivit, Kilikéïa tomba malade et entendit que, dans ses entrailles, quelque chose grognait comme un jeune chien; et tous l'entendirent aussi; elle eut dans le ventre la suggestion du diable et parla avec des voix diverses, humaines ou animales. On la mit au cachot selon l'ukase du tzar sur les possédées; on la jugea, on l'interrogea, on lui donna le bâton et le fouet; elle promit devant des témoins que « désormais elle ne crierait pas, sous peine du knout et de la prison où elle tisserait jusqu'à la fin de ses jours ».

1. Soupe aux choux.

Mais les coups ne purent chasser le démon et elle continuait à crier.

Kilikéïa répétait :

— Oh! je n'en puis plus, je n'en puis plus!

Elle riait, pleurait, aboyait comme un chien, bêlait comme une brebis, coassait comme une grenouille, grognait comme un porc et criait de toutes autres façons.

Une chienne de garde qui vivait sur le radeau, réveillée par tous ces bruits insolites, sortit de sa niche; elle était affamée, maigre, les côtes saillantes. Elle s'arrêta près de l'eau, contre Ivanouchka qui chantait toujours sans rien voir ni entendre; la chienne, le museau levé, la queue rentrée entre ses pattes, hurla lamentablement contre le feu d'artifice. Ce hurlement se confondit avec les cris de la possédée.

On versait de l'eau sur Kilikéïa. Le vieux, penché vers elle, proférait des paroles contre les démons; il crachait et soufflait et la frappait au visage avec son rosaire en cuir. Enfin, elle s'apaisa et tomba dans un sommeil profond comme un évanouissement.

Le feu d'artifice s'éteignait. Les charbons, sur le radeau, mouraient. L'obscurité gagna. Rien n'était survenu.

Point d'Antéchrist. Point de terreurs. Mais une tristesse les accabla, plus terrible que toute terreur. Ils restaient sur le radeau noir parmi l'eau noire, en petit groupe abandonné, perdu entre deux abîmes. Tout était tranquille. Le radeau ne bougeait point. Mais il leur semblait qu'ils volaient, la tête en bas,

dans les ténèbres, vers la gueule ouverte de la Bête, inévitable fin de toutes choses.

Et, parmi les ténèbres chaudes, sillonnées de tremblants éclairs bleus, venaient du Jardin d'Été les sons légers du menuet, comme des soupirs du royaume de Vénus, où le pâtre Daphnis dénoue la ceinture de Chloé :

Abandonne, Cupidon, tes flèches.
Déjà nous sommes tous atteints,
Mais suavement blessés
Par les flèches d'amour,
Flèches d'or...

II

Sur la Néva, près des radeaux du tzarévitch, il y avait une grande barque qui venait d'Arkhangelsk, avec de la poterie. Son propriétaire, le riche marchand Pouchkinov, raskolnik-pomoretz, recueillait chez lui les « gens cachés » de la vieille croyance. A la poupe de la barque, sous le pont, étaient de petites cellules en planches. Dans l'une d'elles, Aléna Efimovna avait trouvé asile.

Aléna était une paysanne, femme d'un ouvrier monnayeur, Maxime Eréméïev, iconoclaste en secret. Lorsqu'on brûla Fomka, le barbier, prédicateur principal des iconoclastes, Eréméïev se sauva, abandon-

nant sa femme. Celle-ci n'était ni orthodoxe ni raskolnik; elle se signait avec deux doigts, à l'instigation d'un vieillard qui lui avait dit : « Avec trois doigts on n'obtient rien de Dieu ». Mais elle fréquentait les églises orthodoxes et se confessait chez les popes. Malgré les rumeurs effrayantes qui couraient au sujet de Pierre, elle croyait qu'il était le tzar russe authentique et elle l'aimait. Elle demandait dans ses prières de voir les yeux du tzar. C'était pour contempler Pierre qu'elle était arrivée à Pétersbourg. Elle avait une idée fixe : implorer Dieu qu'il donnât au tzar le repentir, qu'il le ramenât à la foi de ses pères, de telle sorte que le tzar mît fin aux persécutions contre les hommes de l'ancienne foi et que ces hommes, à leur tour, se confondissent avec l'église orthodoxe. Aléna avait composé une prière, pour que les diverses croyances fussent unies; elle voulut montrer cette prière à son confesseur, mais n'osa, « parce que l'écriture en était mauvaise ». Elle visita des monastères et loua, dans l'église de la Vierge de Kazan, une vieille qui, six semaines durant, devait prier pour le tzar; elle-même, tous les jours, faisait deux mille et quelquefois trois mille saluts en terre pour lui. Mais tout cela ne la contentait point; elle trouva un moyen désespéré. Elle fit copier par son neveu Vassia, garçon de quatorze ans, la prière qu'elle avait composée, broda un rideau pour l'icone de la Vierge, cacha la prière dans la doublure du rideau qu'elle offrit, sans commentaires, au pope de la cathédrale d'Ouspensky.

Après la causerie sur le radeau, Aléna s'en retourna à la cellule qu'elle avait dans la barque de Pouchkinov et, quand elle resongea à tout ce qu'elle avait entendu ce soir-là sur le tzar, le doute s'empara d'elle pour la première fois : elle se demanda si l'on pouvait implorer Dieu en faveur d'un tel tzar.

Elle demeura longtemps étendue, immobile, dans sa cellule sans air, les yeux grands ouverts, la face inondée de sueur froide. Enfin elle se leva, alluma un bout de cierge jaune, le mit dans l'angle de la cellule devant l'icone de Marie mère des affligés, pareille à celle qu'exhibait Pierre devant la statue de Vénus. Aléna se mit à genoux, frappa trois cents fois le plancher avec son front ; elle fit, avec des larmes et des soupirs, une prière suprême, celle-là même qui était là-bas, cousue dans le rideau de l'icone :

« Écoute, sainte Église, avec tous les chœurs de séraphins et de chérubins, avec les prophètes, les aïeux, les saints et les martyrs, et l'Évangile, et avec tous les mots saints qui se trouvent dans l'Évangile ; tous, pensez à notre tzar Pierre Alexéévitch. Écoute, église sainte des apôtres, avec toutes les grandes icones et les petites, avec tous les livres apostoliques et les lampes, et les cierges, et les saints voiles, et les vêtements sacerdotaux, et les murs de pierre et les dalles de fer, et les arbres pleins de fleurs et de fruits ! Et j'implore aussi le beau soleil : prie le tzar céleste pour notre tzar Pierre Alexéévitch ! O jeune lune avec toutes les étoiles ! O ciel avec les vapeurs claires ! O nuages terribles, avec le vent et la tem-

pête ! O oiseaux du ciel ! O mer bleue, avec les grands fleuves et les faibles sources et les petits lacs ! Priez le tzar céleste pour le tzar Pierre Alexéévitch ! Et les poissons des mers, et les animaux des plaines, et les bêtes des forêts, et les champs, et les forêts, et les montagnes, et tous les produits de la terre, priez le tzar céleste pour le tzar Pierre Alexéévitch ! »

La cellule d'Aléna était séparée par une cloison de bois d'une autre, plus spacieuse, où vivait le vieux Cornily avec son élève Tikhone.

Tikhone ne proféra pas une parole tant que dura la conversation sur le radeau ; mais il écoutait avec plus de trouble encore que les autres. Quand on se fut séparé, le vieux alla en barque sur la rive pour voir d'autres raskolniks et leur parler du grand autodafé volontaire qui approchait : la « mort rouge » de milliers d'êtres persécutés pour la vieille croyance, dans les forêts de Kerjenetz, au delà du Volga. Tikhone regagna seul sa cellule, se coucha ; mais, pas plus qu'Aléna, il ne put dormir : il réfléchissait au tzar. Il sentait que de ces réflexions dépendrait toute sa vie future ; qu'un moment arriverait qui, tel qu'un couteau, couperait sa vie en deux moitiés. « Je suis maintenant comme sur le tranchant de la lame, se disait-il : du côté où je tomberai, je marcherai. »

Il évoquait le passé tout en rêvant de l'avenir.

Tikhone était fils unique, dernier rejeton d'une race illustre, maintenant méprisée et pauvre : les princes Zapolsky. Sa mère mourut en lui donnant la

vie. Son père, chef des Streltzi, prit part à l'émeute en faveur des Miloslavsky : la vieille Russie, la vieille croyance, contre Pierre. Pendant la terrible perquisition de 1698, il fut condamné, mis à la question et exécuté dans le Kremlin, sur la Place Rouge. Tous ses parents et ses amis furent aussi mis à mort ou exilés. Tikhone, âgé de huit ans, demeura orphelin, protégé seulement par son vieux serviteur Emilian Pakhomitch. L'enfant était faible et maladif : il avait des crises qui ressemblaient à l'épilepsie ; il aimait son père avec une tendresse passionnée. Craignant pour sa santé, le vieux serviteur lui cacha la vérité, lui dit que son père était parti, pour affaire, dans une terre lointaine de Saratov. Mais l'enfant pleura, s'attrista ; il errait comme une ombre dans l'énorme maison déserte. Son cœur pressentait un malheur. Enfin il n'y tint plus. Un jour, après de longues et vaines questions, il se sauva seul de la maison, afin d'aller trouver son oncle dans le Kremlin et d'apprendre ce qu'était devenu son père. Mais l'oncle ne vivait plus ; il avait été mis à mort avec le père de Tikhone.

Aux portes de Spasky, l'enfant rencontra d'énormes chariots où s'amoncelaient pêle-mêle, à demi nus, les corps des Streltzi. Comme du bétail assommé qu'on charrie de l'abattoir, on les portait à la fosse commune, trou creusé à la hâte, où on les jetait avec toutes sortes d'ordures et d'immondices. Tel était l'ukase du tzar. Des meurtrières ouvertes dans les murs du Kremlin, il sortait des poutres ; d'innombrables cada-

vres y pendaient comme ce poisson salé d'Astrakan, qu'on dessèche au soleil.

Le peuple, muet, grouillait en foule sur la Place Rouge et regardait de loin, sans oser approcher, le lieu de l'exécution. S'étant frayé un chemin à travers la foule, Tikhone aperçut au « calvaire », dans des mares de sang caillé, les longues et fortes poutres qui servaient d'échafauds : les condamnés, en rangs serrés de trente hommes ou plus, y posaient tous en même temps la tête. Pendant que le tzar festoyait dans le palais, dont les fenêtres donnaient sur la Place Rouge, ses fous et ses favoris abattaient des têtes. Mécontent de leur ouvrage, — les mains des bourreaux improvisés tremblaient, — le tzar ordonna une fois d'amener à sa table vingt condamnés ; et il les décapita de sa propre main au cri des « vivats », au son de la musique : il buvait un verre et puis tranchait une tête ; les verres se suivaient, les têtes aussi ; le vin et le sang se confondaient.

Tikhone vit la potence en forme de croix destinée aux popes rebelles des Streltzi, que pendait le très fou patriarche Nikita Zotov ; il vit les roues avec les membres brisés des torturés ; les pieux de fer sur lesquels pourrissaient des têtes humaines ; le tzar avait défendu qu'on les enlevât avant la décomposition complète. L'air était empesté. Des corbeaux en bandes volaient au-dessus de la place.

L'enfant examina plus attentivement l'une des têtes. Elle se détachait nette sur le ciel translucide, bleu, sillonné de nuages dorés, rose tendre ; au loin, les

dômes des églises flamboyaient ; on sonnait les vêpres. Soudain, Tikhone crut que tout le ciel, les dômes, et la terre sous ses pieds oscillaient, s'abîmaient, et que lui-même sombrait au fond d'un gouffre : dans la tête, sur le pieu de fer, tête aux trous noirs en guise d'yeux, il avait reconnu son père. Le tambour roula : un peloton de Préobrajenski déboucha d'un angle, escorté de chariots avec de nouvelles victimes. Les condamnés, vêtus de chemises blanches, des cierges allumés à la main, gardaient un visage paisible. Ils étaient précédés d'un cavalier de haute taille. Lui aussi avait un visage tranquille, mais terrible. C'était Pierre. Tikhone ne l'avait jamais vu, mais ici il le reconnut tout de suite. Il lui sembla que la tête sans vie du père fixait ses orbites vides sur les yeux du tzar. Alors Tikhone perdit connaissance. La foule, en refluant, aurait sans doute écrasé l'enfant, si un ami de Pakhomitch, Grigori Talitzki, ne s'était porté à son secours. Il le releva et l'emporta chez lui. Dans la nuit, Tikhone eut une crise épileptique d'une violence extrême ; il faillit mourir.

Grigori Talitzki, inconnu et pauvre, vivant de ce que lui rapportait la copie de livres anciens et de manuscrits, fut l'un des premiers à démontrer que le tzar Pierre était l'Antéchrist. Ainsi qu'on l'en accusa plus tard, « son zèle contre l'Antéchrist et ses terreurs superstitieuses lui firent répandre parmi le peuple des paroles mauvaises et séditieuses contre le tzar ». Ayant composé un écrit : *Sur l'arrivée en ce monde de l'Antéchrist et sur la fin du monde*, il imagina de l'im-

primer et de « jeter les feuillets dans le peuple, gratuitement », afin de le soulever contre le tzar. Grigori allait souvent chez Pakhomitch et causait avec lui du tzar Antéchrist et des jours derniers. Le vieux Cornily, qui habitait alors Moscou, prenait part, lui aussi, à ces conversations. Le petit Tikhone écoutait les trois vieux qui, comme trois corbeaux sinistres, se rassemblaient au crépuscule dans la maison déserte et croassaient : « La fin du monde approche, les temps mauvais sont venus, les années terribles : il n'y a plus de foi véritable, il n'y a plus de mur de fer, de piliers solides ; la foi chrétienne est perdue. Et, dans ces derniers jours, arrivera l'Antéchrist : la terre brûlera et une fosse se formera, de soixante coudées, à cause de notre grande iniquité ». Ils contaient des visions : « Un serpent répugnant et terrible s'était posé dans les églises des Nikoniens sur l'épaule des archevêques en guise d'étole ; il y rampait et bruissait ; ou bien il avait glissé, la nuit, le long des murs du palais, introduit sa tête dans le palais et murmuré des paroles à l'oreille du tzar. » Les conversations mornes dégénéraient en chants plus mornes encore :

Christ, le tzar céleste, dit :
« Oh ! mes hommes, mes hommes,
Courez dans les déserts,
Dans les forêts sombres, les grottes.
Ensevelissez-vous, mes lumières,
Avec du sable jaune,
Du sable et des linceuls !
Mourez, mes lumières ;
Si vous mourez, vous revivrez ;
Le royaume de Dieu sera pour vous. »

Tikhone s'intéressait singulièrement à ce que l'on disait des monastères cachés dans les forêts séculaires et les marais du Volga, aux descriptions de la ville invisible de Kitège sur le lac Svetloyar. Ce lieu paraît désert ; mais il y a là des églises, des maisons, des monastères et des multitudes d'hommes. Les nuits d'été, on entend le son des cloches et dans l'eau claire se reflètent les coupoles dorées des églises. C'est le royaume de Dieu sur terre : la paix, la tranquillité, et la joie éternelle ; les saints pères y sont comme des lis, des cyprès et des figuiers, comme des perles précieuses et les étoiles du ciel ; de leurs lèvres montent d'incessantes prières à Dieu comme un encens agréable ; et, lorsque vient la nuit, leur prière est visible, telle que des colonnes de feu étincelantes ; et la lumière en est si forte qu'on peut y lire et y écrire sans bougie. Le Seigneur les a aimés et il les soigne comme la prunelle de son œil ; il les recouvre de sa main invisible jusqu'à la fin des siècles. Et ils ne connaîtront point d'affliction de la part de l'Antéchrist, mais ils s'attristent sur nous, sur la défection de tout l'empire russe, où l'Antéchrist règne. Un seul sentier étroit, bordé de miracles et de terreurs, « le sentier de Baty », mène, par les forêts et les broussailles, à la ville invisible. Nul ne peut le trouver, sauf ceux que Dieu lui-même destine « au refuge de paix et de calme ».

En entendant ces récits, Tikhone se sentait attiré vers les forêts obscures et les déserts. Avec une tristesse et une douceur indicibles, il répétait, après

Pakhomitch, la légende du jeune ermite, le tzarévitch Ioasaph :

O mère magnifique, plaine déserte,
J'irai par les bois et les marais,
J'irai sur les montagnes et dans les grottes,
Je construirai une petite cabane.
Je serai heureux, moi, jeune garçon,
Ioasaph le tzarévitch,
Dans la fraîche verdure.
Le coucoû y chantera,
De sa voix attendrie :
Il m'enseignera.
Chez toi, plaine maternelle,
Les troncs pourris
Sont une nourriture paradisiaque,
Une nourriture sucrée ;
Et les sources froides
Une liqueur mielleuse.

Depuis sa première enfance, Tikhone avait, par instants, surtout avant ses crises, un sentiment d'effroi insupportable et en même temps très doux, nouveau chaque fois et chaque fois familier. Dans ce sentiment se confondaient la terreur et l'étonnement, le souvenir d'un autre monde et surtout la curiosité, le désir que ce qui devait s'accomplir s'accomplît vite. Jamais il ne parlait à personne de tout cela, et il n'aurait su l'exprimer par des paroles. Plus tard, lorsqu'il commença de réfléchir, ce sentiment fut uni pour lui à la pensée de la fin du monde, du jugement dernier.

Parfois, les plus sinistres discours des trois vieux le laissaient indifférent, tandis qu'un hasard — une

couleur, un son, un parfum — éveillait en lui ce sentiment avec une force soudaine.

Sa maison était sur la côte des collines de Borobiev; le jardin aboutissait à un ravin, d'où l'on voyait tout Moscou, amoncellement de huttes sombres; au-dessus étaient les murs du Kremlin, en pierre blanche, et les innombrables coupoles d'or des églises. Du haut du ravin, l'enfant admirait, les soirs d'automne, les superbes et terribles couchers du soleil.

Dans les nuages d'un bleu mortuaire, mauves, noirs ou d'un rouge fiévreux, sanglant, il discernait tantôt le dragon monstrueux, enroulé autour de Moscou, tantôt la bête à trois têtes, montée par la pécheresse au vase d'iniquité, tantôt une légion d'anges chassant les démons avec des flèches d'or, de façon que des rivières de sang sillonnaient le ciel; tantôt la rayonnante Sion, ville invisible qui descendait du ciel sur terre avec le Seigneur plein de gloire.

Dans le ciel s'accomplissait, par des signes mystérieux, tout ce qui devait s'accomplir plus tard sur terre. Et l'enfant s'abîmait dans un sentiment d'effroi. Ce sentiment était aussi occasionné par des détails quotidiens de la vie : par l'odeur du tabac; l'aspect du premier livre russe publié à Amsterdam, sur l'ordre de Pierre, en « caractères laïques » récemment inventés; la vue de certaines devantures nouvelles aux boutiques du quartier allemand; une certaine forme de perruques à boucles ridicules, longues comme celles des Juifs ou comme des oreilles de chien; l'expression

singulière de quelques visages russes, naguère barbus maintenant rasés.

Dans le jardin vivait le père Eréméitch, âgé de quatre-vingts ans. Il s'occupait des abeilles. Un jour, les gens du tzar s'emparèrent de lui à la porte de la ville, le rasèrent de force et écourtèrent jusqu'aux genoux les pans de son kaftan. Eréméitch rentra chez lui, pleurant tout haut comme un enfant ; puis il tomba malade et mourut de chagrin. Tikhone aimait et plaignait le vieillard ; mais, lorsqu'il le vit en larmes, rasé, court vêtu, il eut un éclat de rire si bizarre, si peu naturel que Pakhomitch craignit une crise. Et, dans cet éclat de rire, était aussi l'effroi de la fin. Une fois parut, en hiver, une comète, « étoile à queue» , comme l'appelait Pakhomitch. L'enfant souhaitait et n'osait la regarder ; il détournait exprès la tête, fermait les yeux pour ne pas la voir. Cependant il l'aperçut par hasard, un soir que son serviteur le portait à la maison de bains, par une ruelle couverte de neige. Au bout de la ruelle, entre les isbas noires sur la neige blanche, au bord même du ciel bleu sombre, scintillait une étoile énorme, transparente, douce, un peu inclinée, comme prête à fuir vers les espaces infinis. Elle n'était pas effrayante, mais familière, désirée et si chère que Tikhone n'en pouvait arracher ses regards. La sensation mystérieuse, plus forte que jamais, l'inonda d'insupportable joie et de terreur. Il se tendit vers l'étoile, avec un sourire tendre et somnolent. Et Pakhomitch sentit dans son corps une convulsion terrible. Un cri s'échappa de la

poitrine de l'enfant. Ce fut sa seconde attaque d'épilepsie.

Quand il eut seize ans, on le mit, de même que d'autres enfants nobles, à « l'école de mathématiques et de navigation, c'est-à-dire, de sciences navales curieuses ». L'école était dans la tour Soukharev où le général Iakov Brus, qu'on croyait sorcier et magicien, s'occupait de travaux astronomiques : une vendeuse de pommes, borgne, avait vu, un soir d'hiver, Brus s'envoler de sa tour vers la lune à califourchon sur sa lunette. Jamais Pakhomitch n'aurait laissé l'enfant mettre les pieds dans cette école maudite, si l'on n'avait pas usé de force.

Les fils de nobles qui se dérobaient étaient arrachés à leur terre et conduits sous escorte à l'école. Quelques-uns d'entre eux étaient âgés de trente ou de quarante ans, mariés ; mais ils devaient s'asseoir à côté de petits garçons devant des pupitres et apprendre d'après un livre orné d'une image : le maître, un faisceau de verges à la main, frappe un enfant couché à plat ventre sur une banquette. L'image avait pour devise : « Que chaque homme étudie en silence. » Les alphabets abondaient en vers instructifs :

Bénis, Seigneur, ces forêts,
Afin qu'elles produisent des verges pendant de longues années.
La verge de bouleau adoucit les petits,
Le bâton de chêne raffermit les vieillards.

Un ukase du tzar décrétait ceci :

« Qu'on choisisse dans la garde de bons soldats de

réserve, et qu'un tel soldat se trouve dans chaque salle durant l'étude ; et, si un élève se conduit mal, que le soldat le frappe, à quelque famille qu'appartienne l'élève. »

Mais on avait beau introduire la science dans la tête des petits à l'aide des verges et des fouets, et dans la tête des grands au moyen de la bastonnade, tous apprenaient également mal. Dans les moments de désespoir, ils chantaient « la chanson de Babylone ». Les grands commençaient, enroués d'avoir trop bu :

La vie à l'école nous est insupportable,
On nous fouette cinq fois par jour.

Les petits reprenaient, de leurs voix aiguës, le refrain :

Oh ! douleur ! malheur !
On fouette toujours.

Puis basses et sopranos ensemble :

Le fouet sur nos côtes,
Le bâton sur nos dix doigts.
Pour chaque parole, un soufflet.
On nous enlève la peau du dos.
Occupe-toi de géométrie,
Et avale du maigre tchti.
Oh ! douleur, malheur,
On fouette toujours.
Cette maudite encre
Nous dessèche le cœur.
Et la plume et le papier
Nous affligent infiniment.

Le plus rude de nos gaillards
Périrait dans cette école.
Oh! douleur, malheur,
On fouette toujours.

Tikhone n'aurait pas beaucoup appris dans cette école, si l'un de ses professeurs, le pasteur Glück, de Kœnigsberg, ne l'eût remarqué.

Ayant appris le russe tant bien que mal, d'un moine polonais en fuite, Glück était venu en Russie instruire les enfants moscovites, « les pétrir comme une cire molle et docile ». Il perdit bientôt ses illusions, non en ce qui concernait les enfants russes, mais quant à la pédagogie russe qui consistait « à les dresser comme des chevaux de tziganes, à leur faire comprendre la science par la bastonnade. » Glück était intelligent et bon, bien qu'ivrogne ; il buvait de désespoir, parce que non seulement les Russes, mais les Allemands le qualifiaient de fou. Il composait une œuvre difficile : un commentaire des commentaires de Newton sur l'*Apocalypse*. Toutes les révélations chrétiennes relatives à la fin du monde y étaient démontrées au moyen d'opérations mathématiques, fondées sur le principe de l'attraction que formulaient les *Philosophiæ Naturalis principia mathematica* de Newton, qui venaient de paraître.

Il découvrit en Tikhone de rares aptitudes pour les mathématiques et l'aima comme un fils.

Le vieux Glück était lui-même très enfant. Il causait avec Tikhone, surtout après boire, comme avec un adulte, comme avec son unique ami. Il lui révé-

lait les nouvelles hypothèses philosophiques des savants : l'*Instauratio magna* de Bacon, l'éthique géométrique de Spinoza, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz ; mais ce qui l'exaltait le plus, c'étaient les découvertes des grands astronomes : Copernic, Képler, Newton. Tikhone n'y comprenait pas grand'chose ; mais il écoutait ces récits de miracles scientifiques avec la même curiosité que naguère les récits des trois vieux sur la ville invisible de Kitège.

Pakhomitch qualifiait toute la science des étrangers, surtout l'astronomie, d'impiété. « Le maudit Copernic fait à Dieu la nique, disait-il ; il s'imagine que le soleil et les étoiles sont fixes et que la terre tourne, en dépit des saintes Écritures. Les théologiens se moquent de lui ! »

— La vraie philosophie, disait le pasteur Glück, est non seulement utile à la foi, mais elle lui est nécessaire. Beaucoup de saints Pères excellaient en philosophie. La connaissance de la nature ne s'oppose pas au christianisme ; et celui qui étudie la nature connaît Dieu et l'honore : les raisonnements relatifs à la création servent à la glorification de Dieu. Il est écrit : « Les cieux proclament la gloire de Dieu. »

Mais Tikhone devinait d'instinct que, dans cet accord entre la science et la foi, tout n'était pas aussi clair pour Glück lui-même que celui-ci le disait. Ce n'était pas pour rien que, après de longues discussions sur la pluralité des mondes, sur l'infini cosmique, le vieillard, très gris, laissait tomber vers la table sa tête

d'où la perruque dégringolait. Des pensées métaphysiques compliquées à donner le vertige l'accablaient plus que le vin, et il gémissait en murmurant le célèbre aphorisme de Newton :

— Oh ! physique, sauve-moi de la métaphysique !

Un jour, Tikhone — il était âgé alors de dix-neuf ans, avait terminé son cours et lisait couramment le latin — ouvrit par hasard sur le bureau du maître un recueil manuscrit des lettres de Spinoza, rapporté de Hollande. Il en lut quelques lignes : « Entre les qualités de Dieu et celles de l'homme, il y a aussi peu d'analogie qu'entre la constellation du Chien et le chien lui-même, cet animal qui aboie. Si le triangle avait la faculté de parler, il dirait que Dieu n'est autre chose qu'un parfait triangle, et le cercle affirmerait que la nature de Dieu est au plus haut point ronde. » Et ailleurs, dans une lettre sur l'Eucharistie : « O jeune homme sans raison ! qui vous a ensorcelé au point de vous faire croire qu'on puisse avaler le saint et l'éternel, que le saint et l'éternel puissent demeurer dans vos entrailles ? Les mystères de votre Église sont effrayants : ils contredisent le bon sens. » Tikhone ferma le livre. Pour la première fois il eut des livres et des idées la sensation qui lui venait ordinairement des causes extérieures, — la crainte de la fin.

Dans la tour Soukharev, le général Iakov Vilimovitch Brus possédait une vaste bibliothèque, un cabinet d'instruments de mathématiques, de mécanique et autres sciences, et une collection de curiosités régio-

nales et étrangères : bêtes, insectes, racines, métaux et minerais, antiquités, anciennes monnaies, médailles, pierres taillées, masques, etc. Brus chargea Glück de faire l'inventaire des objets et des livres. Tikhone l'aida et passa des jours entiers dans la bibliothèque.

Par un beau soir d'été, il était assis au haut d'une échelle roulante devant un mur garni de livres ; il collait sur le dos des livres des numéros et faisait un nouvel inventaire avec l'ancien, où les titres des livres étrangers étaient copiés en lettres russes. A travers les hautes fenêtres aux verres ronds cloisonnés de plomb, comme dans les anciennes maisons hollandaises, les rayons du soleil dardaient leurs faisceaux obliques sur les instruments de cuivre, sphères célestes, astrolabes, compas, triangles, boussoles, lunettes d'approche et microscopes, sur les corps empaillés d'oiseaux et de bêtes merveilleuses, sur les grimaçantes idoles chinoises et les beaux masques de marbre des dieux grecs, sur les interminables planches de livres uniformément reliés en cuir ou en parchemin. Tikhone aimait ce travail : ici, parmi les livres, régnait une tranquillité comme on en trouve dans les forêts ou bien dans quelque vieux cimetière abandonné. La sonnerie des vêpres venait du dehors, comme les cloches de Kitège, et par la porte entr'ouverte on entendait les voix de Brus et de Glück. Après avoir soupé, ils restaient à fumer, à boire et à causer.

Tikhone mettait de nouvelles étiquettes sur des in-quarto et des in-octavo. 473 (ancien inventaire) :

La Philosophie de François Bacon, en langue anglaise, trois volumes; 308 : *Meditationes de prima philosophia*, par Descartes, en langue hollandaise; 532 : *Mathematical elements of natural philosophy*, d'Isaac Newton. En remettant ces livres sur un rayon, il palpa au fond un vieil in-octavo mangé par les rats; il le prit, et lut : « 582 : *Leonardo da Vinci*, traité de peinture, en allemand », C'était la première traduction allemande, publiée en Hollande, l'an 1582, du *Trattato della pittura*. Un feuillet détaché, avec le portrait, gravé sur bois, de Léonard, était glissé dans le livre. Tikhone examina le visage curieux, étrange et familier en même temps, et songea que le mage Simon qui volait dans les airs devait avoir des traits semblables à ceux-ci.

Les voix, dans la pièce voisine, se firent plus distinctes. Brus discutait avec Glück. Ils parlaient allemand. Tikhone savait cette langue. Quelques paroles détachées le frappèrent et il se mit à écouter avec curiosité, tenant toujours le livre de Vinci à la main.

— Comment ne voyez-vous pas, très vénéré maître, que Newton avait perdu la raison, lorsqu'il écrivit ses *Commentaires sur l'Apocalypse*? demandait Brus. Il en convenait, d'ailleurs, lui-même dans sa lettre à Bentley du 13 septembre 1693 : « Je perds le fil de mes idées, je ne sens plus la même fermeté dans mes jugements. » Autrement dit, il était fou.

— Votre Excellence, j'aimerais mieux être fou comme Newton que raisonnable à la manière du reste

de l'humanité! s'écria Glück, en vidant son verre d'un trait.

— Des goûts on ne discute pas, cher pasteur, continuait Brus avec un rire sec et dur ; mais voici qui est plus curieux encore. Au temps même où sir Isaac Newton écrivait ses commentaires, à l'autre bout du monde, chez nous, en Moscovie, des fanatiques sauvages qu'on nomme raskolniki composaient aussi des commentaires de l'*Apocalypse;* et ils arrivèrent à des solutions presque identiques à celles de Newton. Persuadés de la fin imminente du monde, certains d'entre eux se couchent dans des cercueils et chantent sur eux-mêmes des chants mortuaires; d'autres se font brûler vifs. Pour cela on les persécute; je répéterais, moi, au sujet de ces malheureux, les paroles de Leibnitz : « Je n'aime pas les événements tragiques et je voudrais que tous, sur terre, fussent heureux; mais, en ce qui concerne l'erreur de ceux qui attendent tranquillement la fin du monde, elle me paraît tout à fait inoffensive. » Ce qui me paraît le plus surprenant, dis-je, c'est que, dans ces délires apocalyptiques, l'extrême Occident touche à l'extrême Orient ; la culture supérieure touche à la plus profonde ignorance. C'est à croire qu'effectivement la fin du monde approche et que nous irons bientôt au diable tous, tant que nous sommes.

Encore une fois il eut un rire sec et dur; puis il ajouta quelque chose que Tikhone ne put distinguer: une plaisanterie de libre-penseur, sans doute, puisque le pasteur Glück, gris comme toujours à la fin du

souper, poussa un rugissement, bondit, recula sa chaise et voulut se sauver. Mais Iakov Vilimovitch l'arrêta et le tranquillisa par de bonnes paroles. Brus était l'unique protecteur de Glück : il respectait dans le vieillard un amoureux désintéressé de la science ; mais, étant un sceptique ou même, comme on l'insinuait, un athée, il taquinait volontiers le pauvre pasteur, « ce don Quichotte de l'astronomie », sur les malencontreux *Commentaires de l'Apocalypse* et sur la réconciliation de la science avec la foi. Brus affirmait qu'il fallait choisir de deux choses l'une, ou bien la foi sans la science, ou bien la science sans la foi.

Iakov Vilimovitch remplit le verre de Glück et lui demanda, en manière de consolation, des détails sur les commentaires. Le vieux répondit d'abord à contre-cœur, puis il se laissa entraîner et raconta la conversation de Newton et de ses amis au sujet de la comète de 1680. Quand on interrogea Newton, il ouvrit ses *Principes* et indiqua le texte : *Stellae fixae refici possunt.* Les étoiles fixes peuvent se rétablir, quand tombent dessus des comètes. « Pourquoi n'écrivez-vous pas avec la même franchise sur le soleil que sur les étoiles? — Parce que le soleil nous concerne de plus près ! » répondit Newton ; et il ajouta : « J'en ai dit, d'ailleurs, assez long pour ceux qui veulent comprendre ! »

— Telle qu'un papillon qui vole à la flamme, la comète tombera sur le soleil, s'écria Glück ; et, de cette chute, la température du soleil deviendra si forte que la terre en brûlera. Il est dit dans les Écritures :

« Les cieux crouleront avec fracas ; les éléments, en feu, seront détruits ; la terre, avec toutes ses œuvres, périra ». Alors s'accompliront les deux prophéties : celle des croyants et celle du savant... *Hypotheses non fingo!* Je ne fais point d'hypothèses ! conclut-il solennellement avec Newton.

Tikhone écoutait. Et voilà que les anciennes prédictions sinistres des trois vieillards concordaient avec les déductions exactes de la science. Il ferma les yeux, revit en imagination la ruelle encombrée de neige et, au bout, l'étoile énorme, douce, transparente. De même qu'alors, la sensation d'effroi et de joie lui fut insupportable. Il laissa tomber le livre de Léonard, qui entraîna dans sa chute un télescope. Glück accourut au bruit. Il savait que Tikhone avait des crises épileptiques. Le voyant au haut de l'échelle, pâle et tremblant, il se précipita vers lui, le soutint et l'aida à descendre. Cette fois-ci, l'attaque n'eut pas lieu. Brus vint aussi. Ils questionnèrent Tikhone avec bonté. Mais lui se taisait, sentant qu'il lui serait impossible de parler avec qui que ce fût de *cela*.

— Pauvre enfant! dit Iakov Vilimovitch à Glück en le prenant à l'écart. Je suis persuadé que notre conversation l'a effrayé : ils sont tous ainsi, ils ne pensent qu'à la fin du monde. J'observe qu'une folie se propage parmi eux. Dieu sait comment finira ce malheureux peuple !

Au sortir de l'école, Tikhone dut entrer, comme tous les enfants de petite noblesse, au service militaire. Pakhomitch était mort. Glück se préparait à partir

pour la Suède et l'Angleterre, afin d'y acheter de nouveaux instruments mathématiques dont Brus avait besoin. Il invitait Tikhone à le suivre, car celui-ci, en dépit de ses anciennes terreurs et des discours de Pakhomitch, étudiait les mathématiques avec un amour croissant. Sa santé s'était rétablie, les attaques ne se répétaient plus. Une vieille curiosité l'attirait vers les régions étrangères, presque aussi mystérieuses que la ville invisible de Kitège. Sur la recommandation de Brus, « l'élève en navigation » Zapolsky fut envoyé, avec d'autres fils de la Russie, terminer ses études à l'étranger. Glück et lui arrivèrent à Pétersbourg au commencement de juin 1716. Tikhone avait vingt-cinq ans ; il était du même âge que le tzarévitch Alexis, mais semblait encore un enfant. Un navire de commerce, qui les porterait à Stockholm, devait bientôt quitter Cronstadt.

Mais, soudain, tout fut changé. Pétersbourg, si différent de Moscou, étonna Tikhone. Il errait des journées entières et s'émerveillait : les canaux sans fin, les perspectives, les maisons sur pilotis en plein marais, bien alignées, les pauvres huttes dans les bois, aux toits de gazon et décorées à la mode finlandaise, les palais compliqués et ingénieux, « à la manière prussienne », les lugubres magasins de munitions, les arsenaux, les granges, les églises aux clochers hollandais, tout était plat, banal, quotidien et quand même ressemblait à un rêve. Parfois, les matins brumeux, pleins de nuées jaune sale, il s'attendait à ce que la ville s'élevât avec le brouillard et se dissipât

comme un songe. Dans la ville de Kitège, ce qui existe est invisible : ici, à Pétersbourg, ce qui n'existe point est visible ; mais les deux villes semblaient également fantômales. Et, de nouveau, naissait en Tikhone l'étrange anticipation de la fin. Cela n'aboutissait pas, comme naguère, à de la joie et de l'effroi, mais à une accablante et infinie tristesse.

Un jour, sur la place Troïtzki, dans le café « des Quatre-Frégates », il rencontra un homme de haute taille, en vareuse de marin hollandais. Et, comme à Moscou, sur la place élevée du Calvaire, où, piquée à un pieu, la tête morte de son père regardait avec des orbites vides ce même homme, Tikhone reconnut Pierre. L'effrayant visage lui expliqua la ville effrayante : tous deux avaient le même caractère.

Ce même jour, Tikhone rencontra le père Cornily ; il en fut heureux comme s'il retrouvait un parent, et ne le quitta plus. Il passait la nuit dans la cellule du vieux, restait le jour sur les radeaux ou sur les barques des « gens cachés ». On parlait des pères ermites qui vivaient dans le nord lointain, dans les forêts d'Olonetz où Cornily, après avoir quitté Moscou, avait passé de longues années ; on parlait des terribles autodafé volontaires où périssaient les êtres par milliers. Cornily se dirigeait maintenant vers Kerjénetz, derrière le Volga, pour prêcher la « mort rouge ».

Tikhone n'avait pas étudié en vain. Il ne pouvait plus croire à toutes les légendes ; il pensait autrement que ces hommes, mais il sentait comme eux. L'essentiel, le sentiment de la fin imminente, il le partageait

avec eux. Ce dont il n'avait jamais osé parler, ce que nul parmi les savants n'aurait compris, ces gens le comprenaient et le mettaient au-dessus de tout. Et dans son âme ressuscitèrent avec une force nouvelle les récits de Pakhomitch. Il se sentit attiré vers les forêts, les déserts, les « monastères cachés », les « refuges de paix ». A la lueur des nuits blanches sur la Néva, à travers les sonneries hollandaises, il entendait les cloches de Kitège, il répétait les paroles d'Ioasaph le tzarévitch :

O mère magnifique, plaine déserte,
J'irai par les bois et les forêts,
J'irai sur les montagnes et dans les grottes.

Il fallait prendre une décision, il fallait choisir dans cette alternative : ou bien retourner au siècle pour vivre comme tous vivaient, servir l'homme qui avait tué son père et qui peut-être tuait la Russie ; ou bien renoncer à tout, être un mendiant, un vagabond, l'un de ces « êtres cachés » qui n'ont point de refuge, qui « attendent ce qui doit arriver ». Fallait-il aller à l'Ouest avec le pasteur Glück, vers Stockholm ; ou bien à l'Est avec le vieux Cornily, vers l'invisible Kitège ? Que choisirait-il, où irait-il ? Il l'ignorait encore, il hésitait, traînait, comme attendant un appel. Mais, dans cette dernière nuit, après la conversation sur Pierre-Antéchrist, il sentit qu'une décision s'imposait. Le bateau de Stockholm partait le lendemain et, le lendemain aussi, le vieux Cornily,

pour qui Pétersbourg n'était plus sûr, devait quitter la ville. Il invitait Tikhone à le suivre.

— Je suis sur le tranchant d'un couteau, se disait Tikhone; du côté où je tomberai, je marcherai. D'un côté c'est la vie, de l'autre la mort. Si je ne me trompe, il n'y a point de remède.

Et, en même temps, il se sentait incapable de décider ; ses deux destinées, comme les deux bouts d'une boucle de mort, se rejoignaient, se rétrécissaient, l'étranglaient et l'étouffaient. Il se leva, prit sur une planche le livre manuscrit : *La prédication de saint Hippolyte sur la seconde arrivée du Messie*, et, pour se reposer de ces idées obsédantes, il commença d'examiner les images à la lueur de la veilleuse qui brûlait devant les icones. L'une des images figurait l'Antéchrist assis sur un trône, en uniforme vert de Préobrajenski, parements rouges et boutons de cuivre, avec le tricorne, l'épée au côté. Il ressemblait au tzar Pierre Alexéévitch et tendait impérieusement une main. Devant lui, à droite, des pelotons de préobrajenski et de séménovtzi marchaient vers un couvent dans une forêt sombre. En haut, dans cette montagne creusée de trois grottes, des moines priaient. Les soldats, guidés par les démons bleus, escaladaient la pente. Sur l'image on lisait : « Alors il enverra dans les montagnes et les grottes et les abîmes de la terre ses régiments sataniques, afin de trouver ceux qui se sont cachés et de les amener pour qu'ils le saluent. » Sur une autre image, des soldats fusillaient des vieillards ligotés : « Ils tomberont par les armes du diable. »

Derrière la cloison en planches, dans la cellule voisine, soupirait et pleurait Aléna, priant toujours « le tzar céleste pour le tzar Pierre Alexéévitch ». Tikhone déposa son livre et s'agenouilla devant une icone. Mais il ne put prier. Une tristesse l'accabla, comme jamais. La flamme de la veilleuse sauta une dernière fois, puis s'éteignit. L'obscurité se fit ; et quelque chose y rampait, se glissait, étreignait Tikhone à la gorge, d'une main noire, chaude, molle, velue. Il étouffait. Et de nouveau il crut voler, la tête en bas, vers un abîme sombre, béant, vers la gueule même de la Bête. « N'importe, pensa-t-il, — et une idée surgit dans sa conscience, lumineuse insupportablement — n'importe ! Quelque chemin que je choisisse, que j'aille à l'Est ou à l'Ouest, partout me suivra la même pensée, la même sensation : la fin approche ! » *Comme l'éclair parti de l'Orient est visible à l'Occident, telle sera l'arrivée du fils de l'homme*. Et en Tikhone ce dernier éclair qui devait tout réunir avait lui. « Oui, arrive, Seigneur Jésus ! » s'écria-t-il ; et, au même instant, la lucarne de la cellule fut illuminée d'une terrible lueur blanche. Puis ce fut un fracas assourdissant, comme si le ciel, brisé en morceaux, fût tombé. C'était l'éclair qui avait effrayé le tzar au point qu'il laissa tomber l'icone qu'il tenait. Aléna entendit, à travers les gémissements, les sifflements et le tumulte de l'orage, un cri terrible et inhumain : Tikhone avait sa troisième attaque d'épilepsie.

Il reprit connaissance à l'aube, sur la proue du

bateau où on l'avait porté pendant son attaque. En haut, le ciel bleu ; en bas, le brouillard blanc. Une étoile scintillait à l'orient parmi le brouillard, l'étoile de Vénus. Et, sur l'île Keivoussar, au sommet d'une maison appartenant à Boutourline, « le métropolite très ivrogne », la statue dorée de Bacchus s'alluma dans le brouillard ; tache de feu qui répondait au salut de l'étoile. Le brouillard rosit, comme si du sang se versait dans les corps des pâles fantômes. Le corps de marbre de Vénus, dans la galerie centrale, se fit chaud et doux, vivant. Elle sourit au soleil, de son éternel sourire, joyeuse de ce qu'ici même, dans la nuit hyperboréenne, le soleil se levât. Le corps de la déesse était aérien et rose comme les nuées de brouillard ; les nuées, vivantes et roses comme le corps de la déesse. Les nuées étaient son corps, et tout était en elle, et elle était en tout.

Tikhone se souvint de sa songerie nocturne ; dans son âme descendit une calme résolution : il ne retournerait point chez le pasteur Glück, il fuirait avec Cornily.

La barque où il reposait avait été poussée par la tempête contre le radeau ; c'était là qu'on avait parlé de l'Antéchrist. Ivanouchka, après un court sommeil, se tenait à son poste et chantait sa perpétuelle chanson. La musique précieuse, ou seulement des fantômes de la musique disparue, du menuet falot :

Abandonne, Cupidon, tes flèches ;
Déjà nous sommes tous atteints...

Cela se confondait avec le chant d'Ivanouchka, qui, les yeux au Levant, prédisait à l'Occident la fin des jours :

Cercueils, cercueils, troncs de chênes,
Vous êtes pour tous les maisons éternelles.
Le jour touche au soir,
Le soleil va vers l'occident,
La hache est au pied de l'arbre,
Les jours derniers approchent.

III

Au bord de la Néva, près de l'église de Marie, mère des affligés, et de la maison du tzarévitch Alexis, se trouvait la maison de la tzarine Marfa Matvéevna, veuve du tzar Fédor Alexéévitch, frère de Pierre, — frère du premier lit. Fédor mourut lorsque Pierre avait dix ans. La tzarine, âgée de dix-huit ans, avait été mariée quatre semaines seulement. Après la mort de son époux la douleur lui fit perdre la raison ; et, pendant trente-trois ans, elle vécut en recluse. Jamais elle ne sortait de ses appartements ; elle ne connaissait et ne voyait personne. Dans les cours étrangères, on la croyait morte depuis longtemps. Pétersbourg, qu'elle entrevoyait de ses fenêtres, — les maisons en plâtre, construites à la manière hollandaise ou prussienne, les églises à clochers pointus, la Néva sillonnée de bateaux et de barques, — tout lui

semblait un inepte et effrayant cauchemar. Elle confondait les rêves et les réalités. Elle croyait vivre dans le Kremlin, à Moscou, dans le vieux Kremlin ; elle s'acharnait à voir, sous ses fenêtres, la cathédrale de l'Annonciation et l'Ivan Véliky. Cependant, elle évitait de se mettre à la fenêtre ; elle avait peur de son rêve, peur de la lumière. Ses appartements étaient toujours sombres ; les rideaux étaient fermés. Elle vivait à la lueur des bougies. De séculaires draperies protégaient de tout regard la dernière tzarine russe. Une étiquette solennelle et somptueuse était observée chez elle. Les serviteurs n'osaient pénétrer plus loin que l'antichambre, à moins d'être appelés. Ici, les heures s'étaient arrêtées dans leur marche ; tout était immobile, comme du vivant du très doux tzar Alexis Mikhaïlovitch. Un étrange roman s'était composé dans l'esprit malade de la tzarine : elle croyait que son mari, le tzar Fédor Alexéévitch, vivait à Jérusalem auprès du Sépulcre du Seigneur, qu'il priait pour la terre russe, contre laquelle marchait l'Antéchrist avec des légions innombrables de Polonais et d'Allemands maudits. Il n'y avait point actuellement de tzar en Russie, et celui qui y régnait était faux. C'était un usurpateur, un sorcier, Grichka Otrépiev, canonnier fugitif, Allemand du quartier de Koukouev. Mais le Seigneur n'abandonnerait point à jamais les orthodoxes. Quand les temps seraient révolus, l'unique tzar orthodoxe de toute la Russie, Fédor, « soleil merveilleux », reviendrait dans ses terres avec une armée claire et terrible en force et en gloire. Et

les foules impies fuiraient devant lui comme s'enfuit la nuit à l'approche du soleil ; il s'assiérait avec la tzarine sur le trône de ses aïeux ; et l'Antéchrist serait terrassé, ainsi que tous les étrangers. Alors, surviendrait aussi la fin du monde et la seconde arrivée du Christ. L'attente ne devait plus être longue.

Quinze jours après la fête de Vénus au Jardin d'Été, la tzarevna Maria invita Alexis à venir chez la tzarine Marfa. Ce n'était pas leur première entrevue clandestine en ce lieu. La vieille tante transmettait au tzarévitch des nouvelles et des lettres de sa mère, la tzarine Eudoxie Fédorovna, première femme de Pierre, qui était en disgrâce ; elle s'appelait Hélène depuis qu'elle avait été forcée de prendre le voile et enfermée dans le monastère Sousdalsko-Pokrovsky.

Dans l'appartement de la tzarine Marfa, Alexis erra longtemps par les corridors, les antichambres, les couloirs et les escaliers. Tout ici sentait l'huile des veilleuses, la vétusté, la poussière et la pourriture des siècles. Partout des cellules, des chambrettes, des hangars. Là vivaient les très vieilles boyarines de la tzarine, les femmes de chambre, nourrices, trésorières, blanchisseuses, fourreuses, les idiots, les mendiants, les pèlerines qui priaient pour la tzarine, les sots et les sottes, les fillettes orphelines, les vieillards centenaires, conteurs de fables et ceux qui chantaient les bylines en s'accompagnant sur des luths mélancoliques. De débiles serviteurs, dans des kaftans déteints, mi-soie mi-coton, aux cheveux blancs, rugueux, comme couverts de mousse, attrapaient le tzarévitch

par les pans de son vêtement, lui baisaient la main ou l'épaule. Des aveugles, des muets, des boiteux, blafards de vieillesse, les traits effacés, le suivaient, glissaient d'une allure fantômale le long des murs ; ils grouillaient, s'agitaient, rampaient dans les couloirs sombres, comme des cloportes. Le tzarévitch rencontra l'idiot Chamyra, qui ricanait et chuchotait sans cesse avec l'idiote Manka. La plus vieille des dames de la tzarine, Soundoukléïa Vakranéevna, tombée en enfance comme elle, grosse, toute bouffie de graisse jaune, tremblotante comme une gelée, se prosterna devant le tzarévitch, poussa une lamentation et se mit à réciter les prières des morts. Il commençait à avoir peur. Il songea aux paroles de son père : « La cour de la tzarine Marfa est devenue, par excès de dévotion, un hôpital pour les monstres, les idiots, les bigots et les polissons. »

Il soupira d'aise en entrant dans une pièce plus claire et plus fraîche, où l'attendait sa tante, la tzarevna Maria Alexéevna. Les fenêtres donnaient sur la Néva bleue et ensoleillée, sillonnée de barques et de navires. Les murs étaient en grosses poutres comme ceux d'une simple isba. Dans un coin, une vitrine avec des icones et une veilleuse brûlant très bas. Le long des murs, des banquettes. La tzarevna, assise à une table, se souleva et embrassa tendrement son neveu. Maria Alexéevna était vêtue à l'ancienne mode : un bonnet de soie couvrant les cheveux, et une casaque de laine sombre comme en portaient les veuves. Son visage n'était pas beau ; pâle, bouffi, il lui donnait un air de

vieille nonne. Mais, dans les lèvres minces, dans les yeux intelligents, aigus, il y avait quelque chose d'impérieux et de résolu, qui rappelait la tzarevna Sophie, cette « mauvaise graine des Miloslavsky ». De même que Sophie, elle détestait son frère et tout ce qu'il faisait; son âme brûlait d'amour pour les anciennes coutumes. Pierre l'épargnait, mais l'appelait « vieille corneille » parce qu'elle croassait toujours contre lui.

La tzarevna tendit à Alexis une lettre venant de Sousdal. C'était la réponse de la tzarine à une récente lettre, courte et sèche, d'Alexis. Il avait écrit simplement : « Ma mère, salut! S'il te plaît, ne m'oublie pas dans tes prières ». Son cœur battit lorsqu'il se mit à déchiffrer ces lignes naïves, grossièrement tracées, d'une écriture enfantine et familière:

« Tzarévitch Alexis Pétrovitch, salut! Je suis, pauvre de moi, à peine vivante tant j'ai de peine que tu m'aies abandonnée, mon petit père, que tu me laisses dans mes afflictions, que tu oublies mon existence. Je t'ai servi comme une esclave. Et tu m'as tôt oubliée. C'est pour toi que je vis encore. Si ce n'était pour toi, je ne serais plus de ce monde, dans le malheur et l'affliction et le dénuement. Amère, amère est ma vie! J'aurais mieux fait de ne pas naître. J'ignore pourquoi je souffre. Mais je ne t'oublie point, je prie toujours la Sainte Vierge pour qu'elle te garde en bonne santé et te préserve pur. Il y a ici une icone de la Vierge de Kazan, en l'honneur

de qui l'église est construite. Pour toi j'ai fait venir cette icone dans ma maison, et je l'ai reconduite, la nuit, aidant moi-même à la porter. J'eus une vision, le 23 mai. La très pure tzarine céleste m'apparut, et elle me promit d'implorer pour moi son Fils, afin qu'il changeât mon affliction en joie. Et j'entendis, moi indigne, la parole suivante : « Tu as aimé mon icone et tu l'as reconduite à mon » temple; et moi je t'élèverai et je protégerai ton » fils. » Et toi, ma joie, mon enfant, aie dans le cœur la crainte de Dieu. Écris-moi, Alechenka, mon ami, ne fût-ce qu'une ligne. Arrête mes pleurs et mes sanglots, fais grâce à moi ta mère et ta servante; je te prie, écris-moi. Je te salue en servante. »

Quand le tzarévitch eut fini sa lecture, la tzarevna Maria lui remit les cadeaux de sa mère : une petite icone, un mouchoir brodé de la propre main de l'humble nonne Hélène, deux petites tasses de bois « pour boire de l'eau ». Ces pitoyables cadeaux le touchèrent plus que la lettre.

— Tu l'oublies, prononça Maria.

Elle le regarda dans le blanc des yeux.

— Tu ne lui écris plus et tu ne lui envoies rien.

— J'ai peur d'écrire, dit le tzarévitch.

— Eh bien, quoi? riposta-t-elle avec vivacité.

Et ses yeux aigus le piquaient comme des aiguilles.

— Si même tu avais à souffrir, qu'est-ce que cela fait? Ce serait pour ta mère.

Il se taisait. Alors elle se mit à lui chuchoter dans

l'oreille ce qu'elle tenait de Mikhaïlo Bossoï, le nu-pieds, idiot venu du monastère de Sousdal. Le monastère était en joie. Les visions, les signes et les prophéties ne cessaient point, les icones parlaient. L'archiprêtre de Novgorod, Job, faisait dire ceci : « Un malheur te menace à Pétersbourg; mais Dieu te sauvera, je l'espère; tu verras ce qui se passera chez vous ». Le vieux Vissarion, qui vit emmuré à Iaroslavsk, a eu aussi la révélation d'un prochain changement : « Le tzar mourra ou bien Pétersbourg sera détruit ». Saint Dimitri le tzarévitch apparut à l'évêque Dossiphé de Rostov; il annonça certains troubles et que bientôt cela s'accomplirait.

— Bientôt, bientôt! conclut la tzarevna. Beaucoup clament : « Seigneur, venge-nous, amène l'accomplissement et la fin de l'œuvre! »

Alexis savait que « l'accomplissement » signifiait la mort de son père.

— Souviens-toi de mes paroles! s'écria Maria, d'un air prophétique. Pétersbourg n'existera pas longtemps. Il périra.

Et, regardant par la fenêtre la Néva, les maisons blanches, parmi les verts marais, elle répéta, maléfique :

— Qu'il périsse ! qu'il périsse! Qu'il aille au diable! Qu'il retourne au marais d'où il est sorti! Il pourrira comme il a surgi, champignon maudit. Et on ne retrouvera plus le lieu où il fut.

La vieille corneille croassait.

— Contes de bonnes femmes ! dit Alexis, décou-

ragé, en agitant la main. Que de prophéties n'a-t-on pas faites? Toutes étaient fausses.

Elle voulut répliquer, mais elle le scruta encore de son regard aigu.

— Pourquoi, tzarévitch, as-tu une mine pareille? Es-tu malade? Ou bien, t'adonnes-tu à la boisson?

— Oui, je bois. On me force à boire. Avant-hier, au lancement du bateau, on m'emporta, après le festin, ivre-mort. J'aurais mieux aimé être au bagne ou malade au lit que d'être avec eux!

— Tu pourrais prendre des drogues, simuler une maladie pour éviter ces lancements, puisque tu connais les façons de ton père.

Alexis se tut, puis soupira profondément :

— Oh! Mariouchka, Mariouchka. Je souffre. Je perds la tête, de douleur. Si Dieu ne nous venait en aide, nous deviendrions tous fous. Je voudrais me cacher n'importe où. Je voudrais fuir.

— Où fuirais-tu? Ton père a la main longue. Il te retrouverait.

Alexis reprit :

— Je regrette de n'être point allé, comme me le conseillait Kikine, en France ou chez le César. Là, j'aurais vécu, plus librement qu'ici, tant que Dieu me l'aurait permis. Beaucoup des nôtres se sauvent. Mais je ne le puis, moi. Je ne sais ce qui m'attend, petite tante, ma colombe! Rien ne me donne de joie; je ne souhaite qu'un peu de liberté et de tranquillité. Je voudrais pouvoir renoncer à mon héritage et vivre

en paix, dans mes campagnes, jusqu'à la fin de mes jours.

— Assez, assez, Pétrovitch ! Le tzar est un homme mortel : quand Dieu le voudra, il mourra. On dit qu'il est épileptique, et de tels malades ne font pas de longs jours. Dieu donnera « l'accomplissement ». J'espère que ce sera bientôt. Attends ; à nous aussi, notre tour viendra. On t'aime, dans le peuple ; on boit à ta santé, on t'appelle l'espoir de la Russie. L'héritage t'appartiendra.

— L'héritage m'intéresse peu, Mariouchka ! On m'enfermera dans un cloître. Si le père ne m'enferme pas, d'autres le feront. Comme Vassili Chouïsky, on me fera moine et on me livrera à quelque ennemi. Mon sort est mauvais.

— Comment faire, mon épervier ? D'une heure de patience dépend l'avenir. Patiente, Alechenka.

— J'ai patienté longtemps, je n'en puis plus ! s'écria Alexis, avec passion.

Son visage était pâle et crispé.

— Il faut en finir ! L'incertitude est pire que la mort. Et pourquoi tout cela, mon Dieu ? Que lui ai-je fait ? J'ai fait, pour mon père, ce que je pouvais. Tout enfant, on m'envoyait à la guerre, on m'accablait de travail, on m'exposait au froid comme sentinelle, on me forçait à boire. Je me demande comment je n'en suis pas mort ! Je supportais tout, je souffrais tout. Je ne ménageais ni ma santé, ni ma vie ! Et, si seulement il avait eu pitié, parfois, s'il m'eût dit un mot de tendresse !... Il est toujours en courroux,

toujours terrible. Rien ne le touche. Si l'on se déchirait en deux pour lui plaire, il demanderait : « Pourquoi pas en quatre? » Mais disons que tout est de ma faute, que je ne lui conviens pas. Suis-je responsable de ce qu'on m'a rendu tel que je suis? De nature, je ne suis pas un imbécile. Il le sait. Si j'avais été un imbécile, il m'aurait aimé davantage. Mais j'ai mon intelligence à moi, non la leur. Je vis avec mes pensées. Ils n'aiment pas le peuple, et moi je l'aime. Voilà pourquoi ils me détestent. Ne fais pas ce que tu crois bon, mais ce que tu sais être mauvais parce que je le veux ainsi!... Deux hommes sur terre sont comme des dieux : le tzar, à Moscou, et le pape, à Rome; ce qu'ils veulent, ils le font. Mais tout cela n'est rien. Jadis, il me grondait et me battait; cependant, il semblait sentir que je ne lui étais point un étranger. Et maintenant, sais-tu, Mariouchka, ce qu'il a imaginé? Il ne me gronde plus, ne me bat plus, il ne me touche plus du bout de son doigt — et se tait tout le temps. Je lui parle, et lui n'entend même pas; il se tait, regarde au loin, comme si je n'étais point là. Et ainsi des mois, des années. Je ne suis pas un être humain à ses yeux, je suis moins qu'un chien. Est-ce possible? Je suis pourtant son fils, sa chair et son sang. Même les serpents ne dévorent pas leurs larves. Il ne craint pas Dieu. Je sais qu'il veut ma mort. Mais il aurait mieux fait de me tuer tout de suite, de sa propre main. Qu'est-ce donc? Que fait-il de moi, que fait-il, Seigneur?

Il voulut parler encore, mais sa voix se brisa.

« Oh ! Seigneur, Seigneur ! » Il laissa tomber ses bras sur la table, et appuya sa tête contre ses paumes. Il ne pleura point ; mais une insupportable douleur l'ahurissait, le ratatinait, le tordait. Un sanglot convulsif secouait tout son corps.

La tzarevna Maria s'inclina vers lui et lui posa sur l'épaule sa main petite, blanche, ferme et impérieuse ; — la tzarevna Sophie avait eu des mains comme celles-là.

— Ne sois pas lâche, tzarévitch ! dit-elle lentement, avec une sévérité douce. N'irrite pas Dieu ; ne murmure pas. Souviens-toi de Job : il est bon d'espérer en Dieu, puisque notre vie est dans ses mains. Peut-être fera-t-il sortir le bien du mal. Si Dieu est avec un homme, que peut-on contre cet homme ? Si des légions m'attaquent, mon cœur ne faiblira point : le Seigneur est ma force ! Aie confiance dans le Christ, Alechenka, mon ami ; il ne t'enverra pas d'épreuve au-dessus de tes forces.

Elle se tut ; et ces paroles familières, pieuses, cette main caressante et ferme apaisèrent le tzarévitch.

On frappa. Soundoukléïa Vakraméevna venait de la part de la tzarine Marfa.

Alexis releva la tête. Il était pâle, bien que presque calme déjà. Il regarda l'icone, derrière la veilleuse qui brûlait doucement, se signa avec onction et dit :

— Tu as raison, Mariouchka ! Que la volonté de Dieu se fasse en tout. Il entendra les prières, pour nous, de sa Mère et des Saints, et fera ce qui lui semblera bon ; il décidera pour notre bien : c'est ce

que j'ai toujours espéré et ce que j'espérerai toujours.

— *Amen !* prononça la tzarevna.

Ils se levèrent tous les deux et se rendirent ensemble aux appartements privés de la tzarine Marfa.

IV

Malgré la journée de soleil, la chambre était obs cure comme la nuit, et les bougies seules l'éclairaient. Pas un rayon ne pénétrait à travers les fenêtres calfeutrées, tendues de rideaux. Dans l'air épais, traînaient des aromes d'encens, d'eau de rose, de parfums qu'on mettait dans les bouches à chaleur. La chambre était encombrée d'armoires, de caisses, de boîtes, de coffrets, de coffres forgés, cerclés de bandes de fer, de caisses en bois de cyprès contenant des fourrures, des vêtements et du linge. Au milieu de la pièce se dressait le lit de la tzarine, sous un ciel de satin rouge à dessins pâles, vert et or; la couverture était d'étoffe de soie tartare, doublée de zibeline et garnie d'hermine. Tout était somptueux, mais astiqué, usé, pourri, et semblait devoir tomber en poussière mortuaire au contact de l'air frais. A travers la porte ouverte, on apercevait la pièce voisine — destinée à la prière — tout inondée de la lueur des lampes devant les icones à

garnitures d'or ou d'argent, semées de pierreries. Différents objets de dévotion y étaient conservés : des croix, des tryptiques, des coffrets à reliques, des bois odorants, des miels miraculeux, de l'eau bénite dans des boîtes cirées, du canéficier dans des soucoupes; dans un vase de plomb, de saintes huiles, bénites par les patriarches; des cierges allumés en préservation du feu céleste; du sable du Jourdain; des parcelles du buisson ardent, du chêne maure; du lait de la très pure Vierge Marie; un fragment de la pierre d'azur « où Jésus-Christ s'était tenu dans les airs » ; une pierre dans un étui de drap : « pierre parfumée, mais de quelle espèce? on l'ignorait » ; des lanières de la chaussure de saint Paphnouty de Borovsk; une dent d'André le Grand, qui guérit des maux de dents, prise par Ivan le Terrible parmi les reliques de son fils qu'il avait assassiné.

Près du lit, dans un fauteuil doré, semblable à un trône, avec un aigle à deux têtes et une couronne sculptée sur le dossier, était assise la tzarine Marfa Matvéevna. Bien que le poêle verni, à dessins et ornements, fût chauffé, la vieille femme, frileuse et malade, s'emmitouflait dans une casaque doublée de renard. Du cocochnik[1] d'or, des franges de perles lui tombaient sur le front. Le visage n'était pas vieux, mais mort, pétrifié; l'usage du maquillage épais, prescrit par l'ancienne étiquette des tzarines moscovites, le rendait plus mort encore. Seuls, les yeux

1. Coiffure des femmes russes.

étaient vivants, clairs et transparents, malgré leur regard fixe et sans intelligence : les oiseaux de nuit ont un tel regard à la lumière. A ses pieds, était assis par terre un petit moine, qui faisait quelque récit.

Lorsque le tzarévitch entra avec sa tante, Marfa Matvéevna l'accueillit affectueusement et l'invita à écouter le pèlerin du bon Dieu. C'était un tout petit vieillard, à figure d'enfant, très gaie ; sa voix aussi était gaie, chantante et agréable. Il racontait ses pèlerinages aux cloîtres du mont Athos et de Solovki ; il comparaît le cloître grec au cloître russe et préférait le grec.

— Ce cloître du mont Athos s'appelle Jardin de la très sainte Vierge ; et la très pure Mère de Dieu le contemple toujours du haut des cieux, le soigne et le conserve intact. Et, par son aide, il prospère et porte des fruits intérieurs et extérieurs ; les fruits visibles sont beaux, les fruits invisibles sauvent les âmes. Et quiconque pénètre dans ce jardin, comme en un vestibule du paradis, et en voit la vertu, la beauté, désirerait y demeurer toujours. L'air léger, les collines et les montagnes hautes, la chaleur, le soleil, les variétés de fruits et d'arbres et le voisinage de Jérusalem — lieu désiré — y entretiennent une perpétuelle gaieté. L'île de Solovetzk, au contraire, possède la tristesse et la terreur, la révolte et l'obscurité, la puanteur du Tartare. Il y a sur cette île des choses pernicieuses à l'âme : des multitudes d'oiseaux blancs, des mouettes ; l'été, elles se propagent, élèvent leurs petits, font des nids sur terre au bord des routes par où les moines vont à l'église. Et c'est un

sujet de grande tentation pour les moines. Premièrement, ils n'ont pas de tranquillité. Deuxièmement, lorsqu'ils voient les mouettes s'ébattre, jouer et s'accoupler, leurs idées sont troublées et leurs passions s'éveillent. Troisièmement, des femmes, des jeunes filles et des religieuses visitent souvent ce cloître. Au mont Athos, cette tentation n'existe pas ; les mouettes n'y volent point, ni les femmes ne viennent. Une seule femme y plane, sur deux ailes étendues : c'est la sainte Église. Elle se plaît en ce désert délicieux et elle y restera jusqu'à ce que la volonté de Dieu soit accomplie. Gloire à lui ! *Amen !...*

Quand il eut achevé son récit, la tzarine pria tout le monde de quitter la chambre, même Maria ; elle resta seule avec le tzarévitch.

Elle le connaissait à peine, oubliait de qui il était le fils et comment il lui était apparenté ; elle oubliait même comment il se nommait et disait simplement « petit-fils » ; mais elle l'aimait, le « plaignait » avec une étrange et clairvoyante pitié, comme si elle savait sur sa destinée des choses que lui-même ne savait pas encore.

Elle le regarda longuement de son œil clair et immobile, opaque comme celui des oiseaux de nuit : ensuite elle sourit tristement et se mit à lui caresser de la main la joue et les cheveux :

— Mon pauvre petit orphelin ! Ni père, ni mère. Personne pour te défendre. Les loups féroces dévoreront la brebis, les corbeaux noirs déchireront la colombe. Oh ! j'ai pitié de toi, j'ai pitié, petit. Tu ne feras pas de vieux os !

Ce délire de la dernière tzarine, qui semblait ici, à Pétersbourg, un fantôme lamentable de la vieille Moscou, cette somptuosité en ruine, cette pièce paisible et chaude, où le temps était arrêté, emplissaient l'âme du tzarévitch d'un froid mortel, d'une caresse lointaine, qui lui venait de son enfance. Son cœur se serra de tristesse et de douceur. Il baisa la main mortellement blanche, amaigrie, aux doigts fins, d'où glissaient les anciens anneaux des tzarines.

Elle baissa la tête et parut songer, tout en égrenant un chapelet de gros corail : « Le corail chasse les démons, parce qu'il pousse en forme de croix. »

— Tout se trouble, tout se trouble... C'est mal ! reprit-elle, avec une inquiétude croissante. As-tu lu, petit-fils, dans les Écritures : « Enfants, la dernière année est là ! Avez-vous entendu dire qu'il viendrait ? Maintenant il est déjà parmi vous. » C'est de lui, du Fils de Perdition que cela est dit. Il est déjà à la porte de la maison. Bientôt, bientôt il sera ici. Je ne sais plus si je reverrai l'ami de mon cœur, mon soleil magnifique, le tzar orthodoxe Fédor Alexéévitch. Ah ! si je pouvais l'entrevoir, ne fût-ce qu'un instant, lorsqu'il arrivera dans toute sa gloire, qu'il combattra les infidèles et les vaincra ! Il montera sur le trône de splendeur ; et on le saluera ; et les peuples s'écrieront : « Hosanna ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Ses yeux brillèrent un instant, puis s'éteignirent sous le voile opaque.

— Non, je ne le reverrai pas. J'ai offensé Dieu.

Mon cœur pressent un malheur. Je suis triste, petit-fils, triste à mourir. Et, la nuit, mes rêves sont prophétiques et mauvais.

Elle regarda derrière elle, avec effroi, et lui souffla à l'oreille :

— Sais-tu, petit-fils, ce que j'ai rêvé dernièrement? Je l'ai vu, lui, — était-ce un rêve ou une vision, je n'en sais rien! — mais il est venu chez moi, lui-même et non point un autre !

— Qui, tzarine? interrogea Alexis.

— Tu ne comprends pas? Écoute, petit-fils, comment ce rêve m'est venu. Alors, peut-être comprendras-tu. J'étais couchée sur ce lit et il me semblait que j'attendais quelque événement. Soudain, la porte s'ouvre toute grande. Et il parut. Je le reconnus sans peine. Grand, robuste, le caftan court, à l'allemande ; la pipe aux dents, le visage rasé, une moustache de chat... Il s'approche de moi, regarde et se tait. Moi aussi je me tais et je me demande ce qui arrivera. Une angoisse m'étreignit, une tristesse telle que j'en crus mourir... Je voulus me signer : impossible de lever la main ; je voulus dire une prière : impossible de remuer la langue. Je restai inerte, comme un cadavre. Et lui s'empara de ma main et la palpa. J'en eus le frisson. Je regardai une icone, mais l'icone était changée. Au lieu du Christ, j'y apercus un Allemand impie, au visage bouffi, bleu, comme celui d'un noyé. Et lui me disait : « Tu es malade, Marfa Matvéevna, bien malade. Veux-tu que je t'envoie mon médecin? Pourquoi m'examines-tu ainsi? Ne

me reconnais-tu pas? — Comment, dis-je, ne te reconnaîtrais-je pas? J'en ai vu beaucoup comme toi. — Qui suis-je? fit-il; dis-le, puisque tu le sais! — Ce n'est pas malin à dire, répondis-je. Tu es un Allemand, fils d'Allemand. Un soldat tambourineur! » Il rit de toute sa face, pouffa sur moi, comme un chat fou. « Tu es folle, vieille, tout à fait folle! Je ne suis pas un Allemand, ni un batteur de tambour, mais le tzar de toute la Russie, sacré par Dieu, le demi-frère du tzar Fédor, feu ton époux. » Alors, j'entrai en fureur. Je voulus lui cracher à la face et lui crier : « Chien, fils de chien, usurpateur, Grichka Otrépiev, anathème, voilà ce que tu es! » Mais je me dis que ça n'en valait pas la peine. Ce n'est, tout cela, qu'un rêve, une vision impure : je n'aurais qu'à souffler et cela disparaîtrait. « Si tu es le tzar, dis-je, comment t'appelles-tu? — Pierre, » répondit-il. Et, lorsqu'il eut dit « Pierre », la lumière se fit en moi. « Eh! pensai-je, voilà ce que tu es! Attends un peu! Je ne suis pas bête!... » Et, puisque ma langue refusait de proférer une prière, je dis mentalement une formule d'exorcisme : « Satan ennemi! quitte-moi pour les lieux déserts, les forêts épaisses, les abîmes de la terre, les mers sans fond, les montagnes sauvages, incultes, inhabitées, où la lumière de Dieu ne rayonne point! Mufle maudit! Va aux enfers, dans le gouffre ardent. Amen! Amen! Amen! Tombe en poussière. Je souffle et je crache sur toi! » Lorsque j'eus fini mon exorcisme, il disparut comme si la terre l'eût englouti — ni vu, ni connu; — seule

l'odeur du tabac était restée. Je me réveillai, je poussai un cri. Vakhraméevna accourut ; elle m'aspergea d'eau bénite, brûla de l'encens autour de moi ; je me levai, j'allai à la chapelle, je tombai devant l'icone de notre Souveraine très pure, la Vierge Marie de Vlakhérinsky ; et seulement alors je resongeai à tout et je compris qui il était.

Le tzarévitch avait deviné depuis longtemps que le tzar était venu là en chair et en os. Et cependant il sentait que le délire de la folle se communiquait à lui.

— Qui était-ce, tzarine ? répéta-t-il avec une curiosité avide et pleine d'effroi.

— Tu ne le sais pas ? As-tu oublié ce qui est dit, chez Ephrème, de la seconde arrivée du Christ ? « Sous le nom de Simon, Pierre viendra, le prince orgueilleux de la terre, — l'Antéchrist ». Entends-tu ? Son nom est Pierre. C'est lui.

Elle fixa sur le tzarévitch ses deux yeux agrandis par la terreur et répéta d'une voix étranglée :

— C'est lui. Pierre ! Antéchrist... Antéchrist !...

LIVRE III

LE JOURNAL INTIME DU TZARÉVITCH ALEXIS

I

LE JOURNAL DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR ARNHEIM

1er mai 1714.

Maudit pays ! Maudit peuple ! De l'eau-de-vie, du sang et de la saleté. Il est difficile de dire ce qui domine ; la saleté, peut-être. Le roi de Danemark eut raison de dire : « Si des ambassadeurs de Moscou reviennent me voir, je ferai construire pour eux une étable à porcs ; car il faut une demi-année pour faire passer la puanteur des lieux où ils ont demeuré. » Un Français prétend que « le Moscovite est l'homme de Platon, un animal sans plumes, qui possède tous les attributs de la nature humaine, sauf la propreté et le sens commun ».

Et ces sauvages puants, ces ours baptisés qui de-

viennent plus pitoyables encore lorsqu'ils se transforment en singes européens, estiment qu'eux seuls sont des hommes et que le reste de l'humanité, c'est du bétail. Ils ont une haine innée, insurmontable, contre nous autres, Allemands. Ils se croient souillés par notre contact. A leurs yeux, un luthérien ne vaut guère mieux que le diable.

Je ne serais pas restée une minute de plus en Russie, n'eût été mon devoir de fidélité et d'attachement envers Son Altesse, ma très gracieuse patronne et précieuse amie, la princesse royale Sophie-Charlotte. Quoi qu'il advienne, je ne la quitterai pas!

J'écrirai ce journal de la même manière que je parle d'habitude, mi-partie en allemand, mi-partie en français. Mais quelques plaisanteries, proverbes, chansons, formules d'ukases, fragments de conversation, je les conserverai en russe.

Mon père est un Allemand pur, de la race des chevaliers saxons; ma mère est Polonaise. Lors de son premier mariage avec un noble polonais, elle demeura longtemps en Russie, non loin de Smolensk, et apprit à fond le russe. Je fus élevée dans la ville de Torgau, à la cour de la reine de Pologne, où se trouvaient aussi beaucoup de Moscovites. Depuis mon enfance, j'ai toujours entendu parler le russe. Je le parle mal, je ne l'aime pas, mais je le comprends facilement.

Afin de me soulager le cœur de quelque manière, lorsque je suis trop accablée, j'ai décidé d'écrire ce journal : j'imite le bavard de la fable grecque, lequel,

n'osant pas confier son secret aux hommes, le murmurait aux roseaux. Je ne veux pas que ces lignes voient jamais le jour ; cependant il m'est doux de penser qu'elles tomberont sous les yeux du seul homme dont j'estime l'opinion par-dessus toutes : mon illustre maître Godfried Leibnitz.

*
* *

Au moment même où je pensais à lui, je reçois une lettre de lui. Il me prie de m'informer des émoluments qu'il aura comme conseiller privé de la justice au service de la Russie. J'ai peur qu'il ne voie jamais ces émoluments.

Je pleurais presque de joie et de tristesse en lisant sa lettre. Je songeais à nos lentes promenades et à nos conversations dans les galeries de Zalzdallen, ou à Herrenhausen dans les allées de tilleuls ; les doux zéphyrs dans les feuillages et le murmure des fontaines semblent éternellement y chanter notre chanson favorite du *Mercure galant* :

> Chantons, dansons, tout est tranquille
> Dans cet agréable séjour.
> Ah ! le charmant asile !
> N'y parlons que de jeux, de plaisir et d'amour.

Je me rappelai les paroles du maître, auxquelles alors je croyais presque : « Je suis un Slave, comme vous. Nous devons nous réjouir d'avoir du sang slave dans les veines. C'est une race de grand avenir. La Russie

réunira l'Europe à l'Asie, elle réconciliera l'Orient avec l'Occident. Ce pays est comme un vase neuf qui ne s'est encore imprégné d'aucun arome ; il est comme une feuille de papier blanc, où l'on peut écrire tout ce que l'on veut ; une terre nouvelle qu'on laboure pour des semailles nouvelles. Plus tard la Russie pourra éclairer l'Europe même, si elle évite les fautes qui sont en nous trop enracinées. »

Et il concluait avec un sourire inspiré :

« Je suis sans doute appelé à être le Salomon russe, le législateur du monde nouveau. Posséder l'esprit d'un seul homme tel que le tzar et le diriger pour le plus grand bien du peuple vaut mieux que de gagner cent batailles ! »

Hélas ! mon pauvre grand rêveur, si vous pouviez voir ce que j'ai vu en Russie, apprendre ce que j'y ai appris !...

Pendant que j'écris ceci, la triste réalité me ramène du délicieux asile de Herrenhausen, ce Versailles allemand, au fond même du Tartare moscovite.

On entend des cris, des hurlements, des jurons : les gens de notre voisine, la tzarevna Natalie Alexéevna, se battent avec nos gens à nous. Hélas ! le voici donc, ce rapprochement de l'Asie et de l'Europe !...

Notre secrétaire est accouru, pâle, tremblant, les vêtements déchirés, le visage en sang. A cette vue, la princesse royale faillit s'évanouir. On envoya querir le tzarévitch ; mais il est malade de sa maladie habituelle — l'ivresse.

2 mai.

Nous habitons le palais du prince royal Alexis : maison à deux étages, couverte de chaume, sur le bord de la Néva. Nous avons si peu de place que presque tous les gens de service de Son Altesse Royale ont dû chercher un abri dans les trois maisons voisines, louées par le Sénat. Dans l'une de ces maisons, il n'y avait ni portes, ni fenêtres, ni poêles, ni meubles d'aucune sorte. Son Altesse fut obligée de la monter à ses frais et d'y faire ajouter une écurie.

Hier revint le propriétaire de cette maison, un certain Guidéonov, qui est au service de la tzarevna Natalie ; il ordonna de mettre nos gens à la porte et de jeter dehors toutes les affaires. Puis il retira de l'écurie les chevaux de Son Altesse et y mit les siens. La princesse royale ordonna de démolir l'écurie afin de la reconstruire ailleurs. Mais, lorsque l'écuyer vint avec des ouvriers, Guidéonov envoya ses gens, qui frappèrent cruellement et chassèrent les nôtres. L'écuyer menaça de se plaindre au tzar. Guidéonov répondit en riant : « Plaignez-vous tant que vous voudrez ; je me serai plaint avant vous ! »

Pis que tout, il prétend agir d'après les ordres de la tzarevna. Cette tzarevna est la plus méchante vieille fille du monde. Elle vous accable d'amabilités et, quand vous avez le dos tourné, chaque fois qu'on prononce le nom de Son Altesse, elle crache et dit : « Cette pimbêche allemande ! Elle a beau se donner des airs, on lui rabattra le caquet ! »

Ainsi, nos pauvres palefreniers vivent en plein air. Dans toute la ville, on ne trouverait pas d'appartement, même à prix d'or. Si l'on en parle au tzar, il répond que dans un an il y aura beaucoup de maisons; mais alors elles ne seront pas utiles, du moins à nos gens, puisque vraisemblablement la plupart auront déménagé dans l'autre monde.



Notre misère est telle qu'en Europe elle semblerait invraisemblable. La pension de la princesse royale est servie si irrégulièrement et avec tant de parcimonie que nous manquons même du nécessaire. Et ici tout est si cher! Ce qui, en Allemagne, coûterait un sou en coûte quatre ici. Nous avons des dettes chez tous les fournisseurs; bientôt on ne nous fera plus crédit. Sans parler de nos gens, nous-mêmes manquons parfois de bougie, de provisions de chauffage et de bouche. On ne peut rien obtenir du tzar; il n'a jamais le temps. Et le tzarévitch est toujours ivre.

— Le monde est plein d'amertume, me dit aujourd'hui Son Altesse, Depuis l'âge de six ans, j'ignore ce que c'est que la joie; et je ne doute pas que l'avenir me réserve des malheurs pires.

Et, regardant au loin comme si elle voyait déjà l'avenir, elle répéta: « Je ne saurai pas éviter le malheur! » avec un calme si désespéré que je ne trouvai aucune parole de consolation et lui baisai les mains en silence.

*
* *

Un coup de canon retentit et nous dûmes nous préparer en hâte à une promenade : « Assemblée nautique sur la Néva ».

Lorsqu'on tire ainsi le canon et qu'on met des drapeaux dans différents endroits de la ville, les barques, bateaux, yachts, etc., doivent se retrouver près de la forteresse. Si l'on manque à cet appel, on a une amende.

Nous partîmes aussitôt dans notre barque à dix rameurs et croisâmes longtemps, ainsi que d'autres bateaux, sur la Néva ; nous suivions l'amiral, sans oser — sous peine d'amende — rester en arrière ou le dépasser. Ici l'on paye une amende à propos de tout.

La musique jouait ; clairons et trompettes. L'écho, dans les bastions de la Forteresse, en répétait les sons.

Nous étions tristes déjà. La rivière froide , bleu pâle, aux rives plates, le ciel bleu pâle, translucide comme de la glace, la flèche étincelante de l'église Pierre-Paul, l'église elle-même, peinte en jaune pour simuler le marbre, les cloches, toutes choses me communiquaient une tristesse immense, singulière, telle que je n'en ai jamais éprouvé nulle part ailleurs.

Cependant l'aspect de la ville ne manque pas de beauté. Le long des quais, sur pilotis goudronnés, noirs, s'alignent des maisons en brique rose pâle, d'architecture ingénieuse, rappelant les églises hollan-

daises, à flèches aiguës, toitures élevées avec des lucarnes, et grands perrons grillés. On pourrait croire que c'est une ville comme une autre. Mais voici de misérables huttes couvertes de gazon et d'écorce ; plus loin, ce sont des marécages et des forêts où vivent encore des cerfs et des loups. Au bord de la mer, des moulins à vent comme on en voit en Hollande. Tout est clair, clair à blesser la vue, pâle et triste. Cela a l'air d'être désiré ou fait exprès. On croirait dormir et voir en songe une ville irréelle.

Le tzar est en bateau avec tous les siens ; il tient le gouvernail. La tzarine et les princesses, en jaquettes de basin, jupes rouges et chapeau de toile cirée, — le tout à la mode hollandaise, — sont de véritables Saardamoises. « J'habitue ma famille à l'eau, dit le tzar ; quiconque veut vivre près de moi ne doit pas avoir peur de l'eau. »

Il les prend toujours avec lui, surtout si le temps est frais. Il les enferme dans une cabine et louvoye à contre-vent jusqu'à ce que, *salvo honore,* tous aient le mal de mer : alors, il est content !

Nous avions peur qu'on nous fît aller à Cronstadt. Ceux qui ont pris part à une semblable excursion, l'année dernière, ne peuvent y songer sans effroi ; la tempête les surprit, ils faillirent se noyer, échouèrent sur un banc de sable où ils restèrent plusieurs heures dans l'eau jusqu'à mi-corps ; enfin ils atteignirent tant bien que mal une île, firent du feu et, tout nus, — ayant été obligés d'ôter leurs vêtements trempés, — s'enroulèrent dans de grossières couvertures de traî-

neaux que leur apportèrent des paysans. C'est ainsi que, Robinsons nouveaux, ils passèrent la nuit à se chauffer devant un feu, sans boire ni manger.

Mais, cette fois-ci, la destinée nous fut clémente : le drapeau rouge flotta sur le bateau amiral, ce qui signifiait la fin de la promenade.

Nous revînmes par les canaux ; ils sont nombreux.

— Si Dieu me prête vie et santé, dit le tzar, Pétersbourg sera un autre Amsterdam !

« Qu'on fasse comme en Hollande » se trouve dans tous les ukases concernant la ville.

Le tzar a la passion de la ligne droite ; ce qui est droit, régulier, lui paraît beau. S'il l'avait pu, il aurait tiré toute la ville au cordeau. Les habitants ont ordre de « bien aligner leurs maisons, afin que les rues et les passages soient réguliers et symétriques ». Les maisons qui dépassent l'alignement sont abattues sans pitié.

L'orgueil du tzar, c'est la perspective Nevsky, interminable, droite, qui traverse la ville. Elle est complètement déserte, au milieu de marais déserts ; de maigres tilleuls y sont plantés, sur trois ou quatre rangs, ce qui la fait ressembler à une avenue. On l'entretient soigneusement : chaque samedi, les prisonniers suédois la balayent.

Beaucoup de ces rues géométriquement régulières manquent de maisons : des poteaux seuls s'y dressent. Dans d'autres rues, déjà bordées de maisons, on aperçoit encore des traces de charrues, les sillons des champs primitifs.

Les maisons de briques sont construites si hâtive-

ment qu'elles menacent de tomber et tremblent lorsqu'une voiture passe : le sol marécageux n'a pas de résistance. Les ennemis du tzar prédisent l'effondrement de toute la ville.

L'un de nos compagnons, homme aimable et intelligent, le vieux baron Levenvoldt, commissaire général de la Finlande, nous a raconté de curieux détails sur la fondation de la ville.

Pour élever les premiers remparts autour de la forteresse Pierre-Paul, on eut besoin de terre sèche ; elle faisait défaut : il n'y avait que des marais dans le voisinage. Alors, on imagina d'apporter la terre de loin dans de vieux sacs, dans des nattes, dans les pans des vêtements. A ce labeur de Sisyphe, deux tiers des malheureux ouvriers périrent, surtout à cause de l'incroyable piraterie de ceux qui étaient chargés de leur entretien. Pendant des mois entiers, ils n'eurent pas de pain : d'ailleurs, il est parfois impossible de s'en procurer à prix d'or, dans ce lieu perdu ; on mangeait des choux et des navets. Il y eut des épidémies de dysenterie, de scorbut ; on gonflait de faim, on mourait comme des mouches. L'érection de la forteresse sur l'île joyeuse — *Just Eiland* (bien nommée !) — coûta la vie à cent mille émigrés ; on les amenait comme du bétail de tous les coins de la Russie. En vérité, cette ville contre nature, cet effrayant « paradis » du tzar, est bâti sur des ossements humains.

Ici on ne se gêne pas plus avec les morts qu'avec les vivants. J'ai vu moi-même, près du Gostiny Dvor,

deux hommes porter, enroulé dans une natte, attaché à un bâton, le cadavre d'un ouvrier ; d'autres fois, on charge un cadavre nu sur une voiture et on le charrie au cimetière où on l'enterre sans plus de façons. Il meurt tant de misérables que le temps manque pour les enterrer chrétiennement.

Un jour d'été que nous naviguions sur la Néva, nous remarquâmes sur l'eau bleue des taches grises : c'étaient des moustiques morts, les marais d'ici en abondent. Les moustiques venaient du lac Ladoga. L'un de nos rameurs en puisa une casquette pleine.

En écoutant les récits de Levenvoldt, je fermai les yeux, et il me sembla que des cadavres d'hommes, grisâtres, petits, innombrables comme les moustiques morts, flottaient sur la Néva éternellement, et que personne ne les connaissait ni ne se souciait d'eux.

A mon retour, je me mis à écrire mon journal dans ma toute petite chambre, vraie cage d'oiseau, sous les combles.

Il faisait lourd. J'ouvris la fenêtre. Cela sentait le goudron, la résine, les eaux printanières. Au bord de la Néva, deux charpentiers, l'un jeune, l'autre vieux, réparaient un bateau. J'entendis le bruit des marteaux et un chant monotone, triste. C'était le plus jeune qui chantait très lentement, avec d'éternelles reprises, les mêmes paroles. Voici un couplet que je parvins à saisir :

Dans une ville, Saint-Pétersbourg,
Sur un fleuve, la Néva,
Sur l'île glorieuse de Vassilievsk,
Un jeune matelot apprêtait un bateau.

Je regardai le ciel, vert pâle, comme de la glace transparente et froide ; j'écoutai la chanson plus triste qu'un sanglot, et moi-même j'eus envie de pleurer.

3 mai.

Aujourd'hui, Son Altesse se rendit chez la tzarine, pour se plaindre de Guidéonov ; Son Altesse demanda aussi que sa pension fût servie plus régulièrement.

La tzarine, comme toujours, fut aimable :

— *Czaarischke Majestät Euch sehr lieb,* — dit-elle, entre autres choses, à la princesse royale, en mauvais allemand. — Oui, oui, Sa Majesté vous aime bien. Nous avons parlé de vous récemment... « En vérité, Catherine, me dit le tzar, ta belle-fille est très belle, de figure et de caractère. — Votre Majesté, répondis-je, tu me préfères ta fille. — Non, dit-il en riant, je ne te la préfère pas ; mais bientôt je l'aimerai autant que je t'aime. Mon fils ne mérite pas une aussi bonne femme. »

Nous conclûmes de ces paroles que le tzar n'aime pas beaucoup le tzarévitch.

Lorsque Son Altesse, les larmes aux yeux, se mit à implorer pour son mari, la tzarine promit d'intervenir et, toujours aimable, assura la princesse « qu'elle l'aimait comme sa propre fille et que, si elle l'avait portée dans son sein, elle n'aurait pu l'aimer davantage ».

Je n'augure rien de bon de cette dissimulation

russe : je crains que ce ne soit du miel au bout d'un couteau.

Son Altesse ne se fait aucune illusion. Un jour, elle a dit devant moi que la tzarine était « pire que tout le reste ».

Aujourd'hui, en revenant de l'audience, elle a dit :

— Si j'ai un fils, elle ne me le pardonnera jamais.

Une vieille femme du peuple me glissa à l'oreille, lorsque nous parlions de la tzarine :

— Elle ne devrait pas régner ; elle n'est ni de haute naissance, ni russe ; nous savons comment on la fit prisonnière : on l'amena près du drapeau, en chemise, et on la donna à garder à une sentinelle. La sentinelle, un officier des nôtres, lui mit un kaftan. Dieu sait ce qu'elle est. On prétend qu'elle lavait le linge avec les Finnoises.

Je resongeais à cela lorsque Son Altesse, en saluant la tzarine, fit le geste, prescrit par l'étiquette, de lui baiser la robe. Il est vrai que la tzarine ne le permit pas ; elle embrassa elle-même Son Altesse. Mais quelle ironie du sort, quand même ! La princesse Wolfenbuttel, héritière des grands guelfes qui disputèrent la couronne aux empereurs germains longtemps avant qu'on eût entendu parler des Hohenzollern et des Habsbourg, baise le bas de la robe de cette femme qui lavait le linge avec les Finnoises !

4 mai.

Après quelques jours chauds, des jours d'été, voici

de nouveau l'hiver. Froid, vent, neige humide, pluie. La Néva charrie la glace du Ladoga. On prétend, d'ailleurs, qu'il neige aussi parfois en juin.

Notre « palais » est si mal entretenu qu'il y a un trou dans le toit. Pendant la nuit, comme il pleuvait fort, la chambre de la princesse fut inondée. Heureusement que l'eau tomba à côté du lit : une flaque s'étendit au milieu du plancher.

Le plafond est orné d'une peinture allégorique : un autel brûlant, entouré de roses ; des deux côtés, des amours avec deux écussons : l'aigle russe et le cheval de Brunschwick ; entre les deux écussons deux mains amies avec la devise : *Non unquam junxit nobiliora fides,* « jamais la fidélité n'unit plus nobles cœurs ». Sur l'autel s'étale une tache d'humidité, et de la flamme de l'hyménée tombe une eau sale et noire.

Je me rappelai le discours de l'archéologue Ekkart; il démontrait que le fiancé et la fiancée descendaient de l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète. Il est beau, le pays où l'eau de ciel tombe sur le lit nuptial de la descendante de Porphyrogénète.

5 mai.

Le prince royal se montre enfin ; il habite seul l'autre aile de la maison ; nous restons parfois des semaines entières sans l'apercevoir. Il y eut une explication entre les époux. J'entendis tout de la pièce voisine, où je restai selon le désir de la princesse.

A toutes ses prières et ses plaintes au sujet de Gui-

déonov, de la pension suspendue, il répondait en haussant les épaules :

— *Mich nichts angehn. Berümmere mich nicht an Sie*. Cela ne me regarde pas. Je ne m'occupe point de vous !

Puis il éclata en reproches: elle montait le tzar contre lui.

— Comment n'avez-vous pas honte? répondit, en pleurant, la princesse. En Allemagne, on ne trouverait pas un cordonnier ou un tailleur qui osât traiter sa femme comme vous traitez la vôtre.

— Vous êtes en Russie, et non en Allemagne.

— Je ne m'en aperçois que trop ! Si toutes les promesses avaient été observées...

— Qui vous a fait des promesses ?

— N'est-ce point vous et votre père qui avez signé le contrat de mariage ?

— *Halten Maul ! Ich Sie nichts versprochen*. Taisez-vous ! Je ne vous ai rien promis. Vous savez bien qu'on m'a contraint de vous épouser.

Il bondit et renversa la chaise qu'il venait de quitter.

J'étais sur le point de me précipiter au secours de la princesse. Je pensai qu'il allait la frapper. Je le détestai tant, à ce moment, que j'aurais pu le tuer.

— *Das danke Ihnen der Henker !* Que le bourreau vous en récompense ! — s'écria la princesse, que la douleur et la colère mettaient hors d'elle.

Il sortit, après un juron obscène, et fit claquer la porte.

On dirait que cet homme est l'incarnation de toute

la sauvagerie et de toute la bassesse de ce pays. J'hésite à décider ce qu'il est le plus, un imbécile ou un idiot!

Pauvre Charlotte! — Son Altesse, qui me témoigne, de jour en jour, plus d'amitié, m'a priée de l'appeler ainsi. — Pauvre Charlotte! Lorsque je m'approchai d'elle, elle se jeta dans mes bras et fut longtemps sans parler. Elle tremblait. Enfin elle dit, en sanglotant :

— Si je n'étais enceinte et si je pouvais retourner sans encombre en Allemagne, je consentirais joyeusement à n'y manger que du pain dur et à n'y boire que de l'eau. Je deviens folle, je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Je prie Dieu qu'il me soutienne et qu'il m'empêche de faire, par désespoir, quelque chose de terrible.

Puis elle ajouta, avec de douces larmes et son habituelle soumission qui m'effraye plus que les accès de désespoir :

— Je suis la malheureuse victime d'une famille à laquelle mon sacrifice ne sert de rien. Et moi-même je meurs lentement de douleur.



Nous pleurions toutes les deux, lorsqu'on vint nous dire qu'il était temps d'aller à la mascarade. Nous avalâmes nos larmes et commençâmes à nous costumer. Telle est ici la coutume : qu'on le veuille ou non, il faut aller s'amuser.

La mascarade avait lieu sur la place Troïtzky, près de « l'hôtellerie », à ciel ouvert. La place est basse, marécageuse, pleine de boue qui ne sèche jamais ; on l'avait recouverte pour l'occasion de poutres sur lesquelles étaient posées des planches. Sur cette espèce d'estrade, les gens masqués se tassaient. Heureusement le temps était redevenu tout à coup chaud et calme. Mais, à la nuit, le brouillard s'éleva de la rivière ; très épais, blanc comme du lait, il enveloppa toute la place. Plusieurs personnes, les femmes surtout, en costumes trop minces, prenaient froid, éternuaient et toussaient. En guise de remède, on leur faisait boire de l'eau-de-vie. Des grenadiers, comme de coutume, en portaient de pleins seaux. Dans le nuage de brouillard blanc, éclairé par l'indéfinissable aube verte, — plus tard, en juillet, l'aube dure toute la nuit, — ces masques, arlequins, bouffons, jongleurs, bergères, nymphes, Chinois, Arabes, ours, grues, dragons, semblaient d'effrayants et grotesques fantômes.

Non loin de l'estrade où nous dansions, il y avait des piques noires avec des têtes presque pourries de malfaiteurs. A travers l'arome de résine des pins et des bourgeons de bouleaux qui emplit maintenant la ville, je croyais sentir la puanteur de ces têtes. Et de nouveau je crus, comme cela m'arrive souvent, que tout cela n'était qu'un mirage.

6 mai.

Réconciliation inattendue. M'étant approchée de la porte entr'ouverte de Son Altesse, le hasard me fit voir qu'elle était assise dans un fauteuil et que le prince royal lui tenait la tête de ses deux mains et l'embrassait avec une tendresse respectueuse. Je voulus me retirer; mais la princesse m'avait aperçue, toujours dans la glace, et me fit un signe. Je compris qu'elle m'ordonnait de rester, comme l'autre fois, dans la pièce voisine. La pauvrette voulait sans doute faire admirer son bonheur.

— *Der Mensch, der sagen, ich Sie nicht lieb habe, lügt wie Teufel!* Celui qui dit que je ne vous aime point ment comme un diable! disait le tzarévitch, par allusion probable à quelque bas potins, comme il en court tout le temps ici (on accuse même la princesse de tromper son mari). Je crois en vous, je sais que vous êtes bonne; ceux qui disent du mal de vous ne valent pas votre petit doigt.

Il l'interrogeait sur les tracas, les ennuis qu'elle avait, sur sa santé, sa grossesse, avec beaucoup de sympathie; les paroles du tzarévitch, les traits de son visage étaient si pleins de douceur et d'intelligence qu'il me sembla transfiguré. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles, en pensant à ce qui, la veille, s'était passé dans cette même pièce.

Lorsqu'il s'éloigna et que nous restâmes seules, Charlotte me dit :

— C'est un homme étonnant! Il n'est nulle-

ment ce qu'il paraît. Personne ne le connaît. Comme il m'aime !... Ah ! chère Julienne, pourvu qu'on aime, tout devient supportable, tout est bon ! Quand mon enfant sera né, — et je prie Dieu que ce soit un fils, — je serai tout à fait heureuse.

Je ne répliquai pas. Je n'avais pas le courage d'ébranler sa foi ; elle était si heureuse !... Est-ce pour longtemps ? Pauvre, pauvre !...

*
* *

Suis-je injuste envers le tzarévitch ? N'est-il point, en vérité, ce qu'il paraît ?

C'est le plus renfermé des hommes. Quand il n'est pas ivre, il s'entoure de ses vieux livres et manuscrits ; il étudie, à ce qu'on dit, l'histoire universelle, la théologie russe, protestante et catholique ; il aurait lu, huit fois au moins, la Bible ; il cause avec des moines, des pèlerins, des vieillards, des hommes de la plus basse origine.

L'un de ses serviteurs, Fédor Evarlakov, jeune homme intelligent et grand amateur de livres, — il prend chez moi toutes sortes d'ouvrages, même ceux qui sont écrits en latin, — me dit un jour sur le prince royal des paroles que j'inscrivis aussitôt dans mon agenda (cadeau de Leibnitz dont je ne me sépare jamais).

« Le tzarévitch a beaucoup d'ardeur pour les popes, et les popes en ont pour lui ; il les vénère comme il

vénère Dieu ; eux le considèrent comme un saint, et le prônent parmi le peuple ».

Leibnitz m'a raconté que lorsqu'il se présenta, l'été de 1711, à Wolfenbuttel, dans le château ducal, il causa longuement avec le tzarévitch de l'union de l'Orient avec l'Occident, de la Chine et de la Russie avec l'Europe ; ensuite il envoya au tzarévitch, par l'intermédiaire du baron Gussen, précepteur du tzarévitch, des extraits de ses lettres sur les affaires de la Chine.

Leibnitz soutient que le tzarévitch est très intelligent, mais que son intelligence est opposée à celle de son père : « il tient de son grand-père, sans doute ».

Charlotte m'a fait voir, en copie, une lettre de l'Académie royale des Sciences au duc Louis-Rodolphe de Wolfenbuttel, père de la princesse. La lettre parle de la possibilité de répandre la vraie lumière chrétienne en Russie, « grâce à l'extraordinaire et singulier penchant du prince royal pour les sciences et les livres ».

J'ai vu aussi le compte rendu, année 1711, de cette même Académie ; un de ses membres, le recteur Frisch déclare : « L'héritier du tzar aime encore plus les sciences que le tzar ne les aime, et il les protégera lorsque le temps en sera venu. »

Étrange ! Aujourd'hui, comme je les regardais tous les deux dans la glace, — tel un miroir magique de l'avenir, — je crus découvrir sur leurs visages, si différents, un trait commun, une tristesse pressentie,

comme si tous deux étaient des victimes et la proie de grandes douleurs...

8 mai.

Nous assistâmes, à l'Amirauté, au lancement d'un grand vaisseau, de soixante-dix canons. Le tzar, vêtu comme un simple menuisier, en tricot de laine rouge, un marteau à la main, grimpait, entre les supports sous la quille, au mépris du danger; cependant, deux hommes furent tués naguère à un lancement... Je songeais à ce qu'il avait dit un jour : « Je travaille comme Noé à l'arche russe ». Nu-tête, comme un subalterne, devant le grand amiral, il reçut les instructions et donna le premier coup de hache. Des centaines d'autres haches se mirent à frapper les supports; on enleva les poutres qui retenaient des deux côtés le vaisseau. Il glissa sur les rails graissés, lentement d'abord, puis fila comme une flèche, de telle manière que les rails volèrent en éclats, et vogua, se balançant, fendant les eaux pour la première fois, au son de la musique, des canons et aux cris du peuple.

Nous nous dirigeâmes en barque vers le nouveau vaisseau. Le tzar y était déjà. Revêtu de l'uniforme de marin et, le ruban bleu en sautoir, il recevait ses invités. Sur le pont, on baptisa le nouveau-né avec une première coupe de vin. Le tzar prononça un discours. En voici quelques paroles qui me sont restées dans la mémoire :

— Notre peuple ressemble aux enfants qui n'ap-

prennent l'alphabet que lorsqu'ils y sont forcés et qui d'abord ont du dépit mais plus tard, lorsqu'ils sont instruits, témoignent de leur reconnaissance. Ce qui se passe aujourd'hui le prouve. Tout n'a-t-il pas été fait par force? Et déjà des paroles de reconnaissance se font entendre pour beaucoup de travaux qui portent leurs fruits. Si l'on méprise ce qui est amer, on n'aura pas non plus ce qui est doux...

— Ne nous donne point de douceurs, mais aussi ne nous frappe point trop fort! chuchota l'un des bouffons, vieux boyard, déjà gris sans doute, à l'oreille de son voisin, derrière mon dos.

— Nous avons, continuait le tzar, l'exemple d'autres peuples éclairés de l'Europe, qui ont aussi débuté modestement. Il est temps que nous nous mettions à l'œuvre; commençons toujours par les petites choses, et puis viendront des hommes que les grandes œuvres ne rebuteront pas. Je sais bien que moi-même je ne verrai pas cela; je ne saurais tout accomplir, puisque ma vie peut ne pas être longue : néanmoins, je commence, afin de faciliter la tâche à d'autres. Et nous nous contentons présentement de la seule gloire d'être l'initiateur.

J'admirai le tzar, il était magnifique.

On descendit dans les cabines. Les dames s'installèrent dans une salle où aucun homme, le tzar excepté, n'avait le droit de pénétrer. La salle voisine, celle des hommes, était séparée de la première par une cloison munie d'une petite lucarne ronde que recouvrait un rideau de taffetas rouge. Je m'assis

près de cette lucarne; je relevai le rideau et ainsi je pus voir et entendre en partie ce qui se passait. Je notai certaines choses sur mon agenda.

De longues tables étroites, chargées de mets froids, salés ou fumés, provoquant la soif, étaient disposées en fer à cheval. La nourriture était grossière, les vins étaient délicats. Pour de semblables fêtes, le tzar donne de sa bourse mille roubles, somme énorme en Russie. On s'assit pêle-mêle, sans distinction de rang, de simples matelots à côté de grands dignitaires. A un bout de la table siégeait le prince-pape, entouré de cardinaux.

— Paix et bénédiction sur toute la compagnie! Au nom de Bacchus, Ivachka Khmelnitsky, et de l'Esprit du vin, l'ivresse de Bacchus soit avec vous!

— *Amen!* répondit le tzar, qui remplissait les fonctions d'archidiacre du pape.

Tous s'approchaient, à tour de rôle, de Sa Sainteté, saluaient jusqu'à terre, lui baisaient la main et recevaient une cuiller pleine d'eau-de-vie poivrée; c'est de l'alcool pur, *spiritus vini*, dans lequel on fait infuser du poivre rouge. Il me semble que la menace de devoir avaler de cette horrible eau-de-vie suffirait à tirer des aveux complets d'un malfaiteur endurci. Mais il faut ici que chacun boive, même les dames.

On but à la santé de tous les membres de la famille impériale, excepté le tzarévitch et son épouse, bien qu'ils fussent présents. Les toasts étaient accompagnés de coups de canon. On tirait si fort que la vitre d'une fenêtre éclata.

L'ivresse venait d'autant plus vite que le vin était secrètement mélangé d'eau-de-vie. On se débarrassait des camisoles, on s'arrachait les perruques les uns aux autres. Certains s'embrassaient, d'autres se disputaient, surtout les premiers ministres et les sénateurs, qui se dénonçaient mutuellement comme étant avides, malhonnêtes et voleurs.

— Tu as une maîtresse qui te coûte le double de ton traitement ! criait l'un.

— Et les champignons dans le petit tonneau, tu ne t'en souviens plus ? ripostait l'autre.

Ces champignons étaient des pièces d'or, offertes dans un tonneau à champignons salés, par un plaideur habile.

— Et le chanvre que tu as fourni à l'Amirauté, combien t'a-t-il rapporté ?

— Eh ! frères, pourquoi vous tomber ainsi les uns sur les autres ? Chacun désire ce qui est bon. Le péché est inévitable !

— Les pots-de-vin sont des accidents.

— Ne rien accepter des plaideurs est une chose contre nature.

— Cependant, d'après la loi...

— La loi ? Elle est comme un timon : on la tourne où l'on veut.

Le tzar écoutait attentivement. Telle est son habitude : lorsque tous sont ivres, une garde renforcée empêche les gens de s'en aller. Le tzar, qui peut boire impunément sans se griser, commence à taquiner exprès ses courtisans, à les exciter les uns contre

les autres. De leurs propos ivres, il apprend beaucoup de choses qu'autrement il n'aurait jamais sues. Le banquet tourne à l'inquisition.

Le prince Menchikov eut une querelle avec le vice-chancelier Chafirov. Le prince l'appela juif.

— Je suis un juif, et toi un pâtissier ! riposta Chafirov. Ton père était un paysan. Tu es un prince qui ne vaut pas cher, on t'a tiré de la boue !...

— Ah ! sale juif ! Je te donnerai une telle chiquenaude qu'il ne restera plus rien de toi.

Ils s'injurièrent longtemps. Les Russes sont très habiles aux injures. Il n'y a pas de si mauvais mots qu'ici on ne puisse les entendre. L'air en est infecté.

Ayant épuisé leurs répertoires, les dignitaires se crachèrent à la face, les uns les autres. On faisait cercle autour d'eux, on riait. De semblables rixes sont fréquentes ici, et n'ont pas de suites.

Le prince Dolgorouky se battit avec le prince-césar Romodanovsky. Ces deux vieillards vénérables, aux cheveux blancs, se dirent les plus gros mots, se prirent aux cheveux ; ensuite, ils se sautèrent à la gorge et se donnèrent des coups de poing... Lorsqu'on voulut les séparer, ils dégainèrent.

— *Ei ! dat ist nitt parmittet !* (cela n'est point permis), cria le tzar en se mettant entre eux.

— J'exige une satisfaction ! vociférait le prince Dolgorouky. Un grave affront m'a été fait...

— Camarade, riposta le tzar, à qui peut-on se plaindre du prince-césar, sauf à Dieu ? Moi-même je

ne suis qu'un subalterne : j'obéis à Sa Majesté. Et de quel affront parles-tu? Aujourd'hui, c'est Bacchus qui protège les gens. Quand on boit, on se bat; quand le vin passe, on s'embrasse.

Comme amende, on obligea les ennemis à boire de l'eau-de-vie poivrée, et bientôt ils roulèrent ensemble sous la table.

Les bouffons hurlaient, grognaient, vomissaient et crachaient à la figure d'honnêtes gens. Un chœur spécial, surnommé *le Printemps,* simulait le chant des oiseaux dans les bois, en commençant par le rossignol et en finissant par la fauvette, et cela avec des sifflements si variés et si forts que les sons frappaient le mur et revenaient avec un écho assourdissant. Ensuite ce fut un chant de danse, sauvage, aux paroles sans suite, comme celles des sorcières au sabbat.

Dans notre salon de dames, cette vieille folle de princesse-abbesse Rgevsky, véritable sorcière, se mit aussi à danser; elle relevait haut sa robe et chantait, d'une voix éraillée par la boisson :

Amuse-toi, mon bâton;
Montre-toi, ma musette;
Mon beau-père est tombé du poêle,
Derrière un poteau de bois.
Si j'avais su ou prévu,
Je l'aurais fait tomber de plus haut
Pour qu'il se cassât la tête.

En la voyant, la tzarine, la coiffure de travers, toute

rouge, en sueur, ivre, battit des mains et frappa du talon en criant :

— Oh! brûle, brûle!...

Elle riait comme une démente. Au commencement du banquet, elle engageait la princesse à boire et répétait de bizarres dictons russes comme il y en a beaucoup : « Les choux fanent, sans arrosage. Les poules aussi boivent. Une coupe après l'autre n'est pas un coup après l'autre. » Mais, s'apercevant que la princesse royale était prête à perdre connaissance, elle eut pitié d'elle, la laissa en repos et même lui versa de temps en temps, et à nous autres demoiselles d'honneur aussi, de l'eau dans notre vin, ce qui, pendant les banquets, est considéré comme un crime.

Vers le matin, — nous restâmes à table de six heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, — la tzarine s'approcha plusieurs fois de la porte, appelant le tzar et lui demandant :

— Ne serait-il pas temps de rentrer, petit père?

— Mais non, Catenka! Demain est un jour de chômage, répondait le tzar.

Chaque fois que je soulevais le rideau de la salle des hommes, je voyais quelque chose de nouveau.

Quelqu'un, enjambant la table, mit sa botte en plein dans une gelée de poisson. Le tzar venait de fourrer de cette même gelée dans la bouche du chancelier Golovkine, qui détestait le poisson; des ordonnances lui avaient tenu les bras et les jambes; il s'était débattu; il soufflait, il était encore tout rouge. Après Golovkine, le tzar entreprit le résident du

Hanovre, Weber; il le caressait, l'embrassait. D'une main, il lui entourait le cou; de l'autre, il lui présentait un verre de vin qu'il le suppliait de prendre. Ensuite, lui ayant enlevé sa perruque, il l'embrassa sur le sommet du crâne, puis sur la nuque; il lui retroussait les lèvres et l'embrassait sur les gencives. On prétend que le mobile de toutes ces tendresses est le désir qu'a le tzar d'extorquer un secret diplomatique. Moussine-Pouchkine, à qui l'on chatouillait le cou — il ne supporte pas d'être chatouillé et le tzar veut qu'il surmonte cette aversion — criait comme un cochon qu'on saigne. Le conseiller privé Tolstoï marchait à quatre pattes; d'ailleurs, il n'était pas très ivre et simulait l'ivresse afin de n'être plus forcé de boire. On avait fendu la tête du vice-amiral Croïs avec une bouteille. Le prince Menchikov était tombé à terre, ivre-mort; on le frictionnait pour le ranimer : des hommes meurent souvent à ces banquets. Le confesseur du tzar, Fédoska, vomissait. « Oh! je suis mort! Sainte Vierge, mère de Dieu! » gémissait-il. Le prince-pape ronflait, le haut du corps sur la table, la face dans une mare de vin.

Les sifflets, le bruit de vaisselle brisée, les gros mots, les soufflets auxquels personne ne faisait attention emplissaient l'air : une puanteur comme dans un cabaret ignoble. Si quelqu'un, venant du dehors, avait pénétré là, il se serait trouvé mal.

Ma vue se troubla; par moments je perdais presque connaissance. Les visages humains devenaient des mufles de bêtes. Plus effrayant que tous, était le

visage du tzar, large, rond; ses grands yeux un peu bridés s'écarquillaient, sa moustache aiguë se dressait : un visage de chat sauvage ou de tigre. Il était calme et narquois. Son regard était clair et perçant. Lui seul n'était point ivre et plongeait avec curiosité son regard dans les plus répugnants mystères, dans les âmes humaines, mises à nu, qui se livraient à lui dans cette chambre où le vin faisait office d'inquisiteur.

On réveilla le prince-pape. Le prince-césar aussi avait fait un bon somme. On les obligea à danser l'un en face de l'autre, tandis qu'on les soutenait sous les aisselles, tous deux pouvant à peine se tenir sur leurs jambes. Le pape, que coiffait une tiare grotesque surmontée d'un Bacchus nu, tenait à la main une croix faite de tuyaux de pipe. César avait une couronne burlesque sur la tête et un sceptre à la main. Le tzarévitch, ivre-mort, gisait à terre entre ces deux fous, fantômes de la grandeur passée : le tzar russe et le patriarche russe.

Ce qui suivit, je n'en sais rien; et je n'en veux rien savoir : c'est trop dégoûtant.

On sonna la diane sur les vaisseaux voisins. Chez nous aussi le tambour roula : le tzar lui-même battait la retraite. Cela signifiait : « Nous avons eu une grande bataille avec Ivachka Khmelnitsky et il nous a terrassés tous ». Les grenadiers emportaient des dignitaires ivres, comme des cadavres ramassés sur un champ de bataille.

Lorsque nous revîmes le ciel, il me sembla, pour

parler en style élevé, que nous sortions des enfers, ou, en style vulgaire, d'un égout.

9 mai.

Aujourd'hui, le tzar a quitté Pétersbourg avec une flotte nombreuse pour se battre contre les Suédois.

20 mai.

Voici longtemps que je n'ai rien écrit. Son Altesse a été malade après le banquet. Je ne l'ai pas quittée. Et puis, que pourrais-je écrire? Tout est si triste qu'on n'a envie ni de penser, ni de parler. Advienne que pourra!

25 mai.

Je ne m'étais pas trompée. La paix n'a pas duré. De nouveau un nuage a passé entre le tzarévitch et sa femme. Des semaines s'écoulent sans qu'ils se voient. Il est malade, lui aussi. Les docteurs disent qu'il est phtisique. Je pense, moi, qu'il est simplement malade d'avoir trop bu.

4 juin.

Le tzarévitch est venu, en costume de voyage gris; il a un peu parlé, de choses et d'autres; puis a il déclaré :

— Adieu, je vais à Carlsbad.

La princesse royale fut si effarée qu'elle ne sut rien dire : elle ne demanda même pas pour combien de temps il partait. Je pensai qu'il plaisantait. Mais, dès qu'il nous eut quittées, il monta en voiture de poste et disparut. On dit qu'effectivement il va faire une cure aux eaux.

Et nous voilà seules, sans tzar ni tzarévitch.

Les parents de Charlotte ont vraisemblablement cru aux sots potins d'ici ; ils se sont fâchés contre elle et n'écrivent plus. Nous sommes abandonnées de tous.

7 juillet.

Lettre du tzar à la princesse Charlotte :

« Je ne voulais point vous déranger, ni agir contre ma conscience ; mais l'absence de votre époux m'oblige à cette lettre afin d'arrêter les mauvaises langues, qui dénaturent la vérité. Le fait de votre grossesse est connu ; ainsi, lorsque, avec la volonté de Dieu, approchera l'heure de votre délivrance, il faudra vous donner une surveillance ; le chancelier Golovkine vous dira laquelle, et vous vous conformerez exactement à ses indications ; de la sorte, ceux qui aiment le mensonge seront réduits à se taire. »

On organisa la surveillance : on installa auprès de la princesse trois femmes qu'elle connaissait à peine : la chancelière Golovkine, la générale Brus et la

vieille folle, la princesse-abbesse Rgevsky, la même qui dansait naguère pendant la saoulerie. Ces trois mégères ne la quittent pas des yeux, la « protègent » ou, plus simplement, l'espionnent.

Que signifie cela ? Que redoute-t-on ? Quelle fraude veut-on éviter ? Que l'enfant soit changé, qu'un garçon soit substitué à une fille par ceux qui souhaitent que l'héritage du trône reste à la lignée du tzarévitch ? Ou bien est-ce une attention exagérée de la tzarine ?

Maintenant, nous avons compris à quel point on nous soupçonne et on nous hait. Le crime de Charlotte est d'être la femme de son mari. Le père est contre le fils, et nous sommes entre ces deux hommes comme entre deux feux.

« Je me soumets docilement à la volonté de Votre Majesté, répondit Charlotte au tzar. Trois femmes sont préposées à ma garde. Jamais l'idée ne m'était venue de tromper Votre Majesté ou le prince royal, et cette mesure si bizarre et si peu méritée m'afflige beaucoup. J'aurais pu croire que votre considération, si souvent promise, et votre amitié me serviraient de garantie contre toute calomnie et que les coupables seraient punis comme des criminels. C'est triste que les envieux et les persécuteurs soient assez puissants pour réussir dans une semblable intrigue. Dieu est mon seul soutien ; et, puisque me voici abandonnée de tous, Il entendra les soupirs de mon cœur et mettra fin à mes souffrances ! »

12 juillet.

A sept heures du matin, Son Altesse est accouchée heureusement d'une fille.

Du tzarévitch, aucune nouvelle.

1er août.

On reçoit la nouvelle d'une victoire russe sur les Suédois, le 20 juillet, près de Gangut ; une escadre entière est faite prisonnière. On carillonne sans discontinuer dans toutes les églises, on tire le canon. Ici, du reste, on ne ménage pas la poudre : à la moindre victoire, lorsque trois ou quatre galères pourries sont capturées, on tire comme si l'univers entier avait été conquis.

9 septembre.

Le tzar est de retour à Pétersbourg. De nouveau le canon. On se croirait dans une ville assiégée. Nous en devenons sourdes. D'interminables cortèges de triomphe, des feux d'artifice avec de vaniteuses allégories : le tzar est glorifié comme le conquérant du monde, un César ou un Alexandre. Il y eut un banquet, auquel, Dieu soit loué, nous n'assistâmes point. On y but, à ce qu'il paraît, comme des cochons.

13 septembre.

De la pluie, de la boue. Le ciel est bas, sombre,

comme de pierre. Sur les branches nues, des corneilles croassent.

Misère, misère !

19 septembre.

J'ai surpris la princesse royale qui relisait, en pleurant, les lettres que lui écrivait le tzarevitch, lorsqu'ils étaient fiancés. Les mots, en tous sens, mal reliés sur des lignes tracées au crayon. Des compliments vides, des amabilités diplomatiques. Et elle s'attendrit là-dessus, pauvrette !

Nous avons appris, par hasard, que le tzarévitch demeure à Carlsbad incognito ; il ne reviendra ici qu'en hiver.

20 septembre.

Pour oublier notre situation, j'ai résolu d'écrire tout ce que je vois et entends dire du tzar.

Leibnitz a raison : « *Quanto magis hujus Principis indolem prospicio, tanto eam magis admiror*. Plus j'observe le caractère de ce monarque, plus je l'admire. »

1er octobre.

J'ai vu le tzar forger le fer dans la forge de l'Amirauté. Ses courtisans le servaient, activaient le feu, faisaient marcher les soufflets, apportaient le charbon,

au risque de salir la soie et le velours de leurs kaftans brodés d'or.

— Pour un tzar, c'en est un bon ! Il ne vole pas le pain qu'il mange ! Il travaille mieux que n'importe quel manœuvre ! dit un simple ouvrier qui était là.

Le tzar, forgeron gigantesque en tablier de cuir, les cheveux retenus par une ficelle, les manches retroussées sur ses bras aux muscles saillants, le visage noirci de suie, semblait, à la lueur du brasier, un Titan souterrain. Il battait, de son marteau, le fer chauffé à blanc, avec une telle force qu'une pluie d'étincelles volait ; l'enclume tremblait et gémissait, comme prête à se briser. Je songeais à ce mot d'un vieux boyard :

— Tzar, tu souhaites forger une nouvelle Russie avec le fer de Mars ; mais c'est dur pour le marteau et c'est dur pour l'enclume !

*
* *

« Le temps est comme le fer chaud, qui, si on le laisse refroidir, devient mal commode à forger », dit le tzar. Et, forgeron de la Russie, il le bat tant que le fer est chaud. Sans connaître de repos, toute sa vie il se hâte vers quelque chose. Sans doute, s'il l'avait voulu, il aurait pu se reposer ou s'arrêter. Il se tue d'activité fiévreuse ; la tension de sa force est démesurée, semblable à une perpétuelle convulsion. Les médecins disent que sa santé est compromise, qu'il ne vivra pas de longs jours. Il prend continuellement les eaux ferrugineuses d'Olonetz ; mais, avec cela, il

boit de l'eau-de-vie, ainsi le remède ne peut que lui nuire.

La première impression qu'on a en le voyant est celle de la hâte. Il est tout mouvement. Il ne marche pas, il court. L'ambassadeur du César, le comte Kinsky, homme d'assez forte corpulence, assure qu'il préférerait n'importe quelle bataille à une audience de deux heures chez le tzar ; le tzar l'oblige à courir tout le temps pour le suivre : alors l'ambassadeur sue sang et eau, même pendant les plus fortes gelées russes. « Le temps est comme la mort, répète le tzar. Le temps perdu est pareil à l'irréparable mort. »



Ses éléments sont le feu et l'eau. Il les aime comme s'il était né parmi eux : il aime l'eau comme un poisson, le feu comme une salamandre. Il a une passion pour le canon, pour les expériences de feu, pour les feux d'artifice. Toujours il les allume lui-même, il entre dans le feu, se brûle les cheveux. Il dit qu'il habitue ses sujets au feu des combats. Mais ce n'est qu'un prétexte. Simplement, il aime le feu.

Il a une égale passion pour l'eau. Lui, le descendant des tzars moscovites qui jamais ne virent la mer, il eut déjà la nostalgie de l'eau lorsqu'enfant il vivait dans les térèmes[1] étouffants du Kremlin, tel un canard sauvage dans un poulailler. Il nageait dans des

1. Appartements des femmes.

bateaux-jouets sur les étangs ; et, quand il atteignit la mer, il ne put s'en arracher. Il passe la plus grande partie de ses journées sur l'eau. Après le dîner, il fait la sieste dans une frégate. S'il est malade, il s'y transporte ; et l'air de la mer le guérit presque toujours.

L'été, à Péterhof, il étouffe dans les vastes parcs ; il s'est fait arranger une chambre à Monplaisir, une maisonnette dont un mur est baigné par le golfe de Finlande; les fenêtres de sa chambre donnent sur l'eau. A Pétersbourg, un observatoire est bâti sur un banc de sable à l'embouchure de la Néva. Le palais du Jardin d'Été est aussi bordé d'eau de deux côtés ; les marches du perron descendent dans l'eau comme à Amsterdam ou à Venise.

Une fois, en hiver, lorsque la Néva était presque entièrement prise et qu'il restait à peine un espace libre d'une centaine de pas, il manœuvra de long en large dans un minuscule bateau. Et, lorsque toute la rivière se fut recouverte d'une forte couche de glace, il fit déblayer, sur les quais, un espace de cent pas de long et trente de large; chaque jour, on dut balayer : et je l'ai vu moi-même se promener là-dessus en un joli bateau posé sur des patins de fer. « Nous nageons sur la glace, disait-il, afin de ne point oublier pendant l'hiver les expéditions navales. » Une autre fois, à Moscou, durant les fêtes de Noël, il se promena dans un énorme traîneau à voiles qui figurait un vrai navire. Il adore mettre à l'eau de jeunes canards ou des oies sauvages que lui a donnés l'impératrice. Il est heureux de leur joie, comme si lui-même était un oiseau aquatique.

*
* *

On dit qu'il commença de songer à la mer lorsqu'il lut, dans Nestor, la campagne navale du prince de Kiev, Oleg, contre Constantinople. Si c'est ainsi, il ressuscite l'ancien rêve. D'une mer à l'autre à travers la terre, telle fut la route que s'était tracée la Russie.

*
* *

Il paraît que les contradictions des deux éléments qu'il chérit, l'eau et le feu, se fondent en lui, forment un être bizarre, déconcertant, bon ou mauvais, divin ou diabolique, je l'ignore, mais non pas humain.

*
* *

Il est d'une sauvage timidité. Je l'ai vu, à quelque fastueuse réception d'ambassadeurs, rougir, se troubler, suer sur son trône ; par contenance, il prisait sans cesse du tabac, ne savait où regarder, évitait même les regards de la tzarine. Lorsque enfin la cérémonie fut terminée et qu'il put descendre du trône, il était heureux comme un écolier en vacances. La margrave de Brandenbourg m'a raconté qu'à la première entrevue qu'elle eut avec le tzar, — tout jeune à cette époque, il est vrai, — il s'était détourné, s'était caché le visage de ses deux mains, comme une vierge, et ne faisait que répéter : « Je ne sais pas

m'exprimer... » D'ailleurs, il se remit bientôt de son trouble et devint même par trop libre : il voulut vérifier par le contact que la rigidité des Allemandes n'avait pas pour origine une ossature singulière, mais s'expliquait par le port du corset. « Il pourrait être plus poli ! » observa la comtesse. Le baron Manteüfel me raconta l'entrevue du tzar et de la reine de Prusse : « Le tzar fut aimable au point d'enfiler un gant, d'ailleurs assez sale, avant de lui donner la main. Au souper, il se surpassa : il ne se cura point les dents, il ne rota ni ne fit d'autre bruit inconvenant. »

Lors de son voyage en Europe, il exigea que personne ne le regardât, que les routes et les rues fussent désertes s'il y passait. Il entrait et sortait des maisons par les escaliers dérobés. Il visitait les musées, de nuit. Une fois, en Hollande, il dut traverser une salle où siégeaient les membres des États Généraux ; il demanda au président que tous lui tournassent le dos, et, comme on refusait par respect, il ramena sa perruque sur son nez, traversa la salle rapidement, puis l'antichambre et descendit l'escalier en courant. Sur le canal d'Amsterdam, il aperçut un bateau, avec des curieux, qui s'approchait du sien. Cela le mit dans une telle fureur qu'il jeta à la tête du timonier deux bouteilles vides, au risque de lui fendre le crâne. Un vrai sauvage ! Dans l'Européen éclairé, se retrouve l'homme des forêts russes.

C'est un sauvage et un enfant. Tous les Russes, d'ailleurs, sont des sauvages. Le tzar, parmi eux,

fait semblant d'être un adulte. Je n'oublierai jamais ce spectacle que je vis à la foire, près de Wolfenbuttel : le héros de Poltava montant sur les chevaux de bois, décrochant avec un bâton des anneaux de cuivre et s'amusant comme un petit garçon.

Les enfants sont méchants. L'amusement préféré du tzar c'est de forcer les autres à faire ce qui leur déplaît : à ceux qui ne supportent pas le vin, le beurre, le fromage, les huîtres, le vinaigre, il en fait prendre de force à la première occasion. Beaucoup, par flatterie, simulent quelque vive aversion, afin qu'il puisse s'adonner à sa manie.

Ces plaisanteries sont parfois terribles, surtout pendant les saouleries de Noël. « Ces amusements de Noël, me dit un vieux boyard, sont si pénibles, que beaucoup s'y préparent comme à la mort. » On traîne des hommes, avec une corde, d'un trou de la glace à un autre. On les fait asseoir, le derrière nu, sur la glace. On les fait boire à mort.

Ainsi, jouant avec les hommes, lui, cet être d'une espèce différente, faune ou centaure, les estropie ou les tue par mégarde.

A Leiden, dans l'amphithéâtre anatomique, il regardait les muscles, imbibés de térébenthine, d'un cadavre. Un de ses compagnons russes ne cacha point une certaine répugnance ; alors le tzar le prit au collet, le coucha sur la table et força le malheureux d'arracher avec les dents un muscle du cadavre.

On ne saurait dire où finit, dans ces farces, la vivacité enfantine et où commence la férocité.

*
* *

Tout en étant d'une timidité si sauvage, il est d'une effronterie terrible, principalement avec les femmes.

« Il faut que Sa Majesté ait dans le corps une légion de démons de luxure », dit le médecin de la cour, Blumentrost. Il suppose que le scorbut du tzar provient d'une autre maladie ancienne, qu'il a eue dans sa première jeunesse.

Suivant l'expression d'un Russe nouveau-jeu, le tzar « a une indulgence politique pour les péchés de la chair ». Plus il y a de pécheurs, plus il gagne de recrues ; et il a besoin de recrues. Pour lui, l'amour n'est qu'un « besoin de la nature ». En Angleterre, comme une courtisane était mécontente d'un cadeau de cinq cents guinées, il dit à Menchikov : « Tu me crois un prodigue comme toi ? Pour cinq cents guinées, des vieillards me servent avec zèle et intelligence ; et celle-ci n'a fait qu'un mauvais service, tu sais avec quoi. »

La tzarine n'est nullement jalouse. Il lui raconte ses aventures, mais finit toujours par ce compliment :

— N'importe ! tu es mieux que toutes les autres, Catenka.

Il court des bruits singuliers sur les aides de camp du tzar. L'un d'eux, le général Sagoujinsky, gagna ses faveurs d'une manière dont il est gênant de parler. Le beau Lefort est, selon l'expression d'un

vieux galant d'ici, « dans une telle confidence des intrigues amoureuses du tzar » qu'ils ont tous deux la même maîtresse. On dit aussi que la tzarine, avant de connaître le tzar, fut la maîtresse de Lefort, à qui succéda Menchikov. Menchikov, cet homme « sorti de la fange » qui, comme dit le tzar, « a été engendré dans l'iniquité, mis au monde dans le péché et finira ses jours dans la fraude », a sur lui un empire illimité. Il arrive au tzar de le battre comme un chien, de le terrasser et de le piétiner. On croirait que tout est fini entre eux, et voilà qu'ils se réconcilient et s'embrassent. J'ai entendu le tzar l'appeler « son Alexacha chéri, l'enfant de son cœur ». Et l'autre répondait de même au tzar. Cet ex-pâtissier ambulant est d'une telle effronterie qu'il a dit, une fois, au tzarévitch : « Tu ne verras pas plus la couronne que tu ne peux voir tes propres oreilles. Elle est à moi. »

Il faut dire qu'il était gris...

8 octobre.

Aujourd'hui, on a enterré une commerçante hollandaise, qui est morte d'hydropisie. Le tzar lui avait fait lui-même une opération. On prétend que c'est l'opération et non la maladie qui l'a tuée. Le tzar assista à l'enterrement. Au dîner, il était gai et buvait ferme. Il se croit un grand chirurgien. Il a toujours sur lui une trousse avec des lancettes. Tous ceux qui ont quelque abcès ou enflure se cachent

soigneusement, pour que le tzar ne les charcute pas. Il a une curiosité maladive pour les choses d'anatomie. Il ne peut voir un cadavre sans l'ouvrir. Il fait l'autopsie de ses plus proches défunts.

Il aime aussi à arracher les dents. Il a appris cet art en Hollande. Dans le musée d'ici, il y a tout un sac de dents pourries qu'il a enlevées.

Il est, avec cynisme, curieux de la souffrance et il s'apitoie avec cynisme aussi. Il a lui-même retiré un ver à son page arabe.

*
* *

Tout son être est fait de force et de faiblesse. Même son visage est contradictoire : des yeux terribles, qui font évanouir les gens, des yeux trop véridiques ; et des lèvres minces, délicates, au sourire malicieux, presque féminines. Le menton est doux, tendre, rond, avec une fossette.

On nous rebat les oreilles au sujet de la casquette trouée d'une balle à Poltava. Je ne doute pas qu'il puisse être courageux, surtout pendant la victoire. Mais tous les vainqueurs ne sont-ils pas courageux ? Et l'est-il toujours autant, lui, qu'on le dit ?

L'ingénieur saxon Gallart, qui prit part à la bataille de Narva, en 1700, m'a raconté que le tzar, lorsque Charles XII approcha, remit le commandement des troupes au duc de Crou, avec une instruction écrite à la hâte, sans date, sans sceau, et absolument inepte ; ensuite il s'éloigna, fort troublé.

Chez un prisonnier suédois, le comte Piller, j'ai vu une curieuse médaille suédoise : sur l'une des faces, le tzar se chauffe au feu de ses canons, qui lancent des bombes contre Narva assiégée ; en dessous, on lit cette devise : « Pierre se tenait près du feu et se chauffait » (allusion à l'apôtre Pierre dans la cour de Caïphe) ; sur l'autre face, les Russes se sauvent et Pierre court le premier, sa couronne lui tombe de la tête, son épée est à terre, il s'essuie les yeux ; la devise dit : « Étant sorti, il pleura amèrement. »

Admettons que ce soit un mensonge ; mais pourquoi n'a-t-on jamais menti de la sorte au sujet d'Alexandre ou de César ?

Dans la bataille de Pruth, il y eut aussi un incident bizarre : au moment le plus critique, avant le combat, le tzar voulut abandonner l'armée, afin de revenir avec des forces nouvelles. Et, s'il ne l'abandonna point, c'est que la retraite était coupée. « Jamais, depuis que je suis au service, écrivit-il au sénat, je n'ai été dans un tel désespoir. » Eh bien, n'est-ce pas à peu près : « Étant sorti, il pleura amèrement » ?

Blumentrost assure — et les médecins en savent plus long sur les héros que n'en apprendront les descendants de ces héros — que le tzar ne supporte pas la moindre douleur physique. Au cours d'une grave maladie qu'on croyait mortelle, il ne ressemblait guère à un héros.

— Il est inadmissible, s'écria en ma présence un Russe qui admirait le tzar, que ce grand et intrépide

héros ait peur d'une vermine aussi insignifiante que le cafard !

Lorsque le tzar voyage en Russie, on lui construit des isbas neuves, parce qu'il est difficile de découvrir, dans un village, une habitation où il n'y ait pas de cafards. Il craint aussi les araignées et autres insectes. J'ai pu observer moi-même, comme, à la vue d'un cafard, il pâlit et trembla ; son visage fut bouleversé comme s'il avait aperçu un fantôme ou quelque monstre surnaturel ; il s'en fallut de peu qu'il ne tombât évanoui ou n'eût une crise de nerfs. Si quelqu'un lui faisait une farce du genre de celles qu'il fait, si on lui mettait sur la peau une demi-douzaine d'araignées ou de cafards, il en mourrait sans doute ; et ses historiens n'auraient jamais voulu admettre que le vainqueur de Charles XII fût mort au contact d'une araignée.

Il y a quelque chose de surprenant à cette terreur qu'éprouve devant un insecte le tzar-géant, devant qui tout tremble. Je songe à la théorie de Leibnitz sur les monades : on dirait que la nature première, métaphysique et non physique, de l'insecte est hostile à la nature du tzar. Alors son effroi cesse de me paraître comique : je frôle quelque très ancien mystère...

*
* *

... Un savant allemand faisait des expériences devant la tzarine, au musée d'ici ; avec une pompe, il

retirait l'air d'une cloche où était enfermée une hirondelle. Le tzar, voyant que l'oiseau étouffait, chancelait et battait des ailes, dit :

— Assez ! Pourquoi ôter la vie à une créature innocente ? Elle n'est point un malfaiteur.

— Je pense que ses petits pleurent dans leur nid ! ajouta la tzarine.

Elle prit l'hirondelle, la porta à la fenêtre et lui rendit la liberté.

Pierre le sensible : que c'est drôle ! Cependant, sur ses lèvres minces et tendres, presque féminines, sur le menton mou à fossettes, je crus apercevoir quelque chose comme de la sensibilité, lorsque la tzarine dit, de sa voix doucereuse, avec un sourire minaudier : « Ses petits pleurent dans le nid. »

Ne serait-ce pas ce jour-là qu'on publia le terrible ukase :

« Sa Majesté Impériale a daigné remarquer que les forçats envoyés aux travaux perpétuels avaient les narines arrachées d'une manière peu apparente ; en raison de quoi, Sa Majesté ordonne qu'on arrache les narines des forçats jusqu'à l'os, afin que, en cas d'évasion, ils ne puissent se cacher et soient plus facilement repris. »

Ou bien cet autre ukase du règlement de l'Amirauté :

« Celui qui se tue volontairement sera pendu par les pieds après sa mort. »

*
* *

Est-il cruel? Je me le demande.

« Un homme cruel ne saurait être un héros », voilà l'un des aphorismes du tzar, auxquels je crois peu : ils sont fabriqués pour la postérité. Mais la postérité saura que, tout en ayant pitié des hirondelles, il tortura à mort sa sœur, qu'il tortura sa femme et que, sans doute, il aura conduit son fils au tombeau.

*
* *

Est-il aussi simple qu'il le semble? Cela aussi est incertain. Je sais qu'il court aujourd'hui d'innombrables anecdotes sur le tzar-charpentier de Saardam. J'avoue que je les écoute avec ennui : elles sont trop instructives ; elles rappellent les images à devises.

« *Verstellte Einfalt,* simplicité simulée », dit de lui un Allemand intelligent. Les Russes ont un proverbe : « La simplicité est pire que la fourberie... »

Dans les siècles à venir, tous les pédants et tous les écoliers sauront que le tzar Pierre reprisait lui-même ses bas et raccommodait ses souliers « par économie », mais on ignorera probablement ce que m'a raconté un marchand russe, entrepreneur de bois de construction :

— De grands troncs de chêne gisent auprès du lac Ladoga et pourrissent sous le sable. On fouette les gens et on les pend pour avoir coupé des chênes.

La chair et le sang humains coûtent donc moins cher que le bois de chêne ?

J'aurais pu ajouter : « Moins cher que des bas troués. »

— C'est un grand poseur ! m'a-t-on dit de lui. Il faut le voir, lorsqu'il enfreint quelque loi du code burlesque. Il embrasse les mains du prince-César :

— Pardonne-moi, Sire, je t'en prie ! Nous autres matelots, ne sommes pas forts en matière d'étiquette !

C'est à n'en pas croire ses yeux. On ne sait plus où finit le tzar et où commence le bouffon.

Il s'entoure de masques. Le « roi-charpentier », n'est-ce point aussi une mascarade « à la manière hollandaise » ?

Et ce tzar, faussement simple dans son costume de charpentier, n'est-il pas plus éloigné de son peuple que ne l'étaient les anciens tzars moscovites vêtus de brocarts d'or ?

— Aujourd'hui, tout est plus dur que par le passé, me dit un marchand ; personne n'ose plus rien dire ; le tzar ignore la vérité. Autrefois, on était plus familier !

Le confesseur du tzar, l'archimandrite Théodose, vantait un jour devant moi le tzar pour sa dissimulation, qualité que « les maîtres en politique mettent au premier rang parmi les devoirs des souverains ».

*
* *

Je ne le juge pas. Je répète ce que je vois et ce que j'entends. Tout le monde voit le héros, bien peu voient l'homme. Et, si même je fais des racontars, on m'excusera : je suis une femme. « Cet homme est, en même temps, très bon et très mauvais », dit-on de lui. Et je reviens à mon idée : qu'il soit meilleur ou moins bon qu'un homme, je n'en sais rien ; mais il me semble parfois qu'il n'est pas un être humain.

*
* *

Le tzar est pieux. Il lit lui-même les Actes des Apôtres, à l'église ; il chante avec la même précision que les popes ; il connaît les heures et la messe par cœur. Il compose des prières pour les soldats.

Parfois, au milieu d'une conversation sur les affaires militaires ou gouvernementales, il lève subitement les yeux au ciel, fait le signe de la croix et prononce avec onction, du fond de son cœur, une courte prière : « Seigneur, ne nous retire pas tes bienfaits dans les temps qui viendront ! » Ou bien : « Oh ! Seigneur, que ta grâce soit avec nous, puisque nous espérons en toi ! »

Ce n'est pas de l'hypocrisie. Il croit certainement en Dieu. Comme il le dit, « il espère dans le Dieu fort des armées ». Mais il semblerait que son Dieu ne fût pas le Dieu chrétien : plutôt le dieu païen

Mars ou bien la fatalité Némésis. Pierre est l'opposé du chrétien. Que lui importe le Christ ? Quelle fusion peut-il y avoir entre le fer de Mars et les lis de l'Évangile ?

*
* *

J'ai lu un singulier livre, publié en Allemagne et intitulé : *Curieuses nouvelles sur la religion du tzar Pierre Alexéévitch et sur le fait que cette religion, en Russie, soit aujourd'hui fondée à peu près sur la loi évangélico-luthérienne.*

Voici quelques citations :

« Nous n'errerons pas en disant que Sa Majesté se représente la vraie religion sous l'aspect du luthéranisme.

» Le tzar a licencié le patriarcat et, à l'exemple des princes protestants, il s'est déclaré évêque très haut, c'est-à-dire patriarche de l'Église russe. A son retour de l'étranger, il eut aussitôt des discussions avec ses popes ; il s'assura qu'ils ne comprenaient rien à la religion et il fonda pour eux des écoles, pour qu'ils s'y instruisissent avec application, étant donné qu'ils savaient à peine lire.

» Aujourd'hui que les Russes sont convenablement instruits et éduqués dans les écoles, toutes les croyances et coutumes superstitieuses doivent disparaître d'elles-mêmes, car seuls les gens simples et obscurs peuvent croire à ces choses-là. Le système d'instruction, dans ces écoles, est tout à fait luthérien

et la jeunesse est élevée selon les lois de la véritable religion chrétienne. Les monastères sont fort réduits, de sorte qu'ils ne peuvent plus servir de refuges à ces multitudes désœuvrées qui sont une charge pour le gouvernement et une menace en cas d'émeute ; maintenant les moines sont obligés d'apprendre quelque chose d'utile et tout est arrangé de la manière la plus louable. Les miracles et les reliques ne sont plus l'objet de la même vénération : en Russie comme en Allemagne, on est arrivé à croire qu'il y a beaucoup de filouterie dans ces matières. »

Je sais que le tzarévitch a lu ce livre. Dans quel sentiment l'a-t-il lu ?

*
* *

Une fois que l'on prenait du vin au Jardin d'Été, dans la forêt de chênes où le tzar aime à causer avec le clergé, l'administrateur des affaires spirituelles, Théodose, se mit à disserter.

— Pourquoi, disait-il, et dans quel esprit les empereurs romains, tant païens que chrétiens, s'intitulèrent-ils pontifes ou archevêques de la religion polythéiste ?

Il en résulta que le tzar est grand évêque, grand prêtre et patriarche. Le moine russe démontra, avec beaucoup d'art et d'habileté, d'après le *Léviathan* de l'athée anglais Hobbes, que l'Empire et l'Église sont identiques ; non certes qu'il faille transformer l'Empire en Église, mais au contraire l'Église en Empire.

La monstrueuse machine-animal, le *Léviathan,* avale l'Église de Dieu, de sorte qu'il n'en reste aucune trace. Ces réflexions pourraient servir de curieux document quant à la servilité des moines envers le monarque.

*
* *

On prétend que, à la fin de l'année dernière (1714), le tzar convoqua les dignitaires laïques et spirituels et déclara solennellement « qu'il désirait être le seul chef de l'Église russe et qu'il ordonnait d'instituer une assemblée du clergé qu'on appellerait le Saint-Synode ».

*
* *

Le tzar médite une campagne contre les Indes, sur les traces d'Alexandre le Grand. Imiter Alexandre, réunir l'Orient avec l'Occident, fonder une nouvelle monarchie universelle, voilà la pensée profonde et secrète du tzar russe.

*
* *

Théodose dit au tzar : « Tu es le dieu terrestre ». Cela signifie : *Divus Cæsar*, César divin, César-dieu.

*
* *

Au triomphe de Poltava, le tzar russe fut représenté, dans un tableau allégorique, sous l'aspect d'Apollon, dieu païen du soleil.

*
* *

J'ai appris que les têtes coupées qui se dressent au bout des piques près de l'église Troïtzky proviennent de raskolniks, décapités pour avoir appelé le tzar « Antéchrist ».

20 octobre.

Un vieil invalide, capitaine d'armes, vient dans notre cuisine. C'est un être lamentable, qu'on dirait mangé par les mites ; il a la tête tremblante, le nez rouge et une jambe de bois. Lui-même s'intitule « rat de magasin ». Je le régale de tabac et d'eau-de-vie. Nous causons des affaires militaires russes.

Il rit sans cesse et parle en proverbes drôles : « Le soldat sert cent années et ne gagne pas cent navets ; il se rassasie avec du grain, il s'enivre d'eau en guise de vin ; il a trois docteurs : l'eau-de-vie, l'ail et la mort. »

Il était gamin lorsqu'il commença « l'école du tambour » ; il prit part à toutes les campagnes d'Azov à Poltava ; et, en récompense, il reçut du « tzar le

petit père » une poignée de noix et un baiser sur la tête.

Lorsqu'il parle du tzar, il est tout transfiguré.

Aujourd'hui il parlait de la bataille qui eut lieu près de la Ferme Rouge.

— Nous défendions bravement la maison de la très Sainte Vierge, notre tzar et la foi chrétienne. Nous mourions les uns après les autres. Nous criâmes d'une voix forte : « Seigneur Dieu, aide nous ! » Et, par les prières des saints miraculeux de Moscou, nous détruisîmes les régiments suédois, infanterie et cavalerie.

Il tenta de me reproduire le discours du tzar à l'arrivée :

— Mes enfants je vous ai engendrés avec la sueur de mon labeur. L'Empire, sans vous, ne pourrait pas plus exister qu'un corps sans son âme. Vous aimez Dieu ; vous m'aimez, moi ; et, pour la patrie, vous n'épargnez point votre vie !

Tout à coup, le vieux sauta sur sa jambe de bois ; son nez devint plus rouge encore, une larme perla au bout, comme une goutte de rosée sur une prune mûre. Brandissant son misérable chapeau, il s'écria :

— Vivat, vivat, Pierre le Grand, empereur de toute la Russie !

Personne n'avait encore, en ma présence, appelé le tzar « empereur ». Mais je ne m'étonnai point. Dans les yeux troubles du « rat de magasin » brilla un tel éclair qu'un frisson me parcourut le corps. J'eus la vision de la Rome antique, j'entendis le bruissement

des étendards, le galop des cohortes de cuivre et les cris des soldats acclamant : *Divus Cæsar Imperator !*

23 octobre.

Nous sommes allées au Gostiny Dvor sur la place Troïtzky. C'est une longue bâtisse couverte de stuc, construite par l'architecte italien Tresina : de longues arcades telles qu'on en voit à Vérone ou à Padoue, couvertes de tuiles. Nous entrâmes dans l'unique librairie, fondée par ukase du tzar. L'imprimeur Vassili Evdokimov s'en occupe. On y vend, outre les livres slavons ou traduits, des calendriers, des ukases, des alphabets, des plans de batailles et « les personnes de la famille du tzar », c'est-à-dire des portraits, des gravures de cortèges triomphaux. Les livres se vendent mal, des éditions entières restent intactes pendant des années. Ce qu'on demande le plus, ce sont les calendriers et les ukases contre les pots-de-vin.

Le directeur de la première typographie pétersbourgeoise, un certain Avramov, se trouvait là ; c'est un bonhomme très étrange mais pas bête. Il nous raconta avec quelle peine les livres étrangers étaient traduits en russe. Le tzar houspille tout le temps les traducteurs ; il exige sous peine d'amende, c'est-à-dire du bâton, que la traduction ne soit pas textuelle mais « claire et écrite en bon style ». Et les traducteurs se plaignent : « Le texte allemand est si contourné qu'on ne peut aller vite. Ces choses sont incompréhensibles,

embrouillées, lourdes. » Il leur arrive de ne pouvoir traduire dix lignes nettement en un jour. Boris Volkov, le traducteur du collège étranger, fut pris de désespoir en traduisant *le Jardinage de Quintiny* et, pour ne pas affronter le courroux du tzar, s'ouvrit les veines.

Ce n'est pas sans effort que les Russes acquièrent la science.

La majeure partie de ces traductions qui coûtent d'incroyables peines, qui font couler tant de sueur et, l'on peut dire aussi, de sang, sont inutiles. Naguère une quantité de livres qui ne se vendaient pas et encombraient la boutique furent relégués dans un magasin de la cour d'armes. Pendant une inondation ils furent submergés ; ceux qui échappèrent à l'eau furent gâtés par l'huile de chanvre qui se trouvait là par hasard ; le reste fut la proie des souris.

14 novembre.

Nous avons été au théâtre. C'est une grande bâtisse, « grange pour la comédie », non loin de la fonderie. Le spectacle commence à six heures. Les billets d'entrée sont vendus dans une guérite à part. Les plus mauvaises places coûtent quarante copeks. Il y a peu de spectateurs. N'était la cour, les acteurs mourraient de faim. Dans la salle, bien que les murs soient tendus de feutre, il fait froid, humide ; il y a des courants d'air. Une méchante musique joue faux. Les bougies de suif fument. Au parterre, on casse bruyamment des noix et l'on se chamaille. On don-

nait *la Comédie de don Pedro et de don Jan,* traduction russe de l'adaptation allemande de *Don Juan.* Après chaque acte, le rideau tombait et nous laissait dans l'obscurité. Cela fâchait extrêmement mon voisin, le chambellan Brandenstein. Il me disait à l'oreille : « Quelle diable de comédie est-ce? » Je me retenais de rire. Au jardin, don Juan dit à la femme qu'il a séduite :

— Viens, mon amour ! Souviens-toi du temps agréable où nous goûtions sans obstacle la gaieté du printemps et le légume de l'amour. Permets que la contemplation des fleurs et leur odeur suave emplissent nos yeux et nos sens !...

J'ai aimé la romance :

Qui ne connaît l'amour
Ignore la trahison ;
On nomme l'amour un dieu,
Mais il est pire que la mort.

Après chaque acte, un intermède, qui finissait par une bataille.

On escamota à Bibernstein, qui s'était endormi, un mouchoir de soie et, au jeune Levenvold, une tabatière en argent.

On donna aussi *Daphnis transformé en laurier par la persécution amoureuse d'Apollon.*

Apollon menace la nymphe :

Je te ploierai à mes désirs
Afin de ne plus souffrir.

La nymphe répond ;

> Si tu me poursuis avec insolence,
> Tu dois perdre l'espoir de me conquérir.

Cependant, à la porte du théâtre, des palefreniers ivres se battaient. On se précipita pour les faire taire et on les fouetta sur place. Les paroles du dieu et de la nymphe étaient couvertes par des cris et des jurons.

Comme épilogue, il y eut des machines volantes.

Enfin, l'Étoile du Matin, Phosphorus, déclara :

> Cet acte ainsi nous terminerons :
> Bonne nuit; nous vous remercions.

On nous donna le programme manuscrit d'un prochain spectacle dans une autre baraque : « A cinquante copeks par personne, des marionnettes italiennes ou poupées, longues de deux archines, marcheront librement sur la scène et représenteront artistement, presque comme si elles étaient vivantes, la comédie du docteur Faust. Le cheval dressé fonctionnera comme devant. »

J'avoue que je ne m'attendais point à rencontrer Faust à Pétersbourg, et surtout de pair avec le cheval dressé.

Il y a peu de temps, on donna, dans ce même théâtre, *les Précieuses ridicules*, de Molière.

La traduction fut faite, sur l'ordre du tzar, par l'un de ses bouffons, « le roi Samoède ». Il était

ivre, sans doute, car on ne peut rien comprendre à sa traduction. Pauvre Molière! Les monstrueuses galanteries samoèdes ont la grâce d'un ours blanc qui danserait.

23 novembre.

Un froid terrible, accompagné du vent le plus perçant; une vraie tempête de glace. Les passants ont le nez et les oreilles gelés avant de s'en apercevoir. On dit que sept cents ouvriers ont gelé, en une nuit, entre Pétersbourg et Cronstadt.

Dans les rues, même au centre de la ville, les loups sont apparus. Près de la fonderie, dans les parages du théâtre où l'on avait donné *Daphnis et Chloé*, des loups ont assailli une sentinelle et l'ont jetée à terre; un autre soldat accourut à la rescousse, mais fut aussitôt déchiré et dévoré. En plein jour, au Vassili Ostrov, près du palais Menchikov, les loups ont dévoré une femme et un enfant.

Non moins effrayants sont les brigands. Les barrières, les postes, les sentinelles armées de « gros gourdins taillés », les gardiens de nuit « à l'instar de ceux de Hambourg », n'intimident aucunement les malfaiteurs. Chaque nuit, ou bien un vol avec effraction, ou bien un meurtre.

30 novembre.

Un vent fétide s'est mis à souffler et voici le dégel complet. La boue est infranchissable. Cela sent le

marais, le purin, le poisson pourri. Des épidémies règnent : abcès de la gorge, fièvres éruptives et gastriques.

Le froid de nouveau. C'est le verglas maintenant. On ne peut faire un pas dehors sans risquer de se casser le cou.

Et ces changements de température durent tout l'hiver.

Le climat d'ici n'est pas seulement féroce : il est fou.

Cette ville est contre nature. Comment croire que les arts et les sciences y puissent fleurir ? Dicton : n'espérons pas le bien ; tâchons de rester vivants.

10 décembre.

Un raout chez Tolstoï.

Glaces, cristaux, poudre, mouches, paniers, révérences, tout comme en Europe ; on se croirait à Paris ou à Londres.

Le maître de la maison est un homme aimable et cultivé. Il traduit les *Métamorphoses* d'Ovide et Machiavel. Il a dansé le menuet avec moi. Il m'a fait des compliments inspirés d'Ovide, m'a comparée, pour ma peau « d'une blancheur de marbre » et mes cheveux « d'un noir de jacinthe », à Galatée. Intelligent, ce bonhomme ; mais extrêmement rusé. Voici quelques-unes de ses maximes ;

« Quand le bonheur arrive, il faut s'y accrocher non seulement avec les deux mains, mais avec la bouche et tâcher d'en avaler. »

« Vivre dans les honneurs, c'est marcher sur un plancher de verre. »

« Un citron qu'on presse trop ne donne plus de parfum, mais de l'amertume. »

« Connaître l'esprit et le caractère des hommes est la preuve d'une philosophie profonde ; il est plus difficile de connaître les hommes que de savoir par cœur de nombreux livres. »

Mais, tout en écoutant les propos spirituels de Tolstoï, — il me parle tantôt en russe, tantôt en italien, — accompagnés de la suave musique du menuet français, en regardant cette brillante réunion de dames et de messieurs où tout se passait « presque comme à Paris ou à Londres », je ne pouvais oublier ce que je venais d'apercevoir en route. Sur la place Troïtzky, en face du Sénat, se dressaient toujours les piques avec les têtes des raskolniks ; depuis le massacre, en mai, elles n'avaient pas été enlevées. Elles avaient reçu le soleil et la pluie, la gelée et le dégel, et cependant n'étaient pas encore entièrement pourries. La lune énorme se levait derrière l'église Troïtzky et, sur ce fond rouge, les têtes se découpaient en noir. Un corbeau, perché sur l'une d'elles, déchiquetait des lambeaux de peau et croassait. Cette vue me persécutait pendant le bal. L'Asie me cachait l'Europe.

Le tzar vint. Il était de mauvaise humeur. Il secouait la tête et haussait une épaule de manière à épouvanter tout le monde. En pénétrant dans la salle où l'on dansait, il trouva qu'il y faisait chaud et voulut ouvrir la fenêtre. Mais la fenêtre était clouée

extérieurement. Le tzar ordonna d'apporter une hache et se mit à l'ouvrage avec deux ordonnances. Il sortit dans la rue pour vérifier comment cela tenait. Finalement, il réussit à enlever la croisée. La fenêtre resta ouverte peu de temps ; il ne gelait plus, cette nuit-là, le vent venant de l'Est. Mais les pièces furent traversées de tels courants d'air que les dames décolletées et les vieillards frileux ne savaient où se mettre. Le tzar, fatigué, en sueur, était content d'avoir travaillé ; il se dérida :

— Votre Majesté, — lui dit le résident d'Autriche, Pleyer, homme fort aimable, — a ouvert avec sa hache une fenêtre sur l'Europe.

*
* *

Sur le cachet de cire qui fermait les lettres que le tzar expédiait en Russie, lors de son premier séjour en Europe, était représenté un jeune charpentier entouré des instruments de l'art naval et militaire. Dessous, on lisait cette devise :

« Je suis un écolier et je demande des maîtres. »

*
* *

Autre emblème du tzar : Prométhée revenant parmi les hommes avec une torche allumée chez les dieux.

*
* *

Le tzar dit :

— Je créerai une nouvelle race d'hommes.

*
* *

Le « rat de magasin » m'a raconté ceci. Le tzar, voulant qu'il y eût beaucoup de chênes en Russie, plantait un jour lui-même des glands le long de la route de Péterhof. Il remarqua que l'un des dignitaires présents souriait et il s'écria avec colère :

— Je comprends. Tu te dis que je ne serai plus là lorsque ces arbres auront atteint leur développement. Mais tu n'es qu'un imbécile ; je donne l'exemple et je veux qu'on le suive, afin que nos descendants aient de quoi construire des vaisseaux. Ce n'est pas pour moi que je peine, c'est pour le bien futur de l'Empire.

Autre récit, de la même source.

Par ukase de Sa Majesté, les enfants des nobles doivent être inscrits à Moscou et envoyés à la Tour Soukharev pour leur instruction navale. Les parents, voulant soustraire les enfants à ce règlement, firent inscrire leurs enfants au monastère de Spasky, à Moscou, pour apprendre le latin. Le tzar, fort courroucé, ordonna au gouverneur de Moscou, le prince Rodomanovsky, de retirer les enfants du couvent Spasky et de les expédier à Pétersbourg : ils travailleraient aux pilotis de la Moïka où l'on construisait des magasins pour le chanvre. Le général-amiral, comte Fédor Matvéévitch Apraksine, le prince Mentchikov,

le prince Iakov Dolgorouky et d'autres sénateurs, n'osant pas déranger le tzar, implorèrent à genoux et avec des larmes la tzarine d'intercéder en faveur des enfants. Mais il fut impossible de fléchir le tzar. Alors le général-amiral Apraksine imagina ceci. Lorsqu'il sut que le tzar irait visiter les magasins de chanvre et passerait devant l'équipe des enfants nobles, Apraksine alla se mettre dans le groupe des enfants, il ôta ses insignes de chevalier et son kaftan, qu'il suspendit à un poteau, et se mit à enfoncer les pilotis. Le tzar, voyant l'amiral occupé au même travail que les enfants, s'arrêta et lui dit :

— Fédor Matvéévitch, tu es général-amiral et chevalier ; pourquoi enfonces-tu des pilotis ?

A quoi l'amiral répondit :

— Mes neveux et mes petits-fils sont employés à ce travail ! Et moi, que suis-je ? Quel privilège de naissance possédé-je qu'ils n'aient pas ? Les insignes que Votre Majesté a daigné me donner ne sont pas déshonorés : les voilà, à ce poteau.

Le tzar retourna au palais et, le lendemain, publia un ukase : les enfants nobles ne devraient plus travailler aux pilotis, mais seraient envoyés à l'étranger afin d'y apprendre différents arts. Il était dans une telle fureur que la ruse de l'amiral n'empêcha pas que les enfants fussent instruits.

*
* *

L'un des rares Russes qui approuvent les nouvelles mesures m'a dit du tzar :

— Tout ce qui existe maintenant en Russie, on le lui doit; et tout ce qui se fera plus tard dérivera de lui. Il a renouvelé, créé à nouveau la Russie.

28 décembre.

Le tzarévitch est revenu, aussi brusquement qu'il était parti.

6 janvier 1716.

Nous avons eu du monde : le baron Levenvold, le résident d'Autriche Pleyer, le secrétaire du Hanovre Veber, le médecin du tzar Blumentrost. Après le souper, comme on prenait du vin du Rhin, on parla des perpétuelles innovations du tzar. Il n'y avait pas d'étrangers ni de Russes; on parla très librement.

— Les Moscovites, dit Pleyer, font tout par contrainte. Le tzar mort, adieu la science. La Russie est un pays où l'on commence tout et où l'on ne finit rien. Le tzar agit sur elle comme un corrosif sur du fer. Il enfonce la science dans le crâne de ses sujets avec des bâtons et des triques, selon le proverbe russe : « Le bâton est muet, mais il donne de l'esprit ». Puffendorf a dit avec raison de ce peuple : « Ce peuple d'esclaves se courbe en esclave; il aime qu'une autorité cruelle le tienne en soumission. »

On peut dire d'eux ce qu'Aristote dit de tous les barbares : « *quod in libertate mali, in servitute boni sunt*; en liberté ils sont mauvais, dans l'esclavage

bons. » La véritable culture inspire le dégoût de l'esclavage. Et le tzar russe est, de nature, un despote ; il a besoin d'esclaves. Voilà pourquoi il introduit énergiquement dans son peuple l'arithmétique, la navigation, la fortification et autres sciences basses et utilitaires ; mais jamais il ne souffrira que ses sujets atteignent à la vraie culture, qui exige de la liberté. Lui-même n'aime pas et ne comprend pas la vraie culture. Il ne cherche dans la science que l'utile. Le *perpetuum mobile*, cette invention inepte du charlatan Orphireus, lui semble plus admirable que toute la philosophie de Leibnitz. Il considère Esope comme un grand philosophe. Il a défendu de traduire Juvénal. Il a déclaré que « les auteurs de poèmes satiriques seraient mis à la plus terrible torture ». La culture est, pour le pouvoir des tzars russes, ce que le soleil est à la neige : lorsque le soleil est faible, la neige brille et étincelle ; lorsqu'il est puissant, la neige fond.

— Peut-être, observa Veber avec une subtile ironie, les Russes ont-ils fait plus d'honneur à l'Europe, en la prenant pour modèle, qu'elle ne le méritait. L'imitation est toujours dangereuse. Un Russe a dit sagement : « La pourriture contagieuse de l'étranger dévore la santé première des âmes et des corps russes ; la grossièreté des mœurs diminue, mais sa place est prise par la flatterie et la servilité. Nous avons dépouillé l'ancienne sagesse, nous n'en avons pas acquis une nouvelle : nous mourrons dans la sottise ! »

— Le tzar, riposta Levenvold, n'est pas du tout un

aussi humble élève de l'Europe qu'on le pense. Un jour qu'on s'extasiait des mœurs et coutumes françaises, il a dit : « Il est bon de prendre aux Français leurs sciences et leurs arts : mais, pour ce qui est du reste, Paris pue. » Puis il ajouta, avec un regard prophétique : « Je le regrette, cette ville mourra de pourriture. » Ce n'est pas que j'aie entendu moi-même ce propos, mais on me l'a répété. Et tous ses amis d'Europe feraient bien de retenir ceci : « L'Europe nous est nécessaire pour quelques dizaines d'années ; après quoi, nous lui tournerons le dos. »

Le comte Piller fit des citations d'un livre nouveau, *la Crise du Nord*, sur la guerre russo-suédoise ; il y était prouvé que « les victoires des Russes annoncent la fin du monde » et que « la médiocrité de la Russie est nécessaire au bonheur de l'Europe ». Le comte rappela aussi les paroles de Leibnitz, avant Poltava, lorsque Leibnitz était encore l'ami des Suédois : « Moscou sera une seconde Turquie et frayera le chemin d'une nouvelle barbarie qui détruira toute la civilisation européenne ».

Blumentrost nous consolait en disant que l'eau-de-vie et les maladies vénériennes — qui, en ces dernières années, se propagent avec une rapidité prodigieuse, des frontières de la Pologne à la mer Noire — dévasteront la Russie en moins d'un siècle. L'eau-de-vie et la syphilis sont deux fléaux envoyés par la Providence pour libérer l'Europe d'une nouvelle invasion des barbares.

— La Russie, conclut Pleyer, est un colosse de fer

sur des pieds d'argile. Ce colosse tombera, se brisera, et il n'en restera rien !

Je n'aime pas trop les Russes, moi-même ; cependant, je ne me figurais pas que mes compatriotes pussent haïr à tel point la Russie. Dans cette haine, il y a comme une secrète peur ; on dirait que, nous autres Allemands, nous pressentons un conflit mortel : est-ce nous qui dévorerons la Russie ? est-ce elle qui nous dévorera ?...

17 janvier.

— Eh bien ! que décidez-vous, mademoiselle Julienne ? Suis-je un imbécile ou un scélérat ? me demanda le tzarévitch, en me croisant aujourd'hui dans l'escalier.

D'abord, je ne compris pas. Je pensai qu'il était gris et je voulus passer en silence. Mais il me barra le chemin et continua, en me regardant dans le blanc des yeux :

— Je serais curieux aussi de savoir lequel dévorera l'autre, de la Russie ou de l'Allemagne ?

Alors, je devinai qu'il avait lu mon journal. La princesse me l'avait demandé, pour peu de temps, afin de le lire ; le tzarévitch était probablement entré dans la chambre pendant qu'elle n'y était pas : il avait vu le journal et l'avait lu.

Je me troublai si fort que j'aurais voulu disparaître sous terre. Je rougissais jusqu'à la racine des cheveux, pleurant presque, comme une écolière prise en faute.

Et lui se taisait, se délectant de mon trouble. Enfin, avec un effort désespéré, je tentai de nouveau de me sauver. Mais il me saisit la main. Je n'en pouvais plus, de terreur.

— Eh! quoi, mademoiselle, vous êtes pincée! dit-il, en éclatant d'un rire gai et bon. A l'avenir, soyez plus prudente. Il est heureux que ce soit moi et non un autre qui aie lu cela. Et quelle langue vous avez, parole d'honneur! Vous nous donnez à tous notre paquet. Cependant, il faut l'avouer, il y a beaucoup de vrai dans les jugements que vous portez sur nous. Et, bien que vous ne nous flattiez pas, merci de votre sincérité!

Il cessa de rire et me serra la main en camarade, comme si vraiment il me remerciait de ma franchise.

Étrange personnage! Tous les Russes, en général, sont étranges. On ne peut jamais prévoir ce qu'ils feront ni ce qu'ils diront.

Plus je réfléchis et plus il me semble qu'il y a, en eux, quelque chose que nous autres Européens ne comprenons pas et ne comprendrons jamais : ils sont, pour nous, comme les habitants d'une autre planète.

2 février.

Comme je traversais, le soir, la galerie, le tzarévitch reconnut sans doute mon pas; il m'appela et m'invita à entrer dans la salle à manger où il était seul, dans la pénombre, près du feu. Il m'installa dans un fauteuil, en face de lui, et se mit à me par-

ler, en allemand d'abord, puis en russe, affectueusement, comme un vieil ami. Il me dit beaucoup de choses curieuses.

Mais je n'inscrirai pas tout ; ce ne serait pas sans danger, pour lui comme pour moi, tant que je suis en Russie. Voici seulement quelques pensées éparses.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de ne pas trouver en lui cet acharné défenseur des anciennes coutumes, ni cet ennemi des innovations, qu'on veut bien dire.

— Le proverbe a raison : chaque vieillard vante sa calvitie, me dit-il. L'iniquité est très ancienne, en Russie. A moins qu'on n'abatte tout l'édifice et qu'on n'examine séparément chacune des poutres, on n'en écartera point toute la pourriture.

La faute du tzar consisterait à se dépêcher trop.

— Mon père souhaite tout faire vite. Une, deux ! et l'affaire est bâclée. Il ne se dit pas que ce qui est trop hâtif n'a pas de durée. Un coup de hache, un coup de marteau et voici une roue construite. C'est superbe, partons ! Mais on n'est pas loin, que tout se détraque...

18 février.

Le tzarévitch a un cahier où il copie les passages de la *Chronique laïco-cléricale* de Baronius, qui pourraient se rapporter à son père, à lui-même, ou à d'autres. Il m'a donné ce cahier à parcourir. Les notes indiquent une intelligence ouverte et libre. Au sujet de certaines légendes, par trop miraculeuses,

— catholiques, il est vrai, — il note en marge : « comparer avec le texte grec » ; « ceci est douteux » ; « ceci ne peut être vrai ».

Mais les plus curieuses sont les notes où le passé des autres peuples est comparé à l'état actuel de la Russie.

An 395. — « Le césar Arcadius ordonna d'appeler hérétiques tous ceux qui s'écartaient, ne fût-ce que bien faiblement, de l'orthodoxie. » Allusion à l'hétérodoxie du tzar russe.

An 455. — « Le césar Valentin fut tué parce qu'il avait altéré les lois de l'Église et commis le péché d'adultère. »

An 514. — « En France, on portait les vêtements longs ; c'est Charlemagne qui ordonna le vêtement court : honneur au vêtement long et blâme au vêtement court. » Allusion au changement que le tzar a introduit dans le costume russe.

An 814. — « Le césar Léon fut séduit par un moine, au point de devenir iconoclaste. » Allusion au confesseur du tzar, Théodose, qui, prétend-on, conseille au tzar de détruire le culte des icones.

Et voici encore quelques pensées :

Sur le pouvoir du pape : « Le Christ a voulu que tous les évêques fussent égaux. Et, lorsqu'on prétend qu'en dehors de l'Église on ne peut faire son salut, c'est un mensonge flagrant, puisque le Christ a dit : *Celui qui croit en moi aura la vie éternelle* ; et non pas celui qui croit en l'Église romaine, qui n'existait point encore. Avant que la prédication de l'apôtre

Paul arrivât à Rome, beaucoup d'hommes furent sauvés. »

« L'iniquité mahométane s'est propagée par les femmes. Les femmes aiment les prophètes mensongers. »

Des investigations scientifiques sur Mahomet en disent moins long que ces quelques mots dignes du grand sceptique Bayle !

*
* *

Tolstoï, en parlant du tzarévitch, me dit avec son sourire de fouine :

— Le meilleur moyen de se faire aimer, c'est de savoir, à l'occasion, revêtir la peau du plus simple parmi les animaux.

Alors, je ne compris point cette phrase ; maintenant, je commence à la comprendre.

Un ancien écrivain anglais, dont j'oublie le nom, a écrit une tragédie, *Hamlet, prince de Danemark*, où un prince infortuné, persécuté, se fait passer tantôt pour un idiot, tantôt pour un fou.

Le prince russe n'imiterait-il pas Hamlet ? Ne se « couvre-t-il pas de la peau du plus simple parmi les animaux » ?

*
* *

On prétend qu'un jour le tzarévitch osa exposer à

son père le malheur insupportable du peuple. De là sa disgrâce.

23 février.

Il aime tendrement sa fille, Natacha. Ce matin, assis par terre à côté d'elle, il lui construisait des maisons et des huttes avec des morceaux de bois ; il se mettait à quatre pattes et représentait un chien, ou un cheval, ou bien un loup. Il jouait au ballon ; et, lorsque le ballon roulait sous le lit ou sous l'armoire, il le cherchait, se salissait dans la poussière et les toiles d'araignées. Puis il emporta la petite chez lui, la berçant, la faisant admirer de tout le monde et disant :

— Elle est belle, n'est-ce pas? Où trouverait-on sa pareille ?

Natacha est très intelligente pour son âge. Si elle veut prendre quelque chose de défendu et qu'on la menace de le dire à sa maman, elle obéit tout de suite ; mais, si on lui fait une simple défense, elle rit et continue. Lorsqu'elle voit que le tzarévitch est de mauvaise humeur, elle se tient coite et le regarde fixement ; s'il se tourne vers elle, elle rit et agite les bras. Elle le caresse comme si elle comprenait ce qu'elle fait.

J'éprouve un sentiment bizarre en regardant leurs jeux. La petite semble, non seulement aimer, mais encore plaindre le tzarévitch, comme si elle savait sur lui des choses que personne ne sait encore. J'éprouve

alors un sentiment pénible, comme jadis à regarder ses parents dans le miroir obscur et prophétique.

2 mars.

— Je sais qu'elle m'aime, elle a renoncé à tout pour moi, me dit un jour le tzarévitch de sa femme.

Maintenant que je connais mieux le tzarévitch, je ne puis l'accuser uniquement, lui, de ce que la vie du ménage soit si peu heureuse. Tous deux sont innocents, et tous deux sont coupables. Ils sont trop différents, et malheureux chacun à sa manière. Un malheur infime ou moyen unit les êtres; un trop grand malheur les sépare.

Ils sont comme deux malades ou deux blessés sur un même lit. Ils ne peuvent s'aider mutuellement; chaque mouvement de l'un fait mal à l'autre.

Il y a des êtres qui ont une telle habitude de souffrir que leur âme a besoin de larmes comme le poisson a besoin d'eau. Leurs sentiments et leurs pensées, une fois courbées, ne se relèveront pas plus que les branches du saule pleureur. La princesse est de ces êtres.

Le tzarévitch a beaucoup de chagrins qui lui sont propres; et, chaque fois qu'il vient chez elle, il a en face de lui une autre douleur qu'il ne peut soulager. Il la plaint. Mais l'amour et la pitié sont deux choses différentes. Quiconque souhaite d'être aimé doit craindre d'inspirer la pitié. Ah ! je sais par expérience comme c'est atroce de plaindre, lorsqu'on est incapable de

secourir. On finit enfin par redouter celui que trop longtemps on n'a pu que plaindre vainement.

Oui, tous deux sont innocents, tous deux sont malheureux et personne ne peut leur venir en aide, sauf Dieu. Les pauvres, les pauvres ! C'est terrible de se demander comment cela finira; et, malgré tout, on désire une fin quelconque.

7 mars.

La princesse est de nouveau enceinte.

12 mai.

Nous sommes à Rogedestvène, ferme du tzarévitch, à soixante-dix verstes de Pétersbourg.

J'ai longtemps été malade. On pensait que j'allais mourir. Plus effrayante que la mort était l'idée de mourir en Russie. La princesse m'a amenée ici pour me laisser me reposer et me remettre au grand air.

Nous sommes entourés de forêts. C'est paisible. Les feuilles des arbres s'agitent doucement et les oiseaux chantent. Une rivière rapide comme un torrent, l'Orédège, gronde entre ses berges hautes, d'argile rouge, où la verdure des bouleaux semble une légère fumée et la verdure sombre des sapins semble du charbon.

La maison est en poutres de bois comme une simple isba. Les appartements principaux, avec le haut térème, ne sont pas encore terminés. A côté, une chapelle avec un clocher où il y a deux cloches, que

le tzarévitch aime à faire sonner. A la grille, un vieux canon suédois et une pyramide de bombes rouillées, entre lesquelles poussent l'herbe et de petites fleurs jaunes. Le tout rappelle un cloître dans une forêt.

A l'intérieur, les murs sont encore en bois. Cela sent la résine; des gouttes ambrées perlent partout, comme des larmes. Des icones avec des veilleuses. Il fait clair, frais; c'est d'une pureté de jeunesse innocente.

Le tzarévitch aime ce séjour. Il dit qu'il ne souhaite que vivre ici en repos.

Il lit et écrit dans sa bibliothèque; il prie dans la chapelle, travaille au jardin, pêche à la ligne, erre dans les bois.

Je le vois en ce moment de ma fenêtre. Il vient de planter sur des plates-bandes des oignons de tulipes hollandaises. Maintenant il se repose, appuyé sur sa bêche, et il semble attentif à quelque bruit. Mais le silence est complet. Seule, la hache d'un bûcheron résonne très loin dans la forêt, et le coucou chante. Le visage du tzarévitch est paisible et joyeux. Il murmure quelque chose, sans doute une de ses litanies préférées : *Alexis, homme de Dieu;* ou bien le psaume : *Je chanterai le Seigneur toute ma vie, je le chanterai tant que j'existerai.*

16 mai.

Je n'ai vu nulle part de couchers de soleil comme ici. Aujourd'hui, ce fut étrange. Le ciel était en sang.

Les nuages rouges s'étaient éparpillés comme des lambeaux de vêtements; on eût dit que là-haut un meurtre avait été commis, ou quelque effrayant sacrifice. Du sang dégouttait du ciel. Entre les dents noires de la forêt de sapins, les taches d'argile rouge semblaient du sang.

Pendant que je contemplais cela, une voix appela d'en haut, du ciel effrayant :

— Mademoiselle Julienne, mademoiselle Julienne !

C'était le tzarévitch qui m'appelait; il était monté au colombier, une longue gaule à la main, comme on en a ici pour chasser les pigeons. Il aime beaucoup ces oiseaux.

J'escaladai les marches branlantes et me trouvai sur un belvédère; les colombes blanches volèrent comme des flocons de neige, rougis par le soleil couchant; elles nous entouraient du vent et du bruit de leurs ailes.

Nous nous assîmes et bientôt nous causâmes religion.

— Votre Martin Luther se laissait guider par l'esprit du siècle et par son propre goût, non par la fermeté de son âme. Et vous, malheureux, vous vous êtes laissé prendre à l'appât d'une vie facile. Vous avez cru aux paroles du séducteur, et vous avez négligé l'étroit et pénible sentier indiqué par le Christ. Lui, Martin, est un imbécile universel; dans son enseignement est caché le venin de l'aspic infernal...

J'ai l'habitude des amabilités russes et je n'en tiens pas compte. Lutter contre elle par des raisonnements

serait brandir une épée contre un bâton. Mais, cette fois-ci, je me fâchai et tout à coup je dis ce que depuis longtemps j'avais sur le cœur.

Je démontrai que les Russes, qui se croient au-dessus de tous les peuples chrétiens, vivent en réalité plus mal que les païens; ils professent des lois d'amour et accomplissent des atrocités qu'on ne verrait nulle part ailleurs; ils observent des jeûnes, mais ils se saoulent comme des bêtes; ils vont à l'église et s'y injurient les uns les autres. Ils sont si ignorants que chez nous, en Allemagne, un enfant de cinq ans en sait plus long sur la foi que chez eux les adultes ou même les prêtres. De six Russes, c'est merveilleux s'il s'en trouve un qui sache dire le *Pater*. Comme je demandais à une vieille femme pieuse quelle est la troisième personne de la Trinité, elle me répondit que c'était Saint Nicolas. Et, en vérité, ce Saint Nicolas est le Dieu des Russes; c'est à croire qu'ils n'en connaissent pas d'autre. Ce n'est pas pour rien qu'en 1620 le théologien Jean Botvid, à Upsal, prit pour sujet de thèse : « Les Moscovites sont-ils des chrétiens? »

Je ne sais où j'en serais venue, si le tzarévitch, qui m'avait écoutée tranquillement (cette tranquillité m'exaspéra par-dessus tout), ne m'eût interrompue.

— Il y a longtemps que je voulais vous demander, mademoiselle, si vous croyez au Christ?

— Comment, si j'y crois? Votre Altesse ignore-t-elle que, nous autres luthériens...

— Je ne parle pas des luthériens en bloc, mais de

vous. J'ai causé avec votre maître Leibnitz : il se dérobait, me bernait, et j'arrivai à cette conclusion qu'il ne croyait pas véritablement au Christ. Et vous, alors?

Il me regardait fixement. Je baissai la tête et je me rappelai tous mes doutes, mes discussions avec Leibnitz, les contradictions insolubles de la métaphysique et de la théologie.

— Je pense, dis-je, en me dérobant à mon tour, que le Christ est le plus juste et le plus sage des hommes...

— Et non le fils de Dieu?

— Nous sommes tous les enfants de Dieu...

— Et lui, comme nous?

Je ne voulus point mentir, je me tus.

— Voilà ! dit-il, avec une expression que jamais je ne lui avais vue. Vous êtes forts, honnêtes, glorieux. Vous avez tout pour vous. Mais vous n'avez point le Christ. Et qu'avez-vous besoin de lui? Vous opérez vous-mêmes votre salut. Nous autres, nous sommes simples, mendiants, nus, ivres, répugnants, presque des sauvages, pires que des animaux ; et nous succombons toujours. Mais le Christ, notre père, est toujours avec nous et il demeurera avec nous jusqu'à la fin des siècles. C'est par lui que nous serons sauvés !

Il parlait du Christ de même qu'en parlent ici les plus simples êtres, les moujiks ; comme si le Christ était à lui, comme si Alexis était lui-même un simple moujik. J'ignore si c'est un excès d'orgueil et un blasphème, ou l'humilité extrême et la sainteté.

Nous nous tûmes tous les deux. Les colombes descendaient et leur vol blanc nous entourait, nous unissait.

La princesse me fit appeler.

En descendant, je regardai encore le tzarévitch. Il donnait à manger aux colombes. Elles l'entouraient, se posaient sur ses mains, ses épaules, sa tête. Il se profilait, au-dessus de la forêt d'un noir de charbon, dans le ciel d'un rouge de sang ; et lui-même était vêtu d'ailes de colombes blanches.

31 octobre.

Maintenant que tout est fini, je finis aussi ce journal.

Au milieu d'août (nous quittâmes Rogedestvène pour Pétersbourg à la fin mai), dix semaines environ avant son accouchement, la princesse fit une chute dans l'escalier et se heurta le côté gauche contre une marche. On dit qu'elle tomba parce que le talon de sa pantoufle s'était cassé. A la vérité, elle perdit connaissance en apercevant, en bas, le tzarévitch ivre qui embrassait la fille Afrossinia, sa maîtresse.

Il vit avec celle-ci, depuis longtemps, presque ouvertement. A son retour de Carlsbad, il la fit loger dans une aile de la maison. Je n'ai pas mentionné cela ici, de crainte que la princesse ne lût mon journal.

Connaissait-elle cette liaison? Si elle la connaissait, elle la niait, refusait d'y croire jusqu'à ce qu'elle eût vu. Une serve, rivale de la duchesse de Wolfen-

buttel, la belle-fille de l'empereur! « En Russie, l'impossible est possible », me dit, un jour, un Russe. Le père est avec une blanchisseuse, le fils avec une serve.

D'aucuns disent que c'est une Finnoise, faite prisonnière par les soldats, comme la tzarine : d'autres qu'elle est serve de Nikiphore Viazemsky. Je crois que cette dernière hypothèse est la vraie.

Assez belle, mais manifestement « d'origine vile », comme on dit ici. Haute, rousse, blanche de peau. Le nez un peu retroussé; les yeux grands, clairs, longs et bridés à la manière kalmouk, un regard de chèvre sauvage; elle a quelque chose de sauvage, comme la femelle du satyre dans la *Bacchanale* de Rubens. C'est une de ces figures qui nous révoltent, nous autres femmes, et qui plaisent presque toujours aux hommes.

Le tzarévitch en est fou. Lors de leur première rencontre, on affirme qu'elle était vierge; timide à l'excès, en outre; elle le repoussa longtemps. Il ne lui plaisait pas. Elle n'écoutait ni les promesses, ni les menaces. Mais, une fois, après une saoulerie, il se rua sur elle, dans un de ces accès de rage qu'il tient de son père; il la battit, l'assomma presque et la posséda de force. Férocité russe, saleté russe!

Et c'est ce même homme qui ressemblait tant à un saint, lorsque, là-bas, dans les forêts de Rogedestvène, il chantait les litanies d'Alexis, homme de Dieu, et qu'entouré de colombes il parlait du Christ, notre petit père! D'ailleurs, de telles contradictions sont

particulières aux Russes : nous autres, Allemands obtus, ne pouvons les comprendre, grâce à Dieu !

— Nous, les Russes, me dit un jour le tzarévitch lui-même, nous n'avons de mesure en rien ; nous marchons toujours au bord des précipices et des abîmes.

La princesse, après sa chute, ressentit une douleur dans le côté gauche. « J'ai comme des aiguilles à travers tout le corps », disait-elle. Mais elle était calme ; elle paraissait avoir pris une décision qu'elle savait irrévocable. Jamais plus elle ne me parla du tzarévitch et ne se plaignit de son sort. Un jour, cependant, elle dit :

— Je considère ma mort comme inévitable. J'espère que mes souffrances finiront bientôt. Je ne souhaite rien au monde plus que la mort. En elle est mon unique salut.

Le 12 octobre, elle mit au monde un fils, l'héritier futur du trône, Pierre-Alexéévitch. Les premiers jours qui suivirent l'accouchement, elle se sentit bien. Mais, lorsqu'on la félicitait et qu'on lui souhaitait un prompt rétablissement, elle se fâchait et voulait qu'on priât Dieu de lui envoyer la mort.

— Je veux mourir et je mourrai, disait-elle avec ce calme effrayant dont elle ne se départit point jusqu'au bout.

Elle n'obéissait ni aux docteurs, ni aux sages-femmes. Le quatrième jour, elle se leva et alla s'asseoir dans un fauteuil ; puis elle se fit transporter dans la pièce voisine et allaita son enfant. Dans la nuit, elle se sentit mal : ce furent la fièvre, des vomis-

sements, des convulsions et de telles douleurs au ventre qu'elle cria plus que lors de l'accouchement.

Lorsqu'il apprit cela, le tzar, malade lui aussi, envoya le prince Menchikov avec quatre médecins de la cour : Areskine, Polikola et les deux frères Blumentrost, pour faire un *concilium*. Ils trouvèrent la malade *in mortis limine*.

Elle refusait tout médicament, jetait à terre les potions et disait :

— Ne me tourmentez pas. Laissez-moi mourir tranquille. Je ne veux pas vivre.

La veille de sa mort, elle fit venir le baron Lovenvold et lui communiqua ses dernières volontés : personne, ni ici ni en Allemagne, ne devait médire du tzarévitch ; elle mourait tôt, plus tôt qu'elle ne pensait, mais satisfaite de son sort, et n'accusait personne de rien.

Puis elle prit congé de tous. Elle me donna sa bénédiction comme l'aurait fait une mère.

Le dernier jour, le tzarévitch ne la quitta point. Il était effrayant à voir. Trois fois, il tomba évanoui. Elle ne lui parla point ; elle semblait ne plus le reconnaître. Seulement, tout à fait avant la fin, lorsqu'il lui baisa longuement la main, elle le regarda et prononça doucement quelques paroles. Je pus saisir :

— Bientôt, bientôt, nous nous reverrons.

Elle passa, comme si elle s'était endormie. Morte, elle avait le visage plus heureux qu'elle ne l'avait jamais eu vivante.

Par ordre du tzar on fit l'autopsie du corps. Le tzar y assista.

L'enterrement eut lieu le 27 octobre. On discuta longtemps s'il convenait, selon l'étiquette, de tirer le canon, et combien de fois. On consulta tous les ambassadeurs étrangers. Le tzar attacha plus d'importance à ce détail qu'à toute la vie passée de la princesse. Il fut décidé qu'on ne tirerait point le canon.

Le cortège funèbre suivit une passerelle faite pour l'occasion et qui conduisait de la maison à la Néva. Le tzar et le tzarévitch conduisaient le deuil. La tzarine n'était pas là; elle attendait, d'un moment à l'autre, sa délivrance. Une frégate de deuil, tendue de noir, avec pavillon noir, était sur la Néva.

Doucement, aux sons de la musique funèbre, on vogua vers la cathédrale Pierre-Paul, encore inachevée, où le tombeau de la princesse devait rester à ciel découvert. Vivante, elle recevait la pluie; morte, elle la recevrait encore.

Le soir était paisible, terne. Le ciel avait l'air d'une voûte de sépulcre; la Néva, d'un miroir sombre. Toute la ville, dans le brouillard, était fantômale. Et tout ce que j'avais éprouvé, vu et entendu, dans cette ville effrayante, me sembla, aujourd'hui plus que jamais, un cauchemar.

On revint de nuit à la maison du tzarévitch pour un souper funèbre. Le tzar remit à son fils une lettre où — je l'appris plus tard — il le menaçait, si celui-ci ne s'amendait pas, de le déshériter et de le maudire.

Le lendemain, la tzarine donna le jour à un fils.

Entre ces deux enfants : le fils et le petit-fils de Pierre, le sort de la Russie hésite.

1er novembre.

Hier au soir, j'entrai chez le tzarévitch pour lui parler de mon départ. Il était assis près du feu et brûlait des papiers, des lettres, des manuscrits. Il craint, sans doute, une perquisition.

Il tenait à la main un petit livre à reliure de cuir usée et allait le jeter au feu, lorsque, avec une indiscrétion qui m'étonna moi-même, je lui demandai ce que c'était. Il me tendit le livre. Je l'ouvris et m'assurai que c'étaient des notes prises au jour le jour, le journal du tzarévitch. La passion dominante des femmes, en général, et la mienne en particulier, c'est la curiosité : j'osai demander au tzarévitch la permission de lire ce journal.

Il réfléchit un instant, me regarda fixement et, tout à coup, eut ce sourire bon et enfantin que j'aime tant.

— Il faut savoir payer ses dettes. J'ai lu votre journal ; lisez le mien.

Mais il me fit promettre de n'en parler à personne et de le lui restituer le lendemain.

Je passai la nuit à lire. C'est un vieil almanach d'église, imprimé à Kiev. En 1708, feu le métropolite Dmitri Rostovsky, que le peuple vénère comme un saint, le donna au tzarévitch. En marge, dans les blancs qui séparent les paragraphes ou bien sur

des feuillets collés entre les pages, le tzarévitch écrivait ses pensées et les faits de sa vie.

J'ai décidé de copier ce journal.

Je serai fidèle à ma promesse : tant que je vivrai et que le tzarévitch vivra, personne ne connaîtra ces notes. Mais elles ne doivent pas disparaître sans laisser de traces.

Dieu sera juge entre le tzar et son fils. Mais les hommes ont calomnié le tzarévitch. Que ce journal, s'il doit un jour tomber aux mains de la postérité, dévoile la vérité. Alors on accusera ou on disculpera le tzarévitch sciemment.

II

JOURNAL DU TZARÉVITCH ALEXIS

Répands ta grâce, Seigneur, sur l'année qui commence.



Lorsque je fus en Poméranie, pour l'approvisionnement, selon la volonté de l'auteur de mes jours (Note de mademoiselle Arnheim : *le tzarévitch désigne toujours ainsi son père)*, j'appris qu'à Moscou, dans la cathédrale d'Ouspensky, le métropolite de

Riazan Stépane, parlant de l'ukase relatif aux délateurs laïques ou cléricaux, et autres lois contraires à l'église, criait au peuple :

« Ne vous étonnez point de ce que notre Russie troublée s'agite encore dans une tempête de sang. Oh ! que les lois humaines sont loin des lois chrétiennes ! »

Messieurs les sénateurs vinrent trouver le métropolite et l'accusèrent de semer la révolte dans le peuple et de porter atteinte à l'honneur du tzar. On fit aussi un rapport au tzar sur cette affaire.

Je dis au métropolite de se réconcilier avec mon père, comme il le pouvait : quel avantage y a-t-il à cette discorde ? Je souhaitais beaucoup une réconciliation ; car, si Stépane est dépossédé, on ne retrouvera pas pour le remplacer un autre qui le vaille.

Avant ce sermon, nous étions en correspondance, peu fréquente, il est vrai, et sur des sujets graves. Mais, depuis, je ne lui écris plus et je ne vais plus le voir et ne l'invite plus, parce qu'il est détesté par l'auteur de mes jours : ce serait un danger que de lui écrire. On dit qu'il perdra son poste.

Stépane terminait son sermon par une prière, en faveur de moi pécheur, à Alexis, homme de Dieu :

« Saint agréable à Dieu ! n'oublie pas ton homonyme, singulier zélateur des lois de Dieu et ton serviteur fidèle. Tu as abandonné ta maison : lui non plus n'a pas de demeure ; tu étais dépourvu d'esclaves et de sujets, d'amis et de parents : lui aussi ; tu es l'homme de Dieu : il est un vrai esclave du Christ. Nous t'en prions, saint de Dieu, couvre ton homonyme

de tes ailes, comme un oisillon aimé ; préserve-le de tout mal, comme la prunelle de tes yeux ! »

*
* *

Lorsque je fus en terres étrangères, selon la volonté de l'auteur de mes jours, afin d'apprendre la navigation, la fortification, la géométrie et autres sciences, j'avais une très grande crainte de mourir sans confession. J'en écrivis à Moscou, au père Jakov, mon confesseur.

« Nous n'avons pas de prêtre auprès de nous et ne savons où en trouver un. Je prie Votre Sainteté de me trouver un pope à Moscou qui veuille bien me rejoindre secrètement, après s'être departi des attributs du prêtre : c'est-à-dire qu'il se rase les moustaches et la barbe, laisse pousser les cheveux sur sa tonsure, ou se rase toute la tête et mette une perruque. Il se ferait passer pour mon ordonnance. Je te supplie, Père ! Sois miséricordieux envers mon âme, ne me laisse pas périr sans confession. J'ai besoin de ce prêtre en cas de mort, et aussi pour me confesser secrètement si je suis en bonne santé. Je voudrais que cet homme fût sans avoir, sans famille et jeune, qu'il quittât Moscou comme s'il disparaissait. Il ne faut pas qu'il ait de scrupules à se raser la barbe : lorsque la nécessité s'impose, on peut enfreindre la loi. Il est même préférable de l'enfreindre en de petites choses plutôt que de laisser périr une âme.

Fais cela sans paresse; et, si tu ne désires pas le faire, tu rendras compte à Dieu de notre âme. »

*
* *

Lorsque j'arrivai de l'étranger à Pétersbourg, chez l'auteur de mes jours, il m'accueillit gracieusement et me demanda si je n'avais point oublié ce que j'avais appris. Je répondis que non, et il m'ordonna de lui apporter des plans tracés par moi. Mais je craignis qu'il ne me fît dessiner en sa présence et, ne sachant pas dessiner, je projetai de me blesser la main droite de manière à ne pas pouvoir m'en servir. Je chargeai un pistolet, le tins dans la main gauche et tirai contre la paume droite pour la transpercer. La balle glissa, mais j'eus une forte brûlure de poudre. La balle s'enfonça dans le mur de ma chambre où elle est encore visible. L'auteur de mes jours s'aperçut que ma main était brûlée et m'en demanda la raison. Je lui dissimulai la vérité.

*
* *

Article 63 du code militaire, chapitre VII :

« Quiconque se rend malade, se casse ou s'endommage les membres et les met hors d'état de servir doit avoir les narines arrachées et être envoyé aux travaux forcés. »

Code d'Alexis Mikhaïlovitch, article 6, chap. XXII :

« Si un fils porte plainte contre son père, il con-

vient de ne donner aucune suite à sa plainte, mais de le punir avec le knout et de le rendre à son père. »

Cela n'est pas très juste. Les enfants doivent être soumis à leurs parents, mais non comme des bêtes stupides. Avoir des enfants ne rend pas les parents vertueux.

*
* *

J'ai appris que l'auteur de mes jours n'aimait pas que l'on construisît des maisons à Moscou ; en effet, il désire demeurer à Pétersbourg.

*
* *

Nous ne pouvons seuls transformer les coutumes de tout un peuple.

Le pays qui défait ses coutumes ne vivra pas longtemps.

Les Russes dédaignent l'eau de leurs citernes et s'abreuvent avidement aux troubles eaux étrangères.

*
* *

Job, l'archiprêtre de Novgorod, m'a dit :

« Le malheur t'attend à Pétersbourg ; mais Dieu te délivrera, je l'espère. Tu verras ce qui se passera par là. »

*
* *

Dieu a permis que les étrangers nous commandassent à leur guise.

Nous sommes atteints de xénophilie. C'est une maladie mortelle ; l'amour forcené des choses et des peuples étrangers a infecté tout notre peuple. Le prophète Baruch a raison : « Souffre qu'un étranger s'installe chez toi, et tu es ruiné. »

Les Allemands ont ce dicton : « Que celui qui désire être nourri à ne rien faire aille en Russie. » Ils nous appellent des barbares et nous comptent plutôt pour des animaux que pour des êtres humains. Ils nous méprisent comme des chiens crevés.

Il y a certaines de leurs entreprises qu'il serait bon d'enrayer. Nous pourrions faire aussi bien tout seuls. Ils nous abêtissent, et nous nous humilions nous-mêmes ; nous nous rendons ridicules.

*
* *

La pureté slave est couverte de cendres par les peuples étrangers. Je ne comprends pas quel besoin nous avons d'employer des mots étrangers ! Serait-ce vantardise ? L'honneur n'est pas si grand. Parfois on parle de telle façon que ni soi-même ni les autres n'y entendent rien.

*
* *

Les Allemands nous ont dépassés de beaucoup en sciences ; mais, par l'acuité de l'esprit, nous ne leur sommes point inférieurs et ils ont tort de faire fi de nous. Je sens que Dieu ne nous a pas créés inférieurs à eux.

*
* *

Je doute que tout le bonheur de l'homme réside dans les sciences. Dans l'ancien temps, on étudiait beaucoup moins ; mais la prospérité était plus grande que de nos jours, en dépit de toutes ces sciences. Avec beaucoup de culture, on peut quand même être un grand scélérat. La science, dans un cœur perverti, est une arme redoutable pour le mal.

*
* *

Nous autres, Russes, n'avons pas besoin de nourriture ; nous nous entre-dévorons et cela nous suffit.

*
* *

Les boyards sont des arbres pourris. La foule des boyards masque au tzar le peuple.

Mon père est extrêmement intelligent : cependant, Menchikov le berne toujours.

*
* *

Ceux qui dirigent sont tous, sans exception, cupides. Les anciennes lois sont tombées en désuétude ; les nouvelles sont négligées. Combien on en décrète ! et quel en est le résultat ? En cela, rien de changé. Pour l'avenir non plus je ne prévois rien de bon.

*
* *

Sur les devoirs d'un tzar.

Ne pas se laisser aveugler par son esprit brillant, mais songer à la terre et au peuple ; aimer en Christ les déshérités, les soigner, connaître leurs besoins.

Les grands et les puissants seront jugés sévèrement. Les petits seront pardonnés ; les forts expieront fortement.

Il faut bien nous souvenir de cela, si Dieu veut que nous soyons tzar.

*
* *

Le jour du martyr Eustache, on s'est réuni en grand nombre pour les réjouissances et l'on a bu beaucoup. Des visages furent endommagés. Gibanda eut l'œil poché, Zakhlioustka perdit une dent. Je ne me souviens de rien. C'est à peine si je pus m'en aller. J'avais abusé des dons de Bacchus.

*
* *

A Rogedestvène, je restai seul. Les journées coulèrent comme de l'eau. Il n'y avait rien que la paix.

*
* *

Le temps passe et nous conduit à la mort ; la fin de nos jours approche sans cesse.

> Reconnaissant la chétivité de mon existence,
> Je n'ai ni désirs ni craintes ; j'attends la mort.

*
* *

Un peu gris.

*
* *

Mon épouse est enceinte.

Eremka, Eremka, dieu païen ! Depuis mon adolescence les passions m'assaillent. Je blâme la mauvaise vie des autres et je suis pire que tous.

Afrossinia. Je connais mon iniquité et je ne rachète point mon péché. Ta main lourde est sur moi, Seigneur ! Quand comparaîtrai-je devant le visage de Dieu ? Mes larmes sont ma nourriture, jour et nuit. Mon âme désire pénétrer dans les palais du Seigneur.

*
* *

Mon père m'étonne. Pourquoi aime-t-il Fédoska? Est-ce parce que celui-ci introduit dans le peuple les coutumes luthériennes et qu'il autorise tout? C'est un véritable athée, ennemi de la croix du Seigneur.

*
* *

J'ai rarement vu un malin si subtil! Il est habile et ne fait pas le mal ouvertement. Mais il faut être sur ses gardes avec lui et ne le contrecarrer qu'hypocritement, lorsqu'on est obligé d'être sous ses ordres.

*
* *

Fédoska l'hérétique et ses semblables commencent ouvertement à démolir l'Église; ils abolissent les carêmes; les pénitences, la mortification de la chair deviennent quelque chose de légendaire; le célibat et la pauvreté volontaire sont regardés comme ridicules; les sentiers pénibles et étroits du christianisme pur sont transformés en des routes planes et larges. Ils enseignent hardiment la vie débauchée et relâchée, ne trouvent de péché à rien; tout est saint à leurs yeux, et leurs discours impies poussent les hommes à une telle effronterie que beaucoup professent des opinions épicuriennes: mange, bois, jouis, il n'y a pas de comptes à rendre après la mort.

Les saintes icones sont appelées idoles; le chant d'église, un beuglement. On démolit les chapelles, et celles dont les murs restent debout servent d'asile aux marchands de tabac ou aux barbiers. Les icones miraculeuses sont emportées sur des télègues puantes, couvertes de nattes sales; on les insulte hautement devant le peuple. On s'attaque à toute la foi orthodoxe sous prétexte d'en extirper la superstition nuisible à la chrétienté. Oh! combien de clercs ont été détruits, défroqués, martyrisés! Si tu demandes pourquoi, on te répondra: « C'était un homme superstitieux, un bigot, un scélérat et qui débitait de vains propos. » Qui observe les jeûnes est un bigot; qui prie, un vain parleur; qui honore les icones, un hypocrite.

Tout cela est fait par ruse, dans le dessein de détruire en Russie le clergé russe et d'introduire la religion luthérienne ou calviniste des « sans-prêtres ».

Insensé, qui ne découvre pas en eux l'esprit d'athéisme!

*
* *

La sonnerie des cloches est changée. On sonne vilainement, comme un tocsin; et en tout il y a des changements. Les icones ne sont plus en planches, mais en toile et copiées de personnes allemandes. Vois l'icone du Christ Emmanuel. Il est en tout pareil à un Allemand, gros et obèse, fait d'après une idée terrestre. On aime les corps gras, on méprise ce qui

est élevé. Et les temples ne sont plus bâtis comme par le passé ; on les fait pointus à l'imitation des églises allemandes ; et la sonnerie des cloches imite les orgues luthériennes.

Oh ! pauvre, pauvre Russie ! Pourquoi souhaites-tu des coutumes et des actes allemands ?

* * *

On ne veut plus de moines. On prépare un ukase qui défendra désormais de contracter des vœux ; on enverra, aux places laissées libres dans les cloîtres, des soldats en retraite.

Et cependant il est dit dans l'évangile : *Je ne chasserai point celui qui vient à moi.*

Mais les Écritures ne comptent plus.

* * *

Il y a maintenant un code de foi, comme il y a un code militaire.

Mais que sera la prière qu'on fera par ordre, sous peine d'amende ?

* * *

« Les pauvres seront conduits au poste, battus sans merci et envoyés aux travaux forcés, afin qu'ils ne mangent pas leur pain gratuitement. »

Tel est l'ukase du tzar, mais l'ukase du Christ

est différent : « J'eus faim et vous ne me donnâtes point à manger ; j'eus soif et vous ne me donnâtes point à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez point habillé. Amen, amen, vous dis-je : puisque vous ne l'avez point fait à l'un de ces petits, vous ne me l'avez point fait à moi. »

*
* *

Tout le peuple russe meurt de faim morale.

Le semeur ne sème pas ; la terre ne fructifie pas ; les prêtres abandonnent leurs ouailles et les hommes s'égarent. Les prêtres des villages ne se distinguent en rien des paysans : le paysan laboure, le prêtre aussi. Et les chrétiens meurent comme du bétail. Les popes ivres prononcent des jurons et des grossièretés à l'autel même. Sur leurs épaules est le vêtement d'or, tandis qu'aux pieds ils ont de sales chaussures d'écorce ; les pains bénits sont faits de farine noire ; les sacrements augustes du Seigneur sont conservés en des vases impurs, pleins de punaises, de grillons, de blattes.

Les moines sont devenus ivrognes et voleurs.

Tout le clergé aurait besoin de réformes ; il n'y a plus trace de véritables prêtres ni de véritables moines.

*
* *

Tous sont des déchus. Nous tremblons dans notre piété, comme les feuilles des arbres au vent. Nous

inclinons à des enseignements bizarres et divers, quelques-uns au catholicisme, d'autres au luthérianisme ; nous boitons des deux pieds, nous sommes des païens baptisés. Nous nous sommes détournés des mamelles de notre mère l'Église, et nous cherchons les mamelles égyptiennes, étrangères, hérétiques. Comme des petits chiens aveugles, nous errons chacun de notre côté, sans savoir où nous allons.

*
* *

Dans le monastère de Tchoudov, le barbier Fomka, iconoclaste, a tailladé avec une faux l'icone d'Alexis homme de Dieu, disant que lui, Fomka, ne vénère ni les saintes icones, ni la croix vivifiante, ni les pieuses reliques ; les pieuses reliques et la croix vivifiante sont l'ouvrage des hommes et ne lui font aucun bien à lui, Fomka ; il renie aussi les dogmes et les traditions de l'Église, et ne croit point à l'Eucharistie : la chair et le sang du Christ ne seraient que du pain bénit et du vin d'Église.

Stépane, le métropolite de Riazan, a prononcé l'anathème contre Fomka et l'a fait brûler vif sur la Place rouge.

Alors, messieurs les sénateurs appelèrent à Pétersbourg le métropolite, afin de lui demander des comptes, et ils encouragèrent les hérétiques : le maître de Fomka, le médecin iconoclaste Mitka Tvéritinov, fut estimé innocent, tandis que le saint évêque fut chassé

de la salle de justice avec opprobre ; il s'en allait pleurant et disant :

« Seigneur Dieu, notre Sauveur ! Tu as dit : *Si l'on vous chasse, on me chasse*. Voici qu'on me chasse, mais ce n'est pas moi, c'est toi-même qu'on chasse. Tu vois, Omnivoyant, que leur jugement est inique ; juge-les toi-même ! »

Lorsque l'évêque sortit du Sénat sur la place, tout le peuple se serra autour de lui et pleura.

Et l'auteur de mes jours est de plus en plus courroucé contre Stépane.

*
* *

L'Église est plus que le pouvoir du tzar. Mais aujourd'hui le tzar domine l'Église.

Les anciens tzars saluaient jusqu'à terre les patriarches. Aujourd'hui, celui qui remplace le patriarche signe ainsi ses lettres au tzar : « De Votre Majesté l'esclave et le marchepied, l'humble Stépane, petit pasteur de Riazan ».

La tête de l'Église est le marche-pied de l'Empereur.

*
* *

Dmitry, métropolite de Rostov, était un très saint homme ; lorsque l'auteur de mes jours lui fit boire du vin de Hongrie et commença de le questionner sur la politique cléricale, le saint vieillard ne

répondit point : il se signa sans cesse et signa aussi le tzar, en silence. Ainsi il conjura, avec la croix, le danger.

*
* *

On ne nage pas contre le courant, disent les Pères ; on ne casse pas un poteau avec un fouet.

Mais les saints martyrs n'ont-ils pas répandu leur sang pour l'Église?

*
* *

Les archevêques sont les commensaux du tzar : on est de l'avis de celui dont on mange le pain,

*
* *

Les anciens pontifes étaient les protecteurs de toute la terre russe ; ceux d'aujourd'hui n'intercèdent point auprès du tzar. Ils l'adulent et l'avilissent.

*
* *

Si le peuple pèche, le tzar répare la faute ; si le tzar pèche, le peuple n'y peut rien. Dieu châtie toute la terre pour la faute du tzar.

*
* *

Naguère, à un banquet, le « petit pasteur de Riazan » dit à l'auteur de mes jours :

— Vous autres tzars êtes des dieux sur terre, semblables au Tzar céleste.

Et le prince-pape, bouffon ivre, se moqua du pontife :

— Bien que je sois un patriarche pour rire, je ne dirais pas au tzar une semblable parole ! Dieu est plus grand que le tzar.

Et le tzar loua le bouffon.

*
* *

Au même banquet, lorsque les évêques se mirent à parler du veuvage de l'église et du besoin d'avoir un patriarche, l'auteur de mes jours, en grand courroux, tira sa dague, de sorte que tous tremblèrent, croyant qu'il allait tuer ; mais il frappa la table du plat de la lame et cria :

— Je suis votre patriarche ; les deux ne font qu'un, le patriarche et le tzar !

*
* *

Fédoska conseille à l'auteur de mes jours de prendre le titre d'Empereur, à l'exemple des anciens Césars romains.

*
* *

A Moscou, sur la Place Rouge, le clergé a élevé, en 1703, lors d'une entrée triomphale, une sorte de

temple romain avec un autel en l'honneur de l'Apollon russe et de Mars, c'est-à-dire en l'honneur de l'auteur de mes jours. Et, sur ce temple païen, il est écrit :

Basis et fundamentum reipublicae, religio.

Quelle religion? de quel Dieu ou de quels dieux?

Lors de cette même entrée triomphale, fut représentée « l'Apothéose politique de l'Hercule russe », c'est-à-dire de l'auteur de mes jours, qui terrasse hommes et bêtes.

Après ces exploits, l'Hercule s'éleva au ciel dans le char du dieu Zeus, traîné par des aigles sur la voie lactée : *Viamque affectat Olympo*. Il désire un chemin vers l'Olympe.

Dans une brochure du moine Joseph, préfet de l'Académie, il est dit de cette Apothéose : « Il importe de savoir que ce n'est pas un temple ou une église, en l'honneur de quelque saint, mais une cérémonie politique, civile ».

* * *

Nous professons que le Christ est seul tzar des tzars et seigneur des seigneurs, et qu'il n'y a pas d'homme qui soit seigneur de toute la terre.

* * *

Pierre merveilleuse tombée d'une montagne merveilleuse, Jésus Christ frappa et détruisit l'empire

romain et réduisit en poussière les pieds d'argile. Nous érigeons à nouveau ce que Dieu détruisit. N'est-ce point là lutter contre Dieu ?

*
* *

Voir l'histoire romaine. Le césar Caligula dit : *Omnia licent*; tout est permis à l'empereur.

Or, cela est permis non seulement aux césars romains, mais à tous les filous et vendus, ainsi qu'aux quadrupèdes.

*
* *

Nabuchodonosor, roi de Babylone, dit : « Je suis Dieu ».

Il ne devint pas Dieu, mais fut transformé en bête.

*
* *

Sur le Vassili-Ostrov, dans la maison de la tzarine Praskovia Matvéevna, demeure un vieux, Timoféé Arkhipitch, refuge des délaissés, espoir des désespérés, un fou aux yeux du monde, mais non aux siens propres. Il connaît les consciences humaines.

J'allai le voir, une nuit; nous causâmes. Arkhipitch dit que l'Antéchrist est un faux tzar, un vrai maudit : et que ce maudit approche.

*
* *

J'ai lu *les Signes de l'approche de l'Antéchrist*, par le métropolite de Riazan, et je fus effrayé de ce maudit.

On brûla Grégory Talitzky à Moscou, parce qu'il annonçait au peuple l'arrivée de l'Antéchrist. Talitzky était un homme d'une grande intelligence. Vassili Lévine, le capitaine de dragons qui fit avec moi le voyage de Lemberg à Kiev, en 1711, le pope Lébedka, directeur du prince Menchikov, le clerc Larion Dokoukine et d'autres, ont les mêmes idées sur l'Antéchrist.

Dans les forêts et les déserts, des hommes se font eux-mêmes brûler par crainte de l'Antéchrist.

*
* *

Un certain raskolnik a jeté à terre l'eucharistie et il l'a piétinée.

*
* *

Près de Lioubétch, a passé un vol de sauterelles, de midi à minuit. Sur les ailes, il était écrit : *Courroux de Dieu*.

*
* *

Les jours sont courts et lugubres. Les vieilles gens

disent que le soleil ne se lève plus de la même façon que par le passé.

*
* *

Nous avons bu ; l'eau-de-vie fut abondante. Dieu voit que c'est la crainte qui nous fait boire, le désir d'oublier.

*
* *

La terreur de la mort m'oppresse. La mort est proche, la hache est au pied de l'arbre ; la faux de la mort menace ma tête.

*
* *

Sauvez, Seigneur, la terre russe ! Intercédez, mère très pure de Dieu... Amen !

III

LE JOURNAL DE LA DEMOISELLE D'HONNEUR ARNHEIM

Ces paroles terminent le journal du tzarévitch Alexis.

Il le jeta au feu en ma présence.

Aujourd'hui est décédée la dernière tzarine russe

Marfa Matvéevna, veuve du tzar Fédor Alexéévitch, frère de Pierre. Les monarques étrangers la croyaient morte depuis longtemps. Après la mort de son mari, — il y a trente ans, — elle devint folle, vécut en recluse dans ses appartements et ne se montra à personne.

On l'enterra le soir, en grande pompe. La procession funèbre défila entre deux rangs de flambeaux plantés sur la glace, le long de tout le parcours, de sa maison, voisine de la nôtre, jusqu'à la cathédrale Pierre-Paul, de l'autre côté de la Néva. C'est la même route que suivit, il y a deux mois, la frégate mortuaire de la princesse. Alors, on enterrait la première tzarevna étrangère ; aujourd'hui on enterre la dernière tzarine russe.

Devant, marchait le clergé, en somptueux vêtements sacerdotaux, avec cierges et encensoirs, chantant des chants funèbres. Le cercueil était posé sur un traîneau. Derrière, le conseiller privé Tolstoï portait la couronne, toute semée de pierreries.

Pour la première fois, le tzar abolit la coutume des cris, pleurs et lamentations funèbres ; il avait été rigoureusement défendu de pleurer avec bruit.

Tous marchaient en silence. La nuit était paisible. On n'entendait que le bruit de la résine ardente, le grincement des pas sur la neige et le chant mortuaire. Cette procession muette donnait un frisson de terreur. On aurait dit que nous glissions sur la glace derrière la morte, morts nous-mêmes, vers l'éternelle obscurité. On aurait dit aussi qu'avec la der-

nière tzarine la nouvelle Russie enterrait l'ancienne Russie ; que Pétersbourg enterrait Moscou.

Le tzarévitch, qui aimait la défunte d'un amour filial, est bouleversé. Il voit dans cette mort un mauvais présage. Maintes fois, pendant la cérémonie, il m'a dit à l'oreille :

— Maintenant, c'est la fin de tout, de tout !

*
* *

1er janvier.

Demain matin je quitte Pétersbourg avec les barons Levenvold ; nous allons en Allemagne, par Riga et Dantzig. C'est ma dernière nuit dans la maison du tzarévitch.

Ce soir, j'allai prendre congé de lui. Je sentis, à la façon dont nous nous séparâmes, que j'avais de l'affection pour lui et que je ne l'oublierai jamais.

— Qui sait, me dit-il, peut-être nous reverrons-nous un jour ? Je voudrais retourner en Allemagne et en d'autres pays étrangers. J'aime ces lieux-là. Il y fait bon vivre ; on y est libre et gai.

— Qu'est-ce qui vous retient, Altesse ?

Il soupira profondément :

— On rêve du paradis, mais vos péchés vous empêchent d'y entrer...

Et puis il ajouta avec son bon sourire enfantin :

— Que Dieu vous garde, mademoiselle Julienne ! Ne pensez pas de mal de moi ; saluez de ma part

l'Europe et votre vieux Leibnitz. Peut-être a-t-il raison : si Dieu le permet, nous ne nous dévorerons pas, mais nous nous rendrons service les uns aux autres.

Il m'étreignit et me baisa le front avec une tendresse fraternelle.

Je pleurai. En sortant, je me retournai et lui donnai un dernier regard d'adieu. Mon cœur se serra d'un pressentiment, comme lorsque je vis dans le sombre miroir prophétique le visage de Charlotte et d'Alexis ; et il me sembla que tous deux étaient des victimes destinées à quelque grande souffrance. Elle a péri. C'est maintenant son tour à lui.

Et je me rappelai encore le dernier soir à Rogedestvène, lorsqu'il était sur le colombier, là-haut, au-dessus de la forêt, noire, comme brûlée, sur le fond rouge, ensanglanté, du ciel, couvert lui-même de blanches ailes. C'est ainsi qu'il restera dans mon souvenir.

J'ai entendu dire que les prisonniers remis en liberté regrettent leur prison. C'est un peu ce sentiment-là que j'éprouve en quittant la Russie.

J'ai commencé ce journal par des malédictions. Aujourd'hui, je dis ce que beaucoup diraient en Europe s'ils connaissaient mieux la Russie : mystérieux pays, peuple mystérieux.

LIVRE IV

L'INONDATION

I

On avait prévenu le tzar, lors de la fondation de Pétersbourg, que ce lieu était inhabitable à cause des inondations ; douze ans plus tôt, toute la contrée avait été inondée jusqu'à Nienschhantz, et de semblables catastrophes se produisaient à peu près tous les cinq ans ; à l'embouchure de la Néva, on ne construisait pas de maisons durables, mais de simples huttes. Lorsque l'on conjecturait, d'après les présages, qu'une inondation était imminente, on démolissait les huttes et l'on faisait des radeaux avec les poutres et les planches ; on attachait le tout aux arbres et l'on se sauvait sur la montagne de Douderhof. Mais Pierre qualifiait la nouvelle ville de Paradis à cause de l'abondance d'eau ; il aimait l'eau comme un oiseau aquatique et il espérait communiquer ses goûts à ses sujets.

A la fin d'octobre 1715, la Néva fut prise par la glace, la neige tomba ; on put sortir en traîneau : l'hiver s'annonçait précoce et bon. Mais le dégel survint. En une nuit, tout fondit. Le vent amena de la mer un brouillard jaune et lourd qui rendait les gens malades.

« J'implore Dieu de me faire quitter ce lieu de perdition, écrivait à des amis de Moscou un vieux boyard. J'ai peur d'y tomber malade ; depuis le dégel, l'air est à un tel point vicié et il fait si sombre, qu'on ne peut quitter la maison ; et beaucoup meurent de l'infection de l'air, dans ce Paradis. »

Le vent sud-est souffla durant neuf jours. L'eau montait, dans la Néva. Maintes fois on craignit une inondation.

Pierre publiait des ukases ordonnant aux habitants de retirer des caves leur avoir, de tenir des bateaux prêts, de conduire le bétail en des lieux élevés. Le tzar s'aperçut que les ukases troublaient le peuple ; d'ailleurs, ayant conclu de certains présages connus de lui seul qu'il n'y aurait pas de grande inondation, il décida de se tenir tranquille.

Le 6 novembre, devait avoir lieu la première « assemblée » d'hiver chez le président du collège de l'amirauté, Fédor Matvéévitch Apraksine, dont la maison se trouvait sur les quais près du Palais d'Hiver.

La veille, l'eau monta encore. Des hommes expérimentés annonçaient que le malheur était, cette fois, inévitable. On se communiquait les présages : au palais, les cloportes quittaient les sous-sols pour

ramper vers les greniers ; les souris abandonnaient les magasins de farine; la tzarine avait vu en songe Pétersbourg devenir la proie des flammes, et chacun sait qu'on rêve d'incendie avant un déluge. Mal remise encore de son accouchement, la tzarine ne pouvait accompagner son mari à « l'assemblée » et le suppliait de n'y point aller.

Pierre lisait dans tous les regards cette ancienne peur de l'eau, contre laquelle il avait vainement lutté toute sa vie : « La peine viendra de la mer, le malheur viendra de l'eau ; où est l'eau, là est le malheur ; le tzar n'apaisera pas l'eau. »

On le prévenait de tous côtés, on le harcelait ; finalement, excédé, il défendit qu'on parlât de l'inondation attendue. Peu s'en fallut qu'il ne battît le chef de police, Devière. Un paysan inconnu épouvanta la ville en prédisant que l'eau couvrirait un grand aune au bord de la Néva près de l'église Troïtzy. Pierre fit abattre l'aune et fouetter le paysan au son du tambour. Une allocution « persuasive » fut adressée au peuple.

Peu d'heures avant l'assemblée, Apraksine vint trouver le tzar. Il demandait l'autorisation de faire « l'assemblée » dans la maison même et non dans le pavillon, qui n'était relié à la maison que par une étroite galerie vitrée, peu sûre en cas de subite inondation : les invités pouvaient se trouver coupés de toute communication. Pierre réfléchit un instant ; mais il décida que l'assemblée aurait lieu comme à l'ordinaire dans le pavillon.

« Une assemblée, disait l'ukase, est une libre réu-

nion, organisée non seulement en vue du plaisir, mais aussi en vue du travail.

» Le maître de la maison n'est point obligé d'accueillir les visiteurs, ni de les reconduire, ni de les régaler.

» A l'assemblée, on doit se tenir librement, on marche, on joue, selon son gré, sans se gêner les uns les autres. Toute cérémonie, comme de se lever, de reconduire, et ainsi de suite, est défendue sous peine de l'amende du Grand Aigle. »

Les deux pièces du pavillon étaient vastes, mais très basses de plafond. Dans l'une, on mangeait et on buvait ; dans l'autre, on dansait. Les murs de la première pièce étaient en carreaux de faïence bleue, comme dans les cuisines hollandaises ; sur des rayons, il y avait de la vaisselle d'étain ; le plancher, en briques, était semé de sable ; l'énorme poêle chauffait. Trois longues tables : sur la première, des huîtres de Flensbourg, que Pierre aimait, des citrons salés, des sardelles ; sur la seconde, des échecs et des dames ; sur la troisième, des blagues à tabac, des paniers pleins de pipes en terre, des brindilles de bois pour allumer les pipes. Des bougies de suif éclairaient faiblement, à travers les nuages de fumée. La pièce basse, pleine de monde, faisait songer à quelque taverne de matelots de Plymouth ou de Rotterdam. Cette analogie était rendue plus frappante encore par la présence de nombreux matelots anglais et hollandais. Leurs femmes, hautes en couleurs, fortes, grasses, luisantes, tricotaient, les pieds sur des chauf-

ferettes ; elles bavardaient et se sentaient comme chez elles.

Pierre fumait une courte pipe en terre et buvait du flin [1], tout en jouant aux dames avec l'archimandrite Fédor.

Rampant et craintif comme un chien pris en faute, le chef de police Antoine Manouïlovitch Devière s'approcha. C'était un Portugais ou un Juif, on ne savait au juste ; son visage efféminé avait cette expression doucereuse et faible qu'on trouve parfois chez les méridionaux.

— L'eau monte, Votre Majesté.

— De combien ?

— Deux pieds cinq verchoks.

— Quel vent ?

— Ouest-sud-ouest.

— Tu mens ! Je viens de voir moi-même : sud-ouest-sud.

— Il a changé, risposta Devière, confus comme s'il était personnellement responsable de la direction du vent.

— Ce n'est rien, décida Pierre ; bientôt l'eau va décroître. Le baromètre indique une pression moindre de l'atmosphère. Il ne nous trompera pas !

Il était sûr de l'infaillibilité du baromètre : il croyait en toute mécanique.

— Votre Majesté ne donnera-t-elle aucun ordre ?

1. Vin chaud mélangé de cognac, de sucre d'orge et de jus de citron.

supplia, d'un ton lamentable, Devière. Je ne sais qu'entreprendre. On est très troublé. Des personnes d'expérience...

Le tzar le regarda fixement.

— Une de ces personnes d'expérience a été rossée par mon ordre près de Troïzty et le même sort t'attend si tu continues. Va-t'en, imbécile !

Devière se recroquevilla, comme une levrette menacée du bâton, et disparut.

— Que penses-tu, père, de cette extraordinaire sonnerie? demanda Pierre à Fédos, poursuivant la conversation.

On lui avait appris que, dans les églises de Novgorod, les cloches sonnaient d'elles-mêmes, la nuit, miraculeusement ; le peuple pensait que cela pronostiquait de grands maux.

Fédoska caressa sa maigre barbiche, tripota la croix double qui pendait de son cou et qui portait l'image du Christ et celle du tzar ; il regarda le tzarévitch Alexis qui se trouvait là, ferma à demi un œil, comme s'il visait quelque chose ; et tout à coup son visage menu de chauve-souris s'éclaira de ruse.

— Ce que cette sonnerie signifie, tout être intelligent peut le comprendre : elle vient du Malin. Le démon sanglote de voir ses maléfices chassés du peuple russe, des possédées, des raskolniks, des vieux pseudo-saints, que Votre Majesté s'efforce de guérir.

Et Fédoska mit la conversation sur son thème favori : l'inutilité des moines.

— Les moines sont des fainéants. Ils esquivent les impôts, ils mangent le pain qu'ils n'ont pas gagné. De quel profit sont-ils à la société? Ils ne font aucun cas de leur état de citoyens ; même, ils le dénigrent : celui qui se fait moine, disent-ils, travaille pour le tzar céleste au lieu de travailler pour le tzar terrestre. Ils poursuivent dans le désert une existence animale. Ils ne comprennent pas que les déserts, en Russie où le climat est froid, n'existent pas...

Alexis savait que ce discours sur l'inutile sainteté le visait.

Il se leva. Pierre lui lança un regard et dit :

— Reste.

Le tzarévitch se rassit docilement et baissa les yeux, d'un air hypocrite dont il eut lui-même conscience.

Fédoska était en train ; excité par l'attention du tzar qui avait tiré un calepin et prenait des notes pour de futurs décrets, il proposait sans cesse de nouvelles mesures, soi-disant pour l'amélioration des couvents ; le tzarévitch croyait que c'était plutôt pour l'anéantissement complet des couvents en Russie.

— Installer dans les couvents d'hommes des hôpitaux réglementaires pour les dragons en retraite, et, en outre, des écoles d'arithmétique et de géométrie ; dans les couvents de femmes, des maisons d'éducation pour les enfants illégitimes ; les nonnes gagneraient leur vie en fournissant de la toile aux manufactures.

Le tzarévitch s'efforçait de ne pas écouter ; mais des paroles détachées lui arrivaient comme des appels impérieux :

— Réduire le plus possible la vente du miel et de l'huile dans les églises. Interdire d'allumer des cierges devant les icones placées en dehors des églises. Ne plus exhiber de reliques. Ne plus inventer de miracles. Arrêter les mendiants et les faire battre sans pitié.

Les volets, aux fenêtres, tremblèrent sous la poussée du vent. La pièce fut traversée d'un souffle qui agita la flamme des bougies. On aurait dit qu'une innombrable force ennemie assiégeait la maison et allait l'envahir. Et Alexis percevait dans les paroles de Fédoska cette même force mauvaise, cette tempête venant de l'occident.

Dans la seconde pièce, il y avait au mur des tentures de laine ; des glaces entre les fenêtres ; des candélabres avec des bougies de cire. Sur une estrade, des musiciens s'escrimaient avec des trompettes assourdissantes. Le plafond, orné d'un tableau allégorique, *Voyage à l'île de l'Amour,* était si bas que les Amours nus, aux cuisses et aux mollets gras, touchaient presque les perruques.

Les dames, dans l'intervalle des danses, restaient muettes sur leurs chaises, à s'ennuyer ; en dansant, elles sautaient comme des poupées à ressorts ; elles répondaient par monosyllabes, s'effarouchaient des compliments. Les jeunes filles ne quittaient pas leurs mères ; et celles-ci semblaient vouloir dire : « Nous aurions eu moins de chagrin à jeter nos filles dans la rivière qu'à les conduire dans les assemblées. »

Wilim Ivanovitch Mons faisait des compliments

traduits de quelque livre allemand à Nastenka, cette fillette éprise d'un officier de marine et qui, lors de la fête de Vénus, pleurait en lisant un billet doux.

— A force de vous voir souvent, bel ange, j'éprouve un tel désir de vous mieux connaître que je ne puis désormais cacher ce souhait, mais vous l'expose avec le respect qui vous est dû. Je désire ardemment, ma dame, que vous trouviez en moi une personne habile, qui, par ses manières et ses discours agréables, vous convienne parfaitement ; mais, puisque la nature ne m'a pas accordé ce plaisir, daignez vous contenter de ma dévotion et de mes services...

Nastenka n'écoutait pas ; le bruit monotone des paroles l'endormait. Plus tard, elle se plaignit à sa tante de son cavalier :

— C'est en russe qu'il parle, dirait-on ; mais que je meure si j'y comprends quelque chose !

Iouchka Proscourov, secrétaire de l'ambassadeur français, avait longtemps habité Paris et y était devenu M. George. Petit maître et galant homme, il chanta une chansonnette à la mode où il était question du perruquier Frison et de la fille Dodun :

La Dodun dit à Frison :
Coiffez-moi avec adresse.
Je prétends avec raison
Inspirer de la tendresse.
Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi !

Il déclama aussi des vers en russe, sur le charme de la vie parisienne :

Beau séjour, cher rivage de la Seine,
Où les manières campagnardes n'osent se faire voir,
Puisque tout y est noble,
Ce lieu est la patrie des dieux.
Je ne saurais l'oublier,
Tant que je serai sur terre.

Les vieux boyards moscovites, hostiles aux nouvelles coutumes, se tenaient à l'écart; ils se chauffaient et ils échangeaient des allusions et des devinettes.

— Comment te plaît leur vie pétersbourgeoise?

— Qu'elle aille au diable! Je ne me reconnais plus dans tous ces compliments, ces révérences, ces mets étrangers...

— Que faire, frère? On ne peut sauter au ciel ni s'enfouir en terre.

Mons chuchotait à l'oreille de Nastenka une chanson nouvelle :

Sans amour ni passion,
Les jours sont désagréables.
Il faut soupirer afin que les douceurs
De l'amour soient dorées.
A quoi bon vivre,
Si l'on n'aime point?

Tout à coup, elle s'imagina que le plafond croulait, que les Amours nus lui tombaient sur la tête.

Elle poussa un cri. Wilim Ivanovitch la rassura : c'était le vent; il agitait la toile du tableau clouée au plafond et la gonflait comme une voile. De nouveau, les volets tremblèrent, et, cette fois-ci, tout le monde se retourna avec effroi.

Mais la musique entama une polonaise, et les couples se mirent à tourner. Le bruit de la tempête fut étouffé par la musique. Seuls, les vieillards frileux qui se chauffaient autour du poêle écoutaient chanter le vent dans la cheminée et soupiraient et hochaient la tête; dans les bruits de la tempête, de plus mauvais augure encore à travers la musique, ils entendaient ces mots : « Le malheur viendra de la mer, le maléfice de l'eau. »

Pierre continuait sa causerie avec Fédoska ; il l'interrogeait sur l'hérésie des iconoclastes moscovites, Fomka, le barbier, et Mitka, le médecin.

Les deux hérétiques, dans leurs sermons, s'autorisaient du récent décret du tzar : « Aujourd'hui, disaient-ils, on est, grâce à Dieu, libre à Moscou; chacun peut choisir une religion et y croire. »

— D'après leur doctrine, à Fomka et à Mitka, dit Fédos avec un sourire ambigu qui ne permettait pas de décider s'il blâmait l'hérésie ou s'il lui trouvait du bon, la véritable foi est fondée sur les Écritures et se fait reconnaître par les bonnes actions et non par les miracles. Il est possible de faire son salut quelle que soit la foi que l'on professe. L'apôtre a dit : *Le juste est toujours aimable à Dieu.*

— Très logique, remarqua Pierre.

Le sourire subtil du moine s'était reflété sur le visage du tzar : ces deux hommes se comprenaient.

— Et les icones, disent-ils, sont des idoles, l'œuvre des mortels, continua Fédos. Comment des planches peintes pourraient-elles opérer des miracles ? Jetez une

icone dans le feu, elle brûlera comme tout autre morceau de bois. Ce n'est pas les icones, mais Dieu qu'il faut saluer. Qui donc aurait doué les saints, dans le ciel, de si longues oreilles qu'ils pussent entendre les prières des humains? Si quelqu'un tuait un homme, disent-ils, le père du défunt pourrait-il aimer le couteau ou le gourdin qui a servi au meurtre? De même Dieu ne peut aimer le bois de la croix sur laquelle son fils fut crucifié. Et la Vierge, demandent-ils, à quel propos la vénérez-vous tant? Elle est semblable à un simple sac rempli de pierres précieuses et de perles; lorsque ce sac est vidé de son trésor, quel prix a-t-il par lui-même?... Ils épiloguent aussi de l'Eucharistie : comment le Christ pourrait-il être partout divisé et mangé pendant les messes, lorsqu'il y en a d'innombrables sur toute la terre en la même heure? Et comment le pain peut-il se transformer en la chair du Christ, par la seule force des prières du pope? Les popes sont parfois ivrognes, débauchés, de véritables scélérats. Cela est impossible et nous donne de grands doutes : on n'a qu'à flairer, c'est l'odeur du pain; de même, le sang, d'après le témoignage de nos sens, n'est que du vin rouge...

— Il ne nous convient pas, à nous autres orthodoxes, d'écouter ces divagations hérétiques! observa Pierre.

Fédoska se tut, mais sourit avec plus d'insolence et de méchanceté.

Le tzarévitch leva les yeux et regarda son père à la dérobée. Il lui sembla que Pierre était troublé : il

ne souriait plus; l'expression de son visage était sévère, presque irritée et en même temps éperdue... Ne venait-il pas de donner raison lui-même aux hérétiques ? Ayant accepté la base de leur doctrine, comment ne pas accepter les conclusions ? C'est facile d'interdire, c'est moins facile de réfuter ! Le tzar était intelligent, mais le moine ne l'était pas moins et c'était le moine qui, comme un méchant guide, conduisait le tzar vers un abîme.

Ainsi songeait Alexis ; et le sourire subtil de Fédoska se reflétait maintenant sur le visage du tzarévitch. Lui aussi comprenait Fédoska.

— Il n'y a pas à s'étonner de Fomka et de Mitka, dit tout à coup Mikhaïlo Petrovitch Abramov, rompant le silence pénible. Telle musique, telle danse ; où conduit le berger vont les brebis.

Il regarda fixement Fédoska. L'autre comprit l'allusion et siffla de rage comme un serpent.

Au même instant, les volets tremblèrent comme frappés par des milliers de mains ; puis il y eut un gémissement, un hurlement, un sanglot qui se prolongea en s'éloignant et mourut au loin. La force ennemie s'apprêtait à un assaut, voulait pénétrer dans la maison.

Devière sortait, tous les quarts d'heure, demander des nouvelles. Elles étaient mauvaises. La Mia et la Fontankaïa avaient débordé. Toute la ville était en panique.

Antoine Manouïlovitch perdait la tête. Maintes fois il s'approcha du tzar ; il le regardait dans les yeux,

tâchait de se faire remarquer de lui ; mais Pierre, tout à la causerie, ne lui prêtait pas d'attention. Enfin, avec une audace désespérée, Devière se pencha vers l'oreille du tzar et balbutia :

— Votre Majesté ! l'eau...

Pierre se retourna en silence et, d'un mouvement rapide, involontaire peut-être, il lui frappa la joue. Devière n'éprouva qu'une forte douleur physique, à laquelle ni honte ni indignation ne se mêlèrent : il était accoutumé à ces traitements.

— Il est flatteur, disaient les oisillons de Pierre, d'être frappé par ce tzar qui frappe et récompense dans la même minute.

Pierre, comme si de rien n'était, se tourna vers Abramov et lui demanda pourquoi l'ouvrage de l'astronome Huyghens, *Vue de l'univers ou opinion sur les globes terrestro-célestes*, n'était point encore publié.

Mikhaïlo Pétrovitch se troubla un instant, mais reprit aussitôt son assurance et, regardant le tzar bien en face, répondit avec fermeté :

— Ce livre est impie ; il fut écrit non point avec de l'encre, mais avec un tison d'enfer, et mérite uniquement d'être brûlé.

— Qu'est-ce qu'il enseigne de si impie ?

— La marche de la terre autour du soleil y est affirmée, et l'existence de plusieurs mondes. Tous ces mondes sont des terres semblables à la nôtre ; il s'y trouve des hommes, des champs, des plaines, des animaux, comme chez nous. Sournoisement il glorifie

la nature, insinuant que la vie est spontanée. Tandis que le Créateur-Dieu n'existerait pas.

Une discussion commença. Le tzar démontrait que « le plan de Copernic explique clairement et facilement tout ce qui concerne les planètes ».

Sous la protection du tzar et de Copernic, on émit des idées de plus en plus audacieuses.

— Aujourd'hui, toute la philosophie est mécanique ! déclara soudain le conseiller de l'Amirauté, Alexandre Vasiliévitch Kikine. On croit que l'univers dans son immensité est tel qu'une montre dans sa petitesse, et que tout s'y fait par un mouvement préétabli, qui provient de l'ordonnance des atomes. Le même mécanisme se retrouve partout.

— Folle sagesse des athées ! Base pourrie et chancelante de la raison ! s'écriait Abramov épouvanté.

Mais personne ne l'écoutait plus.

Tous s'efforçaient de se dépasser l'un l'autre en savoir :

— Le très ancien philosophe Dicéarque écrivait que l'essentiel de l'homme c'est le corps, et que l'âme n'est qu'un accident, un mot vide sans signification aucune, dit le vice-chancelier Chafirov.

— Le microscope a fait voir dans la semence de l'homme des animaux semblables aux grenouilles et aux têtards, déclara Iouchka Proskourov, avec une telle malignité que sa pensée fut évidente : l'âme n'existait pas.

Mais, à l'exemple des petits maîtres parisiens, il possédait « une petite philosophie » ; il l'exposait avec

la même galanterie qu'il mettait à chanter : « Tignonnez, tignonnez, bichonnez-moi ».

— Selon Leibnitz, nous sommes des machines hydrauliques pensantes. L'huître est plus bête...

— Eh ! pas plus bête que toi ! observa quelqu'un.

Mais Iouchka continuait, imperturbable :

— L'huître est plus bête, puisqu'elle a l'âme attachée à sa coquille ; elle n'aurait que faire de cinq sens. Mais il se peut que, dans d'autres mondes, existent des êtres ayant dix sens et plus, infiniment supérieurs à nous ; ils admirent Newton et Leibnitz comme nous admirons les singes et les araignées...

Le tzarévitch écoutait et il lui semblait que cette conversation agissait sur ses idées comme le dégel pétersbourgeois sur la glace : tout s'en allait à la dérive, fondait, pourrissait, se transformait en boue fétide au souffle du vent occidental. Le doute de tout, la négation de tout, sans regret, sans frein, croissait comme l'eau dans la rivière gonflée par le vent et menaçant d'inonder.

— Assez plaisanter ! dit Pierre en se levant. Celui qui ne croit pas en Dieu est un fou ou bien un imbécile. L'homme clairvoyant découvre Dieu dans ses œuvres. Tandis que les athées sont la honte de leur patrie et ne doivent point y être tolérés, parce qu'ils ébranlent les lois sur lesquelles est fondé le serment qu'on prête aux autorités.

— La source d'iniquité, glissa Fédoska, n'est-elle point dans un zèle hypocrite plus que dans l'athéisme, puisque les athées eux-mêmes prétendent que la reli-

gion doit être enseignée au peuple. Sinon, disent-ils, le peuple négligerait les autorités.

Maintenant tout le pavillon tremblait sans répit sous la poussée de la tempête. Mais on n'y prenait plus garde. Le visage du tzar était tranquille et sa tranquillité se communiquait aux autres.

Quelqu'un prétendit que le vent avait changé et qu'on pouvait s'attendre à voir baisser l'eau.

— Vous voyez? dit Pierre, content. Il n'y a rien à craindre. Le baromètre ne trompe pas.

Il passa dans l'autre pièce et prit part aux danses.

Lorsque le tzar était gai, il entraînait tout le monde par sa gaieté. En dansant, il sautait, frappait des talons, faisait des cabrioles avec tant d'entrain que les plus paresseux avaient envie de danser.

Dans la contredanse anglaise, la dame qui se trouvait au premier couple devait inventer une nouvelle figure. La princesse Tcherkasky embrassa son cavalier Pierre Andréévitch Tolstoï et lui tira la perruque sur le nez, ce que durent répéter après elle toutes les autres dames à l'égard de leurs cavaliers. Ceux-ci étaient tenus de ne point bouger. On riait, on jouait comme des écoliers. Et Pierre était le plus gai de tous.

Seuls les vieillards restaient dans leur coin, à écouter le vent; ils chuchotaient et soupiraient, en hochant la tête.

— La danse effrénée des femmes, dit l'un, qui s'inspirait des anciens livres des Pères de l'Église, éloigne de Dieu les hommes et les précipite en Enfer.

Ceux qui rient pleureront éternellement sans espoir ; les danseurs seront suspendus par le nombril.

Le tzar s'approcha des vieux et les invita à se mêler aux danseurs. Ils refusèrent en vain, alléguant leur inaptitude et diverses maladies — courbatures, oppression, goutte ; — le tzar insistait et n'acceptait aucune excuse.

On joua un « gross vater » solennel et comique. Les vieillards, qu'on avait à dessein munis de dames jeunes et espiègles, se mouvaient à peine, trébuchaient, s'embrouillaient et embrouillaient les autres ; mais, lorsque le tzar les eut menacés d'un verre d'eau-de-vie poivrée en guise d'amende, ils se trémoussèrent à l'égal des plus jeunes. Par contre, lorsque la danse fut terminée, ils tombèrent sur des chaises, à demi morts de fatigue, gémissants et maugréants.

Ils n'avaient pas eu le temps de se reposer, que le tzar commençait une autre danse, plus difficile, « la danse des chaînes ». Trente couples, reliés par des mouchoirs, suivaient un musicien, petit homme bossu, qui sautait avec son violon.

On parcourut d'abord les deux salles du pavillon ; puis on pénétra par la galerie dans le corps principal du bâtiment ; et, de pièce en pièce, d'escalier en escalier, de chambre en chambre, la sarabande se précipitait, criant, hurlant, sifflant et riant. Le bossu grinçait du violon et sautait éperdument, faisant des grimaces de possédé. Le tzar le suivait avec une dame, et tous les autres venaient ensuite. Le bossu les conduisait tous, liés les uns aux autres ; et le tzar géant

semblait lui-même obéir aux caprices du petit démon.

Comme on regagnait le pavillon, on vit dans la galerie des gens qui accouraient. Ils agitaient les mains et criaient épouvantés :

— L'eau ! l'eau ! l'eau !

Les premiers couples s'arrêtèrent ; les suivants, lancés, les heurtaient. Tout se mêla. On se bousculait, on tombait, on tirait et on déchirait les mouchoirs qui liaient les mains. Les hommes juraient, les femmes glapissaient. La majeure partie — dont le tzar — rebroussa chemin et rentra dans la grande maison. L'autre groupe, plus près du pavillon, voulut faire de même ; mais, avant qu'il fût au milieu de la galerie, le volet d'une fenêtre trembla et s'effondra ; des éclats de verre volèrent et l'eau pénétra en jet tumultueux. En même temps, l'air comprimé dans les sous-sols soulevait le plancher, le faisait éclater avec un bruit de détonation.

Pierre, de l'autre bout de la galerie, criait aux retardataires :

— Arrière, dans le pavillon ! N'ayez crainte. J'enverrai des bateaux.

On n'entendit pas ses paroles, mais on comprit les gestes et on s'arrêta.

Deux personnes couraient encore sur le plancher inondé. L'une était Fédoska. Il avait presque atteint la porte où Pierre l'attendait, lorsqu'une planche céda : Fédoska s'enfonça. Une grosse Hollandaise, les jupes relevées, sauta par-dessus la tête du moine ; les bas

rouges effleurèrent le bonnet noir. Le tzar s'élança au secours de Fédos ; il le prit par les épaules, le retira et l'emporta dans ses bras comme il eût fait d'un enfant. Le moine tremblait et secouait les ailes noires de son manteau, d'où l'eau dégouttait.

Le bossu au violon avait atteint, lui aussi, le milieu de la galerie. Il sombra, disparut, puis remonta et se mit à nager. Mais le toit s'effondra juste au-dessus de sa tête et le couvrit de décombres.

Alors les quelques personnes qui restaient, une dizaine à peu près, se virent finalement retranchées du bâtiment principal et s'élancèrent dans le pavillon, leur dernier refuge.

Mais, ici encore, l'eau gagnait. On entendait le bruit des vagues sous les fenêtres. Les volets gémissaient, prêts à se détacher des gonds. L'eau pénétrait par les carreaux cassés, par les fentes ; elle s'infiltrait ou giclait, coulait le long des murs, formait des flaques.

Presque tous perdirent la tête. Seuls Pierre Andréévitch Tolstoï et Wilim Ivanovitch Mons gardaient leur présence d'esprit. Ils découvrirent une petite porte dissimulée par un rideau. Derrière il y avait un escalier conduisant au grenier. Tous s'y précipitèrent. Les cavaliers les plus galants, maintenant que la mort menaçait, oublièrent les dames ; ils les poussaient, devenaient grossiers ; chacun ne pensait qu'à soi.

Il faisait noir dans le grenier. On se fraya un chemin à tâtons parmi les poutres, les planches, les

tonneaux vides et les caisses ; on se blottit dans un coin quelque peu protégé du vent par la cheminée encore chaude du poêle, et l'on resta ainsi dans l'obscurité, hébété de frayeur. Les dames, en minces toilettes de bal, claquaient des dents. Enfin, Mons décida de redescendre pour chercher du secours.

En bas, les palefreniers, de l'eau jusqu'aux genoux, introduisaient dans la salle les chevaux qui avaient failli se noyer dans l'écurie. Les museaux des bêtes se reflétaient dans les glaces. Au plafond flottaient et s'agitaient les lambeaux du *Voyage à l'île de l'Amour*. Les Amours nus se démenaient dans une terreur mortelle. Mons distribua de l'argent aux palefreniers. Ceux-ci lui procurèrent une lanterne, de l'eau-de-vie et quelques touloupes en peau de mouton. Il apprit que le pavillon était maintenant sans issue : la galerie était détruite, la cour inondée ; les palefreniers eux-mêmes devraient monter au grenier ; on attendait des bateaux qui ne venaient pas. Plus tard, on sut que les chaloupes envoyées par le tzar n'avaient pu aborder au pavillon : la cour était entourée d'une grille haute et l'unique porte bloquée par des décombres.

Mons remonta vers les réfugiés. Le pavillon tremblait comme un vaisseau qui va sombrer. L'ouragan arrachait les tuiles, courait sur le toit comme un troupeau de bêtes ou sifflait comme quelque gigantesque oiseau. Par moments, il semblait vouloir arracher le toit et emporter ces gens. Dans les voix de la tempête, on croyait entendre les gémissements des

mourants. On attendait de minute en minute que toute la ville s'effondrât.

La peur causa à la femme du résident danois (elle était enceinte) d'épouvantables coliques, de sorte qu'elle criait comme si on l'égorgeait.

Iouchka Proskourov priait : « Notre petit père Nicolas miraculeux ! Serge très saint ! sauvez-nous ! » On ne reconnaissait plus en lui le libre penseur de tout à l'heure, qui expliquait que l'âme n'existe pas.

Mikhaïlo Pétrovitch Avramov avait peur, lui aussi; mais il exultait d'une joie méchante :

— On ne discute pas Dieu. Son courroux est juste. Il détruira cette ville comme il a détruit Sodome et Gomorrhe. Dieu a jeté un coup d'œil sur la terre et il l'a vue pourrie, puisque chaque créature suit un chemin d'iniquité, sur la terre. Et le Seigneur Dieu a dit : *Il faut que toute créature périsse. J'enverrai le déluge et je détruirai tout ce qui existe.*

A entendre ces prophéties, les réfugiés éprouvaient une terreur nouvelle et inconnue, comme si la fin du monde approchait.

Une lueur brilla dans la lucarne sur le ciel noir. On entendit des cloches à travers le bruit de l'ouragan. Les palefreniers dirent que c'étaient les maisons des ouvriers et les magasins de câbles qui brûlaient, dans le quartier de l'Amirauté. Malgré l'abondance de l'eau, l'incendie, par ce vent, était effrayant : des bûches embrasées étaient chassées vers la ville qui pouvait, à chaque instant, prendre feu de tous les côtés. Elle était menacée par deux éléments : l'eau et

le feu. La prophétie qui annonçait que Pétersbourg périrait s'accomplissait...

A l'aube, la tempête se calma. Dans le jour gris, les cavaliers à perruques couvertes de poussière et de toiles d'araignée, les dames en robes rondes et paniers « à la manière de Versailles » et peaux de moutons, le visage bleu de froid, semblaient des spectres.

Mons mit la tête à la lucarne et vit un lac démesuré à la place où était la ville. Ce lac s'agitait; il bouillonnait, non seulement à la surface, mais jusqu'au fond, comme l'eau dans une chaudière. Ce lac c'était la Néva, plus bigarrée que le ventre d'un serpent, jaune, brune, noire, tachetée de blanc, fatiguée mais encore furieuse, effrayante sous le ciel effrayant, gris et bas.

Au gré des vagues flottaient des bateaux brisés, des barques renversées, des poutres, des planches, des toits, des squelettes entiers de maisons, des arbres déracinés, des cadavres d'animaux.

Les vestiges de vie humaine, tours, flèches, coupoles, toits de bâtiments submergés, paraissaient misérables au milieu de l'élément triomphant.

Mons aperçut au loin, sur la Néva, en face de la forteresse Pierre-Paul, quelques galères à rames et des bateaux. Il ramassa sur le plancher du grenier une longue gaule à chasser les pigeons, y attacha le foulard rouge de Nastenka et brandit à travers la lucarne ce drapeau improvisé; il fit des signaux de détresse. Un bateau commença d'approcher, traversant la Néva en large, vers le pavillon.

Pierre avait travaillé toute la nuit sans repos; il sauvait les hommes du feu et de l'eau. Il escaladait les maisons en flammes comme un simple pompier; ses cheveux furent brûlés, une poutre fumante faillit l'écraser. Il restait dans l'eau jusqu'à la ceinture et grelottait en aidant à retirer des caves les misérables effets des pauvres. Il souffrait avec tous, il consolait. Partout où il apparaissait, on travaillait avec tant d'entrain et d'union qu'on domptait l'eau et la flamme.

Le tzarévitch était dans le même bateau que son père; mais, dès qu'il voulait se rendre utile, Pierre refusait son aide avec dédain.

Lorsque l'incendie fut éteint et que l'eau se mit à diminuer, le tzar songea qu'il était temps de retourner auprès de sa femme. Elle avait été, toute la nuit, mortellement inquiète de Pierre. En chemin, il désira s'approcher du Jardin d'Été, pour voir les dégâts causés par l'eau.

La galerie, le long de la Néva, était à moitié détruite; mais la Vénus était intacte. Le socle demeurait sous l'eau, de sorte que la déesse se dressait sur les vagues, non plus bleues et douces comme celles qui lui avaient donné le jour, mais terribles, sombres, lourdes comme celles du Styx.

A ses pieds, quelque chose de noir gisait. Pierre prit une lunette d'approche et distingua une forme humaine. Par décret du tzar, une sentinelle veillait jour et nuit sur la précieuse statue. N'osant fuir, malgré l'inondation, le soldat s'était hissé sur le

socle, il s'était blotti contre les jambes de Vénus qu'il embrassait et, raidi de froid, à moitié mort de fatigue, il était resté ainsi toute la nuit.

Le tzar se hâta de le secourir. Debout près du gouvernail, il dirigeait la barque contre les vagues et le vent. Tout à coup, une lame énorme surgit ; elle rejaillit en écume, cingla le flanc de l'embarcation, l'inclina comme pour la renverser. Mais Pierre était un habile pilote. Les pieds rivés à la poupe, il appuya de tout le poids de son corps sur le gouvernail. Il eut raison des vagues en fureur et nagea droit au but.

Le tzarévitch regarda son père et se rappela soudain ce que lui avait dit, à un banquet, son maître Viazemsky :

— Fédos, naguère, chantait avec des chantres devant ton père : « Où Dieu le veut, l'ordre de la nature est vaincu », et d'autres versets semblables. C'était par flatterie ; le tzar aime qu'on le compare à Dieu et il ne songe pas que non seulement Dieu, mais encore les démons peuvent vaincre les éléments ; il y a des miracles démoniaques.

En simple veste de matelot, en hautes bottes, les cheveux au vent, — une rafale venait de lui enlever son chapeau, — le gigantesque pilote contemplait la ville inondée. Ni terreur, ni pitié sur son visage tranquille et ferme, taillé, eût-on dit, dans la pierre. Cet homme avait quelque chose de surhumain : il commandait aux hommes et aux éléments comme le Destin. Les hommes s'inclineraient, le vent tomberait, les vagues se retireraient et de nouveau la ville serait

là où il avait ordonné qu'elle fût. « L'ordre de la nature est vaincu, lorsqu'il le veut. »

« Qui est-ce qui le veut ? se demandait le tzarévitch, Dieu ou le démon ? »

Peu de jours après, lorsque Pétersbourg eut repris son aspect ordinaire et que les traces de l'inondation eurent presque disparu, Pierre écrivit une épitre plaisante à l'un de ses oisillons :

« La semaine dernière, le vent ouest-sud-ouest amena une inondation, comme on n'en avait jamais vu, dit-on. Dans mes appartements, l'eau avait vingt et un pouces d'épaisseur. Dans le jardin et dans la rue, sur la rive opposée, les bateaux circulaient librement. Et c'était drôle de voir les gens, hommes et femmes, perchés sur les arbres ou les toits des maisons, comme au temps du déluge. L'inondation, bien que très forte, n'a pas causé de grands dégâts. »

La lettre était écrite « du Paradis ».

II

Pierre tomba malade. Il avait pris froid lors de l'inondation, quand, dans l'eau jusqu'à mi-corps, il retirait des sous-sols l'avoir des misérables. D'abord il négligea de se soigner, il resta sur pied ; mais, le 15 novembre, il dut s'aliter et le médecin de la

cour, Blumentrost, déclara que la vie du tzar était en danger.

Ces jours étaient décisifs pour le tzarévitch : son sort en dépendait. Le 28 octobre, après l'enterrement de la princesse royale, Pierre vint à la maison de son fils pour le repas funèbre. Il lui remit une lettre — « déclaration à mon fils » — où il exigeait que le tzarévitch s'amendât, sans quoi il le menaçait d'une grande fureur et le déshéritait.

— Je ne sais qu'entreprendre, disait le tzarévitch à ses amis ; dois-je me faire mendiant et me cacher quelque temps avec des mendiants ? dois-je aller dans un couvent et rester avec les moines ? ou bien dois-je fuir dans un autre pays où l'on donne l'hospitalité aux émigrants et où on ne les livre pas ?

— Fais-toi moine, répondait le conseiller de l'Amirauté Alexandre Kikine, ancien confident d'Alexis. Le bonnet des moines n'est pas cloué sur leur tête : on peut l'ôter, plus tard. Tu auras, en attendant, paix et tranquillité.

— Une fois déjà, je t'ai sauvé de l'échafaud où ton père te mettait, déclara le prince Vassily Dolgorouky. Maintenant tu peux te réjouir, tu es à l'abri de tout. Écris mille lettres de renonciation, s'il le faut ; nous avons du temps devant nous. Le vieux proverbe dit bien : *Le colimaçon s'est mis en marche, mais il n'est pas près d'arriver*. Ce n'est pas un contrat avec caution, que tu signeras.

— Tu as raison de ne pas vouloir l'héritage, disait en manière de consolation le prince Ioury Trou-

betzkoï ; les larmes ne coulent-elles pas à travers l'or ?

Avec Kikine, le tzarévitch débattait souvent un projet de fuite à l'étranger, « où il vivrait simplement, à l'écart, se reposant ».

— S'il le faut, conseillait Kikine, va donc à Vienne, chez le césar. Il ne te livrera point. Le césar a déclaré qu'il te recevrait paternellement. Ou bien encore va chez le pape ou chez le roi de France. Là-bas, des rois mêmes trouvent protection, et tu ne gênerais personne.

Le tzarévitch recevait les conseils, mais ne se décidait à en suivre aucun et vivait au jour le jour, attendant « que la volonté de Dieu se révélât ».

Soudain tout changeait. La mort de Pierre allait jeter la perturbation non seulement en Russie, mais dans le monde entier. Celui qui, la veille encore, souhaitait de se cacher parmi des mendiants pouvait demain être appelé à régner.

Des amis inattendus entourèrent le tzarévitch. Ils se réunissaient pour chuchoter :

— Attendons ce qui adviendra.

— La destinée se révélera.

— Nous aussi, nous verrons de beaux jours.

— Les souris traîneront au cimetière le cadavre du chat.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre, le tzar se sentit si mal qu'il fit appeler son confesseur, l'archimandrite Fédos, se confessa et communia. Catherine et Menchikov ne quittaient plus la chambre du malade.

Les résidents des cours étrangères, les ministres russes et les sénateurs couchèrent dans le Palais d'Hiver. Lorsque, au matin, le tzarévitch vint prendre des nouvelles, le tzar ne le reçut pas ; mais, au silence de la foule qui s'écartait pour lui livrer passage, aux saluts serviles, aux regards guetteurs, à la pâleur de tous et particulièrement de sa belle-mère et du prince Menchikov, Alexis comprit qu'une chose qui lui avait toujours semblé lointaine et presque impossible se préparait. Son cœur défaillit ; il perdit le souffle, sans qu'il sût s'il éprouvait de la joie ou de la terreur.

Il alla voir Kikine, le soir du même jour, et s'entretint longtemps avec lui sans témoins. Kikine demeurait au bout de la ville en face du faubourg d'Okhtène. De là, le tzarévitch retourna directement chez lui.

Le traîneau glissait rapidement par le bois désert et les larges rues, désertes également, pareilles à des clairières, avec leur double rangée de maisons sombres, à moitié couvertes de neige. Il n'y avait pas de lune ; mais l'air était imprégné de rayons lunaires, brillants comme des aiguilles. La neige ne tombait pas d'en haut, mais tourbillonnait au vent, s'élevait en trombes, s'éparpillait en fumée. La claire tempête lunaire jouait, écumait dans le ciel d'un bleu trouble, comme le vin dans une coupe.

Le tzarévitch aspirait joyeusement l'air glacé. Il exultait ; dans son âme, une claire tempête jouait aussi, folle, ivre et enivrante. Et, comme la lune se cachait derrière la tempête, derrière la joie qu'il

éprouvait se cachait une pensée qu'il n'osait voir. Elle l'enivrait, l'effrayait et l'égayait.

Dans les carreaux couverts de givre des maisons, sous les stalactites de glace, de petites lumières brûlaient comme des yeux ivres sous d'épais sourcils. « Peut-être, songea-t-il en les voyant, qu'en ce moment on boit à ma santé, à l'*espoir de la Russie !* » Et sa joie augmenta encore.

Chez lui, il s'assit près du feu, où des tisons brûlaient faiblement, et ordonna à son valet de chambre Afanacitch de préparer un punch. La pièce était obscure ; on n'apporta pas de bougies : Alexis aimait la pénombre. Au reflet rose des tisons, palpita tout à coup le cœur bleu de l'alcool en flammes. La claire tempête mettait son œil bleu à la vitre tendue de transparentes fleurs de givre ; et, derrière cet œil, devait palpiter aussi une flamme vivante, démesurée, ivre.

Alexis dit à Afanacitch sa conversation avec Kikine : c'était le plan d'une conspiration, pour le cas où Alexis devrait fuir. A la mort du tzar, qui ne devait tarder, — « le tzar est épileptique et ne peut faire de vieux os », — Alexis reviendrait de l'étranger. Les ministres, les sénateurs — Tolstoï, Golovkine, Chafirov, Apraksine, Strechnev, Dolgorouky, — tous étaient de ses amis, tous le soutiendraient : Bauer en Pologne, l'archimandrite de Pestchersk en Ukraine, Chérémetiev à l'armée principale.

— Toute la frontière d'Europe serait à moi...

Afanacitch écoutait, de son air habituel, taciturne

et têtu ; il semblait dire : « C'est fort beau, tout cela, mais c'est aussi fort douteux ».

— Et Menchikov? demanda-t-il, lorsque Alexis eut fini.

— Menchikov sera empalé !

Le vieux hocha la tête :

— Pourquoi parler avec cette témérité, tzarévitch? Si quelqu'un écoutait et te dénonçait?... Ne médis pas du prince, dans ton for intérieur, ne médis pas du riche, dans ta chambre close : un oiseau pourrait passer et te livrer...

— Eh ! te voilà parti !... dit le tzarévitch avec un geste ennuyé.

Mais sa gaieté persistait.

Afanacitch se fâcha.

— Je dis la vérité ! Vante ton rêve lorsqu'il est accompli. Tu bâtis des châteaux en Espagne, tzarévitch. Tu es confiant, et l'on te trompe. Judas Tolstoï et Kikine l'Athée sont des traîtres ! Sois sur tes gardes. Tu n'es pas le premier qu'ils vendraient.

— Je me moque de tous, pourvu que j'aie le clergé pour moi ! s'écria le tzarévitch. Quand mon père ne sera plus, je dirai un mot aux archevêques ; les archevêques le diront aux prêtres, les prêtres à leurs ouailles. Alors, qu'on le veuille ou non, je serai tzar !

Le vieux se taisait, méfiant.

— Pourquoi ne parles-tu pas? demanda Alexis.

— Que pourrais-je dire, tzarévitch? Ne t'en déplaise, je ne puis te conseiller de fuir.

— Pourquoi ?

— Parce que, si cela réussit, tant mieux ; si cela ne réussit pas, c'est encore contre moi que tu te fâcheras. J'ai déjà reçu pas mal de coups. Je suis un être obscur, sans défense...

— Prends garde, Afanacitch, de ne rien dire à personne. Kikine et toi êtes seuls au courant. Si même tu parlais, on ne te croirait pas ; je nierais et l'on te mettrait à la torture.

Ceci n'était qu'une plaisanterie du tzarévitch, qui voulait taquiner le vieillard.

— Eh quoi ! seigneur, lorsque tu seras tzar, tu menaceras de la torture tes fidèles serviteurs ?

— N'aie crainte, Afanacitch ! Si jamais je suis tzar, je saurai vous satisfaire... Mais je ne serai pas tzar, ajouta-t-il tout bas.

— Tu le seras ! Tu le seras ! riposta le vieux avec tant de conviction que, de nouveau, Alexis haleta de joie.

Un bruit de grelots, le grincement d'un traîneau sur la neige, des hennissements de chevaux et des voix humaines se firent entendre du dehors. Alexis échangea un regard avec Afanacitch : qui pouvait venir si tard ? un envoyé du palais, peut-être ?...

Afanacitch courut à l'antichambre. L'archimandrite Fédos était là. Le tzarévitch, à sa vue, s'imagina que le tzar était mort et pâlit à tel point que, malgré l'obscurité, le moine s'en aperçut et, tout en lui donnant sa bénédiction, sourit.

Lorsqu'ils furent seuls, Fédos s'installa en silence

près du feu, en face du tzarévitch ; il le regardait toujours avec un imperceptible sourire, se chauffait les mains au-dessus des tisons, étendant puis courbant ses doigts crochus comme des griffes.

— Eh bien ! comment va mon père ? dit enfin Alexis.

— Mal, soupira le moine, si mal que nous gardons peu d'espoir de le sauver.

Le tzarévitch fit le signe de la croix.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

— Nous avons un homme tel qu'un cèdre du Liban, continua Fédos sur un ton de mélopée ; on passe, et voilà qu'il n'est plus. Son âme le quitte et retourne à sa patrie première ; et toutes ses pensées périssent avec lui...

Tout à coup il s'interrompit, approcha son minuscule visage du visage d'Alexis et chuchota très vite, d'une façon insidieuse :

— Dieu patiente longtemps, mais finit par frapper rude. La maladie mortelle du tzar vient de son ivrognerie, de sa débauche. C'est aussi la vengeance de Dieu contre celui qui attente au clergé et veut détruire les couvents. Tant que durera la tyrannie contre l'Église, on ne verra rien de bon. Quelle est cette religion chrétienne ? C'est plutôt la religion des Turcs ; mais, chez les Turcs eux-mêmes, il y a moins d'abominations. L'empire russe est perdu !

Le tzarévitch n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais vous, les évêques, directeurs de l'Église russe, à quoi songez-vous ? A qui serait-ce de veiller

sur l'Église, si ce n'était à vous? prononça-t-il, regardant Fédoska bien en face.

— Eh! tzarévitch, quels directeurs sommes-nous? Les évêques sont si relâchés qu'on les pousse où l'on veut qu'ils aillent. Ils glorifient ceux dont ils escomptent des bénéfices. Ils sont prêts à toutes les contradictions. Ce n'est pas des prêtres, mais de la canaille.

Et, baissant la tête, il parla encore, doucement, s'adressant à lui-même. Alexis croyait entendre la voix des siècles dans ces paroles basses du moine.

— Nous fûmes des aigles et nous sommes devenus des chauves-souris.

Avec son bonnet noir, les ailes noires de sa soutane, son visage laid et pointu, éclairé d'en bas par la lueur rouge des tisons mourants, il ressemblait vraiment à quelque énorme chauve-souris; mais, dans ses yeux intelligents, brillait faiblement une flamme digne du regard d'un aigle.

— Il ne te convient pas de parler ainsi, révérend père ; et il ne me convient pas de t'écouter! dit Alexis, ahuri. Qui a subordonné l'Église à l'État? qui a introduit les coutumes luthériennes dans le peuple? qui a démoli les chapelles, s'est moqué des icones, a poussé le tzar à affaiblir les moines? qui lui a permis tout cela?

Il s'arrêta. Le moine scrutait son visage d'un regard si persistant et aigu, qu'il eut peur. N'était-ce point une ruse, un guet-apens? Fédos n'était peut-être que l'espion de Menchikov ou du tzar?

— Sais-tu, Altesse, dit le moine, clignant d'un œil avec une grimace de ruse infinie, sais-tu une figure qu'on nomme en logique « la réduction à l'absurde » ? C'est cela même que je fais. Le tzar empiète sur l'Église, mais il n'ose l'attaquer de front ; il la harcelle sournoisement, il la pourrit. Mieux vaut un luthérianisme franc qu'une orthodoxie fourbe. J'agis en ce sens. Ce que le tzar commence, je le finis ; ce qu'il chuchote à l'oreille, je le crie sur les toits. Je le découvre à tous : qu'on sache que l'Église de Dieu est prostituée. Si on l'accepte, on s'y fera ; si on refuse de l'accepter, notre temps viendra. Et la revanche sera éclatante.

— C'est fort adroit ! s'écria le tzarévitch, admirant presque Fédoska, bien qu'il ne crût pas un mot de tout ce discours. Tu es malin, père, malin comme un démon !

— Ne dédaigne pas les démons, tzarévitch. Ils servent Dieu, sans le vouloir.

— Tu te compares toi-même au diable, révérend père ?

— Je suis un homme politique, répondit le moine avec modestie ; il faut savoir s'adapter. La dissimulation envers le pouvoir nous est recommandée non seulement par les professeurs de politique, mais par Dieu lui-même : de même que le pêcheur cache avec un ver l'hameçon de sa ligne, Dieu a caché son Esprit dans la chair de son Fils ; il a lancé son hameçon dans le torrent de la vie et attrapé son ennemi le Diable. Très sage ruse ! Politique céleste !

Révérend père, crois-tu en Dieu ? interrogea Alexis, avec un regard appuyé.

— Comment la politique pourrait-elle exister sans l'Église, et l'Église sans Dieu ? Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu.

Avec un ricanement bizarre, moitié timide, moitié impertinent, il ajouta :

— Mais, toi aussi, tu es intelligent, Alexis Pétrovitch ! Plus intelligent que ton père : le tzar, tout fort qu'il est, ne connaît pas les hommes ; à l'occasion, nous lui faisions faire ce que nous voulions. Toi, tu sauras découvrir les hommes de valeur !...

Et, s'inclinant subitement, il baisa la main du tzarévitch, si vite que celui-ci n'eut pas le temps de se dérober et frissonna.

Bien qu'Alexis se rendît compte que la flatterie du moine était semblable à du miel offert sur la pointe d'un couteau, il en goûta la douceur. Il rougit et, afin de dissimuler son trouble, il parla avec une apparente sévérité :

— Écoute, père Fédos, ne te fourvoie pas ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Tu taquines mon père le tzar comme un chat pourrait taquiner un ours ; mais, si l'ours se retourne, que restera-t-il de toi ?

La petite figure de Fédos se ratatina douloureusement, et, avec un regard en arrière comme s'il craignait une surprise, il se mit à chuchoter, d'une manière décousue, délirante :

— Oh ! Votre Altesse, j'ai peur, très peur. J'ai

toujours cru que la mort me serait donnée par sa main. Quand, encore enfant, j'arrivai à Moscou avec d'autres nobles, nous fûmes admis au baise-main. Je saluai ton oncle, le tzar Ivan Alexéévitch; puis, lorsqu'il fallut baiser la main de Pierre Alexéévitch, j'eus une telle peur que mes genoux tremblèrent. Depuis ce jour, je me suis dit que je mourrai de sa main !...

Maintenant aussi, il tremblait de la tête aux pieds. Mais, en lui, la haine dominait la crainte. Il parla de Pierre en de tels termes qu'Alexis le crut presque sincère. Dans les pensées du moine il reconnaissait ses propres pensées mauvaises et cachées.

— On l'appelle Grand ! Mais en quoi se révèle cette grandeur ? Il civilise le peuple au moyen de la tyrannie, avec le knout et la hache. On ne va pas loin avec le knout. Et la hache non plus n'est pas une chose extraordinaire : chacun peut en acheter une ! Il cherche toujours à démasquer des complots, des émeutes. C'est lui le principal émeutier. Il brise, il renverse, il démolit sans raison. Que d'hommes punis de mort, que de sang répandu ! Et le mal ne tarit pas. La conscience des hommes n'est pas ligotée. Le sang n'est pas de l'eau ; il crie vengeance. Bientôt, bientôt descendra le courroux de Dieu sur la Russie ; et, lorsqu'il y aura des troubles, on verra bien ce qui se passera. Toutes les couches sociales seront remuées et c'en sera une danse ! Les têtes tomberont, chvik ! chvik, chvik !

Il se passait la main sur le cou et imitait, avec sa langue, le bruit de la hache.

— Et, de tout ce sang répandu, sortira l'Église de Dieu, pure, plus blanche que la neige, telle qu'une femme vêtue de soleil, plus puissante que tous les tzars.

Alexis regarda le visage du moine, altéré de fureur, ses yeux brûlant d'un feu sauvage ; et il crut avoir affaire à un fou. Il se rappela les paroles d'un moine de la Laura : « Le père Fédos a des accès de mélancolie ; torturé par un démon, il se jette à terre et ne sait plus ce qu'il fait. »

— C'est cela que j'espère, c'est cela que je prépare, conclut Fédos. Mais Dieu a sans doute eu pitié de la Russie : il frappe le tzar et grâcie le peuple. Il t'a envoyé à nous, toi, notre sauveur, notre joie, enfant lumineux de l'Église, très pieux seigneur Alexis Pétrovitch, autocrate russe, Votre Majesté !

Le tzarévitch se leva d'un bond, épouvanté. Fédoska se leva aussi, se jeta à ses pieds, les embrassa et hurla une plainte furieuse, insensée.

— Protège, soutiens ton esclave ! Je te donnerai tout ! Ce que je n'ai pas donné à ton père, ce que je réservais pour moi. Je voulais être patriarche, je ne le veux plus, je ne veux rien. Tout t'appartiendra, chéri, joie de mon cœur, ma lumière, Alexis ! Je t'aime ! Tu seras tzar et patriarche ! Tu réuniras le céleste et le terrestre : le bonnet blanc de patriarche et la couronne du monomaque ! Tu seras plus puissant que tous les tzars ! Toi le premier, toi le seul ! Il y a toi et Dieu ! Et je suis ton esclave, ton chien, un ver de terre à tes pieds, Fédoska

le misérable ! Eh ! Votre Majesté, je t'embrasse les genoux comme je l'aurais fait au Christ !

Il le salua jusqu'à terre ; les ailes noires s'éployèrent comme les ailes géantes d'une chauve-souris, et la croix de diamants, avec l'image du Christ et le portrait de l'Empereur, frappa le plancher bruyamment. Le dégoût emplit l'âme du tzarévitch ; un frisson parcourut tout son corps comme au contact d'un reptile. Il voulut chasser le moine, le frapper, lui cracher à la face ; mais il ne put bouger, engourdi comme pendant un cauchemar. Il lui sembla que ce n'était plus « Fédos le misérable » qui gisait à ses pieds, mais quelqu'un de fort, de terrible, de royal. Celui qui avait été un aigle et qui était devenu une chauve-souris, n'était-ce pas l'Église, soumise à l'État, déshonorée ? A travers le dégoût et la terreur, l'exaltation du pouvoir lui montait à la tête. C'était comme si quelqu'un le soulevait dans les airs sur de gigantesques ailes noires, lui montrait tous les royaumes du monde et toute leur gloire et lui disait : « Cela sera tien, si tu te prosternes devant moi et me salues. »

Les tisons, dans la cheminée, couvaient à peine sous la cendre. La flamme bleue de l'alcool palpitait à peine, et la lueur bleue de la tempête lunaire faiblissait derrière les carreaux. Quelqu'un de pâle regardait dans la fenêtre avec des yeux pâles. Les fleurs de givre, sur les vitres, blanchissaient comme des spectres de fleurs.

Lorsque le tzarévitch revint à lui, il était seul. Fé-

doska avait disparu comme si la terre l'eût englouti ou qu'il se fût dispersé dans les airs.

« Il divaguait! pensa Alexis, hébété. Le bonnet blanc... la couronne du monomaque... c'est un fou! un mélancolique!... Et comment peut-il savoir que mon père mourra? Où prend-il cela? Que de fois on a désespéré du tzar! Mais Dieu lui laissait la vie... »

Et tout à coup lui revinrent les paroles de Kikine, prononcées peu d'heures plus tôt :

— Ton père n'est pas très malade. Il se confesse et communie afin de faire croire au danger. Ce n'est qu'une feinte ; il vous met à l'épreuve, toi et les autres, pour voir comment vous vous comporterez quand il ne sera plus là. Tu connais la fable : les souris se réunissent pour enterrer le chat; elles dansent et gambadent, mais tout à coup le chat saute et tombe dessus, — et la danse est finie...

Alors le tzarévitch s'était senti humilié. Mais il n'avait pas voulu prêter attention à ces discours : il était gai et ne désirait point réfléchir.

« Kikine a raison! » décida-t-il maintenant.

Et son cœur se serra, comme saisi par une main morte.

« Oui, tout est feinte, mensonge, dissimulation, politique du diable. Pareil à un chat, il sautera et nous tombera dessus. Rien ne sera, rien n'a jamais été. Tous ces espoirs, cette exaltation, ces rêves de gloire et de liberté, de pouvoir, ne sont que mirages, délire de fou. »

La flamme bleue palpita une dernière fois et

s'éteignit. Ce fut l'obscurité. Un seul tison pointait parmi les cendres, comme un œil railleur. Le tzarévitch eut peur; il lui sembla que Fédoska n'était pas parti, qu'il était toujours là dans un coin, caché, et qu'il allait surgir et bruire de ses ailes noires, tel qu'une chauve-souris, et qu'il lui chuchoterait à l'oreille : « Je te livrerai tous les royaumes et leur gloire, puisque toutes choses m'appartiennent et que je les donne à qui je veux. »

— Afanacitch ! cria le tzarévitch, de la lumière ! De la lumière, vite !

Le vieux toussa rageusement et grogna, en descendant de son poêle chaud.

« Qu'espérais-je ? se demanda le tzarévitch, pleinement conscient pour la première fois depuis de longs jours. Est-ce possible ?... »

Afanacitch, nu-pieds, apporta une chandelle qui coulait. La lumière cingla les yeux d'Alexis.

Et, dans son âme aussi, la lumière se fit. Tout à coup il vit ce qu'il désirait et n'osait pas voir : son espoir était dans la mort du tzar.

Il comprit avec terreur qu'il souhaitait cette mort.

III

— Te souviens-tu, seigneur, lorsque, au village Préobrajenski, dans ta chambre, je t'interrogeai en présence du saint Évangile ? Je te demandai si tu me

vénérais, moi, ton directeur, à l'égal d'un ange de Dieu et d'un apôtre, si tu me considérais comme un juge de tes actions, si tu croyais que moi, pécheur, j'avais le même pouvoir que le Christ avait donné aux apôtres, de condamner ou de remettre les péchés? Et tu me répondis : « Oui ».

C'était l'archiprêtre Iakov Ignatitch, arrivé de Moscou, qui parlait ainsi au tzarévitch, trois semaines environ après l'entretien de celui-ci avec Fédos.

Dix ans plus tôt, le père Iakov avait été pour le tzarévitch ce que le patriarche Nikone avait été pour le très doux tzar Alexis Mikhaïlovitch. Le petit-fils suivait le précepte de son grand-père : « Le clergé doit primer absolument. Soumettez-vous au clergé sans discuter ; le clergé est plus que le pouvoir du tzar. » Voyant l'Église déshonorée et asservie, le tzarévitch aimait saluer jusqu'à terre l'humble pope Iakov. Dans le pasteur il contemplait Dieu lui-même; il croyait que Dieu était plus haut que tous, le tzar des tzars. Plus le père Iakov était autoritaire et rude, plus le tzarévitch s'humiliait. Il donnait à son père spirituel tout l'amour qu'il ne pouvait donner à son père charnel. C'était une affection jalouse, tendre, passionnée, amoureuse presque. « J'en prends Dieu à témoin, écrivait-il de l'étranger au père Iakov; je n'ai pas d'ami aussi cher que vous dans tout l'empire russe. Je ne voulais pas vous dire cela, et je le dirai quand même. Que Dieu vous prête de longs jours! Mais, si vous étiez appelé dans

un monde meilleur, je n'aurais aucun désir de retourner en Russie. »

Soudain, tout changea. Le père Iakov avait un beau-fils, le clerc Pierre Anfimov. Le tzarévitch, sur la demande de son directeur, prit Anfimov à son service et lui confia la gérance de ses terres de Poretzki dans le gouvernement de Nijni-Novgorod. Le clerc ruina les paysans et faillit les amener à la révolte. Plusieurs fois ils écrivirent au tzarévitch, se plaignirent de Petka le voleur. Mais ce dernier s'en tirait, grâce à la protection du père Iakov. Enfin les paysans eurent l'idée d'envoyer un des leurs à Pétersbourg, chez leur ancien ami et « pays » Ivan Afanacitch, valet de chambre du tzarévitch. Ivan alla lui-même s'enquérir à Poretzki et à son retour, il fit au tzarévitch un rapport qui établissait les filouteries et les crimes de Petka; le père Iakov était, manifestement, au courant de tout. Ce fut, pour Alexis, un coup pénible. Il s'indigna, non du préjudice fait à lui-même ou à ses paysans, mais de voir l'Église avilie par un représentant indigne. Longtemps il ne voulut pas revoir le père Iakov; il cachait son ressentiment et se taisait. Un jour enfin, il éclata.

Le père Iakov prenait part, sous le nom de « père Enfer », avec Jibalda, Zacipka, Zakhlioustka et autres, aux très ivres conciles du tzarévitch, faibles imitations des conciles que tenait le tzar. Une fois, Alexis se mit à y injurier les popes russes qu'il appelait « Judas » et « félons du Christ ».

— Quand s'élèvera un nouvel Élie, qui vous casse l'échine, prêtres de Baal!... s'écria-t-il, en regardant le père Iakov dans le blanc des yeux.

— Tu dis des choses défendues, tzarévitch! répondit l'autre avec sévérité. Il ne te convient pas de nous faire des reproches et de nous irriter, nous qui prions Dieu pour toi...

— Je connais vos prières, interrompit Alexis : « Seigneur, pardonnez-nous et laissez-nous pénétrer dans le garde-manger; aidez-nous à nous bien charger et à tout emporter ». Mon père, le tzar Pierre Alexéévitch — que Dieu lui donne de longs jours! — a bien fait de vous déplumer un peu. Mais vous méritiez plus encore, pharisiens, hypocrites, fils de vipères, cercueils peints!

Le père Iakov se leva, s'approcha du tzarévitch et lui demanda solennellement :

— De qui parles-tu, seigneur? Serait-ce de notre humilité?

En cet instant, le père Iakov ressemblait au patriarche Nikone; mais le fils de Pierre ne ressemblait pas au très doux tzar Alexis Mikhaïlovitch.

— C'est de toi que je parle, répondit le tzarévitch, qui, lui aussi, s'était levé et regardait toujours le père Iakov; tu ne vaux pas plus cher que les autres, père! Tu as aussi vendu ton âme au diable, tu t'es fait prêtre par intérêt. Qu'as-tu à faire l'orgueilleux? Tu désires, sans doute, être patriarche? Eh! que nenni! Attends un peu, le Seigneur te précipitera

de la hauteur où ton église se dresse et tu tomberas dans la boue, la boue, la boue !...

Il ajouta un juron grossier. Tous éclatèrent de rire. Le père Iakov vit trouble. Il était ivre, plus de colère que de vin.

— Tais-toi, Alechka ! cria-t-il. Tais-toi, petit chien !

— Si je suis un petit chien, tu en es un gros !

Le père Iakov devint pourpre ; il trembla, leva les deux mains au-dessus de la tête du tzarévitch et tonna de cette voix qui jadis, lorsqu'il était archidiacre à la cathédrale Blagovestchensk, lançait des anathèmes :

— Je te maudirai, je te maudirai ! Le pouvoir que je tiens de l'apôtre Pierre...

— Épargne ton gosier ! répondit le tzarévitch avec un rire goguenard. Ce n'est pas l'apôtre Pierre, mais le voleur Pierre, ton gendre, que tu dois invoquer. Il est en toi, il crie en toi, Petka le vilain, Petka le démon !

Le père Iakov abattit sa main sur la joue d'Alexis : il « avait fait taire l'impie ».

Le tzarévitch bondit sur lui ; d'une main, il lui prit la barbe ; de l'autre, il cherchait un couteau sur la table. Le visage tordu de colère, pâle, au regard ardent, d'Alexis eut avec celui de Pierre une ressemblance momentanée et fantastique. Le tzarévitch était en proie à l'une de ces fureurs au cours desquelles il était prêt à commettre un crime.

Les convives s'élancèrent sur les combattants, les

saisirent par les pieds et par les mains et, après de nombreux efforts, les séparèrent,

Cette querelle, comme toutes celles de ce genre, n'eut pas de suite : les actions des gens ivres ne comptent pas : on boit, on se bat, on a dormi, on s'est réconcilié. Alexis et le pope se réconcilièrent. Mais leur amitié sombra. Nikone tomba au temps du petit-fils, comme il était tombé au temps de l'aïeul.

Le père Iakov était l'intermédiaire entre le tzarévitch et toute une société secrète — une conspiration presque — formée par les ennemis de Pierre et de Pétersbourg. Cette société avait pour centre la tzarine Avdotia, « la Religieuse », première femme de Pierre, exilée à Sousdal. Lorsque le bruit de la maladie soi-disant mortelle de Pierre se répandit, le père Iakov se hâta d'aller à Pétersbourg, apportant un message de Sousdal : on y attendait des événements extraordinaires, lorsque Alexis serait tzar.

Mais, quand le père Iakov vint à Pétersbourg, il apprit que le tzar était en train de se remettre aussi vite qu'il était tombé malade. La guérison semblait miraculeuse, à moins qu'on ne crût la maladie simulée. La prédiction de Kikine s'accomplissait : le chat qu'on croyait mort se réveillait ; et les souris de se sauver, de se cacher dans des trous. Pierre avait atteint son but : il avait appris quelle serait la force du tzarévitch, au cas où lui, le tzar, mourrait.

Alexis eut vent d'une colère violente du tzar contre lui. Quelque espion — Fédos peut-être ? — avait

rapporté que le tzarévitch était joyeux lors de la maladie de Pierre, qu'il avait le visage clair et radieux.

On le délaissa de nouveau, on s'écarta de lui comme d'un pestiféré. Après avoir rêvé du trône, il se voyait près de l'échafaud. Il sut qu'il n'aurait pas de merci. Il attendait, du jour au lendemain, un entretien avec son père.

Mais sa crainte était dominée par la haine et l'indignation. Toute cette feinte du tzar, cette ruse féline, ce jeu sacrilège de la mort lui inspirait du dégoût. Il se rappela une autre « dissimulation » de son père : la lettre où le tzar menaçait de le déshériter. La « déclaration à mon fils », que le tzar avait fait remettre à Alexis le jour de la mort de la princesse royale Charlotte, le 22 octobre 1715, était datée du 11 octobre, veille du jour où était né le fils d'Alexis, Pierre Alexéévitch. Alors Alexis n'avait pas prêté attention à cette date. Mais maintenant il comprenait le motif qui avait fait agir son père. Alexis ayant un fils, Pierre ne pouvait l'ignorer dans sa déclaration ; il ne pouvait menacer Alexis d'une manière absolue, puisqu'un nouvel héritier était là. La lettre, antidatée, prenait un air naturel.

Le tzarévitch rit avec amertume, en songeant que son père posait pour l'homme véridique et simple.

Il aurait tout pardonné à son père, les terribles mensonges et les cruautés ; mais il ne pouvait lui donner cette petite ruse.

C'est au milieu de ces songeries que le père Iakov trouva Alexis. Alexis fut heureux de le voir ; il souffrait

de son isolement, et la présence d'un être humain lui était bonne. Mais le pope avait l'esprit de Nikone : il comprenait que le tzarévitch avait plus que jamais besoin d'appui, et il résolut de lui rappeler ses torts.

— Aujourd'hui, seigneur tzarévitch, poursuivait le père Iakov, tu as tourné en dérision la promesse que tu nous avais faite sur les Saints Évangiles. Tu ne me tiens pas pour un ange de Dieu et un apôtre du Christ, un juge de tes actions ; mais, toi-même, tu nous juges, tu nous transperces de paroles blessantes. A cause de cette affaire qui a éclaté entre mon gendre et tes paysans, ma maison fut longtemps remplie de lamentations ; tu m'as tiré par la barbe, moi, ton directeur, ce que tu n'aurais pas dû faire. Bien que je sois un pécheur, je n'en suis pas moins le serviteur du sang et de la chair du Christ. Nous comparaîtrons devant le trône de Dieu lors du jugement dernier, et c'est Dieu qui jugera notre querelle. Alors, le pouvoir terrestre aura faibli ; le tzar lui-même comparaîtra, comme les mendiants...

Sans mot dire, le tzarévitch leva vers lui ses yeux ; ils exprimaient non pas de l'affliction ou du désespoir, mais une indifférence mortelle, plus poignante que le désespoir. Le père Iakov se tut ; il sentit que ce n'était pas le moment de régler les anciens comptes. Il était bon et aimait profondément Alexis.

— Dieu te pardonnera, Dieu te pardonnera, conclut-il. Toi aussi, mon ami, pardonne-moi, moi qui ne suis qu'un pécheur...

Puis il ajouta, avec une inquiétude tendre :

— Pourquoi es-tu si triste, Alechenka ?

Le tzarévitch baissa la tête sans répondre.

— Je t'apporte quelque chose, dit en souriant d'un air mystérieux et gai le père Iakov : une lettre de ta mère. Je viens de chez les « religieux ». La joie y est profonde ; de nouveau il y a eu par là des visions, des voix prophétiques qui annonçaient que bientôt cela s'accomplirait.

Il mit la main à sa poche.

— Inutile, fit le tzarévitch pour l'arrêter, inutile, père Iakov ! Mieux vaut ne pas me faire voir cela. Je suis assez triste en ce moment. Mon père pourrait avoir connaissance de la lettre : on nous épie... Ne retourne plus chez les religieux et ne m'apporte plus de lettre. Il ne faut pas...

Le père Iakov le regarda encore fixement : « Voilà, songea-t-il, où on l'a amené : le fils renie sa mère ! »

— Ça ne marche pas, avec ton père ? chuchota-t-il.

Alexis fit un geste de la main et baissa davantage la tête.

Le père Iakov comprit tout. Des larmes montèrent aux yeux du vieillard. Il s'inclina vers le tzarévitch, lui mit une main sur l'épaule ; de l'autre main, il lui caressait les cheveux comme à un enfant malade. Il murmurait doucement :

— Qu'as-tu, mon chéri ? Qu'as-tu, mon petit ? Que le Seigneur soit avec toi ! Si tu as quelque chose sur le cœur, ne le cache pas, dis-le ; cela te fera du bien, et nous aviserons ensemble. Je suis ton père.

Bien que je sois un pécheur, le Seigneur me donnera la sagesse.

Le tzarévitch se taisait toujours et se détournait. Mais, tout à coup, son visage se crispa, ses lèvres tremblèrent. Avec des sanglots courts et secs, il tomba aux pieds du père Iakov :

— Je souffre, père, je souffre !... Je ne sais que faire... Je n'ai plus de forces... J'ai souhaité que mon père...

Il ne put achever et parut effrayé lui-même de ce qu'il allait dire.

— Allons à la chapelle ! Allons-y vite ! Là, je te dirai tout. Je veux me confesser. Juge-nous, mon père et moi, devant Dieu !...

Dans la chapelle, petite pièce voisine de la chambre à coucher, les murs étaient couverts de vieilles icones à parures d'or et d'argent, héritage du tzar Alexis Mikhaïlovitch. Les rayons du jour ne pénétraient point en ce lieu ; dans la constante pénombre brûlaient des veilleuses.

Le tzarévitch se mit à genoux devant un lutrin qui supportait l'évangile. Le père Iakov, revêtu des habits sacerdotaux, solennel, transfiguré (son visage était des plus simples, un visage de paysan, bouffi et alourdi par la vieillesse ; mais de loin il paraissait beau et rappelait le visage du Christ tel qu'on le peint sur les vieilles icones), tenait une grande croix et disait :

— Mon fils, le Christ invisible est ici. C'est Lui qui reçoit ta confession. N'aie ni honte, ni crainte ; ne me cache rien, mais dis-moi tous tes péchés, afin

d'en recevoir la rémission de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il nomma les péchés l'un après l'autre par ordre, selon le rite ; et Alexis répondit. Alexis se sentait allégé, comme si quelqu'un de très puissant lui enlevait de l'âme un fardeau, comme si quelqu'un de léger touchait avec des doigts légers les blessures de sa conscience et les guérissait ; son cœur était embrasé ; il n'était plus en présence du père Iakov, mais du Christ lui-même.

— Dis, mon fils, n'as-tu jamais, volontairement ou involontairement, tué un homme ?

C'était la question qu'attendait et redoutait le tzarévitch.

— Je suis coupable, murmura-t-il, non en action mais par la pensée. J'ai souhaité que mon père...

Et, de même que tout à l'heure, il s'interrompit, effrayé de ce qu'il allait dire. Mais l'œil omniscient pénétrait les profondeurs de son âme ; il ne pouvait rien cacher.

Avec effort, tremblant et pâle, ruisselant de sueur froide, il dit :

— Quand mon père était malade, j'ai souhaité qu'il mourût.

Il se courba, se rapetissa, baissa les yeux, pour ne point voir celui qui se tenait devant lui. L'effroi l'engourdissait ; il attendait une parole plus terrible que la foudre du ciel, une parole de condamnation ou d'absolution ; il se sentait au jugement dernier.

Et, tout à coup, la voix familière, ordinaire, du père Iakov prononça :

— Dieu te pardonnera, mon fils. Tous, nous souhaitions sa mort.

Le tzarévitch leva la tête, ouvrit les yeux et aperçut un visage familier, humain, nullement effrayant; de petites rides autour des yeux bruns, bons et un peu rusés, une verrue à trois poils sur la joue ronde et grasse, une barbe roussâtre mêlée de poils gris, — cette même barbe qu'il avait tirée naguère, pendant la querelle. Un pope comme tous les autres. Mais, si la foudre était tombée, elle aurait moins frappé le tzarévitch que ces simples paroles : « Dieu te pardonnera; tous nous souhaitions sa mort ».

Et le prêtre continuait, comme si de rien n'était, le questionnaire :

— Dis-moi, mon fils, n'as-tu jamais bu de sang, mangé de cadavres ou la chair d'un animal étranglé? Ne t'es-tu jamais souillé de ce que l'Église prohibe dans ses saints commandements? As-tu goûté, pendant le saint carême, ou bien un mercredi ou un vendredi, à du beurre et du fromage?

— Père! s'écria le tzarévitch, mon péché est terrible, Dieu le voit, il est terrible...

— Tu as enfreint le devoir du carême? demanda le père Iakov avec inquiétude.

— Ce n'est pas cela! Je parle de mon père, le tzar. Comment est-ce possible? Je suis son fils, la chair de sa chair. Et j'ai appelé sa mort. Et celui qui souhaite la mort d'un homme devient l'assassin

de cet homme. Un assassin par la pensée. C'est terrible, terrible! Je te le dis comme je le dirais à Dieu. Juge-moi, aide-moi, fais-moi grâce, Seigneur!...

Le père Iakov le dévisagea avec étonnement d'abord, puis avec colère.

— Tu t'accuses de t'être révolté contre ton père selon la chair, et tu oublies ta révolte contre ton père selon l'esprit? L'esprit est plus que la chair, le père selon l'esprit est plus que le père selon la chair...

De nouveau, il parla d'une manière vide, livresque, rabâchant la même chose : le clergé doit être honoré par-dessus tout.

— Mon enfant, tu t'es révolté. Tel qu'un homme en fureur ou un bouc baveux, tu as crié contre moi. Que le Seigneur ne t'en tienne pas compte; ce n'est pas toi, mais c'est le diable qui m'a fait du mal en se servant de toi; il t'a sellé, comme une méchante rosse, et il te chevauche à son gré, orgueilleux, jusqu'à ce qu'il te précipite dans l'abîme final.

De fil en aiguille, il passa à l'affaire des paysans et de son gendre, Pierre Anfimov.

Un voile gris, terne, gluant comme une toile d'araignée recouvrait les yeux du tzarévitch; le visage du père Iakov s'élargissait, se doublait; à travers un brouillard, un autre visage surgissait, familier celui-là aussi, au petit nez rouge et pointu, reniflant l'air, aux yeux chassieux, rusés et avides, — le visage de Petka. Les traits du très révérend père Iakov de l'église Verkho-Spassky, imposant, semblable aux

christs de l'ancienne iconographie, se confondaient d'une façon étrange et impie avec les traits de Petka le voleur, de Petka le vilain.

— Que le Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu, par sa grâce et la miséricorde de son amour, te pardonne, Alexis, tous tes péchés ! récita le père Iakov, en recouvrant la tête du tzarévitch de son étole ; — et moi, prêtre indigne, par son pouvoir, qu'il m'a donné, je te remets tous tes péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le vide était dans l'âme d'Alexis, et ces paroles sonnaient creux à son oreille ; elles n'avaient pas de mystère, ne donnaient aucun frisson. Il sentait que ce qu'on lui remettait ici sur terre ne lui serait pas remis là-haut.

L'après-midi du même jour, le père Iakov alla prendre un bain de vapeur. A son retour, il s'assit près du feu, en face du tzarévitch, et but du sbitène[1] bouillant qu'il puisait d'une bouillotte en cuivre rouge où son visage rouge se reflétait. Il buvait sans hâte, un verre après l'autre, et s'essuyait la face avec un grand mouchoir à carreaux bleus. Il avait sué au bain et buvait du sbitène comme s'il accomplissait un rite. Dans sa manière de siroter sa boisson, de manger, après chaque gorgée, un morceau de craquelin, il y avait la même solennité que dans sa manière d'officier à l'église. L'homme respectueux des traditions, l'héritier de la vieille orthodoxie apparais-

1. Infusion d'eau bouillante sur du miel et des épices.

sait en lui : « Sois immuable comme une colonne de marbre, ne penche ni à droite ni à gauche. »

Le tzarévitch l'écoutait épiloguer sur les qualités diverses des balais de branches qui servent au bain ; sur le parfum de la menthe et de la tanaisie ; puis il lui fallut entendre comment la femme du pope avait failli mourir au bain l'année précédente à force de se trop bien faire suer. Ensuite vint une exhortation tirée des saints Pères : « Le ver est humble et maigre, tandis que tu es glorieux et orgueilleux ; mais, si tu as gardé ta raison, tu mettras un frein à ton orgueil, en songeant que ta force et ta gloire seront la pâture des vers. Crains la vanité, évite de te mettre en colère. »

Et l'histoire des paysans de Poretzk avec l'inévitable Pierre Anfimov recommença.

Le tzarévitch avait sommeil ; il lui semblait parfois que ce n'était point un homme qui parlait, mais un bœuf qui ruminait interminablement...

Le crépuscule tombait. Dehors, la neige fondait ; il faisait un brouillard sale. Sur les fenêtres, les pâles fleurs de givre pleuraient, s'évanouissaient ; et le ciel apparaissait, sale, myope, pleurnicheur comme les yeux de Petka.

Le père Iakov était assis en face du tzarévitch à la place qu'avait occupée, un soir, trois semaines plus tôt, l'archimandrite Fédos. Alexis compara involontairement les deux pasteurs, celui de la vieille Église et celui de la nouvelle Église.

« Ce ne sont pas des évêques, mais des guenilles !

Nous fûmes des aigles et nous sommes devenus des chauves-souris », disait le pope Fédos. « Nous fûmes des aigles et nous sommes devenus des bœufs qui traînent une charge », aurait pu dire le pope Iakov.

Derrière Fédoska, se cachait l'éternel homme politique, l'ancien prince du siècle ; derrière Iakov, il y avait aussi un homme politique, le nouveau prince du siècle, Petka le vilain. L'un valait l'autre, l'ancien valait le nouveau. Masquée par ces deux figures, celle du passé et celle de l'avenir, y en avait-il une troisième, unique, la figure de toute l'Église ?

Il contemplait à tour de rôle le ciel sale et le visage rouge du pope ; les deux avaient quelque chose de plat, de trivial, d'éternellement trivial, qui avait toujours existé et qui était plus fantastique que le plus extravagant délire. Le cœur du tzarévitch était vide ; il s'ennuyait d'un ennui plus effrayant que la mort.

De nouveau, comme l'autre fois, des grelots tintèrent, éloignés, sourds, puis toujours plus forts.

Le tzarévitch écouta avec inquiétude.

— Quelqu'un arrive, dit le père Iakov. Serait-ce pour ici ?

On entendit claquer des sabots de chevaux dans les flaques de neige fondue, gémir le traîneau sur les pierres dénudées, des voix sur le perron, des pas dans l'antichambre. La porte s'ouvrit et un géant, au beau visage stupide, parut, singulier mélange d'un légionnaire romain et d'un Ivan l'Imbécile russe. C'était l'ordonnance du tzar, Alexandre Ivanovitch Roumiantzev, capitaine des Préobrajenski.

Il tendit une lettre au tzarévitch. Celui-ci la décacheta et lut :

« Mon fils, veuille te rendre chez nous demain au Palais d'Hiver. PIERRE. »

Alexis ne s'effraya point, il ne s'étonna point ; on eût dit qu'il connaissait d'avance ce rendez-vous et qu'il y était indifférent.

Dans la nuit qui suivit cette journée, le tzarévitch fit un songe que souvent déjà il avait fait, toujours le même.

Ce songe était inspiré d'un récit qu'en son enfance on lui avait conté.

Lors de l'exécution des Streltzi, le tzar Pierre ordonna de déterrer le corps du boyard Ivan Mikhaïlovitch Miloslavsky, son principal ennemi, chef des émeutiers, ami de Sophie. Ce corps reposait depuis dix-sept ans dans l'église Nicolas-sur-Pilotis. Pierre fit traîner par des porcs la bière ouverte jusqu'à Préobrajenskoë ; et là, elle fut disposée, sous l'échafaud où l'on décapitait les traîtres, de manière que le sang inondât le corps. Ensuite le corps fut coupé en morceaux qu'on enfouit sous les échafauds et les potences, « afin, disait l'ukase, que les débris immondes du voleur Miloslavsky fussent à jamais arrosés d'un sang de voleurs ; car il est dit dans le psaume : *Le Seigneur se détourne de l'homme de sang et de flatterie* ».

Dans son rêve, Alexis commençait par ne rien voir ; il entendait seulement une chanson lente, terrible, sur la petite sœur Alenouchka et le petit frère Iva-

nouchka, personnages fabuleux dont sa grand'mère, la vieille tzarine Nathalia Kirilovna Narichkine, mère de Pierre, lui parlait souvent dans son enfance. Le petit frère Ivanouchka, transformé en chevreau, porte sur son dos sa petite sœur Alenouchka. Mais, dans le rêve, le nom d'Alechenka (diminutif d'Alexis) se substituait à celui d'Alenouchka ; et il y avait comme une terrible prophétie dans les paroles suivantes :

Alechenka, Alechenka !
Les feux brûlent clairs,
Les chaudières fument,
Les couteaux sont aiguisés ;
On veut t'égorger.

Puis il voyait une longue rue déserte, de la neige à moitié fondue, des maisons de bois noircies, les coupoles de plomb de la vieille église Nicolas-sur-Pilotis. C'est le petit jour, pâle comme un soir. Au ciel, sur l'horizon, une comète, « étoile à queue » rouge comme du sang. Des porcs, gras, nus, noirs à taches roses, charrient un traîneau grotesque. Sur le traîneau est une bière ouverte ; dans la bière, quelque chose de noir, de gluant, comme des feuilles pourries dans un tronc vide. A la lueur de la comète, les coupoles des églises prennent des reflets de sang. Le calme est si profond qu'on semble attendre la fin du monde, les trompettes du jugement dernier. Seuls les porcs grognent. Et une voix qui rappelle à Alexis la voix d'un vieillard à soutane verte, fanée, le saint Dmitry Rostovsky qu'Alexis avait connu dans son enfance, lui

chuchote à l'oreille : « Le Seigneur se détourne de l'homme de sang et de flatterie ». Et le tzarévitch savait que cet « homme de sang » était Pierre.

Il se réveilla, comme chaque fois que ce rêve lui était venu, épouvanté. C'était l'aube, plus obscure que le crépuscule. Il faisait calme comme à la fin du monde.

Tout à coup, il entendit heurter à la porte ; et la voix, mal réveillée encore et grognon, d'Ivan Afanacitch dit :

— Lève-toi, tzarévitch? Il est temps d'aller chez ton père.

Il voulut crier, se soulever, et ne le put. Ses bras et ses jambes étaient comme paralysés. Son corps ne lui obéissait pas, était une chose étrangère à lui, qui gisait, inerte. Il croyait rêver encore, rêver qu'il s'éveillait. Cependant, il entendait les coups frappés à la porte et la voix d'Afanacitch.

— Il est temps, il est temps d'aller chez ton père !

Et la voix de sa grand'mère, débile, chevrotante, lui chantait à l'oreille la chanson lente, effrayante :

Alechenka, Alechenka !
Les feux brûlent clairs,
Les chaudières fument,
Les couteaux sont aiguisés
On veut t'égorger.

IV

Pierre parlait à Alexis :

— Dans les premiers temps de la guerre avec la Suède, combien n'éprouvâmes-nous point de revers, à cause de notre inexpérience? Avec quelle douleur et quelle patience nous fîmes notre apprentissage! Et enfin, nous vîmes l'ennemi, devant qui nous avions tremblé, trembler à son tour devant nous. Tout ceci fut acquis par mes pauvres soins et ceux des autres vrais fils de la Russie. Aujourd'hui encore nous mangeons notre pain à la sueur de notre front, comme Dieu l'ordonna à notre père Adam. Nous avons peiné, dans la mesure de notre force, à construire l'arche de la Russie, comme Noé à construire son arche. Nous n'avons eu qu'une pensée : que la gloire de la Russie s'étende sur tout l'univers! Mais quand, ayant apprécié la joie que Dieu a donnée à ma patrie, je songe à ceux qui continuent ma race, je suis pris d'une amertume égale peut-être à cette joie, car tu es peu capable de diriger les affaires de l'Empire...

Alexis, lorsqu'il montait l'escalier du Palais d'Hiver et passait devant les grenadiers de faction à la porte du bureau où travaillait le tzar, éprouva une terreur animale et instinctive. Il avait toujours cette sensation en abordant son père. Il vit trouble, ses dents claquèrent; il eut peur de tomber.

Mais, à mesure que son père débitait, d'une voix égale et monotone, un long discours, manifestement préparé d'avance, appris par cœur peut-être, Alexis se rassurait. Tout s'apaisait, se pétrifiait en lui ; de nouveau, l'indifférence le gagnait comme si ce n'était pas de lui ni à lui que parlait son père.

Le tzarévitch se tenait rigide, à la manière des soldats, les bras pendants, les paumes contre les cuisses ; il entendait sans écouter, et il examinait à la dérobée la pièce avec curiosité et indifférence.

Des tours, des instruments de charpentier, des astrolabes, des niveaux d'eau, des compas, des globes terrestres et des accessoires de mathématiques, d'artillerie, de fortification, encombraient le bureau et lui donnaient l'air d'une cabine de vaisseau. Aux murs, boisés de chêne sombre, étaient suspendus des tableaux du maître hollandais Adam Silo, « utiles pour la connaissance de la science navale ». Tous ces objets étaient familiers au tzarévitch depuis son enfance et suscitaient en lui maints souvenirs ; sur un lambeau de journal hollandais, de grosses besicles à monture de fer ; un fil de soie bleue enroulé autour de la monture servait à protéger le nez d'un frottement trop rude ; à côté des besicles, un bonnet de nuit en coton blanc, à rayures, avec une houppe de soie verte qu'Alexis en jouant avait jadis arrachée. Alors son père ne s'était pas fâché ; mais, s'interrompant d'écrire un ukase, il l'avait lui-même recousue...

A la table, chargée de paperasses, Pierre était assis dans un vieux fauteuil de cuir à haut dossier, près

d'un poêle très chaud. Il avait une vieille robe de chambre bleue, fanée et usée, que le tzarévitch lui avait vue déjà avant la bataille de Poltava, — Alexis reconnut la pièce, d'une couleur plus éclatante, à un endroit brûlé par la pipe ; — un tricot de laine rouge à boutons blancs : l'un des boutons était cassé, il n'en restait que la moitié. Alexis compta (ce qu'il faisait toujours en écoutant les longs discours pédagogiques de son père) : c'était le sixième à partir d'en bas. La culotte était de grossier estamet bleu ; des bas de laine grise, ravaudés ; de vieilles pantoufles usées. Le tzarévitch examinait tous ces détails, habituels, familiers ; seulement, il pouvait à peine voir le visage de son père : de la fenêtre, donnant sur la Néva large et toute blanche, un rayon oblique, jaune, tombait entre eux, mince, long et tranchant comme une épée. Ce rayon les séparait, les cachait l'un à l'autre. Dans le carré de lumière, aux pieds du tzar, dormait, roulée en boule, la petite chienne rousse, Lisette.

Le tzar parlait d'une voix sans inflexions, un peu enrhumée ; il semblait faire la lecture d'un ukase.

— Dieu n'est pas responsable de ton incapacité, puisqu'il ne t'a ni privé de ta raison ni affligé d'infirmité corporelle ; bien que tu ne sois pas physiquement très fort, on ne peut t'appeler malingre. Mais, tu ne veux pas t'intéresser aux affaires militaires, bien que nous ne soyons que par elles sortis de l'ombre, et que par elles on nous connaisse et nous respecte, nous qui fûmes inconnus. Je ne souhaite pas que tu fasses la guerre sans motif, mais que tu

aimes l'art militaire et que tu veuilles t'y instruire. C'est une des deux choses essentielles dans un gouvernement, avec l'ordre de la dépense. Le mépris de la guerre amènerait la fin de tout ; la chute de l'empire grec peut nous servir d'exemple à ce sujet : n'est-il point tombé parce qu'il avait déposé les armes ? Il fut vaincu par un trop grand désir de paix et de tranquillité ; il cédait à l'ennemi, qui le donna en esclavage aux tyrans. Si tu t'imagines que les généraux peuvent se tirer d'affaire en recevant des ordres, ce n'est point en vérité une raison, puisque chacun imite naturellement son maître. Ce que le maître aime, les subalternes l'aiment aussi ; ce que le maître dédaigne, on le dédaigne autour de lui. Tu n'as point le goût des choses militaires ; tu n'apprends rien, tu ignores tout. Étant si ignorant, comment pourras-tu commander, rendre justice aux méritants, punir les paresseux, si tu n'es pas toi-même compétent ? Comme un oisillon, tu attendras, le bec ouvert. Ne cherche pas à t'excuser sur ta faiblesse physique, de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre : cela non plus n'est point une raison. Je ne demande pas des prodiges ; simplement, de la bonne volonté, ce dont aucune maladie ne dispense. Tu crois peut-être que beaucoup de monarques ne vont pas à la guerre, ce qui ne l'empêche pas de se faire ? C'est vrai ; mais, sans aller à la guerre, ils l'aiment. Feu le roi de France Louis n'allait pas beaucoup à la guerre lui-même ; mais il l'aimait tant, que ses guerres furent le théâtre et l'école du monde ; et non seule-

ment ses guerres, mais aussi les affaires et l'industrie, ce qui éleva son royaume au premier rang parmi les royaumes! Après t'avoir exposé tout cela, je reviens à toi. Je suis un homme, et la mort ne m'épargnera pas...

Le rayon de soleil qui les séparait avait reculé. Alexis aperçut le visage de son père. Ce visage était changé, comme si des années, et non un mois seulement, se fussent écoulées depuis que le tzarévitch l'avait vu. Pierre, alors, était dans la force de l'âge; maintenant il était presque un vieillard. Et le tzarévitch comprit que la maladie de son père n'avait pas été feinte; Pierre avait été plus près de la mort qu'il ne le pensait lui-même, que tous ne le pensaient.

Le crâne dénudé, — les cheveux étaient tous tombés, au-dessus du front, — les yeux bouffis, la mâchoire inférieure avancée, tout le visage gonflé avait quelque chose de lourd, de fixe, comme un masque moulé sur un visage mort. Seuls les yeux, éclatants, enflammés, aux énormes pupilles dilatées comme celles d'un oiseau de proie captif, ces yeux à fleur de tête, écarquillés, gardaient quelque chose de l'ancienne expression, mais fatiguée indiciblement, faible, presque pitoyable.

Alexis comprit aussi que, malgré toutes ses pensées sur la mort de son père, bien qu'il eût attendu et souhaité cette mort, il ne l'avait jamais comprise, il n'avait jamais cru que son père pût mourir. Pour la première fois, il le crut. Et c'était un étonnement, un effroi tout nouveau, non pour lui-même, mais

pour Pierre : que serait la mort pour un tel homme? comment mourrait-il?

— Je suis un homme, et la mort ne m'épargnera pas, continuait Pierre. A qui léguerai-je le champ que j'ai ensemencé avec l'aide du Très-Haut et qui commence à germer? Est-ce à celui qui, pareil au serviteur fainéant de l'Évangile, ensevelit son talent dans la terre, à celui qui méprise le don que Dieu lui a fait?... Je mentionnerai encore ton caractère méchant et ton obstination. Que de fois je t'ai grondé à ce sujet, et non seulement grondé, mais battu! Voici plusieurs années qu'à peine je te parle. Rien ne vaut, rien ne réussit; tout est peine perdue, tu ne veux rien faire que rester chez toi et t'amuser. Il y a quelque chose en toi qui contrarie tous mes projets! D'une part, tu es de sang royal et de rang élevé; de l'autre, tu es aussi bas que le dernier des valets. Tu ne t'entoures que de gens de rien, qui ne peuvent te pousser qu'à des actions mauvaises ou viles. Comment prouves-tu que tu es mon fils? M'aides-tu dans mes insupportables souffrances et mes travaux, toi qui as atteint l'âge de la raison? Eh! jamais! personne ne l'ignore. Tu hais ce que, au mépris de ma santé, je fais pour mon peuple; et, moi parti, tu démoliras tout! Ayant tout pesé dans mon esprit, avec douleur, et voyant que je ne puis en rien te pousser vers le bien, j'ai résolu de te déclarer mon dernier testament et d'attendre un peu pour voir si tu t'amenderais sincèrement. Sinon, sache...

Ici il se mit à tousser longuement, péniblement.

Cette toux lui restait de sa maladie. Son visage devint pourpre, les yeux lui sortirent des orbites, la sueur perla sur son front, ses veines se gonflèrent. Il étouffait d'un effort furieux et vain de cracher; il s'étranglait comme font les petits enfants qui ne savent pas encore tousser. Dans ce mélange de sénilité et d'enfance, il y avait quelque chose de grotesque et d'effrayant.

Lisette s'était réveillée; elle releva sa petite tête et contempla son maître d'un long regard intelligent, sympathique. Le tzarévitch aussi regarda son père et, tout à coup, un sentiment aigu comme un dard lui perça le cœur : « Le chien a de la pitié pour lui, songea-t-il, tandis que moi... »

Enfin Pierre put cracher ; il proféra son juron habituel, — un juron obscène, — essuya avec son mouchoir la sueur et les larmes de son visage et reprit aussitôt son discours au point où il s'était arrêté. Sa voix était plus enrouée, mais toujours aussi impassible et monotone :

— Je te répète, afin que tu saches...

Il laissa, par mégarde, tomber le mouchoir qu'il tenait à la main ; il voulut se pencher pour le relever ; mais Alexis le prévint, ramassa promptement le mouchoir et le tendit à son père. Ce léger service fit renaître dans le cœur du tzarévitch le sentiment timide, tendre, presque amoureux qu'il avait eu jadis pour Pierre.

— Petit père ! s'écria-t-il, avec un tel accent et un visage si bouleversé que Pierre le dévisagea et puis

abaissa vite les yeux ; Dieu m'est témoin que je n'ai commis envers toi aucune mauvaise action. Quant à l'héritage, moi-même, me sachant faible de santé, je ne le souhaite pas ; il faut pouvoir porter la charge qu'on accepte. Comment le pourrais-je ? Est-ce que, petit père... pour toi, pour toi... Oh ! Seigneur !..

Sa voix s'étrangla. D'un geste désespéré, il leva les bras, comme s'il voulait se prendre la tête à deux mains, mais resta figé dans son geste inachevé, un sourire éperdu sur les lèvres, tout pâle et tremblant. Lui-même ne savait pas ce qu'il avait; il sentait seulement quelque chose grandir en lui, se soulever, lui déchirer la poitrine avec une force effrayante. A un mot, un regard, un signe, le fils se fût jeté aux genoux du père, les eût embrassés ; il aurait eu de telles larmes que le mur qui les séparait serait tombé, aurait fondu comme la glace fond au soleil. Tout se serait expliqué ; il aurait trouvé des paroles pour se faire pardonner. Pierre aurait compris que son fils l'aimait, l'avait aimé toute sa vie, lui seul, et que maintenant il l'aimait plus encore, qu'il n'avait besoin de rien, sauf de la permission de l'aimer, de mourir pour lui : qu'une fois encore Pierre le caressât et lui dît, comme jadis, en le serrant contre lui : « Alecha, mon petit garçon chéri ! »

— Laisse donc ces enfantillages! dit Pierre d'une voix rude, plus rude, sans doute, parce qu'il tâchait de cacher son émotion. Ne cherche pas d'excuses. Prouve-nous ta foi par tes actions, on ne saurait croire

aux seules paroles. Il est dit : « Un arbre mauvais ne porte pas de bons fruits... »

Pour éviter les yeux d'Alexis, Pierre regardait de côté ; mais, sur son visage, quelque chose tremblait ; à travers le masque mort, un visage vivant, familier et cher au tzarévitch transparaissait. Pierre maîtrisa vite son émotion. A mesure qu'il parlait, son visage reprenait sa rigidité ; sa voix, son implacable fermeté :

— Aujourd'hui, les oisifs ne sont guère honorés. Celui qui ne fait rien pour Dieu, le tzar et la patrie, est semblable au ver, qui convertit tout en pourriture et ne donne aucun bénéfice aux hommes. L'apôtre a dit : « Que l'oisif ne mange point, que le paresseux soit maudit. » Tu te présentes comme un paresseux...

Alexis n'entendait presque pas les paroles ; chaque son lui blessait l'âme, le transperçait d'une insupportable douleur ; c'était comme un couteau qu'on lui remuait dans la chair. Il voulait crier, arrêter son père ; mais il sentait que son père ne comprendrait rien, ne voudrait rien entendre. De nouveau, un mur avait surgi entre eux, un abîme s'était creusé. A chaque parole que disait Pierre, il s'éloignait toujours plus de son fils, d'une manière irréparable, comme s'éloignent les morts.

Enfin, la douleur d'Alexis s'apaisa ; encore une fois, tout en lui fut pétrifié. L'indifférence lui revint ; il s'ennuyait seulement, s'engourdissait au son de cette voix monotone qui ne lui blessait plus le cœur, mais le sciait comme une scie mal aiguisée.

Pour en finir, pour pouvoir plus vite s'en aller, il choisit un instant de silence et fit une réponse, depuis longtemps méditée. D'une voix aussi morne que celle de son père, le visage aussi impassible, il dit :

— Très gracieux souverain et père! je n'ai rien d'autre à te demander que d'être privé, pour cause d'incapacité, de la couronne russe, si telle est ta volonté. C'est ce dont, seigneur souverain, je vous prie très humblement. Je me juge incapable, étant dépourvu de mémoire, sans quoi l'on ne peut rien faire. Faible de corps et d'esprit, par suite de maladies nombreuses, je ne puis gouverner un si grand peuple. Il faudrait pour cela un homme moins pourri que moi. C'est pourquoi je renoncerais à toute prétention au trône russe, si même je n'avais point eu de frère; mais j'en ai un, ce dont Dieu soit loué. J'y renonce maintenant sans esprit de retour, et j'en prends Dieu à témoin; s'il le faut, je mettrai mon serment par écrit. Je confie mes enfants à votre volonté et je demande à être nourri jusqu'à la fin de mes jours.

Le silence se fit. Dans ce midi d'hiver résonnait seulement le balancier de cuivre de la pendule.

— Ton abdication ne sert qu'à gagner du temps! dit enfin Pierre. Si maintenant tu n'as aucun respect pour les ordres de ton père, comment lui tiendrais-tu parole lorsqu'il sera mort? Tes serments ne sont pas dignes de foi, car tu es dur de cœur. David a dit : « Chaque homme ment ». Même si tu voulais tenir parole, tu pourrais être influencé, forcé par les barbes longues, popes et vieux, dont, à cause de leur paresse,

on ne fait guère de cas aujourd'hui. En conséquence, il est impossible que tu restes ainsi, ni chair ni poisson. Il te faut ou bien changer sincèrement de caractère et mériter le trône, sans quoi je ne saurais être tranquille, surtout depuis que ma santé s'en est allée, ou bien te faire moine.

Alexis, les yeux baissés, se taisait. Son visage était maintenant aussi mort que celui de Pierre. C'étaient deux masques l'un en face de l'autre, et tous les deux avaient entre eux une subite et une étrange ressemblance, fantômale, une ressemblance dans le contraste même : on eût dit que le visage large, rond, bouffi de Pierre, reflété dans le long visage mince d'Alexis comme dans un miroir concave, s'était bizarrement allongé et rétréci.

Pierre aussi se taisait; sur sa joue gauche, vers l'œil et le coin de la bouche, on pouvait observer un tremblement rapide; graduellement cela devint une convulsion, où toute la face, le cou, l'épaule, le bras et la jambe furent pris. Ces mouvements convulsifs qui précédaient des crises de fureur faisaient croire à beaucoup de gens que Pierre était un épileptique ou même un possédé. Alexis ne pouvait pas regarder son père sans effroi dans ces occasions. Mais aujourd'hui il était calme, protégé par une cuirasse invisible. Que pourrait lui faire son père? Le tuer? Qu'importe! Ce qu'il venait de faire, n'était-ce pas pire qu'un meurtre?

— Pourquoi te tais-tu? cria tout à coup Pierre, en frappant du poing sur la table, d'un mouvement qui

lui secoua tout le corps. Prends garde, Alechka! Tu t'imagines que je ne te connais pas? Si, je te connais, je vois clair en toi! Tu t'insurges contre ton père, petit chien; tu souhaites sa mort! Peuh! le sournois, le bigot maudit! C'est des popes que tu tiens cette diplomatie? Ce n'est pas pour rien que le Sauveur dit à ses apôtres de ne rien craindre, que le levain des pharisiens : « Craignez, leur ordonna-t-il, le levain des pharisiens », ce qui n'est autre chose que l'hypocrisie des moines, leur dissimulation!

Un sourire méchant éclaira les yeux baissés du tzarévitch. Il eut peine à se retenir de demander ce que signifiait la date falsifiée de la « déclaration à mon fils », le 11 octobre au lieu du 22 octobre. De qui Pierre lui-même avait-il appris cet art de la dissimulation, de la fraude, digne de Petka le voleur, Petka le vilain, ou de Fédoska, ce « prince du siècle », le « divinement rusé », le « célestement diplomatique »?

— Voici encore un dernier avertissement, dit Pierre d'une voix de nouveau égale, presque impassible.

D'un immense effort de sa volonté, il maîtrisait ses convulsions.

— Réfléchis, prends une résolution et réponds sans perdre de temps. Sinon, sache que je te déshérite. Lorsque la gangrène attaque l'un de mes doigts, ne dois-je pas sacrifier ce doigt, bien qu'il fasse partie de mon corps? S'il le faut, je te retrancherai de moi comme un membre gangrené! Et ne pense

pas que je dise cela pour te menacer simplement : en vérité, je le répète devant Dieu, je ferai ce que je promets. Pour mon peuple et mon pays je n'ai point ménagé ma vie ; pourquoi te ménagerais-je, toi, indigne ? Mieux vaut avoir un bon étranger qu'un être indigne, fût-ce un proche. C'est pourquoi je le répète, afin que tu le saches, il faut que tu choisisses l'une de ces deux issues : ou bien change de caractère, ou bien fais-toi moine...

Pierre se dressa de toute sa taille gigantesque. Il était repris de convulsions ; sa tête tremblait, ses bras et ses jambes s'agitaient. Son masque mort, aux yeux enflammés, aux grimaces lugubrement grotesques, était horrible. Un sourd rugissement de fauve était dans sa voix :

— Et si tu ne le fais pas, j'agirai envers toi comme envers un malfaiteur !

— Je souhaite devenir moine et demande, à ce propos, votre très gracieuse autorisation, dit le tzarévitch d'une voix basse, mais ferme.

Il mentait. Pierre savait qu'il mentait ; et Alexis savait que son père n'était pas dupe. La joie mauvaise de la vengeance emplissait le cœur du tzarévitch. Son absolue docilité n'était qu'absolue obstination. Maintenant le fils était plus fort que le père, le faible était plus fort que le fort. Quel intérêt pouvait avoir Pierre à ce qu'Alexis se fît moine ? « Le bonnet de moine n'est pas cloué sur la tête d'un homme, il peut s'enlever. » Hier tu fus moine, demain tu seras tzar. Le cadavre de Pierre se tordrait dans son cercueil lorsque

son fils serait tzar ; Alexis démolirait tout, détruirait tout de fond en comble ; il perdrait la Russie. Ce n'est pas dans un monastère qu'il faudrait mettre Alexis, mais dans une bière ; il faudrait le supprimer du nombre des vivants.

— Hors d'ici ! gémit Pierre, avec une fureur impuissante.

Le tzarévitch leva les yeux ; et, sans lever le front, il contempla son père fixement : les louveteaux regardent ainsi le vieux loup, en montrant les dents et en hérissant les poils. Les regards des deux hommes se croisèrent comme deux épées de duellistes ; et ce fut le regard du père qui s'abaissa, brisé, comme une lame qui en a heurté une autre, plus dure.

Il rugit ainsi qu'un animal blessé, jura et leva les deux poings sur la tête de son fils, prêt à s'élancer, à frapper, à tuer.

Mais une main toute petite, douce et forte s'abaissa sur l'épaule de Pierre.

L'impératrice Catherine Alexéevna avait, depuis longtemps, écouté à la porte : elle avait aussi regardé à travers la serrure. Elle était curieuse. Comme toujours, elle apparut au moment le plus grave, afin de sauver son mari. Elle avait ouvert la porte sans bruit et s'était glissée vers lui à pas de loup.

— Pétenka, petit père ! dit-elle d'une voix humble et gaie, d'une voix empruntée, comme en ont les bonnes dévouées lorsqu'elles raisonnent de méchants enfants, ou bien les infirmières en parlant à leurs malades. Ne te fatigue pas, Pétenka, ne te fais pas de

chagrin, mon chéri. Si tu te fatigues trop, tu seras encore malade, il faudra t'aliter ; et toi, tzarévitch, va-t'en, mon petit ; que Dieu te garde ! Tu vois que le tzar est malade...

Pierre se retourna, vit le visage tranquille, presque gai de Catenka et se calma du coup. Les bras levés tombèrent, pendirent comme des cordes ; tout son corps énorme et pesant s'affaissa dans un fauteuil, s'effondra comme un chêne coupé à la racine.

Alexis, sans quitter son père des yeux, courbé, hérissé, comme une bête qui en épie une autre, reculait lentement vers la porte. Sur le seuil, il vira brusquement, ouvrit la porte et sortit.

Catherine s'assit sur le bras du fauteuil ; elle appuya la tête de Pierre contre sa poitrine, grasse, molle, vraie poitrine de nourrice. A côté du visage jaune, malade, presque vieux de Pierre, le visage de Catherine paraissait très jeune. Elle était haute en couleurs, avait des grains de beauté duvetés, comme des mouches, de gracieuses fossettes, des sourcils veloutés, bien arqués ; ses noirs cheveux teints étaient soigneusement frisés au-dessus du front bas, ses yeux étaient à fleur de tête et elle souriait d'un sourire perpétuel comme on en voit sur les portraits des souverains. D'ailleurs, elle ressemblait moins à une tzarine qu'à une servante d'auberge allemande, ou bien à une femme de soldat russe, — une « laveuse de culottes », comme l'appelait le tzar lui-même, — qui suit son homme dans toutes les campagnes, lui lave ses effets, coud pour lui et, lorsqu'il a la colique, lui

met des sinapismes, lui frictionne le ventre et lui fait prendre un purgatif.

Personne ne savait comme Catenka calmer les crises de fureur du tzar, qui faisaient trembler tout le monde autour de lui.

D'une main, elle appuya contre sa poitrine la tête de Pierre ; de l'autre, elle lui caressa les cheveux, en murmurant toujours les mêmes paroles : « Pétenka, petit père, lumière de mes yeux, ami de mon cœur ! » Elle était une mère qui endort son enfant malade et une dompteuse qui caresse un fauve. A cette caresse continue, tranquille, le tzar s'apaisait, semblait s'endormir. Les convulsions faiblissaient. Seul le masque mort, maintenant durci tout à fait, aux yeux fermés, avait encore des tressaillements, faisait des grimaces grotesques.

Avec Catherine était entré dans le bureau un petit singe, cadeau d'un capitaine hollandais à la plus jeune fille du tzar, Lisenka. Le singe avait suivi la tzarine, comme un page ; effronté, il s'efforçait de lui relever la robe. Mais, ayant aperçu Lisette il s'effraya, sauta sur une table, de là sur une sphère céleste conforme au système de Copernic. Les minces fils de cuivre ployaient sous le petit corps, toute la sphère vibrait doucement. Puis l'animal alla s'installer au haut d'une grande horloge anglaise contenue dans une caisse d'acajou, vitrée. Un dernier rayon de soleil tombait sur l'horloge ; et le balancier brillait comme un éclair. Depuis longtemps le singe n'avait pas vu de soleil. Il semblait faire des efforts de

mémoire ; il regardait avec un étonnement triste le pâle soleil étranger et, clignant des yeux, faisait des grimaces, comme s'il imitait les convulsions de Pierre. La similitude des grimaces du minuscule animal et du grand tzar était effrayante.

Alexis rentra chez lui.

Il éprouvait le sentiment des gens qui viennent de subir l'amputation d'un bras ou d'une jambe : ils tâtent l'endroit où fut le membre et s'aperçoivent qu'il n'est plus là. De même, le tzarévitch tâtait dans son âme l'endroit où avait été son amour pour son père, et s'apercevait que cet amour avait disparu. Il se rappela les paroles de son père : « Je te séparerai de moi, comme un membre gangrené ». Avec l'amour de Pierre, tout avait disparu. C'était le vide ; plus d'espoir, d'effroi, de douleur, de joie : le vide, léger et terrible.

Alexis s'étonna de voir si vite et si simplement se réaliser son désir : pour lui, son père était mort.

LIVRE V

L'ABOMINATION EN LIEUX SAINTS

I

— Lorsque le tzar s'en fut construire des bateaux à Voronège, en 1701, Dieu déchaîna sur Moscou un terrible incendie. Toutes les maisons du tzar au Kremlin brûlèrent : celles qui étaient en bois furent consumées entièrement, celles qui étaient en pierre ne gardèrent que leurs murs. Les saintes églises, les croix, les iconostases et les icones brûlèrent. Dans la cathédrale d'Ivan Véliky, la grosse cloche, qui pesait huit mille pouds, tomba et se brisa. Celles d'Ouspensky et d'autres aussi. Et, par place, la terre brûla.

Ainsi parlait au tzarévitch Alexis le père Ivan, vieillard de soixante-dix ans, portier de la cathédrale de l'Annonciation.

Pierre, aussitôt guéri, partit pour l'étranger, le 27 janvier 1716. Le tzarévitch resta seul à Péters-

bourg. Il ne recevait aucunes nouvelles de son père et, remettant à plus tard de décider « s'il s'amenderait pour se préparer au pouvoir ou bien renoncerait au pouvoir et se ferait moine », il vivait comme devant, au jour le jour. Dieu manifesterait sa volonté lorsqu'il le faudrait... Il passa l'hiver à Pétersbourg, le printemps et l'été à Rogedestvène. En automne, il alla à Moscou voir les siens.

Le 10 septembre, veille de son départ, il fit une visite à son vieil ami le portier, mari de sa nourrice, et s'en fut avec lui voir les lieux de l'incendie.

Longtemps ils errèrent de palais en palais, de térèmes[1] en térèmes, parmi des ruines sans fin. Ce que les flammes avaient épargné, le temps l'avait démoli. Beaucoup de palais n'avaient plus ni portes, ni fenêtres, ni planchers, de sorte qu'on ne pouvait y pénétrer ; des brèches sillonnaient les murs ; les dômes et les toits s'étaient effondrés. Alexis ne retrouvait plus ou ne pouvait plus reconnaître les pièces où s'était écoulée son enfance.

Il devinait la pensée du père Ivan ; l'incendie, qui éclata l'année même où le tzar se mit à démolir les vieilles coutumes, était une manifestation du courroux céleste.

Ils entrèrent dans une petite chapelle décrépite, où le tzar Ivan le Terrible avait prié naguère pour le fils que, plus tard, il tua.

A travers une fente de la voûte, on voyait le ciel,

1. Chambres hautes, réservées aux femmes.

profond, bleu, tel qu'il apparaît parmi les ruines; une toile d'araignée tissée dans l'ouverture avait des reflets d'arc-en-ciel; la croix, prête à se détacher, tenait à peine par des chaînes cassées. Les carreaux de mica avaient été enlevés par le vent. Les corneilles entraient par les trous béants, faisaient leurs nids sous les arcades et salissaient l'iconostase; des traînées d'ordures blanches maculaient les sombres figures des saints. Un battant de la porte de l'autel était tombé; et, devant l'autel même, s'étalait une flaque d'eau sale.

Le père Ivan raconta au tzarévitch comment le prêtre de cette église, un vieillard quasi centenaire, avait longtemps fait appel à tous les ministères, collèges et finalement au tzar pour obtenir qu'on réparât l'église. « Les brèches sont si nombreuses, disait-il, et les murs si vieux que la sainte Eucharistie s'y trouve en perpétuel danger. » Mais personne ne voulait l'entendre; il mourut de chagrin et l'église tomba en ruines.

Les corneilles, effrayées par les visiteurs, volèrent avec des cris sinistres; le vent pleura et gémit, l'araignée se mit à courir sur sa toile; quelque bête, une chauve-souris sans doute, sortit de l'autel et tournoya dans l'air au-dessus de la tête du tzarévitch. Il eut peur. Il s'attrista de cette église profanée. Il songea aux paroles du prophète sur l'horreur de l'abomination en lieux saints.

Ils longèrent la grille d'or sur le perron rouge et descendirent vers le palais Granovity qui était en

moins mauvais état que le reste. Mais, à la place des réceptions d'ambassadeurs et des cortèges de naguère, on y jouait maintenant des comédies nouvelles, des dialogues; ou bien on y célébrait des mariages de bouffons. Et, pour que les anciens souvenirs ne nuisissent point aux nouveaux divertissements, les peintures des murs avaient été blanchies à la chaux, passées à l'ocre et remplacées par une gaie ornementation « à la manière allemande ».

Dans un hangar, le père Ivan fit contempler au tzarévitch deux lions artificiels. Il les reconnut aussitôt, les ayant souvent vus dans son enfance. Le tzar Alexis Mikhaïlovitch les avait fait placer auprès de son trône dans le palais Kolomensky. Ils rugissaient, roulaient des yeux, ouvraient la gueule comme de vrais lions. Les corps, en cuivre, étaient recouverts de peaux de moutons travaillées en peaux de lions. Le mécanisme qui simulait le rugissement des lions et faisait fonctionner les mâchoires et les yeux gisait maintenant, ainsi que les ressorts et les soufflets, à côté des corps. On avait sans doute transporté ces lions au palais du Kremlin, afin d'entreprendre quelques réparations; ensuite, on les avait relégués parmi un tas d'autres vieilleries. Les ressorts s'étaient cassés, les soufflets avaient crevé, les peaux pendaient en loques, de la paille pourrie sortait des ventres; et pitoyables semblaient maintenant les lions des autocrates russes : leurs mufles avaient l'aspect bête de museaux de moutons.

Dans certains palais, dévastés mais encore debout, se trouvaient des collèges nouveaux. Ainsi, sous les

térèmes, il y avait des dépendances du Sénat. Ailleurs, un dépôt de sel, un collège militaire, une chancellerie ; dans les anciennes écuries, on gardait du drap et des munitions.

Chaque collège avait emménagé, avec ses archives, ses employés, ses gardiens, ses solliciteurs et même des prisonniers qui vivaient là, de longues années, dans les sous-sols des palais. Ces gens nouveaux grouillaient entre les vieux murs comme des vers dans un cadavre; et leur saleté était indicible.

— Toutes ces immondices, les détritus laissés par les chevaux et les prisonniers, dit le père Ivan au tzarévitch, sont nuisibles à la vaisselle précieuse et aux autres objets de valeur qui sont gardés ici. La mauvaise odeur qui s'échappe de partout peut noircir la vaisselle d'or et d'argent. Il faudrait nettoyer tout cela et transférer les prisonniers ailleurs. Nous avons supplié maintes fois qu'on le fît, mais personne ne veut s'occuper de nous...

C'était un dimanche et les collèges étaient vides. Mais l'air était nauséabond. On voyait sur les murs des traces graisseuses que les solliciteurs y laissaient en s'y frottant, des taches d'encre, des dessins et des légendes obscènes. Et, dans la dorure ternie des vieilles fresques, on discernait encore les visages sévères des prophètes et des saints russes.

Au Kremlin même, près des palais et des cathédrales, il y avait un cabaret pour les greffiers et les scribes. On l'appelait Katok, à cause de la pente raide qu'il surplombait. Il avait surgi là comme un cham-

pignon vénéneux, et prospérait sournoisement malgré l'ukase : « Qu'on fasse disparaître sans retard du Kremlin ce cabaret ; et, afin de conserver à l'État un revenu équivalent, qu'on remplace le Katok par plusieurs autres cabarets s'il le faut, mais en des lieux convenables. »

Dans l'une des chambres de la chancellerie, l'air était si lourd et vicié que le tzarévitch se hâta d'ouvrir la porte. Du Katok, bourré de monde, venaient des rugissements sauvages, un bruit de danses, de balalaïka et cette chanson ivre :

Ma mère me mit au monde en dansant ;
Elle me fit baptiser dans le cabaret du tzar
Et me baigna dans du vin vert...

La princesse-abbesse Rgevsky avait l'habitude de chanter aux banquets du tzar cette chanson.

Il sembla au tzarévitch que du Katok, comme d'une sombre gueule ouverte, montait avec cette chanson, avec les plaisanteries obscènes et l'odeur de l'eau-de-vie, une épouvantable puanteur, qui donnait la nausée, pesait sur les tempes et chavirait le cœur d'une mortelle tristesse.

Il leva les yeux vers la voûte de la pièce. Là étaient représentés les « parcours célestes », les disques solaires et lunaires, les anges qui servent les étoiles... Et le Christ-Emmanuel est assis sur des arcs-en-ciel avec des roues aux multiples yeux ; dans sa main gauche, il tient un calice d'or ; dans la droite, un sceptre ; sur son front il porte une couronne à sept faces. Sur fond

vert se déroulait la légende : « Verbe éternel du Père, qui es dans l'image de Dieu et amènes les créatures du non-être à l'être, donne la paix à tes églises et la victoire au tzar fidèle. »

En bas éclatait la chanson :

> Ma mère me mit au monde en dansant;
> Elle me fit baptiser dans le cabaret du tzar...

Le tzarévitch lut la devise dans le disque solaire :

« Le soleil connut l'occident et la nuit fut. »

Ces paroles résonnèrent en lui comme une prophétie : l'ancien soleil de l'empire moscovite connut l'occident parmi les sombres marais finlandais et la nuit fut, non une nuit noire, mais l'effrayante nuit blafarde de Pétersbourg. L'ancien soleil ternit; le vieil or, la couronne et les colliers de monomaque noircirent à cause de la puanteur. Et l'horreur de la dévastation régna sur les lieux saints.

Comme pour échapper à d'invisibles persécuteurs, Alexis se sauva du palais, sans un regard en arrière. Il courait dans les corridors et les escaliers de telle sorte que le père Ivan avait peine à le suivre. Seulement, sur la place, sous le ciel découvert, il s'arrêta et respira plus profondément. Ici, l'air d'automne était pur et froid. Froides et pures aussi semblaient les pierres blanches des cathédrales.

Dans un coin, près de l'église de l'Annonciation, il y avait un long banc, peu élevé, où le père Ivan s'asseyait souvent, pour chauffer au soleil ses vieux os.

Le tzarévitch s'affaissa, à bout de force, sur ce banc.

Le vieux s'en alla chez lui afin de préparer au tzarévitch un refuge pour la nuit. Le tzarévitch resta seul.

Il était las comme s'il avait fait à pied mille verstes. Il avait envie de pleurer, mais les larmes ne venaient pas. Son cœur était brûlant et desséchait les larmes, comme une pierre chauffée dessèche l'eau.

La lumière du soir était douce autant que celle d'une veilleuse. Les dômes d'or des cathédrales s'embrasaient. Le ciel devenait mauve, puis sombre ; il prenait la couleur d'une violette morte. Et les tours blanches semblaient de gigantesques fleurs aux corolles d'or.

Des horloges sonnèrent, d'abord sur les portes de Spassky, puis à des tours lointaines ou proches. Dans l'air attentif tremblaient les petites vagues sonores qui se répondaient, parlaient des mystères du présent et de l'avenir, Les plus anciennes horloges sonnaient vite : des multitudes de petites cloches accompagnaient la grosse cloche qui marquait les heures d'une musique d'église, enrouée, mais encore solennelle ; tandis que les nouvelles cloches hollandaises répondaient par des jacasseries et des mélodies dansantes, « à la mode d'Amsterdam ». Et tous ces sons, vieux et neufs, rappelaient au tzarévitch son enfance lointaine.

Il ferma à demi les yeux, et son âme se perdit dans une demi-inconscience, dans un abîme noir entre le sommeil et la veille, où demeuraient les ombres du passé. Comme des ombres passent sur un mur blanc lorsqu'un rayon de soleil pénètre dans une chambre

obscure, devant lui défilaient des souvenirs et des visions. Et tous étaient dominés par une image terrible, celle de son père. Tel un voyageur qui, la nuit, du sommet d'une montagne, voit subitement à la lueur d'un éclair tout le chemin qu'il a fait, il contemplait à la lueur de cette image terrible toute sa vie écoulée.

II

Il a six ans. Il est assis sur les genoux de sa grand'-mère, parmi des coussins, des bonnes et des nourrices molles comme des coussins, dans l'ancien carrosse des tzars, doré mais aussi incommode et fatigant qu'un simple chariot. A l'intérieur, le carrosse est tendu de velours rouge; les carreaux sont en mica, les rideaux en soie. Sa mère, la tzarine Avdotia, est là aussi. Sous sa coiffure à frange de perles, son visage apparaît rond, blanc, étonné, enfantin.

Il regarde entre les rideaux de soie, par la fenêtre ouverte, la marche triomphale des armées d'Azov. Il aime l'harmonieuse monotonie des régiments, les canons de bronze, reluisants au soleil, et les images grossièrement peintes sur les bannières ; deux Turcs enchaînés s'écrient :

Ah ! la perte d'Azov
Cause notre malheur !

Dans une mer d'un bleu violent, un homme nu, rouge, « le dieu marin Neptune », chevauche, un trident à la main, un monstre écailleux, le Kitovras : « Je vous félicite de la prise d'Azov et me soumets à vous. »

Le savant allemand Vinius lui semble superbe dans son accoutrement de guerrier romain lorsque, du haut de l'arc de triomphe, il déclame des vers en l'honneur de la Russie, dans un porte-voix long de dix pieds.

Parmi les simples soldats préobrajenski avance un canonnier en uniforme vert foncé à parements rouges. Il est plus grand que tous et on le remarque de loin. Alecha reconnaît son père. Mais le visage est si jeune qu'Alecha s'émerveille : c'est presque un grand frère, un gentil camarade, un enfant comme lui-même... Il fait chaud dans le carrosse, parmi les coussins et les molles nourrices. Alecha voudrait s'enfuir au soleil vers le gai jeune homme à la chevelure bouclée, au regard vif.

Le père a aperçu son fils : ils échangent un sourire et le cœur d'Alecha bat joyeusement... Le tzar s'approche de la portière, l'ouvre, arrache l'enfant des bras de la grand'mère qui résiste ; les nourrices poussent des cris effarouchés ; il embrasse son fils très tendrement, mieux que ne le fait la tzarine ; puis, le soulevant à bras tendus, il le présente à l'armée, au peuple ; il l'installe sur son épaule et le porte en tête de l'armée. Le cri : « Vivat ! Vivat ! Long règne au tzar et au tzarévitch ! » éclate tout près, puis se propage, toujours plus loin, poussé par des milliers de voix ; il

plane sur la mer de têtes comme un joyeux grondement.

Alecha sent que tous le regardent et que tous l'aiment. Il s'amuse et il a peur. Il serre le cou de son père, se cramponne à lui, plein de confiance ; et le tzar le porte avec d'infinies précautions. Il semble à l'enfant que tous les mouvements de son père sont ses mouvements à lui, Alecha ; que la force de son père est à lui, Alecha ; que son père et lui ne font qu'un. Il voudrait rire et pleurer. Les cris du peuple, le roulement des canons, la sonnerie des cloches, les dômes d'or des églises, le ciel bleu, le vent et le soleil sont si gais !

Alecha avait le vertige, il haletait ; il crut voler dans le ciel, vers le soleil.

Cependant, à la fenêtre du carrosse, la tête de la grand'mère apparaissait. Alecha aime ce vieux petit visage ridé et drôle. Elle agite la main, crie, implore ; elle est prête à pleurer.

— Pétenka ! Pétenka, petit père ! Ne fatigue pas Alecha !

Les nourrices et les bonnes le recouchent dans son petit lit de duvet, sous une chaude couverture tissée d'or et doublée de zibeline ; on le berce, on le câline, on lui caresse la plante des pieds pour qu'il dorme mieux ; on le dorlote, on le protège du vent. Précieux enfant de tzar ! On le cache, telle une vierge, derrière des portières et des rideaux. Lorsqu'il se rend à l'église, on porte à ses côtés des écrans d'étoffe tendue afin que personne ne puisse voir le tzarévitch

avant sa présentation officielle. Et, lorsqu'on le présentera, des gens viendront de loin et de près le regarder comme on contemple une merveille.

Dans les appartements à plafond bas des femmes, il fait étouffant ; les portes, les volets, les fenêtres sont calfeutrés, afin d'éviter les courants d'air ; par terre, du feutre encore. Les poêles sont toujours chauffés. Cela sent les herbes aromatiques et l'encens. La lumière du jour qui s'infiltre à travers le mica est ambrée. Partout des veilleuses brûlent devant les icones. Alecha a des nausées, mais il éprouve un étrange bien-être : c'est comme s'il sommeillait depuis des temps indéfinis et ne pouvait se réveiller. Il sommeille au bruit des monotones causeries relatives à la manière dont il convient de tenir une maison : que tout soit rangé, nettoyé, brossé, protégé de tout dommage ; que rien ne moisisse, ni ne pourrisse ; que tout soit enfermé, qu'on se méfie des voleurs, qu'on ne gaspille rien, qu'on vive en tout bien tout honneur ; les coupons d'étoffe doivent être conservés avec soin... et des recettes pour le poisson, les champignons marinés ou salés ; et des maximes sur la foi inébranlable et chaude en la sainte et indivisible Trinité. Il sommeille au son des instruments que jouent des musiciens aveugles en chantant les vieilles bylines, aux récits des conteurs centenaires qui amusaient aussi, jadis, son aïeul, le très doux tzar Alexis Mikhaïlovitch. Il sommeille à demi et rêve en écoutant les pèlerins mendiants qui furent sur le mont Athos, pointu comme un cône de pin ; tout au sommet, au-dessus des nuages, se

tient la Très Sainte Mère de Dieu ; elle éclaire la montagne avec les reflets de son manteau... Il rêve de Siméon le Stylite, qui laissa pourrir son corps et fut grouillant de vers ; du paradis terrestre, qu'aperçut au loin, de son bateau, Moïslav de Novgorod ; et d'autres miracles de Dieu ou mirages du diable. Et, lorsqu'il commence à s'ennuyer, la grand'mère ordonne aux fous, folles et bouffons, à des simples, des orphelins, des fillettes kalmouk ou arabes de l'amuser ; ils dansent, se battent, se traînent par terre, s'écorchent jusqu'au sang. Ou bien la grand'mère le met sur ses genoux et, lui secouant à tour de rôle chaque doigt, marmonne : « La corneille a fait la soupe, elle saute sur le seuil, appelle les convives ; elle en donne à celui-ci, à celui-ci, à celui-ci ; et à celui-ci elle ne donne rien, et tous volent sur la tête d'Alecha ! » La grand'mère le chatouille ; et il rit et se débat. Elle lui fait manger de lourds gâteaux, des flans au lait de pavot, des fruits confits et autres gourmandises.

— Mange, Alecha, mange et profite, lumière de mes yeux !

Et, lorsque Alecha a mal au ventre, on fait venir une petite vieille qui guérit les enfants en chuchotant des paroles mystérieuses ; on lui administre des herbes contre le mauvais œil. S'il tousse ou s'il éternue, on lui fait boire une infusion de framboise, on le frictionne avec de l'esprit de vin mêlé de camphre.

Seulement par les très grandes chaleurs, on le mène

à la promenade au Jardin supérieur, tout en haut de la montagne du Kremlin. C'est une sorte de jardin suspendu qui continue les appartements des femmes. Tout ici est artificiel : des fleurs de serre dans des caisses, de minuscules étangs, des oiseaux apprivoisés dans des cages. Il contemple Moscou à ses pieds, les rues où il n'a jamais été, les toits, les tours, les clochers, l'espace qui s'étend derrière la rivière, les collines bleues, les nuages dorés et vaporeux. Et il s'ennuie ; il voudrait s'évader des térèmes, des jardins apprêtés, pour aller dans une véritable forêt, dans des plaines, des rivières, dans un lointain inconnu. Il voudrait fuir, voler ; il envie les hirondelles. L'air est si étouffant ! Les fleurs de serre et les plantes médicinales ont une odeur épicée et écœurante. Un nuage bleu sombre rampe. Des ombres accourent, une subite fraîcheur, de la pluie ! Il lui offre son visage et ses mains, il recueille avidement les gouttes froides. Cependant les bonnes et les nourrices le cherchent, l'appellent :

— Alecha, Alecha ! Rentre, petit ! Tu te mouillerais les pieds !

Mais Alecha ne les écoute pas, il se cache dans les buissons d'églantiers. Cela sent partout la menthe, le persil, la terre humide ; la verdure est d'un vert lustré, sombre ; les pivoines panachées jettent des feux. Les vêtements d'Alecha et ses souliers sont trempés. Mais il admire les grosses gouttes de pluie qui s'éparpillent en poussière diamantée dans les mares ; il frappe des mains et chantonne une gaie chanson que répercute l'écho dans la tour :

Pluie, pluie, arrête !
Nous irons au Jourdain
Prier le bon Dieu,
Saluer le Christ.

Tout à coup, au-dessus de sa tête, un éclair aveuglant déchire le nuage ; le tonnerre retentit, le vent tourbillonne. Il est éperdu de terreur et de joie, comme naguère sur l'épaule de son père, lors du triomphe d'Azov. Il resonge au gai adolescent bouclé, et il sent qu'il l'aimait comme cet éclair effrayant. La tête lui tourne, il halète, il tombe à genoux et tend les mains vers le ciel noir, avec le désir et la crainte de voir un autre éclair plus aveuglant, plus terrible que le premier.

Mais de vieilles mains tremblotantes s'emparent de lui ; on l'emporte, on le déshabille, on le couche, on le frictionne avec du vin camphré, on lui administre de l'eau-de-vie aromatique et du tilleul jusqu'à ce qu'il sue sang et eau ; on le couvre, on le borde. Et de nouveau il dort. Il voit en songe la bête Aspide, qui habite les montagnes de pierre : son visage est celui d'une jeune fille, sa trompe est comme un serpent, ses pieds sont ceux d'un basilic et peuvent fendre le fer ; on l'attrape en sonnant de la trompette ; il ne supporte pas ce bruit, se perce lui-même le tympan et meurt en versant sur la terre un sang bleu sombre. Alexis voit aussi l'oiseau du paradis, Sirine, qui chante vers l'Orient des chansons ineffables : il vit dans les jardins d'Eden, et annonce aux justes la joie que le Seigneur leur prépare; nul homme qui vive la vie

charnelle ne peut l'entendre ; et, si par hasard il l'entend, sa pensée est prisonnière ; il avance vers la voix et meurt doucement. Il semble à Alecha qu'il suit le Sirine mélodieux, qu'il écoute la douce chanson et meurt, s'endort éternellement.

Soudain, c'est comme une tempête dans sa chambre. Les portes, les rideaux s'ouvrent ; la couverture d'Alecha est arrachée et le froid le saisit. Il ouvre les yeux et voit le visage de son père ; il ne s'effraie, ni ne s'étonne ; c'est comme s'il savait et qu'il eût attendu. Avec la chanson du Sirine dans les oreilles, un sourire tendre et endormi sur les lèvres, il étend les bras et s'écrie : « Père, père chéri ! » Il se dresse et se jette au cou du père. Celui-ci l'étreint si fort qu'Alecha en souffre ; il lui embrasse le cou, les jambettes nues, tout le petit corps chaud et engourdi sous la chemise de nuit. Le pére a rapporté d'au delà des mers un curieux jouet : dans une boîte de bois, sous un verre, il y a trois Allemandes en cire et un poupon ; derrière elles, un miroir ; en bas, sur le rebord de la boîte, une manivelle en os ; si l'on fait marcher la manivelle, les Allemandes et le poupon tournent et dansent au son d'une musique. Le jouet amuse Alecha ; mais il le regarde à peine et contemple son père sans se lasser. Le visage du père a maigri, s'est affaissé ; sa personne a mûri ; on dirait presque qu'il a grandi. Mais, pour Alecha, il est toujours un gai adolescent, aux cheveux bouclés, aux yeux vifs. Il sent le vin et l'air froid.

— Le père a des moustaches ! Toutes petites ! On les voit à peine !

Alecha promène son doigt sur le duvet tendre qui ombre la lèvre supérieure de son père.

— Et, sur le menton, une fossette. Tout comme grand'maman !

Il embrasse la fossette.

— Et pourquoi a-t-il des durillons aux mains ?

— A force de manier la hache ! Le père a construit des bateaux. Attends un peu, lorsque tu seras grand, je te prendrai avec moi. Veux-tu me suivre dans les pays étrangers ?

— Oui, oui. Où tu vas, j'irai. Je veux toujours être avec toi.

— Tu ne regretteras pas grand'mère ?

Alecha aperçut tout à coup, dans la porte entre-bâillée, le visage effaré de l'aïeule et le visage, d'un blanc mort, de sa mère...

Toutes les deux le regardent sans oser entrer ; elles le bénissent de loin et se signent.

— Je regretterai grand'mère ! murmura Alecha, en s'étonnant que le père ne lui parlât pas de la mère.

— Qui aimes-tu le plus, grand'mère ou moi ?

Alecha se tait, il hésite. Puis il se serre plus fort contre son père ; il tremble, il meurt de pudique tendresse et lui murmure dans l'oreille :

— Je t'aime, père, plus que tous !

Et tout disparaît, les appartements chauds, le lit de duvet, la mère, la grand'mère, les nourrices. C'est comme s'il s'était enfoncé dans un trou noir, ou comme s'il était tombé, ainsi qu'un oiseau, d'un nid chaud sur la terre gelée.

Une grande chambre froide, aux murs gris et nus, aux fenêtres grillées de fer. Maintenant, il ne dort plus ; il a seulement toujours sommeil et ne peut dormir son saoul ; on le réveille trop tôt. A travers un brouillard qui pique les yeux, il voit de longues casernes, des magasins jaunes, des guérites rayées, des môles de terre avec des pyramides de bombes, des tuyaux de canons. La plaine Sokolnitchié, couverte de neige fondue, s'étend sous le ciel gris, plein de corneilles et de corbeaux mouillés. On entend le tambour, les cris militaires : *Au rang ! Le fusil sur l'épaule ! A gauche ! Marche !* Des coups de fusil et encore le tambour.

Avec lui est sa tante, la tzarevna Natalie Alexéevna, vieille fille au visage jeune, aux doigts durs qui le pincent très fort, aux yeux méchants et pointus qui voudraient le dévorer : « Ah ! le galeux, petit d'Avdotia !... »

Ce ne fut que plus tard qu'il apprit ce qui s'était passé. Le tzar, à son retour de Hollande, envoya sa femme, la tzarine Avdotia, au couvent de Sousdal, où on lui fit de force prendre le voile. On lui donna le nom d'Hélène. Cependant, on transféra Alècha des térèmes de Moscou au bourg de Préobragenskoé, dans le nouveau palais. A côté du palais, était la chancellerie secrète où l'on poursuivait une enquête sur l'émeute des Streltzi. Les émeutiers étaient mis à la question. Chaque jour, flambaient une trentaine de bûchers...

... Il ignore si ce qui suit est un souvenir ou bien

un cauchemar. Il avance, avec précaution, de nuit, le long d'un mur en pieux aiguisés qui encerclent la cour de la prison.

Des gémissements s'échappent de là-bas. Une lueur brille dans une fente, entre deux poteaux ; il y colle son œil et voit une espèce d'enfer.

Les feux brûlent rouges,
Les chaudières fument,
On aiguise les couteaux ;
On va t'égorger.

On rôtit des êtres humains au-dessus du feu ; on en écartèle d'autres, leurs articulations grincent ; avec des tenailles de fer rouge, on casse des côtes ; on « nettoie des ongles » en introduisant sous l'ongle des aiguilles chauffées. Parmi les bourreaux, il y a le tzar lui-même. Son visage est si terrible qu'Alecha ne reconnaît plus son père : c'est lui et c'est un autre, le double de son père, son mauvais génie. De ses propres mains, il torture l'un des principaux émeutiers ; celui-ci supporte tout en silence. Son corps n'est plus qu'une masse informe, une pièce de boucherie dont la peau a été enlevée. Et il se tait ; il regarde le tzar dans les yeux, comme s'il se moquait de lui.

. . . .

Alecha tomba sans connaissance. Au matin, des soldats le trouvèrent près du mur, au bord d'un fossé. Il fut longtemps malade, privé du sentiment de la réalité.

A peine remis, il assiste, par ordre du tzar, à l'inauguration solennelle du palais de Bacchus, œuvre de Lefort. Il porte un kaftan neuf, allemand, à deux pans soutenus par des fils de fer, et une énorme perruque qui lui écrase la tête. Sa tante a une magnifique robe ronde. Ils sont dans la chambre voisine de celle où a lieu le banquet. Des rideaux de taffetas, seule survivance de l'ancienne réclusion des térèmes, les cachent aux invités. Mais Alecha voit tout : les membres du très ivre concile, qui portent, en guise de saints vaisseaux, des coupes de vin, des flacons d'hydromel et de bière; il voit, simulant un évangile, une boîte qui s'ouvre comme un livre et qui contient diverses eaux-de-vie; il voit du tabac fumant sur des réchauds, en guise d'encens. Le grand prêtre, le prince-pape, en de burlesques vêtements de patriarche, brodés de cartes à jouer et de dés, en mitre d'étain surmontée d'un Bacchus nu, avec un bâton orné d'une Vénus nue, bénit les invités au moyen de deux tuyaux de pipes disposés en croix. La saoulerie commence. Les bouffons injurient les vieux boyards, les battent, leur crachent au visage, les arrosent de vin, les traînent par les cheveux, leur coupent la barbe, la leur arrachent rudement, les ensanglantent. Le banquet devient une chambre de torture. Alecha croit que c'est l'effet de son délire. Et, de nouveau, il ne reconnaît pas son père : c'est un double, un mauvais génie.

— Le très auguste tzarévitch Alexis Pétrovitch, ayant accompli les principes de l'alpha et, ayant appris

en peu de temps les lettres et les syllabes selon l'alphabet, étudie le livre d'heures, — annonçait au tzar le *dernier des serviteurs,* Nikichka Viazemky, gouverneur du tzarévitch.

Il instruisait Alecha conformément au « Domostroï » : « Comment il faut se comporter avec les choses saintes ; ainsi, l'on doit baiser les icones miraculeuses et les reliques thaumaturgiques avec respect, sans faire claquer les lèvres ; surtout on doit retenir son haleine, puisque notre odeur est répugnante au Seigneur ; on doit manger le pain bénit avec précaution, sans répandre de miettes, sans y mordre comme on mord dans du pain ordinaire, mais il faut le partager en petits morceaux qu'on se met dans la bouche pour les manger avec foi et crainte. » Alecha, en écoutant ces instructions, songeait que ce même Nikichka, ivre, avait dansé chez Lefort avec le prince-pape et d'autres bouffons, devant l'Allemande éhontée Monsen ; alors on sifflait le « printemps » et on chantait des chansons à boire.

Le baron Gussen, savant allemand, présenta au tzar le *Methodus instructionis* : règles que devrait suivre le pédagogue auquel serait confiée l'éducation du tzarévitch.

« Toujours cultiver, dans le cœur et l'esprit de l'élève, l'amour de la vertu et s'efforcer de lui inculquer le dégoût pour tout ce qui est mauvais devant le Seigneur. Lui faire voir les résultats fâcheux du vice à l'aide d'exemples tirés des Saintes Écritures et de l'histoire profane. Lui apprendre le français, qui s'ac-

quiert le mieux au moyen de conversations quotidiennes. Lui faire voir des cartes géographiques peintes en différentes couleurs. L'habituer peu à peu à l'usage du compas, lui révéler la beauté et l'utilité de la géométrie. Le préparer aux exercices militaires, aux assauts, à la danse et à l'équitation. L'amener à un bon style russe. Lui lire attentivement, tous les jours de courrier, les feuilles françaises et le *Mercure historique;* et lui rappeler, à ce sujet, des souvenirs politiques ou moraux. Se servir du *Télémaque* pour l'instruction du tzarévitch, comme d'un miroir et d'une règle pour tout son règne à venir. Et, afin de ne le point ennuyer par des études ininterrompues, le divertir modérément par le jeu du truktafel. Tous ces travaux peuvent aisément être accomplis en deux ans ; après quoi il faudra, sans perdre de temps, perfectionner Son Altesse dans les sciences, afin qu'elle puisse affronter toutes les affaires politiques du monde; le véritable bien de cet empire ; tous les arts tels que la fortification, l'artillerie, l'architecture, la navigation, etc., pour la plus grande joie de son illustre père et pour son impérissable gloire à lui-même. »

La mise en œuvre du *Methodus instructionis* fut confiée au premier Allemand venu, Martin Martinovitch Neubauer. Il se servait, pour instruire Alecha dans l'art « des compliments et de la politesse européenne », du livre intitulé : *Miroir sincère de la jeunesse.*

« Avant toute chose, il importe que les enfants honorent leur père. Lorsqu'un fils reçoit les ordres de

son père, il doit garder son chapeau à la main et ne pas se tenir sur le même rang que son père, mais se mettre un peu en arrière de lui à la manière d'un page ou d'un serviteur. Lorsqu'un fils rencontre son père, il doit s'arrêter à trois pas de distance, se découvrir la tête, être aimable et complimenter son père. Il est préférable qu'on dise de vous; « Voici un chevalier courtois, discret et brave », plutôt que : « Voici un imbécile arrogant ». Il ne faut pas s'appuyer sur une table ni sur un banc, et être semblable à quelque paysan qui se vautre au soleil. Les jeunes gens ne doivent ni renifler ni cligner des yeux. Ce n'est point un médiocre méfait, de se moucher trop souvent, comme si l'on sonnait du cor, ou d'éternuer très fort de manière à effrayer les gens ou à faire pleurer les petits enfants dans les églises. Les ongles doivent être coupés et entretenus, il ne convient pas de les avoir bordés comme de velours noir. Au repas, tiens-toi droit, modestement ; ne te nettoie pas les dents avec ton couteau, mais avec un cure-dent, et en te couvrant la bouche d'une main. Ne grogne pas, en mangeant, comme un porc ; ne te gratte pas la tête, ainsi que le font les paysans. Les jeunes gens doivent toujours parler entre eux les langues étrangères, afin d'en acquérir l'habitude et afin qu'on ne puisse les confondre avec des bavards ignorants. »

Voilà ce que ronchonnait dans une oreille du tzarévitch le gouverneur allemand ; et, dans l'autre, le gouverneur russe répétait : « Ne crache point,

Alecha, à droite, — c'est là qu'est l'ange gardien ; crache à gauche, — c'est là qu'est le démon. Ne chausse pas, mon ênfant, ton pied gauche avant ton pied droit, ce serait péché. Range dans un papier et conserve tes rognures d'ongles, afin d'avoir de quoi escalader la montagne de Sion pour gagner le royaume céleste. »

L'Allemand se moquait du Russe, le Russe se moquait de l'Allemand ; et Alecha ne savait auquel des deux se fier. « L'orgueilleux étudiant, fils de petits bourgeois allemands, » haïssait la Russie.

— Quelle est la langue d'ici ? disait-il. Il ne peut y avoir ni grammaire ni rhétorique... Les popes russes eux-mêmes ignorent ce qu'ils récitent dans les églises. La langue russe est celle des êtres incultes et ignares !...

Il était souvent ivre et alors s'échauffait plus encore :

— Vous ne savez rien de rien ; vous êtes tous des barbares !... Chiens ! chiens !

Le Russe avait donné à Martin le sobriquet de « singe » et rapportait au tzar que, « en guise d'instruction, Martin donnait au tzarévitch un mauvais exemple, l'excitait contre la science, le brouillait avec les étrangers ». Alecha pensait que ses deux gouverneurs, le Russe et l'Allemand, étaient des lourdauds qui se valaient.

Martin Martinovitch l'ennuyait à tel point, pendant la journée, que la nuit il le voyait en songe sous l'aspect d'un singe savant qui minaude, selon les

règles de la politesse européenne, devant le *Miroir sincère de la jeunesse.* Autour de lui se tiennent, comme les icones des saints dans la « salle dorée », les anciens tzars moscovites, les patriarches, les saints. Et Martin rit d'eux, les injurie : « Chiens que vous êtes ! Vous ne savez rien de rien ! Vous êtes tous des barbares ! »

Alecha aperçoit dans cette grimace de singe une ressemblance avec le visage tiraillé, non pas de son père, mais de cet autre, le double, le mauvais génie du tzar. Et une patte velue s'étend vers Alecha, lui saisit la main, l'attire...

De nouveau il tombe, et il se retrouve au bout du monde, sur la rive plate et marécageuse de la mer, sous un soleil pâle et mort dans le ciel bas. Ici, tout est brumeux, plein de mirages ; et lui-même se croit un mort, ancien déjà, descendu au pays des ombres.

A treize ans, le tzarévitch est enrôlé dans la compagnie des canonniers ; il prend part à la campagne de Notebourg. De Notebourg à Ladoga, de Ladoga à Iambourg, à Koporié, à Narva, partout on lui fait suivre l'armée avec les fourrages, pour l'accoutumer aux exercices militaires.

Presque enfant encore, il partage le danger des soldats, supporte les privations, le froid, la faim, l'interminable fatigue. Il voit du sang et de la saleté, toutes les abominations et les horreurs de la guerre. Il n'aperçoit son père que de loin. Et, chaque fois qu'il l'aperçoit, son cœur tremble d'un espoir fou : le père s'approchera de lui, l'appellera, lui fera quelque

caresse. Un mot seulement, un regard; et Alecha aurait compris ce qu'on voulait de lui. Mais le père n'a jamais le temps : sa main tient toujours l'épée, la plume, le compas ou la hache. Il fait la guerre aux Suédois et enfonce les pilotis des premières maisons de Saint-Pétersbourg.

« Très gracieux Seigneur mon père,

» Je te prie, en grâce, d'ordonner qu'on me communique des nouvelles de ta santé, nouvelles que j'attends avidement et qui me combleront de joie.

» Ton fils Alecha, qui demande ta bénédiction et t'envoie ses hommages.

» Pétersbourg, 28 août 1703. »

Dans ses lettres, qu'il écrit sous la dictée de son maître, il n'ose ajouter un mot sincère, de tendresse ou de plainte. Solitaire, sauvage, effarouché, il pousse comme une mauvaise herbe sous une haie.

Narva est prise d'assaut. Le tzar, pour célébrer la victoire, passe les troupes en revue avec force canonnade et musique. Le tzarévitch est dans les rangs et voit de loin s'approcher le jeune géant au visage gai et terrible. C'est lui, lui et non pas son double, son mauvais génie; c'est le père, véritable, chéri. Le cœur d'Alecha bat follement, tremble d'espérance. Leurs yeux se croisent; c'est comme un éclair qui aveugle Alecha. Il voudrait courir à son père, lui jeter les bras autour du cou, l'étreindre et l'embrasser, pleurer de joie.

Dures et nettes comme un roulement de tambour, sonnent des paroles semblables à celles des ukases ou des ordres du jour militaires :

— Mon fils ! je t'ai emmené en campagne afin que tu pusses vérifier que je n'évite ni le travail ni le danger. Comme tout être humain, je puis mourir d'un jour à l'autre ; aussi faut-il que tu te rappelles que tu auras peu de joie si tu ne suis pas mon exemple. Ne t'épargne aucune fatigue pour le bien commun. Mais, si tu jettes au vent mes conseils et négliges ma volonté, je te renierai et demanderai à Dieu qu'il te punisse dans cette vie et dans l'autre.

Le père soulève avec deux doigts le menton d'Alecha et le regarde longuement dans les yeux. Une ombre passe sur le visage de Pierre. On dirait qu'il voit son fils pour la première fois ; ce chétif enfant, aux épaules étroites, à la poitrine rentrée, au regard sournois et obstiné, c'est donc cela son fils unique, l'héritier du trône, le continuateur de tous ses travaux et de ses exploits? Est-ce vraiment possible? D'où vient cet avorton, ce corbeau dans l'aire de l'aigle? Comment a-t-il pu, lui, engendrer un tel fils?

Alecha s'efface, se ratatine comme s'il devinait la pensée de son père, se sentait fautif de quelque crime inconnu et démesuré. Il a tellement honte, tellement peur qu'il est prêt à éclater en sanglots comme un enfant, là, devant toute l'armée. Mais il surmonte son émotion et prononce d'une voix tremblante un compliment appris :

« Très gracieux seigneur, mon père,

» Je suis encore très jeune et je fais ce que je peux; mais j'affirme à Votre Majesté que, en fils obéissant, je m'appliquerai à suivre votre exemple et à imiter vos actions. Que Dieu vous conserve pendant de nombreuses années en parfaite santé, afin que je puisse me réjouir longtemps d'avoir un si illustre père ! »

Sur la recommandation de Martin Martinovitch, il ôte son chapeau, « de façon aimable, comme un chevalier discret », et récite un compliment allemand :

— *Meines gnädigsten Papas gehorsamster Diener und Sohn.*

Il se sent, en face de ce géant beau comme un jeune dieu, un petit monstre, un singe imbécile.

Le père lui donne brusquement la main. Alecha l'embrasse ; des larmes jaillissent de ses yeux et il lui semble que le père, qui retire vite la main, éprouve du dégoût à sentir la chaleur de ces larmes.

Lors de la rentrée triomphale des armées à Moscou, le 17 décembre 1704, après la victoire de Narva, le tzarévitch marchait dans les rangs, en uniforme préobajenski, le fusil sur l'épaule, comme un simple soldat. Le temps était froid. Il était transi, engourdi. Dans le palais, comme tous buvaient, il avala pour la première fois un verre d'eau-de-vie afin de se réchauffer. La tête lui tourna, sa vue s'obscurcit. A travers cette obscurité, pleine de cercles troubles, rouges et verts, qui tournaient et se confondaient, il ne discernait avec netteté que le visage de son père, qui le regardait avec un sourire de mépris. Alecha en

ressentit une humiliation douloureuse. Il se leva en vacillant, approcha de son père, le regarda en dessous comme un louveteau pris par une meute, voulut parler, voulut agir ; mais il pâlit subitement, poussa un faible cri, chancela et tomba inerte aux pieds du tzar.

III

— Déjà ma vie temporelle aboutit à la vieillesse : mutisme, surdité, cécité. Ce pour quoi j'implore qu'on m'exempte des fonctions de portier, afin que je puisse me reposer dans le saint monastère.

Le tzarévitch, perdu dans ses réflexions, n'entendait pas le monotone bavardage du père Ivan, qui, sorti de sa cellule, s'était assis sur le banc à côté de lui.

— Il faudrait vendre ma maisonnette, et mes affaires de ménage, et tout le fatras superflu ; il faudrait aussi faire entrer dans un monastère mes deux nièces, orphelines que j'ai hébergées chez moi. La petite dot que j'ai amassée, je l'apporterais au monastère ; de cette façon, je ne mangerais pas le pain d'autrui et mon offrande serait agréable à Dieu comme les deux deniers de la veuve. Je vivrais ainsi, quelque temps encore, en silence et en repentance, jusqu'au jour où Dieu voudra me faire passer de cette vie à l'autre. Je

pense être près de ma mort, parce que mon père est mort jadis à l'âge que j'ai maintenant...

Le tzarévitch, lorsqu'il reprit conscience des choses environnantes, s'aperçut qu'il faisait déjà nuit. Les tours des cathédrales étaient d'un bleu éthéré, semblables à de gigantesques fleurs, à des lis du paradis; les dômes d'or brillaient d'une vague lueur d'argent sur le ciel bleu-noir. La voie lactée scintillait faiblement. Une haleine fraîche, celle de toute la nature, régulière, apaisée, descendait sur la terre, comme un gage du sommeil éternel, de l'infini repos.

La voix murmurante du père Ivan se confondait avec la douceur des choses.

— Qu'on me laisse me reposer dans le saint monastère jusqu'à ce que je passe de cette vie dans l'autre...

Il parla longtemps encore, se tut, parla de nouveau; il s'en alla, revint, invita le tzarévitch à souper. Mais celui-ci ne voyait ni n'entendait. Il avait refermé les yeux, était engourdi, plongé dans l'abîme qui sépare la veille et le sommeil et où habitent les ombres du passé. Les souvenirs défilaient devant lui, les visions, les images, comme les anneaux d'une longue chaîne; tout était dominé par une image terrible : celle du père. Ainsi qu'un voyageur, qui de nuit se retourne et voit à la lueur d'un éclair tout le chemin parcouru, l'éclat de cette terrible image lui faisait voir toute sa vie.

. . . .

. . . .

Il a dix-sept ans, l'âge où jadis les tzarévitchs mos-

covites étaient « déclarés » au peuple, qui venait les regarder comme on contemple les « curiosités ».

Mais déjà Alecha doit accomplir une tâche au-dessus de ses forces, faire la besogne d'un homme : il va de ville en ville, achète les provisions pour l'armée, fait abattre des forêts, fournit le bois pour les vaisseaux ; il dirige la construction des forteresses, l'impression des livres, fait fondre des canons, écrit des ukases, recrute des régiments, découvre les adolescents qui, au risque de la mort, fuient le service; presque enfant lui-même, il doit veiller à ce qu'on ne fasse pas quartier à des enfants semblables à lui, dévoiler les fraudes et envoyer à son père des rapports précis.

Il saute des déclinaisons allemandes à des bastions, des bastions à des saouleries, des saouleries à la poursuite des fuyards; et sa tête chavire. Plus il s'applique, plus on exige de lui. Ni récréation, ni repos. Il se croit prêt à crever de fatigue comme un cheval fourbu. Et il sait que tout est vain, « qu'il est impossible de contenter son père ».

En même temps, il étudie comme un collégien. « Pendant quinze jours, nous ne ferons que de l'allemand, afin de bien posséder les déclinaisons; puis, nous passerons au français et à l'arithmétique. Les leçons se suivront de jour en jour. »

Enfin les forces lui manquèrent. En janvier 1709, par les gelées terribles, lorsqu'il conduisait de Moscou à Souma, en Ukraine, cinq régiments qu'il avait recrutés et qui devaient prendre part à la bataille de

Poltava, il tomba malade de froid et fut plusieurs semaines sans connaissance. On désespéra de lui.

Il revint à lui par une claire journée de printemps. La chambre était inondée de rayons obliques, jaunes. Derrière les fenêtres, des monceaux de neige; mais, des pendilles de glace, il tombe déjà des gouttes; les eaux printanières murmurent et, dans le ciel, le chant des alouettes tinte comme une clochette. Alecha voit, incliné au-dessus du sien, le visage de son père, doux, familier, plein de tendresse.

— Mon enfant chéri, vas-tu mieux ?

Sans force pour répondre, Alecha sourit.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! dit le père en se signant pieusement. Le Seigneur m'a épargné; il a entendu mes prières. Maintenant tu vas guérir !

Le tzarévitch apprit plus tard que son père ne l'avait point quitté de toute sa maladie, qu'il avait abandonné toutes ses affaires, qu'il passait des nuits blanches. Lorsque le malade allait plus mal, le tzar commandait des *Te Deum* ; et il fit vœu de construire une église en l'honneur d'Alexis, homme de Dieu.

Les jours heureux de la convalescence commencèrent. Alecha croyait que les caresses de son père le guérissaient, de concert avec la lumière du soleil et la chaleur douce. Plein de lassitude délicieuse, voluptueusement faible, il restait immobile des jours entiers, contemplant le visage simple de son père, les yeux terribles et aimés, le charmant sourire un peu rusé des lèvres sinueuses, délicates et féminines. Le père ne trouvait pas assez de caresses pour Alecha ; il s'ingé-

niait à lui plaire. Un jour, il lui fit cadeau d'une tabatière en ivoire qu'il avait lui-même tournée ; il y avait gravé : *C'est peu, mais c'est de bon cœur*. Le tzarévitch l'avait gardée pendant plusieurs années et, chaque fois qu'il y touchait, quelque chose d'aigu, de brûlant, une indicible piété pour son père, lui perçait le cœur.

Une autre fois, Pierre caressa doucement les cheveux de son fils et murmura, confus et timide, comme s'excusant :

— Si jamais je t'ai fait de la peine par mes paroles ou mes actions, pour Dieu ne t'en afflige pas. Pardonne-moi, Alecha. Lorsqu'on a une vie de tourments, la moindre chose vous irrite. Et ma vie est vraiment pénible : je ne puis partager mes idées avec personne. Je n'ai pas un seul aide !

Alecha, comme lorsqu'il était enfant, jeta ses bras autour du cou de son père et, tremblant tout entier, défaillant de pudique tendresse, lui chuchota dans l'oreille :

— Père chéri, si bon ! je t'aime, je t'aime.

Mais, à mesure qu'il revenait à la vie, son père s'éloignait de lui. Un sort leur avait été jeté : ils seraient toujours des proches et des étrangers, ils s'aimeraient en secret et se haïraient ouvertement.

Tout marcha comme devant : la fourniture des provisions, la poursuite des fuyards, les canons, l'abatage des forêts, la construction des bastions, les voyages de ville en ville. De nouveau, Alecha travailla comme un forçat, et le père n'était jamais content ; il

pensait que son fils paressait : « Il abandonne les affaires, il ne fait rien. » Parfois, Alecha était tenté de lui rappeler ce qui était arrivé à Souma. Mais il n'osait pas.

« Soon! Nous vous ordonnons d'aller à Dresde. Nous insistons pour que vous y viviez honnêtement, et vous appliquiez à l'étude, surtout à celle des langues, de la géométrie, de la fortification, et aussi, en quelque mesure, aux affaires publiques. Et, lorsque tu auras fini la géométrie et la fortification, écris-nous. »

A l'étranger, le tzarévitch vécut en exilé, abandonné de tous. Le père semblait l'avoir oublié. Il ne songea à lui que pour le marier. La fiancée, Charlotte, fille du duc de Wolfenbuttel, déplaisait au tzarévitch; il ne désirait point épouser une étrangère. « On me jette à la tête cette diablesse de femme! » criait-il lorsqu'il avait bu.

Avant le mariage, il dut faire d'humiliants marchandages au sujet de la dot. Le tzar voulait arracher aux Allemands le plus d'argent possible.

Après six mois de mariage, il abandonna sa femme pour voyager. De Stettin à Mecklembourg, de Mecklembourg à Abo, d'Abo à Novgorod, de Novgorod à Ladoga. Et ce fut de nouveau l'infinie fatigue, l'infinie crainte.

Cette crainte qui le prenait avant chaque entretien avec son père, atteignait à une terreur folle. Lorsqu'il approchait de la chambre de son père, il murmurait une prière et se signait. Il répétait avec hébétement

une leçon de navigation, se perdait dans les mots barbares et tâtait sur sa poitrine un sachet, cadeau de sa vieille bonne, avec des herbes ensorcelées, de la menthe, de la cire, et un papier où était écrite une formule ancienne ayant la vertu d'adoucir les cœurs paternels.

« Je suis né un grand jour, je me suis retranché derrière un réseau de fer et je suis allé chez mon père. Mon père se mit en courroux, il m'a cassé les os, il a pincé ma chair, il a piétiné mon corps, il a bu mon sang. Soleil clair, étoiles limpides, mer tranquille, plaines jaunes, soyez doux et tranquilles ; aussi doux et tranquille sera mon père, tous les jours, toutes les heures, dans la veille et dans la nuit. »

— Eh ! mon garçon, il n'y a pas à dire, c'est une superbe fortification ! dit le père, qui examinait, en haussant les épaules, un dessin de son fils. Tu n'as pas appris grand'chose en pays étranger.

Alecha perdit contenance; il bafouillait comme un collégien qui craint le fouet.

Afin d'éviter la torture de semblables entretiens, il se droguait, simulait des maladies.

Sa terreur dégénérait en haine.

Peu avant la campagne du Pruth, le tzar tomba gravement malade; on crut que c'était la fin. Lorsque la nouvelle en arriva au tzarévitch, à l'idée de la mort possible de son père se joignit une sensation de joie. Il s'effraya de cette joie ; il l'étouffait en lui-même, mais ne pouvait la détruire : elle demeurait, cachée dans le plus profond de son âme, comme une bête acculée.

Un jour, pendant un banquet, lorsque le tzar, selon son habitude, jetait la discorde parmi ses invités ivres pour connaître leurs pensées secrètes, le tzarévitch, ivre aussi, se mit à parler des affaires de l'Empire, de l'oppression qui pesait sur le peuple.

Tous se turent, les bouffons eux-mêmes s'arrêtèrent de crier. Le tzar écoutait attentivement. Chez Alecha, un espoir fou s'alluma : s'il allait comprendre, réfléchir ?...

— Assez bavarder ! s'écria tout à coup le tzar avec le sourire de mépris que le tzarévitch connaissait si bien et détestait tant. Je vois, mon garçon, que tu t'entends en affaires politiques aussi bien qu'un ours à jouer de l'orgue.

Et, se détournant, le tzar fit signe aux musiciens. Ils repartirent de plus belle. Le prince Menchikov, ivre, se mit à danser avec d'autres dignitaires.

Le tzarévitch parlait toujours ; il criait, il haletait. Mais le père ne l'écoutait plus ; il battait la mesure avec son pied, frappait dans ses mains, sifflait en regardant les danseurs.

La neige blanche est tombée ;
Les lièvres gris courent partout,
Ah ! brûle, brûle !

Le visage du tzar était soldatesque, grossier, le visage de celui qui a écrit : « L'ennemi a été si bien traité par vous que vous n'avez laissé que peu d'enfants ».

Menchikov, essoufflé d'avoir dansé, s'arrêta tout à

coup devant le tzarévitch, les poings sur les hanches, un sourire insolent aux lèvres, reflet du sourire du tzar.

— Eh! tzarévitch! cria-t-il, prononçant ce titre comme il aurait jeté une insulte. Eh! tzarévitch! pourquoi cette mine renfrognée? Viens danser avec nous!...

Alecha pâlit, porta la main à son épée, mais se ravisa aussitôt et, sans regarder son interlocuteur, murmura entre ses dents :

— Canaille!...

— Quoi? qu'as-tu dit, gamin?

Le tzarévitch se retourna, dévisagea Menchikov et dit très haut :

— J'ai dit : « Canaille! » Le regard d'une canaille est pire qu'une injure.

A l'instant même où il parlait, Alecha aperçut le visage convulsé de son père. Celui-ci lui asséna un tel coup sur le visage que le sang jaillit de la bouche et du nez. Puis il le saisit à la gorge, le terrassa et se prit à l'étrangler. Les vieux dignitaires Romadanovsky, Dolgorouky, Chérémétiev, à qui le tzar recommandait d'arrêter ses accès de rage, se jetèrent sur lui, s'emparèrent de ses mains, le séparèrent de son fils, craignant qu'il ne le tuât.

Afin de donner satisfaction au prince, on plaça le tzarévitch en sentinelle à la porte, comme on aurait mis au coin un écolier pris en faute.

Il faisait une nuit de tempête glacée. Le tzarévitch n'avait que son kaftan. Les larmes et le sang se figeaient

sur son visage. La tempête hurlait, tourbillonnait; ivre, elle dansait et chantait. Derrière les carreaux illuminés de la maison, dansait et chantait aussi la vieille bouffonne, la princesse-abbesse Rgevsky. Au sifflement sauvage de la tempête se mêlait la chanson sauvage :

Ma mère m'a mise au monde en chantant ;
On m'a baptisée dans le cabaret du tzar ;
On m'a baignée dans du vin vert.

Un tel désespoir s'empara d'Alecha qu'il se serait fendu la tête contre le mur.

Tout à coup, dans l'obscurité, quelqu'un rampa vers lui, lui jeta sur les épaules un manteau de fourrure, puis s'agenouillant devant lui lui baisa la main, comme la lui aurait léchée un chien fidèle. C'était un vieux raskolnik, soldat de la garde Préobragenski, sentinelle aussi et compagnon de hasard d'Alecha.

Le vieux levait sur Alecha un regard plein d'amour; il aurait donné sa vie pour lui ; il pleurait, semblait prier.

— Seigneur tzarévitch, lumière de mes yeux, soleil magnifique ! Pauvre orphelin : ni père, ni mère ! Que le Père céleste et la Sainte Vierge te protègent !

Le tzar battait souvent Alecha : selon l'étiquette, à coups de bâton, ou bien, au mépris de l'étiquette, à coups de poing. Le tzar était en toutes choses novateur, si ce n'est qu'il battait son fils comme le voulait jadis le père Sylvestre, auteur du Domostroï et conseiller d'Ivan le Terrible qui tua son propre fils.

« Ne donne point de pouvoir à ton fils dans sa jeunesse, mais casse-lui les côtes avant qu'il soit grand; si tu le frappes avec un bâton, il n'en mourra pas, mais sera mieux portant encore. »

Alecha avait une peur animale des coups, mais il s'était fait à la douleur morale et à l'humiliation. Parfois, une joie mauvaise s'emparait de lui. « Frappe, frappe toujours. Ce n'est pas moi, c'est toi-même que tu avilis », semblait-il dire à son père, en le regardant avec une infinie résignation et une infinie insolence.

Le père le devina probablement; il suspendit les coups et trouva pire: il ne parla plus à son fils. Lorsque Alecha lui adressait la parole, le tzar se taisait, comme s'il n'entendait pas, et le regardait comme s'il n'apercevait que le vide. Le silence se prolongeait des semaines, des mois, des années. Alecha sentait ce silence partout, constamment; et chaque jour il devenait moins supportable, plus blessant que des injures, plus terrible que des coups. Cela était à Alecha un lent supplice mortel, d'une telle cruauté que ni Dieu ni les hommes ne pourraient la pardonner.

Ce silence était la fin de tout. Au delà, il n'y avait rien que les ténèbres et, dans ces ténèbres, un masque mort, immobile, pétrifié, le masque de son père tel qu'il l'avait vu la dernière fois. Des lèvres mortes sortaient des paroles de mort : « Je te retrancherai comme un membre gangrené, j'agirai avec toi comme avec un malfaiteur. »

. . . .

. . . .

Le fil des souvenirs se rompit. Alecha revint à lui et ouvrit les yeux...

La nuit est toujours aussi paisible ; les tours blanches des cathédrales bleuissent ; les dômes d'or sont de pâle argent sur le ciel noir étoilé ; la voie lactée scintille faiblement ; et une haleine fraîche, régulière comme celle d'un être endormi, descend du ciel sur la terre : gage du sommeil éternel, de l'infinie paix.

Le tzarévitch éprouva en ce moment une fatigue accumulée pendant toute son existence : le dos, les bras, les jambes, tout lui faisait mal ; la fatigue pénétrait la moelle de ses os.

Il voulut se lever, mais n'en eut pas la force, et tendit seulement les bras au ciel en gémissant, comme s'il appelait quelqu'un qui pût lui répondre.

— Mon Dieu, mon Dieu !...

Mais personne ne répondit. Le silence se prolongeait dans le ciel et sur la terre : le Père céleste l'abandonnait comme l'avait abandonné le père terrestre.

Il couvrit son visage de ses mains, posa la tête sur le banc de pierre et pleura, doucement d'abord, plaintivement, comme pleurent les petits enfants perdus ; puis toujours plus haut, plus désespérément. Il pleurait et se débattait contre la pierre, criait de dépit, d'indignation, de terreur. Il pleurait parce qu'il n'avait point de père et sa plainte était celle du crucifié, l'éternelle plainte du fils vers son père :

— Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'abandonnes-tu ?...

Tout à coup, il entendit comme naguère, dans la nuit glacée, que quelqu'un s'approchait de lui dans les ténèbres, s'inclinait sur lui et l'embrassait. C'était le père Ivan, le vieux portier.

— Qu'as-tu, chéri? Que Dieu te garde! Qui t'a fait de la peine, dis?

— Le père!... le père! gémit Alecha.

Le vieux comprit tout. Il soupira profondément, se tut, puis chuchota avec un désespoir si résigné que toute la débile sagesse des siècles semblait parler par sa bouche :

— Que faire, Alechenka? Soumets-toi, soumets-toi, petit! On ne casse point un bâton avec un fouet. Dans le ciel, il y a Dieu; sur la terre, il y a le tzar. On ne discute pas la volonté du tzar. Ce n'est qu'à Dieu que le tzar rend des comptes. Et pour toi il n'est pas seulement le tzar, mais le père que Dieu t'a donné.

— Non point un père, mais un malfaiteur, un bourreau, un assassin! cria Alecha. Qu'il soit maudit, maudit, le monstre!

— Seigneur tzarévitch, Votre Altesse, n'irrite pas Dieu, ne prononce point de paroles insensées! Grand est le pouvoir du tzar. Il est écrit : « Honore ton père... »

Le tzarévitch cessa tout à coup de pleurer, se retourna brusquement et dévisagea le vieillard.

— Il y a autre chose encore dans les Écritures; il y est dit aussi : « Je ne suis point venu apporter la paix mais le glaive; je suis venu pour séparer le fils de son père ». Tu entends, vieux? C'est le Seigneur qui

me sépare de mon père ! Le Seigneur m'envoie, moi, pour que je sois un couteau dans le cœur de mon père ; je suis le jugement et le châtiment de Dieu ! Ce n'est point en mon nom que je me lève, mais au nom de l'Église, de l'Empire, de tout le peuple chrétien. Je suis zélé pour le Seigneur ! Je ne me soumettrai point, je ne m'inclinerai point, dussé-je en mourir. Il n'y a pas de place pour nous deux sur terre ; c'est lui ou moi qui disparaîtra !

Le visage convulsé, la mâchoire inférieure tremblante, une lueur sombre dans les yeux, il ressemblait à son père, d'une ressemblance subite et fantômale.

Le vieux le contemplait avec effroi, comme s'il l'avait cru possédé ; il se signait, hochait la tête et mâchonnait des paroles de débile sagesse :

— Soumets-toi, enfant ! Incline-toi devant ton père!

Les antiques murs du Kremlin, les palais, les cathédrales, la terre elle-même pleine de cadavres augustes, tout semblait répéter : « Soumets-toi, soumets-toi ! »

Lorsque le tzarévitch pénétra dans la maison du vieux portier, la vieille Marfa Afanacievna, nourrice d'Alecha, crut qu'il était malade. Elle s'effraya encore davantage quand il refusa de souper et se retira dans la chambre qui lui avait été préparée. La vieille voulut lui administrer de la tisane de tilleul et le frictionner d'esprit-de-vin camphré. Afin de la tranquilliser, il dut prendre de l'eau-de-vie aromatisée. Elle le coucha dans un lit de plume, sur une montagne d'oreillers, un lit comme il n'en avait point eu de longtemps.

Une veilleuse brûlait devant les icones ; l'atmosphère était imprégnée d'une senteur d'herbes sèches, de cyprès et d'encens ; la voix de la vieille était endormante, cette voix qui jadis lui racontait les vieux contes du tzarévitch Ivan et du loup gris ; du coq à crête d'or ; du sabot, de la vessie et du brin de paille qui voulaient traverser ensemble une rivière : le brin de paille cassa, le sabot sombra, et la vessie se gonfla tant qu'elle éclata. Alecha se crut de nouveau un tout petit enfant, couché dans son lit chez sa grand'-mère... Rien ne s'est jamais passé. Ce n'est point Marfa Afanacievna, mais la grand'mère, qui se penche sur lui, le couvre, le borde, le bénit et chuchote : « Dors, lumière de mes yeux, Alecha ; dors sous la garde de Dieu, petit. » Il fait si bon, si paisible. L'oiseau Sirine chante des chansons du paradis. Alecha écoute la douce chanson et croit mourir, s'endormir d'un sommeil éternel, sans rêves.

Mais, vers le matin, il rêva qu'il marchait dans le Kremlin sur la Place Rouge, entouré de peuple : c'était le dimanche des Rameaux. Revêtu du costume de tzar, mante d'or et couronne de monomaque, il conduit par la bride l'ânesse que monte le patriarche, très vieux, à la chevelure lumineuse de blancheur. Alecha le regarde plus attentivement et découvre que ce n'est point un vieillard, mais un adolescent, aux vêtements de neige, au visage de soleil, que c'est le Christ. Le peuple ne le voit pas, ou bien ne le reconnaît pas. Tous ont des figures effrayantes, grises, terreuses comme celles des morts, et tous se taisent : le

silence est si complet qu'Alecha entend les battements de son cœur. Le ciel aussi est effrayant, expirant comme lorsque le soleil va s'éclipser. Aux pieds d'Alecha se tortille un bossu en tricorne, une pipe de terre aux dents ; il envoie au tzarévitch des bouffées d'infect tabac hollandais en plein visage, murmure quelque chose de confus, rit insolemment et montre du doigt un lieu éloigné d'où vient un bruit croissant d'ouragan. Alecha voit que c'est une autre procession qui arrive : l'archidiacre du très ivre concile, le tzar Pierre, conduit par la bride, non point une ânesse, mais une bête inconnue, que monte une sombre figure. Alecha ne peut la discerner ; il lui semble que c'est le filou Fédoska, ou le voleur Petka, mais plus terrible, plus répugnant encore ; et devant l'ânesse marche une jeune fille nue, Afrossinia peut-être, ou la Vénus pétersbourgeoise. Lorsque les processions se croisent, on sonne toutes les cloches, même la plus grosse, celle de l'Ivan Véliky. Le peuple hurle comme naguère au mariage du prince-pape, Nikita Zotov.

— Le patriarche se marie ; le patriarche se marie ! Vivent le patriarche et la patriarche !...

Et, se prosternant, le peuple salue la Bête, la Fornicatrice et le Perturbateur.

— Hosanna ! hosanna ! béni soit celui qui vient !...

Abandonné de tous, Alecha est seul avec le Christ au milieu de la foule en délire. Le sauvage cortège arrive, criant et hurlant ; noir, il exhale une telle puanteur que l'or des vêtemenls du Christ et le soleil de son visage ternissent. La foule va tout envahir,

piétiner, écraser ; et ce sera l'horreur de la dévastation en lieu saint...

Mais tout disparaît. Alecha est sur la rive déserte d'un grand fleuve, sur la route qui mène de la Pologne à l'Ukraine. C'est le soir ; l'automne est avancé. De la neige sale, de la boue. Le vent arrache aux trembles leurs dernières feuilles. Un mendiant en loques, transi, bleu, gémit :

— Un copeck, pour l'amour du Christ !

« C'est un soldat déserteur », pense Alecha, en regardant les mains et les pieds sanglants du pauvre. Mais il éprouva une telle pitié qu'au lieu d'un copeck il veut lui donner sept gulden. Il se rappelle, en songe, qu'il a noté dans son carnet, parmi d'autres dépenses : « *Le 22 novembre*, traversée de la rivière, trois gulden ; l'auberge juive, cinq gulden ; le mendiant transi, sept gulden ». Il allonge déjà la main vers le mendiant, lorsqu'une main rude s'abat sur son épaule à lui et une forte voix, celle du soldat de faction à la barrière, lui dit :

— Pour avoir donné l'aumône, on paie une amende de cinq roubles ; les mendiants sont battus, ont les narines arrachées, sont exilés à Roguervik.

— Aie pitié !... implore Alecha ; les renards ont des tanières et les oiseaux des nids, tandis que cet homme n'a pas où reposer sa tête.

Il examine le visage du « mendiant transi » et voit que son visage est semblable au soleil, que c'est le Christ.

IV

« Mon fils !

» Lorsque je pris congé de toi et te demandai ta résolution au sujet de l'affaire que tu sais, tu me répondis que tu refusais l'héritage de l'Empire, à cause de ta santé débile, et que tu préférais la vie de moine. Je te dis alors de réfléchir sérieusement et de me communiquer ton avis. J'ai attendu sept mois. Tu ne m'as point écrit. C'est pourquoi je t'ordonne (tu as assez médité) de faire ton choix immédiatement : que ce soit l'un ou l'autre. Si tu choisis le premier, ne tarde pas plus d'une semaine et arrive ici : tu peux encore te préparer aux affaires. Si c'est le second que tu choisis, écris-moi dans quel cloître tu vas et quel jour tu y entres. Je dois avoir l'esprit en repos à ton sujet. Donne une réponse au porteur de ma lettre : quel jour tu quittes Pétersbourg ou quel jour tu accomplis ton autre projet. Je répète ceci, afin que tout soit clair entre nous, car je vois que tu ne fais que perdre ton temps, selon ton habitude. »

Le courrier Safonov avait apporté cette missive de Copenhague à la ferme de Rogedestvène, où résidait le tzarévitch depuis son séjour à Moscou.

Le tzarévitch répondit aussitôt à son père qu'il allait

le rejoindre. Il n'avait pris aucune résolution : il ne voyait pas la possibilité d'un libre choix, mais un dilemme implacable. S'il prenait l'habit, avec l'idée qu'il pourrait plus tard renier ses vœux, c'était donner à Dieu une promesse mensongère, se damner. Et, pour s'amender, se préparer à régner comme l'exigeait son père, il aurait fallu rentrer dans le ventre de sa mère et naître à nouveau.

La lettre n'affligea point, ni n'effraya le tzarévitch. Il était dans une de ses bizarres crises d'insensibilité qui devenaient toujours plus fréquentes. Il agissait alors comme un somnambule, sans prévoir ce qu'il ferait ou dirait. Il avait dans l'esprit et le cœur une étrange ardeur : bravoure ou désespoir insolent.

Il alla à Pétersbourg et descendit dans sa maison voisine de l'église de Tous-les-Affligés; il ordonna à son valet de chambre, Ivan Afanaciévitch Bolchoï, de « préparer ce qu'il fallait pour un voyage pareil aux précédents, en terre étrangère ».

— Tu vas chez ton père ?

— Je pars et Dieu seul sait si j'arriverai chez mon père ou ailleurs, répondit le tzarévitch nonchalamment.

— Seigneur tzarévitch ! Où cela, ailleurs ? s'écria, avec une frayeur réelle ou feinte, Afanaciévitch.

— Je voudrais voir Venise... dit en souriant le tzarévitch.

Mais il ajouta aussitôt, d'un ton morne et bas, comme se parlant à lui-même :

— Ce serait pour me sauver. Mais tu dois te taire. Kikine et toi êtes seuls au courant de la chose.

— Je garderai ton secret, répondit le vieux, de son air lugubre à travers lequel perçait son dévouement. Mais nous pâtirons lorsque tu seras loin. Réfléchis à ce que tu vas faire...

— Je ne m'attendais pas à cet appel du père, continua le tzarévitch avec la même indifférence somnolente ; et je ne songeais à rien. Mais à présent, je le vois, Dieu veut que j'entreprenne un voyage. J'ai vu en rêve que je terminais des églises, ce qui signifie que je terminerai un voyage...

Il bâilla.

— Beaucoup de gens, observa Afanaciévitch, se sauvent. Auparavant, une telle chose était inconnue en Russie ; personne n'en avait entendu parler...

Le tzarévitch alla chez Menchikov. Il lui déclara qu'il rejoignait son père. Le prince fut aimable ; vers la fin de l'entretien, il demanda :

— Où laisseras-tu Afrossinia ?

— Je l'emmène jusqu'à Riga et de là je la renverrai à Pétersbourg, répondit le tzarévitch, au hasard, sans penser à ce qu'il disait.

Plus tard, il s'étonna de cette ruse inconsciente.

— Pourquoi la renvoyer ? poursuivit le prince, en le dévisageant. Mieux vaut la garder.

Si le tzarévitch avait pu réfléchir, il aurait été surpris : Menchikov ne pouvait ignorer qu'un fils qui doit « s'amender afin de régner plus tard » aurait tort de comparaître devant son père, au camp, avec « la fille perdue Afrossinia ». Que signifiait ce conseil ? Lorsque Kikine l'apprit, il recommanda au tzarévitch

d'envoyer au prince une lettre de remerciement; « le tzar pourra trouver la lettre, ce qui lui ferait soupçonner en Menchikov un complice de ta fuite ».

Menchikov dit au tzarévitch de passer au Sénat pour y prendre un passeport et de l'argent.

Au Sénat, tous s'efforçaient de servir le tzarévitch, de lui exprimer discrètement une sympathie qu'on n'osait montrer ouvertement. Menchikov lui assigna pour la route mille ducats d'or; le Sénat en ajouta un autre millier et lui ouvrit un compte de cinq mille roubles en or et de deux mille en petite monnaie chez le haut commissaire à Riga. On ne questionnait pas le tzarévitch; on semblait s'être entendu pour ne pas parler de cette énorme quantité d'argent.

Après la séance, le prince Vassily Dolgorouky le prit à l'écart.

— Tu vas chez ton père?

— Que ferais-je d'autre, prince?

Dolgorouky jeta un regard prudent à l'entour, approcha de l'oreille du tzarévitch ses grosses lèvres molles de vieille femme et chuchota :

— Voilà! On prend ses affaires et puis ni vu ni connu. Toute recherche est vaine; la piste est perdue; ceux qui poursuivent n'ont qu'à se ronger les poings, de rage.

Et, après un silence, il ajouta, toujours à l'oreille du tzarévitch :

— Le tzar est dur. Si ce n'était la tzarine, j'aurais été des premiers à fuir!

Les larmes montèrent aux yeux rusés et bien-

veillants du vieillard, qui serra la main du tzarévitch.

— Si je puis à l'avenir t'être utile, je donnerais ma vie pour toi!

— Ah! oui, prince, ne m'abandonne pas! murmura Alexis, machinalement, sans rien penser ni sentir.

Le soir du même jour, il apprit que le plus fidèle des serviteurs du tzar, le prince Iakov Dolgorouky, lui avait fait dire secrètement de ne point aller chez le tzar : « on lui voulait du mal là-bas ».

Le lendemain, 26 septembre 1716, le tzarévitch quitta Pétersbourg en chaise de poste, avec Afrossinia et le frère de celle-ci, Ivan Fédorov, ancien serf.

Le tzarévitch n'avait pas décidé où il irait. Néanmoins, à Riga, il dit « qu'on lui avait ordonné de se rendre, en cachette, à Vienne, afin d'y conclure une alliance contre les Turcs ». Il emmenait Afrossinia.

A Libau, il rencontra Kikine, qui revenait de Vienne.

— M'as-tu trouvé un refuge? lui demanda le tzarévitch.

— Oui : va chez le césar, il ne te livrera point. Il a lui-même écrit au vice-chancelier Schönborn qu'il te recevrait comme un fils.

— Quand les émissaires de mon père me trouveront à Dantzig, que me faudra-t-il faire? interrogea le tzarévitch.

— Pars de nuit, répondit Kikine, ou fais-toi accompagner d'un homme robuste; abandonne ton bagage et tes gens; pour le cas où il y aurait deux émis-

saires, dis que tu es malade, fais partir un émissaire et sauve-toi de l'autre.

Remarquant que le tzarévitch hésitait, Kikine ajouta :

— Songe à ceci, tzarévitch : ton père ne te fera pas prendre l'habit maintenant, même si tu le voulais; tes amis les sénateurs lui ont suggéré de te garder à vue et de te traîner à sa suite partout où il irait, pour que tu meures par excès de fatigue. Et ton père a dit : « C'est bien ainsi ! » Le prince Menchikov lui a expliqué que, au couvent, tu aurais trop de repos et pourrais vivre longtemps. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne t'ait pas pris plus tôt. Voici encore ce qui peut arriver : lorsque tu seras en Danemark, ton père, sous couleur de t'instruire, t'embarquera sur un bateau de guerre, en donnant l'ordre au capitaine de livrer bataille à un bateau suédois qui se trouvera là. Tu seras noyé, c'est décidé à Copenhague. On te fait venir à cette fin et tu n'as d'autre salut que la fuite. Ce serait stupide de courir toi-même à ta perte, conclut Kikine.

Et il regarda longuement le tzarévitch.

— Mais pourquoi es-tu si somnolent, Votre Altesse? Serais-tu malade?

— Je suis las, répondit le tzarévitch simplement.

Lorsqu'ils eurent pris congé l'un de l'autre, Kikine revint tout à coup sur ses pas, rattrapa le tzarévitch, l'arrêta et lui dit lentement, en appuyant sur chaque mot :

— Si ton père t'envoie quelqu'un pour te persua-

der de revenir, et qu'il te promette le pardon absolu, ne l'écoute pas : il te décapiterait sur la place publique.

Il y avait une telle conviction dans ces paroles que le tzarévitch, malgré toute son indifférence, en eut le frisson.

En quittant Libau, le tzarévitch n'avait toujours pas pris de parti. Il espérait, qu'il n'aurait rien à décider, parce qu'il trouverait à Dantzig les envoyés de son père. De Dantzig il y avait deux routes : l'une sur Copenhague, l'autre sur Vienne.

Aucun envoyé ne l'attendait. Il fallait trancher. Lorsque le propriétaire de l'hôtel où le tzarévitch était descendu, vint, le soir, lui demander pour quelle destination il fallait préparer des chevaux, le tzarévitch lui jeta un regard distrait et répondit presque inconsciemment :

— Pour Breslau.

Il s'effraya aussitôt de cette parole qui décidait de son sort. Mais il conclut qu'il pourrait se raviser au matin. Le matin, les chevaux furent avancés; il ne restait pas autre chose à faire que de partir. Il remit sa décision à la prochaine station, Francfort-sur-l'Oder; à Francfort, il la différa jusqu'à Zibingen; à Zibingen, jusqu'à Krossen et ainsi de suite. Il allait toujours plus loin et ne pouvait pas plus s'arrêter que s'il roulait sur une pente rapide. La même crainte qui naguère le retenait l'éperonnait maintenant. Et, à mesure qu'il voyageait, la crainte augmentait; il se disait qu'il n'avait rien à redouter, que son père ne

pouvait encore connaître sa fuite; mais la crainte demeurait, aveugle, insensée. Kikine lui avait fourni de faux passeports.

Le tzarévitch se donnait tantôt pour le chevalier polonais Kréménetzky, tantôt pour le lieutenant-colonel Kokhansky, tantôt pour le lieutenant Balka, ou pour un marchand russe. Mais il lui semblait que les hôteliers, les voituriers, les cochers, les postillons savaient tous qu'il était le tzarévitch russe et qu'il se sauvait de son père. La nuit, il se réveillait sans cesse et s'effarait d'un bruit de pas, du grincement d'une planche. Lorsqu'une fois un homme, presque aussi grand que son père et vêtu d'un kaftan gris comme le tzar en portait en voyage, pénétra dans la salle à manger obscure où le tzarévitch soupait, celui-ci faillit se trouver mal. Partout il croyait apercevoir des espions. La prodigalité avec laquelle il semait l'argent insinuait aux économes Allemands le soupçon qu'ils avaient affaire à quelque personnage de sang royal : on lui donnait, aux relais de poste, les meilleurs chevaux; et les cochers le conduisaient à fond de train. Un soir, il aperçut une voiture derrière la sienne et se crut poursuivi. Il promit au cocher dix gulden de pourboire. Le cocher lança ses chevaux à toute vitesse. A un tournant, l'essieu accrocha une pierre et la roue tomba. Il fallut s'arrêter et descendre. L'autre voiture approchait. Le tzarévitch eut une telle peur qu'il voulut se sauver à pied, avec Afrossinia, dans la forêt voisine; il l'entraînait, elle eut toutes les peines du monde à le retenir.

Après Breslau, il ne fit presque plus d'arrêts nulle part. Il roulait nuit et jour, sans repos. Lorsqu'il essayait de manger, sa gorge se rétrécissait. A peine s'endormait-il qu'il se réveillait, frissonnant de tout son corps et baigné de sueur froide. Il voulait mourir, ou bien être pris, pour échapper à cette torture de l'incertitude.

Enfin, après cinq nuits d'insomnie, il s'endormit, comme foudroyé.

Il se réveilla en voiture par un matin encore sombre. Le sommeil l'avait rafraîchi; il se sentait presque courageux.

A son côté dormait Afrossinia. Il faisait froid. Il la recouvrit et il l'embrassa sans la réveiller. Ils passaient à travers une petite ville, aux hautes maisons serrées, aux rues étroites, où les roues faisaient un bruit extravagant. Les persiennes étaient closes partout; les habitants devaient dormir. Sur la place du marché, devant l'hôtel de ville, une fontaine murmurait, débordant d'une vasque de pierre couverte de mousse que soutenaient deux tritons courbés. Une lampe brûlait, dans une niche, devant une Madone.

Après la ville, une colline. Puis une vaste plaine inclinée. La voiture, attelée de six chevaux, volait comme une flèche; les roues bruissaient mollement sur la poussière humide. Le brouillard nocturne rampait sur le sol; mais, en haut, il commençait à faire clair et le brouillard, abandonnant aux herbes sèches de minces fils de la Vierge où pendaient des gouttes de rosée, montait comme un rideau. Le ciel bleu

apparut. Une bande de cigognes, éclairée d'un premier reflet du soleil invisible encore, volait avec des cris d'appel. A l'extrémité de la plaine, des montagnes bleuissaient : les montagnes de Bohême. Tout à coup jaillit sur le tzarévitch un rayon aveuglant : le soleil se levait; et, dans le cœur du tzarévitch, la joie se levait aussi, aveuglante comme le soleil. Dieu l'avait sauvé, Dieu lui-même !

Il riait et pleurait de joie; il croyait voir pour la première fois la terre, le ciel, le soleil, les montagnes. Il regardait les cigognes, et il se sentait des ailes; il volait...

Libre ! Libre !...

V

Le courrier Safonov, de retour auprès du tzar, lui annonça que le tzarévitch ne tarderait pas à venir. Deux mois s'écoulèrent : pas de tzarévitch. Le tzar refusait d'admettre que son fils eût pu fuir. « Jamais il n'oserait, le drôle ! » Mais enfin force lui fut de se soumettre à l'évidence ; il envoya des policiers sur toutes les routes et donna au résident de Vienne, Avram Vessélovsky, une instruction autographe : « Tu dois chercher dans Vienne, dans Rome, Naples, Milan et encore en Sardaigne et en Suisse. Là où tu trouveras des traces de notre fils, fais une enquête, rends-toi

sur les lieux, suis-le partout et écris-nous aussitôt, par le moyen d'émissaires et de courriers spéciaux. Garde la discrétion la plus absolue. »

Vessélovsky, après de longues recherches, écrivit au tzar : « La piste s'arrête à Vienne. L'illustre sous-colonel Kokhansky descendit à l'auberge de l'Aigle Noir, derrière la ville. Un valet me dit l'avoir reconnu pour quelque grand personnage à la prodigalité avec laquelle il payait; en outre, il ressemble au tzar moscovite, que l'on connaît bien à Vienne. »

Le tzar fut étonné : il trouva quelque chose de bizarre, d'effrayant presque, dans ces paroles : « Il ressemble au tzar ». Jamais l'idée ne lui était venue qu'Alexis pût lui ressembler.

« Après n'être resté qu'un jour à l'auberge, continuait Vessélovsky, il fit transporter ses affaires dans un chariot de louage; et, le lendemain, après avoir payé, il partit à pied. De sorte qu'on ne sait ce qu'il advint de lui. Lorsqu'il était encore à l'auberge, il avait acheté pour sa femme un costume d'homme, couleur de café, et elle avait revêtu ce costume. »

Puis la piste se perdait. « Je me suis informé dans toutes les auberges d'ici, les relais de poste, les maisons particulières et les lieux publics : mais je n'ai rien pu découvrir; mes espions non plus; j'ai suivi les deux routes qui mènent d'ici en Italie, la route du Tyrol et la route de Carinthie; personne n'a rien pu me dire. »

Le tzar, devinant que le tzarévitch avait été reçu

par le césar et que celui-ci le cachait, écrivit d'Amsterdam :

« Très haut et très puissant César !

» Je me vois obligé de narrer confidentiellement à Votre Majesté, comme à un frère, la douleur qui m'a atteint. Mon fils Alexis, ainsi que Votre Majesté qui nous est prochement apparentée doit le savoir, s'est toujours montré rebelle à nos recommandations paternelles, ce qui nous causait une grande affliction. En outre, pendant ses années de mariage avec votre cousine, il a été malhonnête envers elle. Il y a peu de temps, nous lui intimions l'ordre de nous rejoindre, afin de lui faire abandonner un genre de vie et des fréquentations répréhensibles ; mais il ne prit aucun des serviteurs que nous lui désignions, s'entoura de quelques jeunes gens et, s'écartant de la route qu'il devait suivre, disparut, on ne sait où. Nous ne pûmes découvrir sa cachette. Nous pensons que cette action blâmable lui aura été conseillée par certains de ses amis et nous le plaignons paternellement. Nous redoutons qu'il ne se fasse quelque tort irrémédiable ou qu'il ne tombe entre les mains de nos ennemis ; et nous avons donné l'ordre à Vessélovsky, notre résident à votre Cour, de découvrir notre fils et de nous l'amener. Voilà pourquoi nous prions Votre Majesté, s'il se trouve, en cachette ou autrement, sur vos domaines, de bien vouloir nous l'envoyer avec notre résident et, pour plus de sûreté, sous escorte de quelques-uns de vos officiers, afin que nous puissions

le corriger paternellement, pour son bien. Par cela vous nous obligeriez à une éternelle reconnaissance et amitié.

» Nous demeurons,

» de Votre Majesté impériale,

» le frère fidèle,

» PIERRE. »

Il fut, en même temps, insinué au césar que, s'il ne livrait pas le tzarévitch de plein gré, le tzar se mettrait à la recherche de son fils comme d'un malfaiteur, avec la force armée.

Chaque nouvelle qui lui arrivait de son fils était une insulte au tzar. Sous une hypocrite sympathie, l'Europe manifestait une joie maligne.

« Un certain général-major, arrivé ici de Hanovre, écrivait Vessélovsky, me fit ouvertement, à la Cour, en présence de l'ambassadeur de Mecklembourg, ses doléances au sujet de votre maladie, causée par des chagrins parmi lesquels le plus grand serait la disparition du tzarévitch. Il a dit en français : « Il s'est » éclipsé ! » Je lui demandai d'où venait ce bruit mensonger. Il me répondit que le bruit était vrai et bien fondé, et qu'il le tenait des ministres de Hanovre. Je répondis que c'était une calomnie due à la malveillance de la cour de Hanovre.

» Le césar a une bonne raison pour seconder le tzarévitch, si l'on en croit les racontars des cours étrangères. On maintient que le tzarévitch n'est nullement fautif envers son père, et qu'il fut obligé de

quitter vos domaines. On prétend, Votre Majesté, qu'aussitôt après la naissance de Pierre Pétrovitch vous avez obligé Alexis Pétrovitch à signer un papier suivant lequel il renonçait à la couronne et se retirerait dans un couvent jusqu'à la fin de ses jours. Lorsque, étant en Poméranie, Votre Majesté s'aperçut que le tzarévitch ne tenait pas sa promesse, vous imaginâtes un nouveau moyen : vous appelâtes le tzarévitch en Danemark sous prétexte de l'instruire. Mais l'ordre était donné de l'embarquer sur l'un de vos vaisseaux, d'engager un combat avec un vaisseau suédois qui se trouverait à peu de distance et de faire tuer le tzarévitch. Sachant cela, il fut réduit à fuir. »

On rapporta aussi au tzar les pourparlers secrets du césar et du roi d'Angleterre Georges Ier :

« Le césar, obéissant aux traditions chevaleresques de sa maison qui l'obligent à protéger les opprimés, ému de pitié envers le tzarévitch, son parent maltraité, a donné asile au fils du tzar et demande au roi d'Angleterre, « comme à un prince et allié de la » maison de Brunswick », de protéger le tzarévitch ; il attire l'attention du roi sur la « miseranda conditio » du bon tzarévitch et sur l'évidente et incessante tyrannie du tzar, « clara et continua paterna tyrannis » ; On parle aussi de poison et d'autres « galanterien » russes... ».

Le fils s'érigeait en juge et accusateur du père.

Qu'arriverait-il encore ? Le tzarévitch pouvait devenir une arme entre les mains des ennemis, souffler la révolte en Russie, soulever toute l'Europe...

— Il mérite plus que la mort ! songeait le tzar en fureur.

Mais cette fureur était étouffée par un autre sentiment, imprévu celui-là : le père avait peur de son fils.

LIVRE SIXIÈME

LE TZARÉVITCH EN EXIL.

I

Le tzarévitch et Afrossinia voguaient en bateau dans le golfe de Naples, par une nuit d'été.

L'âme d'Alexis était comme enivrée d'harmonie : harmonieuse était la tremblante traînée lunaire, qui s'étendait, en route de feu, du Pausilippe jusqu'au ciel; harmonieuses la plainte de la mer et l'haleine du vent qui apportait avec l'odeur saline l'arome des orangers de Sorrente ; harmonieux, les contours bleu argent du Vésuve qui lançait de la fumée blanche ou des lueurs rouges, comme un autel de dieux expirants,

— Amie de mon cœur, qu'il fait bon ! chuchota le tzarévitch.

Afrossinia regardait le paysage avec la même placide indifférence que si c'eût été la Néva et la forteresse Pierre-Paul.

— Oui, il fait chaud ; nous sommes sur l'eau et nous ne sentons point d'humidité, répondit-elle, en étouffant un bâillement.

Il ferma les yeux et évoqua une pièce de la maison Viazemsky, à Pétersbourg : des rayons obliques ; la servante Afrossinia, les jupes haut retroussées, les jambes nues, lave le plancher. Elle se penche, frotte avec un torchon. C'est une simple fille, de celles dont, au village, les gars disent : « Elle est robuste, ferme, ronde, blanche comme un navet bien lavé. » Néanmoins, lorsqu'il la regardait, le tzarévitch songeait parfois à un ancien tableau hollandais qu'avait son père, la *Tentation de Saint Antoine* : devant l'ermite se tient une femme rousse, toute nue ; elle a, comme les faunesses, des pieds de chèvre aux sabots fendus. Dans le visage d'Afrossinia, dans ses lèvres trop pleines, son nez retroussé, ses yeux grands et clairs, un peu bridés, au regard étonné, il y avait quelque chose de sauvage, de naïvement impudique. Il songea aussi aux paroles des pères de l'Église sur le charme démoniaque des femmes : « De la femme vient le péché ; c'est elle qui nous fait mourir ; autant vaut tomber dans les flammes que dans les bras d'une femme. »

Comment ? jamais il ne le sut ; mais il l'aima dès qu'il l'aperçut : il l'aima d'un amour rude et tendre, fort comme la mort.

Ici, sur le golfe de Naples, elle était toujours l'Afrossinia de jadis ; ici, elle cassait avec ses dents des noisettes et crachait les coquilles dans les flots argentés,

du même air qu'elle avait jadis grignoté des graines de tournesol, à Pétersbourg, assise à la cuisine, les jours de fête, parmi d'autres domestiques. Seulement, accoutrée à la mode française, avec mouches et fanfreluches, elle semblait plus obscène et plus tentante, plus naïvement impudique. Les deux trabans du césar et l'élégant comte Esterhazy lui-même, qui escortait toujours le tzarévitch lorsque celui-ci quittait la forteresse de Saint-Elme, la mangeaient des yeux. Alexis détestait les regards avides de ces hommes.

— Ainsi, Ésope, tu t'ennuies ici et tu voudrais retourner en Russie ? — demanda Afrossinia d'une voix paresseuse et chantante à un petit homme chétif, assis à côté d'elle dans la barque ; Alexis Iourov, apprenti marinier, avait été surnommé Ésope en manière de plaisanterie.

— Eh ! oui, Afrossinia Fédorovna, la vie ici n'est pas facile. On veut que nous apprenions des sciences si arides qu'une vie entière n'y suffirait pas ; en outre, nous ne savons par quoi commencer : par l'étude de la langue ou par celle des sciences. A Venise, nos camarades meurent de faim ; on leur assigne trois copecks par jour ; ils n'ont plus rien à manger, plus de quoi se vêtir. On nous abandonne comme si nous étions du bétail. Et ce qui m'afflige le plus c'est que je ne saurais être marin ; la mer me rend trop malade. Je mourrai si l'on ne prend pitié de moi. Je voudrais m'en retourner à Pétersbourg ; je ferais la route à pied. Je préfère mendier plutôt que d'aller par mer, n'en déplaise au tzar !

— Eh! petit, tu échapperas à un mal pour retomber dans un autre, pire. On te fouettera, à Pétersbourg, pour avoir esquivé l'apprentissage de ton métier, observa le tzarévitch.

— Ton affaire est mauvaise, Ésope! Pauvre orphelin, que deviendras-tu? fit Afrossinia.

— Que puis-je devenir? Je me pendrai ou bien j'irai au mont Athos me faire moine!

Alexis le regarda avec pitié et involontairement compara le sort du marinier déserteur et son propre sort à lui, le tzarévitch déserteur.

— Prends espoir, petit; Dieu permettra que nous retournions en paix dans notre patrie, dit-il avec un bon sourire.

Ils étaient sortis du sillon doré et regagnaient le rivage sombre. Là, au pied d'une montagne, se trouvait une villa déserte, bâtie au temps de la Renaissance sur les ruines d'un ancien temple de Vénus.

Des deux côtés des marches délabrées qui descendaient jusqu'à la mer, se dressaient en procession mortuaire d'énormes cyprès; leurs cimes pointues et échevelées, toujours courbées par le vent, restaient penchées sur la mer comme des têtes accablées de douleur. Dans l'ombre noire, les statues des dieux blêmissaient, fantômales. Le jet d'eau semblait aussi un spectre. Les vers luisants, sous les lauriers, étaient des cierges funèbres. L'odeur lourde des magnolias rappelait les baumes qu'on met sur les cadavres. L'un des paons qui vivaient dans la villa, réveillé par les

voix et le bruit des rames, ouvrit l'éventail de sa queue qui miroita au clair de lune en arc-en-ciel de pierreries pâles. Les cris des paonnes rappelaient les plaintes aiguës des pleureuses. L'eau des fontaines tombait du rocher, le long d'herbes minces comme des cheveux, goutte à goutte, en larmes silencieuses : on eût dit une nymphe pleurant dans une grotte ses sœurs disparues. Toute cette villa triste faisait songer au sombre Élysée, forêt souterraine des ombres, cimetière des dieux morts, ressuscités et morts à nouveau.

— Voudrais-tu me croire, Afrossinia Fédorovna, voilà trois ans que je n'ai été au bain ! continuait Ésope.

— Ah ! les balais de branches fraîches de bouleau, et l'hydromel aux cerises après le bain, quelle bonne chose ! soupira Afrossinia.

— Lorsque je bois leur piquette et que je songe à notre vodka, j'ai envie de pleurer ! gémit Ésope.

— Et le caviar salé ! fit Afrossinia.

— Et l'esturgeon !

— Et les éperlans du Lac Blanc !

Ils se donnaient la réplique, exaspérant leurs regrets.

Le tzarévitch les écoutait en regardant la villa, et il souriait involontairement : étrange était la contradiction de ces prosaïques rêves avec la réalité féerique.

En mer, dans le sillon lumineux, avançait une autre barque ; elle faisait une tache noire sur l'or tremblant.

On entendit une mandoline et une voix de jeune femme :

Quant'ę bella giovinezza,
Che si fugge tuttavia.
Chi vuol esser lieto, sia ;
Di doman non c'é certezza.

Cette chanson d'amour avait été composée par Lorenzo di Medici, le Magnifique, pour la marche triomphale de Bacchus et d'Ariane, aux fêtes florentines. Elle avait la légère gaieté de la Renaissance et son éternelle nostalgie.

Le tzarévitch écoutait, sans comprendre les paroles ; mais la musique emplissait son âme de douce tristesse :

Que la jeunesse est belle,
Mais si passagère ! Ris et chante.
Sois heureux si tu veux l'être,
Le lendemain est incertain.

— Eh ! Afrossinia Fédorovna, une chanson russe ! supplia Ésope.

Il tenta même de s'agenouiller, mais trébucha et faillit tomber à l'eau : il tenait mal sur ses jambes, car il buvait tout le temps de la piquette dans une gourde tressée qu'il dissimulait avec pudeur sous un pan de son kaftan. L'un des rameurs, beau garçon brun, à moitié nu, comprit néanmoins ; il sourit à Afrossinia, cligna du côté d'Ésope et lui tendit une guitare. Celui-ci se mit à jouer : il se servait de la guitare comme d'une balalaïka à trois cordes.

Afrossinia sourit, jeta un regard au tzarévitch, et tout à coup se mit à chanter fort, d'une voix un peu criarde de paysanne, de cette voix qu'elle avait lorsque, naguère encore, elle chantait dans des farandoles, les soirs de printemps, dans le bois de bouleau. Les rivages de Naples, ancienne Parthénope, furent remplis du chant bizarre :

Ah ! mon balcon, mon balcon neuf,
En bois d'érable ouvragé.

Il y avait une infinie nostalgie dans la chanson étrangère :

Chi vuol esser lieto, sia ;
Di doman non c'é certezza

Il y avait un infini désir dans la chanson russe :

Vole, mon épervier, haut et loin,
Haut et loin jusque chez nous !
Chez nous tu trouveras mon père ;
Il est sévère, il châtie fort.

Les deux chansons se fondaient en une seule.

Le tzarévitch avait peine à retenir ses larmes. Jamais encore il n'avait tant aimé la Russie ; mais maintenant il l'aimait d'un amour nouveau, universel ; et il aimait aussi l'Europe. La terre étrangère devenait sienne. Et, dans son cœur, ces deux amours se fondaient en un seul comme se fondaient les deux chansons.

II

Le césar, lorsqu'il eut pris sous sa protection le tzarévitch, lui donna pour résidence, afin de le mieux cacher de son père, le château isolé et inaccessible d'Ehrenberg. C'était un vrai nid d'aigle, perché au sommet d'un rocher dans le Haut Tyrol, sur la route de Fussen à Inspruck. Le tzarévitch était qualifié de comte hongrois; il se sentait prisonnier.

« Au reçu de cette lettre, écrivait le césar au commandant de la forteresse, fais préparer deux pièces avec des portes solides et des fenêtres grillées, pour le détenu de marque. Défends aux soldats et à leurs femmes de sortir de la forteresse, sous peine de châtiment sévère ou même de mort. Si le détenu de marque désire causer avec toi, tu peux te prêter à son désir en cela comme en certaines choses : ainsi, s'il demande des livres ou quelque autre divertissement, ou s'il t'invite à dîner ou à prendre part à quelque jeu. Tu peux aussi l'autoriser à marcher dans les chambres ou à prendre l'air dans la cour de la forteresse; mais veille toujours à ce qu'il ne s'évade point. »

Alexis passa cinq mois à Ehrenberg, de décembre à avril.

Malgré toutes les précautions prises, les espions du tzar, le capitaine de la garde Roumiantzev et trois officiers apprirent le séjour du tzarévitch à Ehrenberg.

Ils avaient ordre de s'emparer « d'une certaine personne », à tout prix. Arrivés en Tyrol, ils descendirent incognito dans le hameau de Reite, au pied même du rocher d'Ehrenberg.

Le résident Vessélovsky déclara que le tzar serait « très affecté d'entendre les ministres du césar soutenir qu'une certaine personne ne se trouvait pas dans les domaines du césar, étant donné qu'un courrier du tzar avait vu les gens de ladite personne à Ehrenberg, et qu'elle-même vivait aux frais du césar. Non seulement le capitaine Roumiantzev, mais l'Europe entière savait que le tzarévitch était dans les domaines du césar. Si l'héritier du césar s'échappait de chez son père et cherchait un refuge auprès du tzar russe et que ce refuge lui fût accordé secrètement, ne serait-ce point là une douleur pour le césar ? »

« Votre Majesté, écrivit Pierre à l'Empereur, peut juger elle-même combien est grande notre affliction paternelle, de ce que notre fils aîné, nous ayant désobéi, soit protégé ou détenu par vous ; je ne sais lequel des deux termes convient mieux. Nous souhaitons avoir à ce sujet une explication avec Votre Majesté. »

On déclara au tzarévitch que l'Empereur le laissait libre de retourner en Russie ou de rester sous sa protection ; en ce cas, il serait transféré dans un lieu plus éloigné : par exemple, à Naples. On notifia par la même occasion au tzarévitch le désir de l'Empereur qu'il laissât ses gens à Ehrenberg ou bien les licenciât : le tzar, dans sa lettre, parlait avec mécontentement de ces gens ; et leur renvoi enlèverait au

tzar la possibilité d'insinuer que l'Empereur donnait asile à des personnes tarées. C'était une allusion à Afrossinia. Il semblait, en effet, peu convenable que le tzarévitch, qui implorait la protection du césar au nom de la défunte Charlotte, sœur de l'impératrice, gardât auprès de lui « une fille » avec laquelle il s'était lié, à ce que l'on disait, du vivant de son épouse.

Il répondit qu'il était prêt à aller où le césar le voudrait et à vivre selon qu'on le lui ordonnerait, pourvu qu'on ne le livrât point à son père.

Le 15 avril, à trois heures du matin, le tzarévitch, malgré les espions, quitta Ehrenberg sous le nom d'un officier de l'Empereur. Il n'avait qu'un seul serviteur, Afrossinia, déguisée en page.

« Nos pèlerins sont arrivés à bon port, écrivit le comte Schönborn dans son rapport. Dès que je le pourrai, j'enverrai mon secrétaire avec un récit détaillé de ce voyage, qui fut drôle au possible. Notre petit page, entre autres, fut reconnu pour être une femme, mais non une femme mariée, moins encore une pucelle, puisqu'elle est déclarée l'amante du tzarévitch et indispensable à la bonne santé de celui-ci.

» Je m'applique de mon mieux à empêcher notre société de trop s'adonner à la boisson, mais en vain ».

Le tzarévitch traversa Inspruck, Mantoue, Florence, Rome. A minuit, le 6 mai 1717, il arriva à Naples et descendit à l'hôtellerie des *Trois-Rois* ; le lendemain soir, on le transporta en voiture de louage vers la mer ; puis on le fit pénétrer, par un passage

dérobé, dans le palais du roi ; deux jours plus tard, lorsque des appartements furent prêts, on le transféra dans la forteresse de Saint-Elmo, située sur une haute montagne au-dessus de Naples.

Ici encore il vécut en prisonnier, mais il n'en souffrait pas : plus les murs étaient hauts et les fossés profonds, plus il se sentait à l'abri de son père.

Les fenêtres de ses appartements donnaient sur une véranda couverte, au-dessus de la mer. Il passait tout son temps dans la véranda ; il donnait à manger, comme il le faisait à Rogedestvène, à de nombreux pigeons qu'il apprivoisait ; il lisait des livres d'histoire et de philosophie, chantait des psaumes et des litanies, contemplait Naples, le Vésuve, les îles bleues, ardentes comme des saphirs, d'Ischia, de Procida, de Capri ; mais surtout il contemplait la mer, dont il ne pouvait rassasier ses yeux. Il croyait la voir pour la première fois. La mer grise, froide, commerçante ou militaire, de Pétersbourg, cette mer qu'aimait le tzar ne ressemblait en rien à cette mer chaude, azurée, libre.

Afrossinia était avec le tzarévitch. Lorsqu'il ne songeait point à son père, il était presque heureux.

Il était gardé avec une extrême sévérité ; il obtint néanmoins, après maints efforts, qu'on permît à Alexis Iourov de le venir voir à Saint-Elmo. Ésope avait su se rendre indispensable : il amusait Afrossinia, qui trouvait le temps long ; il jouait aux cartes et aux dames avec elle, la faisait rire par ses plaisante-

ries, lui racontait des histoires et des fables comme un véritable Ésope.

Il racontait le plus volontiers ses voyages à travers l'Italie. Le tzarévitch l'écoutait avec curiosité, revivant ses propres impressions. Ésope avait beau regretter la Russie, les bains et la vodka, il aimait la terre étrangère, comme le tzarévitch ; il l'avait adoptée et aimait la Russie d'un nouvel et universel amour.

— La route à travers les Alpes est bien pénible, disait-il. D'un côté de l'étroit sentier, il y a des montagnes hautes comme des nuages; de l'autre, des précipices profonds où l'eau court avec un bruit incessant : on dirait des moulins. La vue de ces précipices est très effrayante. Les montagnes sont couvertes de beaucoup de neige, car les rayons du soleil ne pénètrent pas entre elles. Lorsque nous descendîmes des montagnes, nous trouvâmes l'été en plein; tandis que, là-haut, nous avions l'hiver. La route se trouvait bordée de vignobles, d'arbres fruitiers, de citronniers et d'orangers; et, entre les arbres, les lianes formaient des arabesques contournées. Toute l'Italie n'est qu'un immense jardin, une sorte de Paradis terrestre! Le 7 mars, nous vîmes des fruits, des citrons et des oranges, mûrs ou presque mûrs; d'autres tout verts, et des boutons, et des fleurs! Tout ça sur le même arbre... Là, près des montagnes, sur un bel emplacement, est bâtie une maison imposante, d'une architecture superbe : cela s'appelle une villa. Et autour de cette maison se trouvent d'extraordinaires jardins et enclos : on s'y promène pour se

distraire. Les arbres y sont plantés régulièrement, et les feuilles, sur les arbres, sont comptées. Des fleurs et des plantes poussent dans des pots disposés symétriquement. L'ensemble offre une belle perspective ! Et, dans ces mêmes jardins, vous verrez nombre de fontaines, qui jettent de l'eau très claire par d'ingénieuses machines. En guise de poteaux, le long des routes, sont postés des hommes et des femmes en marbre : Zeus, Bacchus, Vénus et d'autres dieux païens, d'un beau travail, qui semblent vivants. Ces statues, très anciennes, ont été retirées de la terre.

Il raconta de telles merveilles sur Venise qu'Afrossinia refusa longtemps de le croire ; elle confondait Venise avec une ville fabuleuse des légendes russes.

— Tu inventes, Ésope ! disait-elle en riant.

Mais elle écoutait quand même avidement.

— Venise est toute bâtie dans l'eau ; dans les rues et les ruelles, coule l'eau de la mer et l'on circule en barques. Il n'y a point de chevaux, ni de bêtes de somme, ni de voitures, ni de chariots ; et l'on n'y a jamais entendu parler de traîneaux. L'air, en été, y est lourd ; et il y a une forte odeur d'eau stagnante, comme chez nous à Pétersbourg sur le canal Fontanka lorsqu'il est très sale. Dans la ville, on trouve beaucoup de barques de louage qui s'appellent gondoles : elles sont longues et étroites comme nos barques creusées dans un tronc d'arbre ; la proue et la poupe sont pointues, et la proue est ornée d'un dard en fer ; au milieu de la gondole est une cabine avec des fenêtres vitrées et des rideaux

damassés ; les gondoles sont toutes noires, tendues de drap noir et semblables à des cercueils ; les rameurs, debout l'un sur l'avant, l'autre sur l'arrière, se servent d'une rame ; il n'y a point de gouvernail, mais ils s'en passent très bien... A Venise, les opéras et les comédies sont extraordinaires, tels qu'on ne saurait les décrire et tels qu'il n'y en a nulle part de semblables. Les édifices où l'on joue ces opéras sont grands, arrondis et les Italiens les appellent théâtres. Il y a, à l'intérieur, cinq rangs superposés de niches, à ingénieux grillages dorés. Et l'on joue, dans ces opéras, les souvenirs de l'histoire ancienne, des héros et des dieux grecs et romains : chacun fait représenter dans son théâtre l'histoire qu'il préfère. Des foules de gens se rendent à ces opéras, masqués, afin que personne ne les reconnaisse. Aussi, pendant le carnaval, on porte des masques et des vêtements bizarres ; chacun s'amuse impunément à son gré ; on se promène en gondole au son de la musique, on danse, on mange des sucreries, on boit de fines limonades et du chocolat. A Venise, on s'amuse tout le temps et l'on ne veut point se passer de distractions. Le péché y est fréquent : pendant les mascarades, des femmes et des filles prennent les étrangers par la main et s'amusent avec eux sans vergogne. Les femmes, à Venise, sont très belles, hautes, sveltes et minces : elles sont rusées et s'habillent très proprement et méprisent le travail manuel ; elles préfèrent l'oisiveté, elles aiment le plaisir et pratiquent le péché charnel par cupidité ; et c'est leur unique métier.

Beaucoup de filles ont des maisons à elles, et elles n'ont aucune honte d'afficher leur commerce ; d'autres, qui n'ont point de maisons, habitent, dans des rues spéciales, de petites chambres au ras du sol ; chaque chambre a une porte sur la rue et, lorsque les filles voient un passant, chacune s'applique à l'attirer ; le jour où elles ont eu le plus de visiteurs est pour elles le plus heureux. Par suite de tout cela, elles ont des maladies françaises, dont elles gratifient généreusement et vite ceux qui viennent leur rendre visite. Le clergé les sermonne, mais ne leur interdit rien. Et les Vénitiens sont très habiles à soigner les maladies françaises.

Avec un égal entrain, Ésope parlait ensuite des sanctuaires, des miracles et des reliques.

— J'ai eu le bonheur de voir une croix où, sous un verre, se trouvait une parcelle du nombril du Seigneur, et de la circoncision. Dans une autre croix, j'ai vu une parcelle du nez de Jean-Baptiste. A Nara j'ai vu les reliques de saint Nicolas qui produisent de l'huile sainte. Cette huile ne tarit jamais ; des pèlerins en emportent tous les jours, mais elle ne diminue pas plus que l'eau d'une source. J'ai vu aussi le sang bouillant de saint Janvier et un os de saint Laurent martyr : cet os est enfermé dans un étui de cristal et, lorsqu'on le baise, on sent à travers l'étui la chaleur de l'os, ce qui est très surprenant.

Avec la même naïveté, il parlait ensuite des miracles de la science.

— A Padoue, dans l'Académie de médecine, il y a des enfants embaumés, nés avant terme ou bien

retirés du ventre de leurs mères mortes; ils flottent dans des vases en verre remplis d'alcool et peuvent rester ainsi mille ans sans se décomposer. Dans la bibliothèque, j'ai vu d'énormes globes terrestres et célestes, faits avec un art mathématique merveilleux.

Ésope était un classique. Le moyen âge lui paraissait barbare. Les copies de l'art antique, la régularité, la symétrie, toutes choses auxquelles il était habitué à Pétersbourg, l'enchantaient.

Florence lui avait déplu.

— D'habitations superbes, faites avec le souci de la proportion, il y en a peu. Toutes les maisons, à Florence, sont anciennes. Il y en a qui sont hautes de trois ou quatre étages ; mais elles sont construites simplement, sans architecture...

Rome lui fit une forte impression. Il en parlait avec la dévotion presque superstitieuse que la Ville Éternelle éveilla toujours chez les barbares.

— Rome est très grande. On voit encore les remparts de la vieille Rome ; et il est évident qu'elle fut indiciblement merveilleuse. Dans les endroits qui furent jadis au centre de la ville se trouvent maintenant de vastes plaines et des champs de blé ; il y a maints vignobles. Les buffles, les bœufs et autre bétail se promènent en troupeaux. Dans les champs, il y a d'anciennes constructions en pierre, énormes, qui maintenant sont en ruines ; leur architecture est superbe, de proportions magnifiques, comme on ne saurait le faire de nos jours. Depuis les montagnes jusqu'à Rome, on peut voir d'anciennes colonnes qui

supportent des tuyaux en pierre où coulait jadis l'eau claire de la montagne. Ces colonnes s'appellent aqueducs ; et les plaines, *campania di Roma.*

Le tzarévitch connaissait peu Rome ; mais, en écoutant Ésope, il lui semblait qu'une ombre auguste, « d'une indicible magnificence », passait devant lui.

— Dans ces plaines, parmi les ruines, il y a des ouvertures de souterrains. Les chrétiens se cachaient dans ces souterrains lors des persécutions ; maintenant encore on y retrouve des os de saints martyrs. Ces souterrains, appelés catacombes, sont immenses et atteignent, dit-on, jusqu'à la mer ; il y a d'autres issues mais que l'on ne connaît pas. Près des catacombes, dans une petite chapelle, se trouve un tombeau de Bacchus, taillé dans une pierre de porphyre ; il est très grand. mais vide. On dit que, dans les anciens temps, s'y trouvait un corps incorruptible, d'une extraordinaire beauté, qui, par l'artifice du diable, ressemblait au dieu impur Bacchus. Les saints martyrs chassèrent cette impureté, sanctifièrent le lieu et y construisirent une chapelle... Puis, j'arrivai à un autre endroit, appelé Colisée où, du temps des anciens césars romains, persécuteurs des chrétiens, on donnait les saints martyrs en pâture aux bêtes. Cette construction est ronde, immense, de quinze sagènes de haut ; les murs sont de pierre. Les persécuteurs s'y tenaient et regardaient les bêtes déchirer les martyrs. Dans les murs sont des caveaux de pierre, où vivaient les bêtes. C'est dans le Colisée que fut dévoré par les bêtes saint Ignace ; la terre y est toute imprégnée du sang des martyrs.

Le tzarévitch songea qu'on lui avait toujours répété qu'un seul lieu est saint sur terre : la Russie ; et que tous les autres lieux sont impurs. Il songea aussi à ce que lui-même avait dit, un jour, à la demoiselle Arnheim dans le colombier de Rogedestvène : « C'est avec nous seuls qu'est le Christ ». Est-ce vrai? se demandait-il maintenant. Peut-être, eux aussi, ont-ils un Christ, et non seulement la Russie, mais toute l'Europe est-elle un lieu saint? La terre y est toute imprégnée du sang des martyrs... Peut-elle être impure?

La troisième Rome — c'est ainsi que l'on avait surnommé Moscou — n'atteignait pas à la grandeur de la vieille Rome, comme Pétersbourg n'imitait pas l'Europe ; il s'en était persuadé par l'expérience.

— Alors que Moscou n'existait point encore, dit Ésope, il y avait en Occident maints royaumes plus anciens et plus glorieux que Moscou.

Il termina sa description du carnaval de Venise par des paroles que le tzarévitch retint.

— Bref, ils s'amusent toujours et ne pensent pas de mal les uns des autres : aussi ne craignent-ils personne ; chacun fait selon son gré. Les Vénitiens vivent en paix, sans peur d'offenses et sans impôts lourds.

La fin de la pensée d'Ésope était claire : ce n'est point comme chez nous, en Russie, où personne n'ose songer à aucune espèce de liberté.

— Ce que j'approuve surtout chez les étrangers, observa un jour Ésope, c'est que chez eux les enfants n'ont à supporter de leurs parents ni de leurs maîtres

aucune cruauté, aucun mauvais traitement; mais on les maintient avec des paroles raisonnables, et non avec des coups, dans le droit chemin de la liberté et du courage. Ce que sachant, les anciens Moscovites n'envoyaient jamais leurs enfants en pays étrangers : ils y eussent appris les croyances, les coutumes occidentales et la bonne liberté, et se fussent mis à dédaigner leur propre foi; ils n'auraient plus eu aucun désir de retourner dans leur patrie. Maintenant, bien qu'on nous envoie à l'étranger, il n'en résulte rien de bon; il est aussi impossible à la science de se développer sans liberté qu'à l'oiseau de vivre sans air. Chez nous, on enseigne à l'ancienne mode les sciences nouvelles : le bâton est muet, mais il donne de bons conseils, dit-on; il n'y a rien de tel qu'un coup de poing sur la nuque!

Ainsi ces deux fugitifs le marinier et le tzarévitch, sentaient confusément la même chose : ce genre d'Europe que Pierre introduisait en Russie — calcul, navigation, fortification — n'était point l'Europe complète; la véritable Europe possédait un secret qu'ignorait le tzar. Sans ce secret, toute la science ne pourrait que transformer l'ancienne barbarie moscovite en nouvelle grossièreté pétersbourgeoise. N'est-ce point à cet objet mystérieux, la liberté bénie, que s'adressait le tzarévitch, lorsqu'il faisait appel à l'Europe dans son différend avec son père?

Un jour, Ésope raconta « l'histoire du matelot russe Vassily Koriotsky et de la belle princesse Iraklie de Florence ».

Les auditeurs, de même que l'orateur, trouvaient obscure et cependant claire l'idée de ce récit : le mariage du matelot russe et de la princesse de Florence, cette terre printanière de la Renaissance, cette fleur magnifique de la liberté européenne, symbolisait l'union pressentie de la Russie et de l'Europe.

Le tzarévitch, tout en écoutant l'histoire, pensait à un tableau rapporté de Hollande par son père : le tzar, en costume de matelot, embrassait une robuste Hollandaise. Alexis sourit involontairement, se disant que cette fille rougeaude était aussi différente de la princesse florentine, « qui brillait comme un soleil dévoilé », que la nouvelle Russie de ce qu'elle devrait être.

— Eh ! dis donc, ton matelot ne retourna point en Russie ? demanda-t-il à Ésope.

— Qu'y ferait-il ? grommela celui-ci, avec une subite antipathie envers cette même Russie qui l'attirait tant naguère. On l'aurait fouetté, à Pétersbourg ; on l'aurait exilé à Roguersvik selon l'ukase concernant les fugitifs ; et la princesse florentine aurait été enfermée parmi les tisserandes, comme une fille de mauvaise vie.

Mais Afrossinia conclut tout à coup :

— Vois-tu, Ésope, ce que l'éducation a fait de ton matelot ; s'il s'était sauvé de ses instructeurs comme tu l'as fait, il n'aurait jamais obtenu la princesse florentine. Quant à la liberté d'ici, c'est bel et bien. Qu'on essaye de vous en donner, de la liberté : vous vous perdriez ! Comment vous instruire autrement

qu'à l'aide d'un bâton, puisque vous n'y mettez aucune bonne volonté? Remerciez le tzar notre petit père ; il sait ce qu'il fait.

III

Fleuve Don,
Notre père,
Lave-moi.
Terre humide,
Notre mère,
Couvre-moi.

Afrossinia chantait, assise à sa fenêtre, dans la forteresse de Saint-Elmo. Elle décousait la doublure rouge de son vêtement d'homme, couleur fauve. Elle avait déclaré qu'elle ne se déguiserait plus comme un bouffon.

Elle portait une robe de chambre en soie, sale, aux boutons arrachés ; à ses pieds nus, des pantoufles brodées d'argent, éculées. Sur une table, dans un coffret d'étain, — sa corbeille à ouvrage, — gisaient en désordre des chiffons et des rubans, un éventail, des gants de peau, les lettres d'amour du tzarévitch, du papier aromatique à brûler, de l'encens béni, de la poudre Maréchal du célèbre coiffeur Frisson, un rosaire du mont Athos, des mouches françaises et des pots de pommades. Des heures durant, elle se frottait

le visage d'onguents et se maquillait, ce dont elle n'avait nul besoin puisque son teint était superbe.

Le tzarévitch, à la même table, écrivait des lettres qui devaient être secrètement lancées à Pétersbourg ou données aux archevêques et sénateurs.

« Très honorés Messieurs les Sénateurs,

» Vos seigneuries, de même que, je pense, tout le peuple russe, doivent s'étonner de mon absence inexpliquée et du mystère qui plane sur moi. Ma conduite a été dictée par la façon dont on méconnaissait obstinément mon caractère, et surtout par ce qui s'est produit depuis le commencement de l'année dernière : on a failli me faire prendre de force l'habit de moine, sans aucun méfait de ma part, comme tout le monde le sait. Mais le très miséricordieux Seigneur, écoutant les prières de la sainte Vierge, consolatrice des affligés, et de tous les saints, me protégea et me mit en sûreté loin de ma chère patrie, que je n'aurais jamais quittée, si je l'avais pu. Maintenant, je suis en bonne santé sous la garde d'un certain empereur puissant, jusqu'au moment où le Seigneur m'ordonnera de retourner en Russie. Auquel cas, je vous prie de ne point m'abandonner. Si l'on fait courir parmi le peuple, afin de déraciner en lui mon souvenir, le bruit que je ne suis plus parmi les vivants, daignez n'y point croire et affirmez au peuple que c'est faux. Grâce à Dieu, je suis vivant et je reste, envers vous comme envers toute ma patrie, dévoué jusqu'à la mort.

» ALEXIS. »

Il regarda la mer, à travers la porte ouverte de la galerie. Le vent du nord soufflait et la mer était bleue, écumeuse, fumante, avec des crêtes blanches et des voiles blanches gonflées comme des poitrines de cygnes. Il sembla au tzarévitch que c'était cette même mer que chantaient les bylines[1] russes et sur laquelle vogua vers Constantinople Oleg le voyant, avec toute sa drougina[2].

Il retira de sa poche quelques feuillets de papier, recouverts de mots allemands qu'il avait tracés de sa grosse écriture naïve. En marge, une note : « Excusez-moi d'écrire si mal, mais j'ai fait de mon mieux. » C'était une longue lettre au césar, un véritable réquisitoire contre son père. Il l'avait commencée depuis longtemps ; la corrigeait et n'arrivait jamais à la finir : ce qui semblait net dans sa pensée devenait faux lorsque c'était formulé. Entre la pensée et l'expression, un obstacle invincible surgissait ; en outre, l'essentiel était impossible à dire.

Il relut quelques passages :

« L'empereur doit me sauver. Je ne suis point fautif envers mon père ; je lui ai toujours obéi, je l'ai aimé et honoré selon la loi de Dieu. Je sais que je suis faible. Mais c'est Menchikov qui m'a rendu tel par l'éducation : il ne m'a rien enseigné, il m'a toujours éloigné de mon père, il m'a traité comme si j'étais un chien ou un esclave. On m'a rendu ivrogne

1. Anciennes épopées en vers.

2. La gent armée qui accompagnait autrefois les princes russes.

exprès. L'ivrognerie et les persécutions ont affaibli mon âme. D'ailleurs, mon père a jadis été bon pour moi. Il me confia le gouvernement ; et tout allait bien : il était content de moi. Mais, lorsque ma femme eut des enfants et que la nouvelle tzarine mit au monde un fils, on commença de persécuter ma femme, on lui imposa un labeur de servante et elle est morte de chagrin. La tzarine et Menchikov irritèrent mon père contre moi. Ils sont tous les deux pleins de méchanceté ; ils ne craignent pas Dieu et n'ont pas de remords. Le tzar est bon et juste, lorsqu'on le laisse agir à sa guise ; mais il s'entoure d'hommes méchants, et lui-même est indiciblement emporté ; il pense qu'à l'égal de Dieu il a droit de vie et de mort sur les hommes. Il a beaucoup versé de sang innocent et il a, de ses propres mains, torturé et exécuté des condamnés. Si l'empereur me livre au tzar, c'est ma mort certaine. Même si le tzar m'épargne, ma marâtre et Menchikov n'auront de repos qu'ils ne m'aient empoisonné ou réduit à l'impuissance par l'ivrognerie. On m'a extorqué l'abdication ; je ne veux point me faire moine : je suis assez intelligent pour régner. Mais, je le dis devant Dieu, je n'ai jamais songé à soulever le peuple, bien que c'eût été facile, parce que le peuple m'aime et hait mon père à cause de son indigne épouse, de ses favoris débauchés, des églises profanées, des anciennes coutumes abolies, à cause aussi qu'il n'épargne ni l'argent, ni le sang, qu'il est un tyran et un ennemi de son peuple... »

« — Ennemi de son peuple ? » répéta le tzarévitch.

Il réfléchit et effaça ces mots : ils lui semblèrent mensongers. Il savait que son père aimait le peuple, d'un amour parfois plus impitoyable que la haine : « qui j'aime, je le châtie » ; il aurait mieux fait peut-être d'aimer moins! Et lui, son fils, il l'aimait aussi. S'il ne l'eût point aimé, il ne l'eût point ainsi torturé. Alexis, en relisant sa lettre, sentit vaguement que son réquisitoire était juste, mais non pas complètement juste. Il y avait une imperceptible nuance à observer pour ne pas fausser la balance. Il n'arrivait pas à saisir cette nuance. Chacun d'eux, son père et lui, semblait posséder une vérité différente, opposée à l'autre, ennemie de l'autre. L'une de ces vérités devait détruire l'autre. Mais que ce fût lui ou son père qui dût vaincre, le vainqueur aurait tort, le vaincu raison.

Il ne pouvait formuler cela nettement ni à lui-même, ni à autrui. Qui voudrait le comprendre, le croire? Qui, sauf Dieu, saurait décider entre le père et le fils?

Il serra sa lettre, avec le sourd désir de la détruire, et prêta l'oreille à la chanson d'Afrossinia. Celle-ci, ayant fini son ouvrage, essayait, devant une glace, de nouvelles mouches françaises. Elle avait pris l'habitude de chantonner toujours, dans sa triste prison, comme un oiseau dans sa cage ; elle chantait inconsciemment. Mais le tzarévitch trouvait bizarre le contraste des mouches françaises et de la triste chanson russe.

Terre humide,
Petite mère,

Couvre-moi.
Rossignol du bois,
Mon frèrot,
Chante pour moi.
Petit coucou,
Dans le taillis,
Appelle-moi.
Blanc bouleau,
Svelte ami,
Parle-moi.

Dans les corridors sonores de la forteresse résonnèrent des pas, des appels de sentinelles, des bruits de clés et de verrous. L'officier de faction frappa à la porte et annonça Weingart, Kriegsfeldconcipist, secrétaire du vice-roi de Naples.

Un gros bonhomme asthmatique entra, avec maintes courbettes ; son visage était plus rouge que la viande crue, sa lèvre inférieure pendait et ses petits yeux de porc étaient bouffis de graisse. Comme maint filou, il avait un air bonasse. « Ce gros Allemand est une fine canaille », disait de lui Ésope.

Weingart apportait une caisse de vieux vin de Falerne et de la Moselle en don au tzarévitch, qu'il appelait devant témoins « très illustre comte » ; il offrit à Afrossinia, après lui avoir baisé la main, une corbeille de fleurs et de fruits.

Il apportait aussi une lettre de Russie et un message verbal de Vienne.

— On fut heureux d'apprendre à Vienne que le très illustre comte était en bonne santé. Pour le moment, il faut, plus que jamais, prendre patience. Je dois vous communiquer la dernière nouvelle. On com-

mence à dire que le tzarévitch a disparu. Certains prétendent qu'il fuit la cruauté de son père; d'autres, que son père l'a mis à mort; d'autres enfin qu'il a péri par la main de malfaiteurs. Mais personne ne sait où il est. Voici, pour le cas où l'illustre comte désirerait savoir ce qu'on dit de cette affaire à Pétersbourg, une copie du rapport du résident Pleyer. Les paroles textuelles du césar sont celles-ci : « Que le cher tzarévitch se tienne caché, pour son bien; car, au retour du tzar son père à Pétersbourg, il y aura de grandes perquisitions. »

Et, s'inclinant vers le tzarévitch, il lui chuchota dans l'oreille :

— Soyez tranquille, Votre Altesse ! J'ai les renseignements les plus précis : l'empereur ne vous abandonnera pas et, s'il y a lieu, après la mort de votre père, il vous aidera avec ses troupes à monter sur le trône...

— Oh ! non ! que dites-vous là? Ce n'est pas utile ! dit le tzarévitch, étreint de la même angoisse qu'il avait eue en serrant sa lettre au césar. Dieu ne permettra pas de guerre; il n'y aura pas de guerre à cause de moi... Ce n'est pas cela que je demande, mais seulement de la protection... Je ne veux pas de cela... D'ailleurs, je suis reconnaissant. Que le Seigneur bénisse le césar pour sa bonté envers moi !

Il donna l'ordre de déboucher une bouteille de Moselle afin de boire à la santé du césar.

Puis il alla dans la chambre voisine chercher des lettres. En revenant, il trouva Weingart qui expli-

quait à « mademoiselle Euphrosyne », avec mille galanteries, — plus de gestes que de paroles, — qu'elle avait tort de renoncer au costume d'homme qui lui allait si bien :

— L'Amour même ne saurait se présenter avec plus de grâces, conclut-il en français,

Et ses yeux de porc avaient ce regard qui était si particulièrement odieux au tzarévitch.

Afrossinia, à l'arrivée de Weingart, avait eu le temps de jeter sur ses épaules, par-dessus sa robe de chambre sordide, un dolman polonais en taffetas. Elle avait recouvert ses cheveux mal peignés d'une précieuse dentelle de Brabant; elle s'était poudrée et avait même posé une mouche au-dessus de son sourcil gauche. Elle imitait en cela une courtisane parisienne qu'elle avait aperçue au Corso de Rome. L'expression d'ennui avait disparu de ses traits ; elle s'était animée et, bien qu'elle ne comprît pas un mot de français ni d'allemand, elle devinait ce que disait Weingart et riait malicieusement, rougissait avec affectation et se couvrait le visage de sa manche comme une paysanne.

« Elle a trouvé avec qui minauder! Cochon d'Allemand; que Dieu me pardonne! pensa le tzarévitch dépité. D'ailleurs, elle n'y regarde pas de si près, pourvu que ce soit quelqu'un de neuf. Oh ! ces filles d'Ève! Femme et démon, c'est tout un !... »

Weingart parti, il se mit à lire les papiers. Le plus important était le rapport de Pleye

« Les régiments de la garde, composés presque

uniquement de nobles, ont, avec le reste de l'armée, fait un complot à Meklembourg, en vue de tuer le tzar et d'amener ici la tzarine; ensuite la tzarine, avec le jeune tzarévitch et les deux tzarevni, serait enfermée dans le monastère où se trouve présentement la vieille tzarine; celle-ci serait libérée et le gouvernement confié à son fils, l'héritier légitime. »

Le tzarévitch avala deux verres de moselle et se mit à marcher vite dans la pièce, en gesticulant et marmonnant quelque chose.

Afrossinia le regarda en silence, attentive mais indifférente. Son visage avait repris une expression d'ennui.

Il s'arrêta enfin devant elle et s'écria :

— Eh ! petite mère, tu vas en manger de nouveau, des éperlans du Lac Blanc ! Il y a de bonnes nouvelles ! Dieu voudra bien que notre retour soit joyeux.

Il lui raconta en détail le rapport de Pleyer ; il lut les derniers mots en allemand, tant il était heureux :

— *Alles zum Aufstand allhier sehr geneiget ist.* (Tous sont très portés à la révolte.) Tous se plaignent qu'on mette au même niveau les nobles et les non nobles, qu'on en fasse également des matelots et des soldats ; la campagne est épuisée par la construction des villes et des navires.

Afrossinia écoutait en silence, toujours l'air aussi indifférent et ennuyé ; et, lorsqu'il eut fini, elle lui demanda, de sa voix traînante et paresseuse :

— Alors, Alexis Pétrovitch, si l'on tue le tzar et

qu'on t'envoie chercher, tu te joindras aux émeutiers ?

Elle lui jetait un regard oblique, déconcertant. S'il eût été moins absorbé par ses pensées, il en aurait été surpris, blessé peut-être. Mais il ne remarqua rien.

— Je ne sais pas, répondit-il après avoir réfléchi un instant. Si l'on m'envoie chercher après la mort de mon père, peut-être les rejoindrai-je... Mais à quoi bon prévoir tout cela ?... Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Il paraissait se reprendre.

— Mais note ce que je dis, Afrossinia : mon père accomplit son œuvre et Dieu accomplit la sienne !

Brisé de joie, il s'affaissa sur une chaise et continua, comme se parlant à lui-même, sans regarder Afrossinia :

— Il m'arrive une nouvelle imprimée, comme quoi la flotte suédoise débarque des hommes sur les rivages de Lithuanie. S'il en est ainsi, ce peut être grave : à Pétersbourg, le prince Menchikov ne s'entend pas avec les sénateurs ; notre principale armée est loin ; il y a des discordes, des rivalités, les Suédois peuvent en profiter pour faire beaucoup de mal. Pétersbourg est si près ! Qu'on ne le perde point, comme Azov ! Nous ne le garderons pas longtemps, quoi qu'il arrive : les Suédois s'en empareront, ou bien il disparaîtra de lui-même.

Il répéta avec acharnement l'habituelle prophétie de sa tante, la tzarine Marfa Alexéevna :

— Pétersbourg sera détruit, détruit !

Puis il reprit :

— La tranquillité apparente est de mauvais augure. Mon oncle Lopoukhine m'écrit que des gens de toutes classes parlent de moi, s'inquiètent de mon sort et m'aiment toujours. Autour de Moscou, des soulèvements se préparent. Dans la région du Volga aussi, l'on s'agite. Et ce n'est pas étonnant. Comment a-t-on pu se soumettre si longtemps? On réagira enfin ! Ajoute à cela l'émeute à Mecklembourg, le Suédois, le césar, moi-même ! Le tonnerre gronde de tous les côtés. Lorsque l'édifice tombera, il ne restera que poussière. C'en sera une danse! Aïe, aïe ! Le père lui-même ne s'en tirera pas !

Pour la première fois de sa vie, il se sentit puissant : il était un danger pour son père. De même que cette nuit mémorable où Pierre était malade, et que la tempête de neige dansait, bleue, ardente et enivrante au clair de la lune, il eut un accès de joie aiguë. La joie l'enivrait plus que le vin qu'il continuait de boire presque inconsciemment. Il regardait la mer, bleue aussi, ardente, ivre et enivrante.

— Et voici ce qu'on publie en Allemagne : mon petit frère Pétia a failli être foudroyé, l'été dernier; sa nourrice, qui le tenait dans ses bras, n'échappa que par miracle ; une sentinelle fut tuée tout près d'elle. Depuis lors, l'enfant s'affaiblit toujours; il est évident qu'il ne vivra pas. Et l'a-t-on assez choyé et soigné! Pauvre Pétia, je le plains! C'est un tout petit enfant, un innocent devant Dieu. Que le Seigneur

le garde ! Mais je discerne la volonté de Dieu, le signe, le miracle ! Comment mon père ne comprend-il rien ? C'est terrible, terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant !

— Lesquels d'entre les sénateurs prendront ton parti ? demanda soudain Afrossinia.

Et, de nouveau, une lueur s'alluma dans ses yeux, puis s'éteignit aussitôt.

— Qu'as-tu besoin de le savoir ? fit le tzarévitch, étonné.

Il avait oublié sa présence et se rendait compte tout à coup qu'elle l'avait écouté.

Afrossinia ne l'interrogea plus ; mais un insaisissable nuage avait passé entre eux.

— Bien que tous ne me soient pas hostiles, tous font semblant de l'être pour plaire à mon père, continua le tzarévitch. Mais je me moque de tout, pourvu que le peuple soit avec moi ! Lorsque je serai tzar, j'éliminerai tous les anciens et je m'entourerai de gens nouveaux, de mon choix. Je diminuerai la puissance des boyards : ils se sont assez prélassés ; et je m'occuperai des paysans, des faibles et des humbles, que le Christ aime. Et j'assemblerai des représentants du clergé et du peuple, qui devront faire connaître la vérité au tzar, sans crainte, en toute franchise. Alors, l'Empire et l'Église se corrigeront mutuellement par leurs conseils et par l'intuition de l'Esprit Saint, à travers les siècles.

Il rêvait tout haut et ses rêves devenaient toujours plus vagues, plus fantastiques.

Mais une pensée lui fit mal comme une piqûre d'abeille : « Rien de ce que tu espères n'arrivera, tout n'est que mensonge et mirage, un vain bruit sans cause. »

A côté de son père, ce géant qui forgeait une nouvelle Russie, il se vit lui-même un enfant chétif dont les rêves s'envolent comme des bulles de savon. Comment lutterait-il contre son père ?

Mais il écarta aussitôt cette pensée, pénible comme une mouche bourdonnante. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Le tzar peut à son aise forger la Russie ; le fer éclaterait comme une bulle de savon, si Dieu le voulait.

Les réflexions du tzarévitch devinrent plus douces encore. Maintenant, il se savait faible ; mais, dans le sentiment même de cette faiblesse, il y avait quelque chose d'agréable. Avec un sourire humble et ivre, il écoutait le bruit de la mer et reconnaissait des sons familiers : c'était la grand'mère qui chantait pour l'endormir ou l'oiseau Sirine qui sifflait des chansons du paradis...

— Plus tard, lorsque j'aurai organisé la terre et soulagé mon peuple, j'irai avec une armée et une flotte nombreuse à Constantinople. Je battrai les Turcs, je libérerai les Slaves du joug des infidèles, je planterai une croix sur Sainte-Sophie. Alors, je convoquerai un concile universel afin de réunir les églises. Je donnerai la paix au monde entier ; et les peuples afflueront des quatre points cardinaux pour se mettre sous la protection de sainte Sophie, Sagesse de Dieu, dans un royaume béni, éternel...

Afrossinia avait, depuis longtemps, renoncé à l'écouter ; elle bâillait et faisait, sur sa bouche, des signes de croix. Enfin, elle se leva, s'étirant et se grattant.

— Je suis fatiguée. Depuis le dîner, je n'ai point dormi ; je savais que l'Allemand devait venir. Si j'allais me coucher, Pétrovitch ?

— Va, petite mère, va, que Dieu t'accompagne! Peut-être viendrai-je, dans quelques instants ; d'abord, il faut que je donne à manger aux pigeons.

Le tzarévitch alla dans la galerie où les pigeons l'attendaient. Il jetait des miettes et des graines aux oiseaux et les appelait doucement.

Comme à Rogedestvène, ils arrivaient en roucoulant, se pressaient à ses pieds, volaient autour de lui, se posaient sur ses épaules et ses bras, le couvraient en entier, l'habillaient de leurs ailes. Il contemplait la mer et, frémissant, s'imaginait voler vers un lointain infini, par-dessus la mer bleue; il rejoignait Sophie, Sagesse de Dieu.

Cette impression était forte à lui donner le vertige. Il eut peur. Il ferma les yeux et saisit la balustrade ; maintenant il ne volait plus, il croyait tomber.

Il regagna son appartement. Afrossinia entra, en chemise, les pieds nus ; elle grimpa sur une chaise et arrangea la lampe devant l'icone de la Vierge, consolatrice des Affligés ; le tzarévitch aimait cette icone et ne s'en séparait jamais.

— Quel péché ! J'allais oublier la lampe. Et c'est demain l'Assomption de la Vierge. Tu vas lire les heures, Pétrovitch ?

La veille des fêtes russes, il faisait office de pope, lisait les heures et les psaumes.

— Non; plus tard, peut-être. J'ai mal à la tête.

— Tu as eu tort de prendre tant de vin, petit père.

— Ce n'est pas le vin, mais les nouvelles que j'ai apprises ; les joyeuses nouvelles !

Afrossinia, qui retournait à sa chambre, s'arrêta devant la table et choisit, dans la corbeille offerte par Weingart, la pêche la plus mûre : elle aimait manger quelque chose de bon avant de s'endormir.

Le tzarévitch s'approcha d'elle et l'étreignit.

— Afrossinia, n'es-tu point contente, amie de mon cœur? Tu seras tzarine et, lui, l'enfant...

Il se disait qu'Afrossinia lui donnerait un fils. Elle était enceinte de trois mois. « Tu es en or, disait-il dans les moments d'effusion ; et notre fils sera en argent. »

— Oui, tu seras tzarine et lui sera mon héritier. Nous l'appellerons Ivan. Le très pieux Ivan Alexéévitch, tzar autocrate de toute la Russie !...

Elle se dégagea doucement, s'assura que la lampe brûlait bien, mordit dans la pêche et répondit tranquillement :

— Tu plaisantes, petit père. Comment, moi, une serve, serais-je tzarine?

— Je t'épouserai et cela sera ! Mon père n'a pas fait mieux, lui-même. Sa femme, Catherine Alexéevna n'est pas d'origine illustre : elle lavait le linge avec les Finnoises, elle n'avait que sa chemise lorsqu'on la fit prisonnière ; et cependant elle règne. Et toi, Afros-

sinia Fédorovna, tu ne seras point une tzarine pire que d'autres !...

Il souhaitait lui dire ce qu'il éprouvait et ne trouvait pas de mots. Il l'aimait surtout parce qu'elle était du peuple; lui-même, tout fils de tzar qu'il fût, se sentait du peuple; il détestait la morgue des nobles et aimait la simplicité du peuple; c'est de la main du peuple qu'il accepterait le pouvoir. Donnant donnant: le peuple le ferait tzar et lui, Alexis, ferait tzarine cette fille du peuple, Afrossinia.

Elle se taisait, baissait les yeux, et son visage exprimait seulement l'envie de dormir. Mais il l'étreignait toujours plus fort; il sentait à travers le mince tissu l'élasticité et la fraîcheur de son corps nu. Elle se débattait, repoussait ses mains. Mais, soudain, d'un geste involontaire, il tira sur la chemise ouverte, qui tomba à terre.

Nue, dans l'éclat d'or fauve de sa chevelure, elle se tenait devant lui. La mouche noire, au-dessus du sourcil gauche, était étrange et provocante. Dans ses yeux bridés, étonnés, il y avait quelque chose d'animal, de sauvage.

— Laisse, laisse, Alecha, j'ai honte !

Mais elle n'éprouvait que peu de gêne : elle détournait seulement un peu la tête avec son habituel sourire d'inconscient dédain. Elle demeurait froide sous les caresses, innocente, presque virginale malgré la rondeur de son ventre qui révélait sa grossesse. Il semblait au tzarévitch que ce corps qu'il étreignait s'échappait d'entre ses bras, fondait, devenait éthéré, surhumain.

— Afrossia, Afrossia! murmurait-il, en s'efforçant de retenir cette vision.

Et, tout à coup, il s'agenouilla.

— J'ai honte, répéta-t-elle. C'est la veille d'une fête. La lampe brûle devant l'icone. C'est un péché, un péché!

Cependant, indifférente, elle approchait la pêche de sa bouche entr'ouverte, rouge et fraîche comme un fruit.

— Oui, c'est un péché, se dit-il; nous périrons par la femme, nous périrons tous!...

Et lui aussi regarda l'icone et se rappela qu'une icone pareille était tombée, un soir, dans le Jardin d'Été, des mains de son père et s'était brisée contre le socle de la Vénus pétersbourgeoise, cette diablesse blanche.

Dans le cadre de la porte ouverte sur la mer bleue, le corps d'Afrossinia ressortait, blanc et doré comme de l'écume. D'une main, elle tenait le fruit; l'autre main était pudiquement baissée: le geste de Vénus sortant des ondes. Derrière elle, jouait et fumait la mer bleue, coupe d'ambrosie; et son murmure semblait un rire de dieux.

C'était cette même servante Afroska, qui, un soir de printemps, lavait le plancher dans la maison de Viazemsky. C'était la servante Afroska et la déesse Aphrodite en même temps.

« Vénus, Vénus, diablesse blanche! » pensa le tzarévitch, pris d'une terreur superstitieuse; il était prêt à fuir. Mais du corps de la pêcheresse innocente,

comme d'une fleur entr'ouverte, lui venait un parfum familier, enivrant, effrayant; sans savoir ce qu'il faisait, il s'inclina davantage devant elle, lui embrassa les pieds; puis, les yeux sur ses yeux, il murmurait, extatique :

— Ma tzarine, ma tzarine !

Cependant, la lueur faible de la lampe vacillait devant l'icone au douloureux visage.

IV

Le comte Daoun, vice-roi du césar à Naples, convoqua le tzarévitch pour le 26 septembre au palais royal.

On sentait, depuis quelques jours, l'approche du siroco, ce vent d'Afrique qui apporte des profondeurs du Sahara des nuages de sable embrasé. L'ouragan devait déjà faire rage dans les couches supérieures de l'air ; mais sur terre un calme absolu régnait ; les feuilles de palmier et les branches de mimosa pendaient, immobiles. Seule la mer agitait d'énormes vagues sans écume qui venaient se briser contre le rivage avec fracas. Le lointain était couvert d'une brume trouble et, dans le ciel sans nuages, le soleil semblait terne comme une opale fumée. L'air était plien d'une fine poussière, qui pénétrait partout, même dans les appartements clos ; elle couvrait d'une couche grise le papier et les lèvres, elle grinçait sous la dent, elle enflammait les yeux et la gorge. Il faisait

d'heure en heure plus étouffant. La nature était comme un corps qui couve une tumeur. Les gens et les bêtes ne trouvaient pas de repos et s'agitaient dans un morne ennui. Le peuple attendait quelque catastrophe : une guerre, une peste, une éruption du Vésuve.

Effectivement, dans la nuit du 23 au 24 septembre, les habitants de Torre-del-Greco, de Résine et de Portici sentirent quelques chocs souterrains. La lave parut ; une rivière de feu atteignait déjà les vignobles les plus élevés sur le versant de la montagne. Afin d'apaiser la colère de Dieu, on fit des processions expiatoires, avec des cierges allumés, des chants psalmodiés et de grands cris de contrition. Mais la colère de Dieu ne s'apaisait point. Le Vésuve lançait, toute la journée, de la fumée noire qui s'étendait en long nuage de Castellamare au Pausilippe, et, la nuit, s'élevaient des flammes rouges semblables à la lueur d'un incendie souterrain ; le paisible autel des dieux se transformait en la torche terrible des Euménides. Finalement on entendit, à Naples même, les premiers grondements ; ils roulaient comme le tonnerre : on eût dit que les Titans de l'antiquité se réveillaient. La ville était dans la terreur ; on appréhendait le sort de Sodome et de Gomorrhe. La nuit, au milieu du silence mortel, dans la fêlure d'une croisée, sous une porte ou dans la cheminée, s'élevait un gémissement grêle comme le chant d'un moustique : c'était le siroco qui chantait. Le bruit grandissait, prenait de la force ; et, au moment où l'on s'attendait à ce

qu'il mugît, il mourait, s'arrêtait; le silence régnait de nouveau, plus morne encore. C'était un dialogue des démons qui peuplent la terre avec les démons de là-haut; ils se concertaient sur le jour terrible où le Seigneur exterminerait le monde.

Le tzarévitch était malade, mais son médecin le rassurait en attribuant le malaise au siroco; il prescrivit une potion aigre et rafraîchissante, qui soulagea le tzarévitch. Le jour fixé, celui-ci fut exact au rendez-vous du vice-roi.

Dans l'antichambre, l'officier de service lui présenta les excuses les plus respectueuses du comte Daoun: le tzarévitch serait obligé d'attendre quelques minutes, le vice-roi ayant été appelé pour une affaire urgente et de première importance.

Le tzarévitch pénétra dans une immense salle déserte, décorée avec le luxe sombre, presque sinistre des Espagnols. Les tentures étaient couleur de sang, la dorure lourde; les coffres de bois noir sculpté ressemblaient à des tombeaux, les glaces troubles reflétaient des visages de fantômes. Sur les murs s'alignaient de grandes toiles sombres, tableaux pieux des anciens maîtres; des soldats romains, aux allures de bouchers, brûlaient, fustigeaient, sciaient et torturaient de diverses autres manières encore les martyrs chrétiens; cela rappelait un abattoir ou les scènes de la sainte Inquisition. Au plafond, parmi des ors et des coquilles de mer, s'étalait le Triomphe des dieux olympiens : le peintre, avorton de Titien et de Rubens, marquait la fin de la Renaissance. A travers

la mollesse de la facture perçait quelque chose de sauvage et de grossier. Les monceaux de corps nus, de viandes nues, les dos gras, mous et ridés, les ventres, les jambes écartées, les seins monstrueux, ces déesses et ces dieux gras comme des porcs, ces Amours pareils à de petits cochons de lait, tout cet Olympe bestial semblait destiné à un abattoir chrétien ou aux instruments de torture de la sainte Inquisition.

Le tzarévitch marcha longtemps de long en large dans la salle; enfin il s'assit, las. Le crépuscule pénétrait par les fenêtres; et les ombres grises tissaient, comme des araignées, des toiles dans les coins. Çà et là ressortaient, plus claires, la patte dorée d'un lion ou la poitrine aiguë d'un griffon qui soutenaient le marbre ou la malachite d'une table; les lustres en cristal, emmitouflés de mousseline, laissaient scintiller doucement leurs pendeloques, tels de gigantesques cocons couverts de gouttes de rosée. Le tzarévitch trouvait que cette abondance de corps nus au-dessus de sa tête, de viandes nues, bien nourries, païennes, de formes chrétiennes et douloureuses autour de lui rendait plus étouffante encore l'atmosphère de siroco. Son regard distrait, errant sur les murs, fut arrêté par un tableau différent des autres; car il ressortait comme une tache claire. Une jeune fille rousse, à demi nue, avec une poitrine presque enfantine et innocente, des yeux jaunes transparents et un sourire stupide. Dans la bouche, relevée aux coins, et les yeux bridés, étonnés, il y avait quelque chose de sauvage et de passionné, de presque effrayant, qui

rappelait une chèvre et aussi la fille Afroska. Il sentit tout à coup un lien entre ce sourire et l'étouffement du siroco. Le tableau était médiocre, quelque copie d'une œuvre de l'école lombarde, due à un imitateur lointain de Léonard. Le sourire stupide, mais encore mystérieux, reflétait l'ombre dernière de Monna Lisa Gioconda, noble citoyenne de Naples.

Le tzarévitch s'étonna de ce que le vice-roi, d'ordinaire poli avec raffinement, le fît ainsi attendre; où donc était Weingart? pourquoi ce silence de mort, dans tout le palais?

Il voulut se lever, appeler, ordonner qu'on apportât des bougies; mais il éprouvait un étrange engourdissement, comme si les toiles d'araignée que tissaient dans les coins les ombres avaient fait de lui leur proie, l'entouraient et l'engluaient. Il avait la paresse de bouger; ses paupières se fermaient. Il les ouvrait avec effort, afin de ne pas s'endormir. Et, malgré tout, il s'assoupit quelques instants; lorsqu'il se réveilla, il crut que beaucoup de temps s'était écoulé.

Il vit en rêve quelque chose d'effrayant. Quoi? Il n'aurait pas su le dire; mais son âme gardait une indicible lourdeur, et de nouveau il sentit un lien entre son rêve effrayant, le sourire stupide de la jeune fille rousse et le siroco grandissant et terrible. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il aperçut devant lui un visage fantômal, d'une extrême pâleur. Longtemps il ne put comprendre ce que c'était; enfin, il discerna son propre visage reflété par la longue glace trouble devant laquelle il s'était endormi, assis dans un fauteuil. Cette

même glace reflétait une porte close derrière lui : il sembla au tzarévitch que son rêve durait, que la porte allait s'ouvrir et donner accès à ce quelque chose d'effrayant qu'il avait vu en rêve et dont il ne pouvait se souvenir.

La porte s'ouvrit sans bruit; des cierges de cire et des figures apparurent. Le tzarévitch regardait toujours la glace; il reconnut, sans se retourner, la première figure, puis la seconde et la troisième. Il bondit, se retourna, étendit les mains pour se protéger, égaré, espérant avoir été la dupe d'une hallucination; mais ce qu'il vit était identique à l'image renvoyée par la glace; il s'écria, avec une indéfinie terreur :

— Lui! lui! lui!...

Il serait tombé à la renverse, si le secrétaire Weingart ne l'avait soutenu par derrière.

— De l'eau, de l'eau! le tzarévitch est malade!

Weingart le fit asseoir dans le fauteuil. Alexis aperçut, incliné vers lui, le visage vieux et bon du comte Daoun. Celui-ci lui donnait de l'éther à respirer et lui frappait doucement sur l'épaule.

— Rassurez-vous, Votre Altesse! Pour Dieu, soyez tranquille, car il n'est rien arrivé de mauvais. Les nouvelles sont des meilleures.

Le tzarévitch but de l'eau; ses dents heurtaient le bord du verre. Il ne quittait pas des yeux la porte et tremblait de tout son corps, comme pris de fièvre.

— Combien sont-ils? demanda le tzarévitch tout bas au comte Daoun.

— Deux, Votre Altesse, deux seulement.

— Et le troisième? J'en ai vu un troisième.

— Vous avez eu quelque vision.

— Non, je l'ai vu, lui! Où est-il?

— Qui, lui?

— Mon père!

Le vieillard le regarda avec stupeur.

— C'est le siroco, expliqua Weingart. Une petite congestion à la tête. Cela arrive fréquemment. Moi-même, depuis ce matin, je vois tourbillonner des taches bleues. Une saignée, et il n'y paraîtra plus!

— Je l'ai vu! répétait le tzarévitch. Je jure devant Dieu que ce n'était point un songe! Je l'ai vu, comte, comme je vous vois.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le vieillard avec une sincère affliction. Si j'avais su que Votre Altesse se sentît incommodée, jamais je n'aurais permis... D'ailleurs, il est encore temps de remettre l'audience?...

— Non, inutile; c'est égal! Je veux savoir, murmura le tzarévitch. Que le plus vieux approche seul et que l'autre se tienne à distance!...

Il saisit la main du comte, d'un geste convulsif.

— Au nom de Dieu, comte, ne laissez pas l'autre m'approcher!... Regardez ses yeux... Il est envoyé par le tzar afin de m'égorger, je le sais!...

Un tel effroi était peint sur son visage que le vice-roi se dit : « Qui peut répondre de ces barbares? peut-être, en effet?... » Il se rappela les dernières paroles de l'instruction autographe de l'Empereur :

« L'audience doit être ordonnée de façon qu'au-

cun de ces Moscovites (ce sont des êtres sans frein, capables des pires choses) ne se précipite sur le tzarévitch et ne l'assassine; d'ailleurs, je ne prévois rien de pareil. »

— Soyez tranquille, Votre Altesse; je réponds, sur ma vie et mon honneur, qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Le vice-roi ordonna tout bas à Weingart de renforcer la garde.

Déjà, Pierre Andréévitch Tolstoï s'avançait vers le tzarévitch d'un pas muet et glissant, le dos courbé, avec un salut obséquieux, l'air humble et dévoué.

Son camarade, le capitaine de la garde Alexandre Ivanovitch Roumiantzev, ordonnance du tzar, homme superbe, gigantesque, rappelant à la fois un légionnaire romain et un « Ivan l'Imbécile » russe, resta près de la porte, obéissant à un signe du vice-roi.

— Très gracieux seigneur tzarévitch, Votre Altesse! Voici une lettre de votre père, dit Tolstoï.

Il s'inclina encore plus bas, de telle manière que sa main gauche toucha presque le plancher; de la droite, il tendit une lettre.

Le tzarévitch reconnut l'écriture de son père dans l'adresse laconique tracée sur l'enveloppe : « A mon Fils »; il ouvrit la lettre d'une main tremblante et lut :

« Mon fils!

» Tout le monde connaît ta désobéissance envers moi et ton dédain de ma volonté. Ni les paroles ni les punitions n'ont eu raison de toi. Tu m'as trompé; en prenant congé de moi, tu m'avais prêté

serment devant Dieu ; et qu'as-tu fait ensuite ? Tu t'en es allé ; tu t'es éloigné comme un traître, pour te mettre sous une protection étrangère ! Fait inouï, non seulement de la part de quelqu'un de notre sang, mais d'un de nos sujets. Pourquoi faire supporter à ton père une telle offense et un tel dépit, et à ta patrie une telle honte ! Je t'envoie ceci, afin que tu rentres sous ma volonté et que tu fasses ce que messieurs Tolstoï et Roumiantzev te proposeront. Si tu t'inclines devant moi, je te donne bon espoir et je jure sur mon âme qu'il ne te sera infligé aucune punition : je te prouverai mon plus grand amour, si tu m'obéis et reviens à moi. Si, au contraire, tu t'obstines, moi, ton père, par le pouvoir que je tiens de Dieu, je te maudis à jamais; comme empereur, je te déclare traître et j'emploierai tous les moyens à te poursuivre, toi transfuge et délateur. Dieu m'aidera dans cette œuvre de vérité. Souviens-toi que je n'ai pas opéré de pression sur toi; si tel avait été mon désir, m'aurait-il fallu tenir compte de ta volonté ? Ce que j'aurais voulu, je l'aurais fait.

» PIERRE. »

Sa lecture terminée, le tzarévitch regarda de nouveau Roumiantzev, qui salua et voulut s'approcher. Mais le tzarévitch pâlit, trembla, se souleva dans son fauteuil et murmura :

— Pierre Andréévitch... Pierre Andréévitch... ne lui permets point d'approcher !... Sinon, je m'en

vais, je m'en vais tout de suite... Le comte non plus ne désire pas qu'il approche...

Sur un signe de Tolstoï, Roumiantzev s'arrêta; son visage, beau et inintelligent, exprimait la stupeur.

Weingart avança une chaise. Tolstoï la tira vers le tzarévitch, s'assit tout au bord, se pencha, regarda le tzarévitch dans les yeux, avec bonhomie et confiance; puis il se mit à parler comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé et qu'on se fût réuni pour une simple causerie amicale.

C'était toujours ce même Pierre Andréévitch Tolstoï, l'homme élégant et l'excellentissime conseiller privé : ses sourcils noirs étaient de velours; son regard doux, son sourire caressant, sa voix insinuante, tout en lui était de velours; mais on lui savait un aiguillon.

Bien que le tzarévitch se souvînt des paroles de son père : « Tolstoï est un homme intelligent; mais, lorsqu'on cause avec lui, il faut tenir une pierre dans la main », il l'écoutait cependant avec plaisir. Le discours insinuant, clair, le tranquillisait, écartait les visions terrifiantes, le rendait au sentiment de la réalité. Tolstoï adoucissait, aplanissait tout; il semblait qu'on pût tout arranger à la satisfaction générale. Il parlait en vieux chirurgien expérimenté qui cherche à convaincre un malade qu'une opération difficile est insignifiante, presque agréable.

« Employez la caresse et la menace, et mettez en avant des raisons et des arguments faux, mais appropriés aux circonstances », disait l'instruction du tzar.

Et, si le tzar avait pu entendre Tolstoï, il eût été satisfait.

Tolstoï insista sur ce qui était écrit dans la lettre : l'amnistie serait complète, si le tzarévitch retournait auprès de son père.

Puis il cita les propres paroles d'une instruction personnelle du tzar adressée à lui, Tolstoï; alors, il eut dans la voix, malgré la même aménité, un accent plus ferme.

« Si le césar déclare que notre fils s'est mis sous sa protection et qu'il ne saurait nous le rendre autrement que du gré du tzarévitch; s'il avance quelque autre prétexte ou imagination, il convient de lui faire comprendre que je suis blessé de ce qu'il se pose en arbitre entre mon fils et moi, lorsque, selon les droits naturels et selon les lois de notre pays surtout, personne n'ose s'entremettre entre le père et le fils, même s'ils ne sont que de simples particuliers : le fils doit s'incliner devant la volonté de son père. Nous, empereur autocrate, ne sommes en rien soumis au césar, et celui-ci ne doit pas se mêler de cette affaire, mais nous renvoyer notre fils. Nous, empereur et père, le recevrons, suivant notre devoir de père, avec miséricorde; nous lui pardonnerons son méfait et nous le remettrons sur le chemin de la vertu afin qu'il suive nos intentions; il pourra alors reconquérir notre cœur de père. Sa Majesté le césar nous ferait ainsi preuve d'amitié; il obtiendrait les grâces de Dieu et le droit à notre reconnaissance. Notre fils aussi lui serait éternellement reconnaissant, bien plus que

maintenant qu'il est rigoureusement gardé comme un prisonnier ou un malfaiteur, sous le nom d'un comte hongrois émeutier, à notre grand déshonneur. Si, contre notre espoir, le césar refuse énergiquement, il convient de lui déclarer que nous acceptons sa décision comme une rupture, et que nous porterons plainte contre lui devant tout l'univers, et que nous chercherons à nous venger d'un affront inouï et insupportable. »

— Bah ! interrompit le tzarévitch, le tzar ne fera jamais la guerre au césar, à mon sujet !...

— J'espère qu'il n'y aura point de guerre, admit Tolstoï. D'autant plus que le césar te livrera sans guerre. Il n'a aucun bénéfice, mais maintes difficultés, à te garder sur son territoire. Il a déjà rempli sa promesse envers toi ; il t'a protégé jusqu'au moment où ton père te pardonnerait. Maintenant que tu as ton pardon, le césar n'est plus lié envers toi ; il n'est plus obligé de te garder, à l'encontre de toute justice, et de faire la guerre au tzar. D'autant plus qu'il est déjà en guerre avec deux puissances : la Turquie et l'Espagne. Tu dois connaître que la flotte espagnole est maintenant entre la Sardaigne et Naples et qu'elle se prépare à attaquer Naples où la noblesse est en révolte et souhaite se mettre sous la domination espagnole plutôt que de rester sous celle du césar. Si tu ne me crois pas, demande au vice-roi : il a reçu du césar une lettre autographe l'engageant à te renvoyer au tzar par la persuasion, ou, de toutes façons, à te faire quitter son territoire. Si l'on ne te

livre point de gré, le tzar te prendra avec la force armée : c'est sans doute dans cette intention qu'il maintient des troupes en Pologne, d'où il les fera hiverner en Silésie, ce qui n'est pas loin des territoires du césar.

Tolstoï le regarda d'une manière plus caressante que jamais et lui toucha doucement la main :

— Seigneur tzarévitch, écoute les remontrances paternelles, retourne chez ton père ! Le tzar a dit : « Nous lui pardonnerons, le ferons rentrer en notre grâce et nous promettons de lui donner paternellement toute jouissance et toute liberté, sans nous courroucer ni l'astreindre à rien. »

Le tzarévitch se tut.

« S'il refuse, continua Tolstoï avec un soupir d'affliction, il faut lui déclarer de notre part que, pour une telle désobéissance, nous le proclamons, après l'avoir maudit, traître envers l'État : qu'il juge alors de ce que deviendrait son existence ? Qu'il ne s'imagine point vivre en sûreté ailleurs qu'en prison et sous forte garde. Son âme dans la vie future et son corps dans la vie présente seront torturés. Nous n'omettrons aucun moyen de le punir de sa rébellion ; l'arme à la main, nous contraindrons le césar à nous le livrer. Qu'il juge des conséquences. »

Tolstoï s'arrêta, dans l'attente d'une réponse ; mais le tzarévitch ne parla point. Enfin il leva les yeux et examina attentivement Tolstoï.

— Quel âge as-tu, Pierre Andréévitch ?

— Je puis l'avouer puisqu'il n'y a point de dames

ici, j'ai soixante-dix ans sonnés, répondit le vieillard avec un sourire aimable.

— Selon les écritures, soixante-dix années marquent le terme de la vie humaine. Comment as-tu osé, Pierre Andréévitch, toi qui as déjà un pied dans la tombe, te charger d'une telle affaire! Et moi qui m'imaginais encore que tu m'aimais!...

— Je t'aime, mon enfant; j'en prends Dieu à témoin, je t'aime! Je suis prêt à te servir jusqu'à mon dernier souffle. Je n'ai pas d'autre pensée que de te réconcilier avec ton père. C'est une affaire bénie: bienheureux les pacificateurs!...

— Assez radoter, vieux! Tu penses donc que j'ignore pourquoi tu es ici avec Roumiantzev? De la part de ce brigand, rien ne m'étonne; mais toi, toi, Andréévitch! Tu lèves la main sur ton futur tzar autocrate? Assassins que vous êtes, tous les deux! Mon père vous envoie pour m'égorger!...

Tolstoï effrayé joignit les mains.

— Que Dieu te pardonne, tzarévitch!...

Il y avait une telle sincérité sur son visage et dans son accent que le tzarévitch, qui cependant le connaissait, fut pris de doute: peut-être soupçonnait-il à tort ce vieillard? Puis il éclata de rire; sa fureur même disparut: la fourberie de Tolstoï lui parut naïve, innocente, presque séduisante, comme la ruse d'une femme ou le jeu d'un grand acteur.

— Tu es malin, Pierre Andréévitch! Mais aucun stratagème ne doit réussir à mener la brebis dans la gueule du loup.

— C'est ton père que tu appelles loup?

— Qu'il soit un loup ou non, si je tombe en son pouvoir je serai englouti? Mais pourquoi continuer cette mystification? Tu comprends les choses comme moi...

— Alexis Pétrovitch! Si tu ne crois pas à mes paroles regarde la lettre que ton père a écrite de sa propre main : *Je promets devant Dieu*... Tu entends bien! Est-ce que le tzar romprait son serment au su de toute l'Europe?

— Que lui importent les serments? s'écria le tzarévitch. S'il ne peut s'en dégager lui-même, Fédoska le tirera d'affaire. Les archevêques ne se feront pas prier. Ils le dégageront en bloc. Ce n'est pas pour rien que le tzar est autocrate! Deux hommes au monde sont aussi puissants que des dieux, le tzar à Moscou et le pape à Rome: ils font ce qu'ils veulent. Non, Andréévitch, ne gaspille point tes paroles. Je ne me laisserai pas prendre vivant.

Tolstoï retira de sa poche une tabatière d'or sur le couvercle de laquelle un berger dénouait la ceinture d'une bergère endormie. Sans hâte, d'un geste habituel, il pétrit une prise, inclina la tête et prononça, comme se parlant à lui-même, délibérément :

— Eh! qu'il en soit ainsi! Fais selon ta volonté. Si tu ne veux pas m'écouter, moi vieillard, tu écouteras peut-être ton père. Lui-même ne tardera point à venir ici.

— Ici!... Qu'est-ce que tu dis là, vieux? demanda le tzarévitch, blême et regardant de nouveau la terrible porte close.

Tolstoï, toujours aussi lent, aspira sa prise d'une narine puis de l'autre, fit tomber de son jabot de dentelle la poussière de tabac et dit :

— Il m'était défendu de le divulguer, mais cela m'a échappé. J'ai reçu, il y a peu de temps, une lettre autographe du tzar m'annonçant qu'il partait pour l'Italie. Lorsqu'il arrivera ici, qui peut l'empêcher de voir son fils? Ne te figure pas que ce soit impossible ; au contraire, il n'y a aucune difficulté : tout dépend du désir du tzar. Tu sais que, depuis longtemps déjà, le tzar se propose de voyager en Italie; maintenant le projet s'impose à lui de plus en plus.

Tolstoï baissa le front et son visage se crispa, se rétrécit, devint très vieux. Il semblait prêt à pleurer; même, il fit mine d'essuyer une larme. Le tzarévitch entendit encore une fois les paroles qu'il connaissait.

— Où te cacherais-tu de ton père? Sous terre, peut-être; et, là encore, il te découvrirait. Le tzar a le bras long. J'ai pitié de toi, Alexis Pétrovitch, mon enfant; j'ai pitié de toi!

Le tzarévitch se leva ; comme au début de l'audience, il tremblait de tout son corps.

— Attends, Pierre Andréévitch. J'ai deux mots à dire au comte.

Il s'approcha du vice-roi et lui prit la main.

Ils se retirèrent dans la pièce voisine. S'étant assuré que les portes étaient fermées, le tzarévitch raconta au vice-roi toute sa conversation avec Tolstoï

et, saisissant les mains du vieil homme entre ses mains glacées, il demanda :

— Si mon père me réclame, à la tête d'une armée, puis-je compter encore sur la protection du césar ?

— Soyez tranquille, Votre Altesse ! Le césar est suffisamment fort, quelles que soient les circonstances, pour défendre ceux qu'il prend sous sa protection.

— Je le sais, comte. Je ne parle point, en ce moment, au vice-roi du césar ; je vous parle comme à un noble chevalier et un brave homme. Dites-moi toute la vérité ; ne me cachez rien, je vous en conjure ! Pas de politique ! la vérité !... Oh ! Seigneur !... Vous voyez comme je souffre...

Il pleura et lança au vice-roi un regard de bête traquée. Le vieillard baissa involontairement les yeux.

De taille élevée, maigre, le visage fin et pâle semblable à celui de Don Quichotte, le comte Daoun était bon, mais faible et indécis. Chevalier et homme politique, ses idées flottaient entre les vieilles traditions, chevaleresques mais antipolitiques, et les nouveaux devoirs, politiques mais antichevaleresques. Il plaignait le tzarévitch ; mais il redoutait de se lancer dans une affaire où sa responsabilité fût engagée : il avait peine à nager seul, et voici qu'un être à demi noyé se cramponnait à lui !

Le tzarévitch se mit à genoux.

— J'implore l'empereur, au nom de Dieu et de tous les saints, de ne point m'abandonner ! C'est terrible de penser à ce qui arriverait si je tombais entre les mains

de mon père. Personne ne sait l'homme qu'il est... Moi seul je le sais... C'est effrayant, effrayant!

Le vieillard s'inclina vers lui, les larmes aux yeux.

— Levez-vous, levez-vous donc, Votre Altesse! Je jure de vous dire la vérité sans aucune préoccupation politique : tel que je le connais, le césar ne vous livrera jamais à votre père; ce serait humiliant pour son honneur et contraire à toutes les règles admises; ce serait agir en sauvage!

Il étreignit le tzarévitch et le baisa au front avec une tendresse paternelle.

Lorsqu'ils retournèrent dans la salle d'audience, le tzarévitch était pâle, mais son visage semblait tranquille et résolu. Il s'approcha de Tolstoï et, sans s'asseoir ni l'inviter à s'asseoir, donnant ainsi à entendre que l'audience était terminée, il dit :

— Retourner chez mon père serait dangereux; c'est une chose effrayante que d'affronter un être courroucé. Je n'ose donc m'y résoudre, et je ferai connaître, par écrit, ma résolution au césar, mon auguste protecteur. J'écrirai peut-être aussi à mon père, en réponse à sa lettre; ce serait alors ma réponse définitive. Présentement, je ne puis rien dire, puisqu'il convient de réfléchir mûrement à cette affaire.

— Si Votre Altesse, insinua Tolstoï doucereusement, avait quelques conditions à poser, qu'elle me les fasse connaître. Je présume que le tzar consentirait à tout. Il autoriserait le mariage avec Afrossinia. Réfléchis, réfléchis, mon enfant. La nuit porte conseil. Nous pourrons nous entretenir plus tard. Ce

n'est pas encore la dernière fois que nous nous voyons.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, Pierre Andréévitch, et il est inutile de nous revoir. Comptes-tu rester longtemps ici?

— J'ai l'ordre, répliqua Tolstoï très bas, — et il regarda le tzarévitch de telle façon que celui-ci crut voir les yeux de son père, — j'ai l'ordre de ne point quitter ces lieux sans toi; et, si tu étais transféré ailleurs, de t'y suivre.

Puis il ajouta, encore plus bas :

— Ton père t'aura vivant ou mort.

Les griffes menaçantes sortirent un instant de la patte de velours. Puis, Tolstoï salua, comme à son entrée, profondément; il tenta même de baiser la main du tzarévitch, mais celui-ci ne le laissa point faire.

— De Votre Altesse le très obéissant serviteur!

Il sortit avec Roumiantzev, par la même porte qui leur avait donné accès.

Le tzarévitch les suivit des yeux; et longtemps il contempla cette porte, le regard figé, comme si de nouveau l'effrayante vision lui était apparue.

Enfin il tomba dans son fauteuil, se couvrit la face de ses deux mains, s'affaissa, se courba comme sous quelque pesant fardeau.

Le comte Daoun lui mit la main sur l'épaule; il voulut lui dire des paroles de consolation, mais il sentit qu'il n'y en avait point; en silence, il rejoignit Weingart.

— L'empereur insiste, chuchota-t-il, pour que le

tzarévitch éloigne de lui cette femme avec qui il vit. Je n'ai point eu le courage de le dire au tzarévitch aujourd'hui. À l'occasion, dites-le-lui vous-même.

V

« Je rencontre, dans l'exécution de mes affaires, les plus grandes difficultés, écrivait Tolstoï au résident de Vienne, Vessélovsky. Si notre enfant ne perd pas sa confiance en son protecteur, il ne se décidera jamais à partir. Ce pourquoi il serait utile que votre grâce fît circuler partout le bruit qu'on ne l'aidera point avec les troupes, comme il s'obstine à l'espérer. Nous ne pouvons que louer le zèle dont témoigne en notre faveur le vice-roi ; mais, lui non plus, ne peut briser cette obstination figée. Aujourd'hui, je ne puis en écrire plus long ; je me rends chez notre proie, et la poste part. »

Ce n'était pas la première fois que Tolstoï se trouvait aux prises avec des difficultés considérables. Dans sa jeunesse, il avait pris part à l'émeute des Streltzi ; tous avaient péri, mais lui était resté sain et sauf. D'Oustiougène, où il occupait d'importantes fonctions, il offrit d'aller, lui, homme marié, père de famille âgé de cinquante ans, étudier l'art de la navigation à l'étranger avec « les enfants de Russie » ; et il apprit cet art. Étant ambassadeur à Constantinople, il fut trois fois jeté dans les souterrains du Château aux Sept-Tours : trois fois il en sortit et

obtint du tzar des grâces spéciales. Un jour, son propre secrétaire le dénonça par écrit comme s'étant approprié l'argent de l'État ; mais le secrétaire mourut subitement, avant d'avoir expédié sa lettre. Tolstoï expliquait ainsi ce fait : « Le greffier Timochka s'était lié avec des Turcs et complotait d'embrasser leur religion. Le Seigneur permit que j'eusse vent de l'affaire. Je l'appelai secrètement et me mis à lui parler, puis je l'enfermai dans ma chambre jusqu'au soir ; la nuit il but un verre de vin et mourut bientôt après : de cette façon, Dieu le préserva du mal. »

Ce n'était pas en vain qu'il étudiait et traduisait en russe les *Conseils politiques de Nicolas Machiavel, noble florentin*. Tolstoï lui-même était réputé comme un Machiavel russe. « Si cette tête n'avait été si lucide, il y a longtemps que je l'aurais fait couper ! » disait de lui le tzar.

Maintenant Tolstoï craignait que sa tête si lucide ne se trouvât discréditée et que le Machiavel russe ne fût en mauvaise posture. Cependant il n'avait rien négligé : il avait entouré le tzarévitch d'un réseau aussi fin que solide. Il avait inculqué à chacun cette idée qu'ils désiraient tous la soumission du tzarévitch, mais que, par crainte de manquer à sa promesse, chacun rejetait ce soin sur autrui : les césars comptaient sur le césar, le césar sur son chancelier, le chancelier sur le vice-roi, le vice-roi sur son secrétaire. A celui-ci, Tolstoï remit un cadeau de cent soixante-douze pièces d'or, avec la promesse d'être plus généreux encore si le secrétaire parvenait à con-

vaincre le tzarévitch que le césar l'abandonnerait. Mais tous les efforts restaient nuls devant « l'obstination figée ».

Pour comble de malheur, Tolstoï s'était de lui-même offert à remplir cette mission. « Il faut connaître son destin », disait-il. Il lui semblait que son destin était de capturer le tzarévitch. Ainsi il donnerait une fin brillante à l'activité de toute sa vie ; il aurait le grand cordon de Saint-André et le titre de comte : devenir le fondateur d'une nouvelle maison de comtes Tolstoï était son rêve préféré.

Que dirait le tzar en le voyant revenir bredouille ? Cependant il ne songeait point à sa disgrâce possible, au cordon de Saint-André et au titre de comte perdus ; en véritable chasseur, il oubliait tout au monde sauf la « proie » qu'il poursuivait.

Peu de jours après l'entretien avec le tzarévitch, Tolstoï prenait son chocolat du matin sur le balcon du superbe appartement qu'il occupait à l'hôtel des Trois-Rois, dans la rue la plus fréquentée de Naples, via Toledo. En robe de chambre, sans perruque, avec quelques rares cheveux blancs sur le sommet de la tête, il paraissait très vieux, presque décrépit. Il avait laissé sur sa table de toilette, devant sa glace, à côté des *Métamorphoses d'Ovide* qu'il traduisait en russe, ses propres moyens de métamorphose : flacons, pinceaux et perruque à boucles jeunes, noires comme du goudron.

Il n'avait pas l'esprit tranquille. Mais, comme toujours, lorsqu'il réfléchissait intensément sur des sujets

politiques, il paraissait insouciant, presque étourdi ; il échangeait des regards avec une jolie Espagnole assise en face de lui sur un balcon. La gentille brunette appartenait à cette catégorie de femmes « qui n'aiment point les travaux manuels, mais préfèrent le plaisir », comme disait Esopka. Tolstoï lui souriait galamment, bien que ce sourire ressemblât plutôt au rictus d'une tête de mort, et fredonnait une chansonnette imitée par lui d'Anacréon :

Ne me fuis pas
En voyant mes cheveux blancs ;
Parce que de la Beauté
Brille en toi le printemps,
Ne méprise point mon amour.
Regarde dans les couronnes
Comme sont belles, mélangées
Aux blancs muguets,
Les roses.

Le capitaine Roumiantzev lui contait ses aventures amoureuses de Naples.

Tolstoï qualifiait Roumiantzev « d'homme gai, rendant la vie agréable aux autres, aimant la compagnie, ayant plus de chance en matières difficiles que de capacité ; il possédait l'audace d'un bon soldat ». Autrement dit, c'était un imbécile ; mais Tolstoï ne le méprisait point à cause de cela : au contraire, il l'écoutait toujours et même parfois lui obéissait. « Ce sont les imbéciles qui portent le monde, disait-il. Caton, le conseiller romain, prétendait que les imbéciles sont plus nécessaires aux sages que les sages ne le sont aux imbéciles. »

Roumiantzev se plaignait d'une certaine Camille qui lui avait soutiré en une semaine plus de cent pièces d'or.

— Les filles d'ici nous exploitent horriblement !

Pierre Andréévitch se rappelait comment jadis, à Naples, il avait été amoureux ; il parlait toujours de cet amour dans les mêmes termes :

— J'étais amoureux de la signora Francesca et je l'eus comme maîtresse durant tout mon séjour. Mon amour était si fort que je ne pouvais me séparer d'elle, ne fût-ce qu'une heure ; elle me coûta mille pièces d'or en deux mois. Je la quittai avec une grande affliction et, jusqu'à ce jour, cet amour n'est point sorti de mon cœur.

Il soupira langoureusement et sourit à la jolie Espagnole.

— Que devient notre « proie »? demanda-t-il tout à coup, d'un air indifférent, comme s'il n'attachait aucune importance à sa question.

Roumiantzev raconta la conversation qu'il avait eue la veille avec Alechka Iourov, surnommé Ésope.

Terrorisé par Tolstoï qui menaçait de le renvoyer comme déserteur à Pétersbourg, Iourov, malgré son dévouement au tzarévitch, avait consenti à servir d'espion et à rapporter tout ce qu'il voyait et entendait dans la maison du tzarévitch.

Roumiantzev avait appris d'Ésope beaucoup de choses curieuses et importantes, sur l'amour démesuré du tzarévitch pour Afrossinia ; ceci aidait Tolstoï dans sa stratégie.

— Cette fille le tient par les sens ; elle est sa confidente nuit et jour ; elle a pris sur lui le plus grand empire, de sorte qu'il n'ose la contredire en rien. Il est sous sa pantoufle. Il fait ce qu'elle lui dit. Il veut l'épouser mais ne trouve point de pope, sans quoi ce serait déjà fait.

Roumiantzev narra aussi sa visite à Afrossinia ; par les soins d'Ésope, cette visite avait eu lieu pendant l'absence du tzarévitch.

C'est une superbe personne, sous tous les rapports ; seulement elle est rousse. A la voir, elle semble douce ; mais il ne faut pas s'y fier : il n'est pire eau que l'eau qui dort.

— Que dis-tu ? demanda Tolstoï, qui venait d'avoir une subite inspiration ; est-elle très portée vers l'amour ?

— Tu te demandes si notre proie est menacée des cornes ? fit en riant Roumiantzev. Comme toutes les femmes, elle n'attend sans doute qu'une occasion. Mais elle n'a personne...

— Personne ? Et toi-même, Alexandre Ivanovitch ? Je pense qu'un pareil amoureux serait flatteur ! insinua malicieusement Tolstoï.

Le capitaine éclata de rire et caressa d'un air satisfait sa moustache de chat, relevée comme celle du tzar.

— Camille me suffit ! Qu'ai-je à faire d'une seconde maîtresse ?

— Sais-tu, monsieur le capitaine, ce que dit la chansonnette ?

Cesse de lutter contre une double flamme,
Deux filles dans ton cœur feront bon ménage.
Ne crains pas d'avoir de multiples amours,
Tu peux servir l'une et puis servir l'autre ;
La première étant prise, tu poursuis la seconde,
Et, si tu en as dix, ce n'est jamais trop.

— Eh ! Votre Excellence, quel polisson tu fais ! s'écria Roumiantzev.

Il découvrait une double rangée de dents blanches et égales, et riait fort, comme un simple soldat.

— Tes cheveux sont gris et tes idées grivoises.

Tolstoï répliqua par une autre chansonnette :

Les femmes me disent :
« Anacréon, tu es déjà vieux.
Prends un miroir et regarde,
Tu n'as plus de cheveux au front. »
J'ignore si mes cheveux
Sont sur ma tête ou non ;
Je sais seulement
Que mieux qu'un autre
Un vieux doit s'amuser,
Puisqu'il est plus près
De la mort.

— Écoute, Alexandre Ivanovitch, continua-t-il sérieusement ; au lieu de perdre ton temps avec Camille, tu ferais mieux de filer le parfait amour avec cette autre superbe personne : ce serait grand profit pour notre affaire. Notre enfant tomberait dans les filets de la jalousie, il ne songerait plus à se sauver et se laisserait prendre par nous. Une femme, c'est le meilleur des pièges.

— Qu'est-ce qui te prend, Pierre Andréévitch ? Je croyais à une plaisanterie de ta part, et voilà que tu es sérieux. C'est une affaire délicate. S'il est tzar un jour et qu'il apprenne cette aventure, il n'y aura pas assez de haches dans l'empire pour me couper le cou.

— Eh ! bêtises ! Qui sait si Alexis Pétrovitch sera jamais tzar ou non ? Mais Pierre Alexéévitch te récompenserait, cela n'est point douteux. Il te récompenserait brillamment ! Alexandre Ivanovitch, petit père, rends-moi ce service, je m'en souviendrai toujours !...

— Mais vraiment, Votre Excellence, je ne sais comment entreprendre cette affaire ?...

— Nous l'entreprendrons ensemble ! Ce n'est pas malin ! Je te conseillerai ; tu n'as qu'à m'obéir.

Roumiantzev hésita encore longtemps ; enfin, il consentit et Tolstoï lui exposa le plan à suivre.

Lorsqu'il fut seul, Pierre Andréévitch se plongea dans des réflexions dignes d'un Machiavel russe.

Depuis longtemps déjà, il sentait vaguement que seule Afrossinia, si elle le voulait, pourrait convaincre le tzarévitch de se rendre : la conseillère de nuit est plus écoutée que les conseillers de jour. De toute manière, le dernier espoir reposait sur elle. Tolstoï avait écrit au tzar : « Il est impossible de dire à quel point le tzarévitch aime cette fille et combien il est préoccupé d'elle. » Il songea aux paroles de Weingart : « Ce qui l'effraye le plus à l'idée de rejoindre son père, c'est qu'on le sépare de cette fille. Je me propose de le menacer d'une séparation immédiate,

s'il refuse d'aller chez son père ; j'ai quelque crainte à employer spontanément ce moyen, mais nous verrons ce qui en résultera. »

Tolstoï décida d'aller aussitôt chez le vice-roi et d'exiger qu'il ordonnât au tzarévitch d'éloigner Afrossinia, selon la volonté du césar.

« Et voici que nous avons encore Roumiantzev, avec son amour ! se dit-il, et son cœur palpita d'espoir. Viens à notre secours, petite mère Vénus ! Ce que les sages n'ont su obtenir par la politique, les imbéciles l'obtiendront par l'amour. »

Il était joyeux et, avisant l'Espagnole, il fredonnait avec une réelle allégresse :

Regarde dans les couronnes
Comme sont belles, mélangées
Aux blancs muguets,
Les roses.

La coquette se cachait le visage derrière son éventail; son petit pied, chaussé d'une mule d'argent sur un bas rose à flèches d'or, sortait de la jupe de dentelle noire. Elle lançait des œillades provocantes et riait. Cette fillette personnifiait la Fortune, qui tant de fois avait souri à Tolstoï; maintenant elle lui promettait tout succès, le cordon de Saint-André et le titre de comte.

Il se leva pour aller s'habiller et lança au travers de la rue un baiser aérien suivi d'un sourire des plus galants : salut dévergondé d'une tête de mort à l'image prostituée de la Fortune.

Le tzarévitch soupçonnait Ésope d'espionnage, de relations secrètes avec Tolstoï et Roumiantzev. Il lui interdit désormais de le venir voir. Un jour qu'il rentrait inopinément chez lui, il se cogna dans l'escalier contre Ésope. Celui-ci pâlit, trembla comme un voleur pris en flagrant délit. Le tzarévitch devina qu'il avait été voir Afrossinia pour quelque mission secrète; il l'empoigna au collet et lui fit dégringoler l'escalier.

Dans sa chute, Ésope perdit une boîte ronde de fer-blanc qu'il tentait vainement de dissimuler. Le tzarévitch s'en empara. Elle contenait des pastilles de chocolat français; sous le couvercle était un billet qui commençait par ces mots :

« Très gracieuse dame Afrossinia Fédorovna !

» Mon cœur n'étant point de fabrication rudimentaire, mais rempli des plus tendres sentiments... »

Et cela finissait par des vers :

Je ne saurais étouffer ma flamme;
Je suis atteint au cœur, comment y remédier ?
Toujours loin de toi, je souffre de l'ennui;
Mieux eût valu peut-être ne point te connaître;
Si tu me repousses, tu me jettes au Vésuve.

En guise de signature, deux initiales : A. R. « Alexandre Roumiantzev », devina le tzarévitch.

Il eut le courage de ne point parler à Afrossinia de sa découverte.

Le même jour, Weingart lui communiqua le prétendu ordre du césar : éloigner Afrossinia, sous peine d'être privé désormais de la protection impériale.

Aucun ordre semblable n'avait été donné. Mais Weingart tenait la promesse qu'il avait faite à Tolstoï : « J'essayerai de l'intimider; j'ai quelque crainte à employer spontanément ce moyen, mais nous verrons ce qui en résultera. »

VI

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, le siroco se déchaîna.

La tempête mugissait avec une singulière rage sur les hauteurs de Saint'Elmo. A l'intérieur du château, même dans les appartements soigneusement clos, le bruit du vent était aussi fort que dans les cabines de vaisseaux au moment de la plus rude tourmente. L'ouragan avait mille voix; il hurlait comme un loup, il pleurait comme un enfant, il imitait le galop furieux des chevaux, le bruit que fait un troupeau en déroute; il sifflait et grinçait comme un gigantesque oiseau aux ailes de fer; et, en bas, les vagues imitaient une canonnade lointaine. On pouvait croire que, derrière les murs, tout périclitait, que la fin du monde était venue, le règne de l'infini chaos.

Les appartements du tzarévitch étaient humides et froids; on ne pouvait faire de feu parce que le vent rabattait la fumée. Le vent perçait les murailles, traversait les pièces, agitait la flamme des bougies d'où la cire pendait en longues aiguilles.

Le tzarévitch marchait à pas rapides, de long en large, dans la pièce; son ombre anguleuse sautait sur les murs blancs, tantôt ramassée, tantôt allongée, et se cassait contre le plafond.

Afrossinia, assise à la turque dans un fauteuil, s'emmitouflait d'un manteau de fourrure; elle le suivait des yeux silencieusement. Son visage paraissait indifférent; mais, au coin de la bouche, tremblait une indéfinissable émotion; et ses doigts nattaient et défaisaient d'un geste monotone un cordon d'or arraché à son manteau.

Rien ne semblait changé depuis six semaines, depuis que les bonnes nouvelles étaient arrivées.

Le tzarévitch, enfin, s'arrêta devant elle et prononça d'une voix sourde :

— Il n'y a rien à faire! Nous devons partir demain. Nous irons chez le pape. Le cardinal me dit que le pape me prendra sous sa protection.

Afrossinia haussa les épaules.

— Eh! tzarévitch, si le césar refuse de garder une fille perdue, que dira donc le pape? Cela lui est sans doute impossible, à cause de son état ecclésiastique. En outre, il n'a point de soldats pour te défendre, si ton père vient te réclamer avec une armée.

— Que faire donc, Afrossinia? dit le tzarévitch en joignant les mains avec désespoir. Le césar ordonne de t'éloigner sans délai. C'est à peine s'il consent à attendre jusqu'au matin. C'est à croire qu'ils te prendront de force. Il n'y a qu'à fuir sans perdre de temps!...

— Où fuir? On nous rattraperait. Il n'y a pas d'autre moyen que d'aller chez ton père.

— Toi aussi, Afrossinia, tu dis cela! Tolstoï et Roumiantzev t'ont bernée et tu t'es laissé faire.

— Pierre Andréévitch te veut du bien.,.

— Du bien! Qu'est-ce que tu peux comprendre à cette affaire? Tais-toi, femme! Tes cheveux sont longs et ton intelligence est courte. Ne t'imagine rien de bon. On n'aura point d'égards pour ton ventre : chez nous, tout arrive et les filles accouchent pendant qu'on les met à la torture...

— Mais ton père a promis la grâce...

— Je la connais, la grâce de mon père. Je l'aurai là (il indiqua sa nuque). Si le pape ne nous reçoi pas, nous irons en France, en Angleterre, en Suède, en Turquie, au diable; seulement, pas chez mon père. N'ose point me reparler de cela, Afrossinia; tu m'entends, n'ose point!

— Comme il te plaira, tzarévitch. Mais je ne te suivrai pas chez le pape, dit-elle doucement.

— Comment? Qu'est-ce encore?

— Je n'irai pas, répéta-t-elle, en le regardant avec insistance. Je l'ai déjà déclaré à Pierre Andréévitch : je n'irai nulle part avec le tzarévitch, sauf chez le tzar; qu'il parte seul, s'il le veut!

— Qu'as-tu, qu'as-tu, Afrossinia? dit-il, blême, d'une voix altérée. Que Dieu te pardonne!... Est-ce... est-ce que je puis vivre sans toi?

— A ton gré, tzarévitch! Moi, je n'irai pas. N'insiste plus.

Elle arracha le cordon et le jeta par terre.

— Tu as la berlue, fille! cria-t-il en serrant les poings, pris de rage soudaine. Si je t'emmène, tu iras bien. Tu as trop d'audace! As-tu oublié ce que tu étais?

— Ce que j'étais, je le suis encore : la fidèle esclave de Sa Majesté impériale, le tzar Pierre Alexéévitch. Où le tzar m'ordonnera d'aller, j'irai. Je ne sortirai pas de sa volonté. Je ne marcherai pas avec toi contre ton père.

— Voilà comment tu parles, à présent! Tu es en connivence avec Tolstoï et Roumiantzev, mes ennemis, mes assassins! Tu reconnais ainsi tous mes bienfaits, tout mon amour! Vipère! Esclave, fille d'esclaves!...

— Pourquoi aboyer ainsi, tzarévitch? A quoi bon? Ce que j'ai dit, je le ferai!

Il eut peur. Sa rage disparut. Il faiblit, tomba dans un fauteuil à côté d'elle, lui prit la main et tenta de lui regarder dans les yeux :

— Afrossinia, petite maman, amie de mon cœur, qu'est-ce, en vérité? Seigneur! est-ce le moment de nous quereller? Pourquoi parles-tu ainsi? Je sais que ce n'est pas ta pensée, que tu ne m'abandonnerais pas dans mon malheur. Si ce n'est pour moi, tu penserais à l'enfant...

Elle n'eut ni une parole, ni un regard, ni un mouvement; elle semblait une morte.

— Ne m'aimes-tu plus? continua-t-il, avec une caresse implorante, insensée, ruse pitoyable d'un être

épris. Eh bien! si c'est ainsi, quitte-moi. Que Dieu te garde. Je ne te retiendrai pas de force. Dis seulement, m'aimes-tu?...

Elle se leva tout à coup et le regarda en ricanant de telle sorte qu'il eut le cœur glacé d'effroi.

— Ah! tu pensais que je t'aimais? Lorsque tu te moquais d'une pauvre fille, que tu la violentais, que tu la menaçais d'un couteau, c'est alors qu'il fallait demander si elle t'aimait ou non!

— Afrossia, Afrossia, qu'as-tu? N'as-tu plus confiance en ma promesse? Je rachèterai mon péché par le mariage. Maintenant, tu es déjà ma femme.

— Je te salue jusqu'à terre, seigneur, pour te rendre grâce! Quelle magnanimité! Le tzarévitch veut épouser son esclave! Et elle, vois-tu, la sotte, ne veut point de cet honneur!... J'ai longtemps supporté tout; je n'en puis plus, à présent! Autant vaudrait me pendre ou me noyer que de t'épouser, toi qui m'écœures! Tu aurais mieux fait de me tuer! « Tu seras tzarine! » Quelle promesse!... Mais peut-être que mon honneur et ma liberté me sont plus chers que ton empire? Votre cour est un repaire de loups; vous ne songez qu'à vous entr'égorger. Ton père est un grand fauve; toi, tu es infime. Il te dévorera: comment veux-tu lutter contre lui? Le tzar a eu raison de te déshériter. Comment régnerais-tu? Fais-toi clerc, bigot que tu es, et prie pour que tes péchés te soient remis! Tu as fait mourir ta femme, tu as abandonné tes enfants, tu t'es lié avec une fille que tu n'as pas la force de quitter! Tu es faible, faible tout à fait, tu

es dégénéré, flétri. Maintenant, une femme t'outrage et tu te tais, tu n'oses parler. Eh! le salaud! Si je te battais comme un chien et si ensuite je te faisais signe, si je t'appelais, tu accourrais la langue pendante comme un chien qui poursuit une chienne. Et il demande de l'amour! Peut-on aimer un être tel que toi?

Il la regardait et ne la reconnaissait plus. Dans l'éclat de ses cheveux ardents, son visage pâle, comme éclairé d'une insupportable lueur, était effrayant, mais beau comme jamais il ne l'avait vu. « Une sorcière! » pensa-t-il; et, tout à coup, il imagina que d'elle venait la tempête qui hurlait derrière les murs. Les cris sauvages de l'ouragan répétaient ses sauvages paroles :

— Attends, tu sauras comme je t'aime! Je te revaudrai tout! J'irai à l'échafaud, plutôt que de te couvrir. Je rapporterai tout à ton père : comment tu demandais des armes au césar pour marcher contre le tzar, comment tu te réjouissais de l'émeute dans l'armée et voulais te joindre aux émeutiers. Tu voulais la mort de ton père, scélérat! Je rapporterai tout, et tu ne pourras nier! Le tzar te mettra à la question, te torturera, te fera fouetter, tandis que je serai là à regarder. Alors, je te demanderai : « Alecha, ami de mon cœur, te souviens-tu de l'amour d'Afrossia? » Et ton petit, lorsqu'il naîtra, de mes propres mains, je...

Il ferma les yeux, se boucha les oreilles, pour ne plus voir ni entendre. Il lui semblait que tout s'effon-

drait et que lui-même tombait. Il comprit plus nettement que jamais qu'il n'y avait plus de salut possible; l'action et la lutte étaient vaines ; il était perdu.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Afrossinia avait disparu. Mais la chambre voisine était éclairée ; il vit de la lumière à travers la fente de la porte mal jointe. Il comprit qu'elle devait y être ; il s'approcha et observa.

En hâte, elle nouait ses affaires dans un châle comme si elle comptait s'en aller sur-le-champ. Son bagage était mince : un peu de linge, deux ou trois robes très simples qu'elle avait elle-même cousues, et le coffre, qu'il ne connaissait que trop, à serrure cassée, avec l'image écaillée d'un oiseau sur le couvercle. Dans ce même coffre, jadis, lorsqu'elle était servante chez Viazemsky, elle serrait son trousseau de eune fille... Les robes coûteuses et les autres affaires qu'elle tenait de lui, elle les négligeait, ne voulant plus de ses cadeaux. Cela blessa le tzarévitch plus que toutes les injures.

Ses préparatifs achevés, elle s'assit à une table, tailla une plume et se mit à écrire lentement, dessinant l'une après l'autre les lettres. Il s'approcha d'elle sur la pointe des pieds, par derrière, se pencha, regarda par-dessus son épaule et lut les premières lignes :

« Alexandre Ivanovitch,

» Le tzarévitch veut aller chez le pape. Je l'en dissuadai, mais il ne veut rien entendre ; il est entré dans une grande colère. Que Votre Grâce m'envoie

chercher ou, mieux encore, qu'elle vienne me prendre. Il pourrait m'emmener de force; et, sans moi, il n'ira nulle part. »

Le plancher craqua. Vivement, Afrossinia tourna la tête et bondit. Ils se tinrent, muets, en face l'un de l'autre et se regardèrent longuement, comme jadis lorsqu'il fondait sur elle, le couteau à la main.

— Ainsi, tu vas chez lui ? chuchota-t-il d'une voix enrouée.

Les lèvres un peu pâlies d'Afrossinia se tordirent ironiquement.

— Chez lui, si je le veux, ou chez un autre. Je ne demanderai pas ta permission.

Le visage du tzarévitch se convulsa. Il lui saisit les cheveux d'une main, de l'autre il lui serrait la gorge ; il la terrassa et se mit à la battre, à la traîner, à la fouler aux pieds.

— Créature !

La mince lame du poignard qu'elle portait au côté lorsqu'elle se déguisait en page, brillait sur la table : elle venait de s'en servir pour découper son papier. Le tzarévitch saisit l'arme et leva le bras. Il éprouvait une joie insensée, comme le jour où il l'avait violée ; tout à coup, il comprit qu'elle l'avait toujours trompé, que jamais elle n'avait été à lui, même lors des caresses les plus passionnées, et que par la mort seule il la posséderait, assouvirait son immense désir d'elle.

Elle ne criait pas, n'appelait pas et luttait en silence, adroite et souple comme une chatte. Il poussa

la table qui supportait la bougie ; la table se renversa, la bougie s'éteignit. L'obscurité se fit. Il vit tournoyer comme des roues des cercles de feu ; les voix de l'ouragan mugissaient tout près, à son oreille, en infernaux éclats de rire.

Il tressaillit, comme s'il se réveillait en sursaut. Au même moment, il sentit qu'elle pendait inerte à son bras. Il ouvrit les doigts, lâcha les cheveux : le corps tomba à terre avec un bruit de chose inanimée.

Il éprouva une telle frayeur que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il lança loin de lui le poignard, courut dans l'autre pièce, saisit un candélabre dont les bougies coulaient, revint et vit qu'elle gisait à terre, les membres étendus, pâle, du sang au front et les yeux fermés. Il tomba à genoux, se pencha sur elle, l'étreignit, la souleva délicatement et la porta sur le lit.

Puis il courut éperdument dans la chambre sans savoir ce qu'il faisait : tantôt il lui donnait à respirer de l'éther; tantôt il se mettait à la recherche de plumes, s'étant souvenu qu'on ranimait les êtres sans connaissance avec des plumes brûlées; tantôt il lui humectait la tête avec de l'eau. Puis, de nouveau, il se penchait sur elle en sanglotant ; il lui saisit les mains, les pieds, sa robe ; il l'appelait et se frappait la tête contre l'angle du lit et s'arrachait les cheveux.

— Je l'ai tuée, tuée, tuée, maudit !

Puis il priait :

— Seigneur Jésus, Marie très pure, mère de Dieu, prends mon âme à la place de la sienne.

Son cœur se serrait si douloureusement qu'il croyait mourir.

Tout à coup, il remarqua qu'elle ouvrait les yeux et le regardait avec un étrange sourire.

— Afrossia... Afrossia... qu'éprouves-tu, petite maman ?... Ne faut-il pas aller chercher un médecin ?...

Elle continuait à le dévisager en silence, toujours avec le même sourire incompréhensible.

Elle fit un effort pour se dresser. Il l'aida et sentit qu'elle lui entourait le cou de ses bras et se serrait contre lui avec une douce caresse, enfantine et confiante, qu'elle n'avait jamais eue.

— Eh ! tu as eu peur, dis ? Tu croyais m'avoir tuée ? Des bêtises ! Ce n'est pas si simple, de tuer une femme. Nous sommes vivaces comme des chattes. Lorsque l'aimé nous frappe, nous ne nous en portons que mieux !

— Pardonne-moi, petite maman, chérie !

Elle lui souriait et lui caressait les cheveux avec une tendresse maternelle.

— Ah ! mon petit garçon, mon sot petit garçon ! Tu n'es qu'un enfant, un tout petit enfant. Tu ne comprends rien, tu ne sais pas ce que nous sommes, nous autres. Ah ! le bêtat, il a cru que je ne l'aimais pas ? Viens que je te dise un mot à l'oreille.

Elle mit ses lèvres contre l'oreille du tzarévitch et murmura passionnément :

— Je t'aime, je t'aime comme mon âme, toi mon âme, ma joie ! Comment pourrais-je vivre sans toi ? Je préférerais mourir. Me crois-tu, maintenant ?

— Je te crois, je te crois !

Il pleurait et riait de bonheur.

Elle se serrait toujours plus fort contre lui.

— Oh ! ma lumière, Alecha, pourquoi t'aimé-je tant ? Ce que tu veux, je le veux ; ce que tu ordonnes, je le trouve bien. Je suis à toi, toute ! Mon malheur, (nous sommes toutes ainsi), c'est que je suis méchante, plus méchante que les autres. Que faire, puisque c'est Dieu qui m'a créée ainsi ? Il m'a donné un cœur avide, affamé. Je vois bien que tu m'aimes ; mais il me faut toujours d'autres preuves ; ce que je veux, je l'ignore moi-même. Pourquoi, me disais-je, mon petit garçon est-il toujours si doux et si humble ? pourquoi ne me contredit-il jamais ? pourquoi ne me corrige-t-il point, moi sotte ? Je ne sens pas sa main peser sur moi, je ne redoute pas son courroux. Ce n'est pas en vain qu'on dit : « Qui j'aime, je le châtie. » Ne m'aimerait-il pas ? Je vais essayer de le mettre en colère, pour voir ce qu'il en sera. Et toi donc ? Tu m'as presque assommée. Tu es comme ton père. J'ai failli périr de terreur. Mais ce me sera une bonne leçon. Je m'en souviendrai et je t'aimerai si fort, si fort !...

Il lui semblait voir pour la première fois ces yeux troubles et allumés d'un feu terrible, ces lèvres avides, entr'ouvertes, pour la première fois sentir ce corps lisse comme celui d'un serpent et palpitant. « Voilà ce qu'elle est ! » pensa-t-il, avec un étonnement extasié.

— Tu croyais peut-être que je ne savais point caresser ? lui demanda-t-elle, devinant sa pensée.

Elle eut un rire doux qui alluma le sang d'Alexis.

— Attends, tu verras comme je te caresserai ! Mais apaise, apaise mon cœur ; fais ce que je te demande, afin que je sache que tu m'aimes comme je t'aime, jusqu'à la mort. Ma vie, mon amour !... Le feras-tu, le feras-tu ?...

— Je ferai tout ce que tu demanderas ! J'en prends Dieu à témoin : il n'y a nulle chose sur terre que je te refuse. S'il faut mourir, je mourrai.

Elle murmura, comme un léger soupir :

— Retourne chez ton père.

Le cœur du tzarévitch s'arrêta de battre, dans sa terreur ; il crut sentir, à travers la main délicate, la main de fer de son père qui lui arrachait le cœur. « Elle ment ! » cette idée le traversa comme une lueur d'éclair.

« Qu'elle mente, pourvu que j'aie ses caresses ! » conclut-il avec insouciance.

— Je suis lasse, ah ! si lasse, continuait-elle, de vivre dans le péché. Je ne veux plus être une fille perdue; je veux être une femme honorée devant les hommes et devant Dieu ! Tu dis que je suis déjà ta femme. Mais qu'est-ce que notre union ? Notre enfant sera un bâtard. Si tu reviens à ton père, tu m'épouseras. Tolstoï dit : « Que le tzarévitch propose à son père de revenir à condition qu'on lui permette de se marier ; le tzar ne sera que trop content. » Car il s'imagine qu'alors tu renoncerais au trône et vivrais à la campagne. Épouser une esclave ou se faire moine, c'est tout un ; on ne devient pas tzar après une telle

action... Et moi, Alecha, je ne demande rien de mieux. J'ai peur, chéri, que tu ne deviennes tzar. Alors, tu n'aurais plus de temps à me donner. La tête te tournerait. Les tzars n'ont pas le temps d'aimer. Je ne veux pas être une tzarine dont on a assez; je veux toujours être ton aimée! L'amour, voilà mon empire! Nous irons à la campagne, à Poretzk, ou à Rogedestvène; nous vivrons en paix et en tranquillité, moi, toi et l'enfant, et nous ne nous occuperons de personne... Oh! mon cœur, ma vie, ma joie!... Non, tu ne le veux pas? Tu ne le feras pas?... Tu regrettes le pouvoir?...

— Pourquoi m'interroges-tu, petite maman? Tu sais bien que je le ferai.

— Tu reviendras à ton père?

— Je lui reviendrai.

Il lui semblait que maintenant se passait entre eux l'inverse de ce qui avait jadis eu lieu. Ce n'était plus lui, c'était elle qui le violait; les baisers d'Afrossinia étaient des blessures; ses caresses, un meurtre.

Elle s'arrêta de respirer et l'écarta doucement; puis elle respira longuement et murmura :

— Jure!...

Il hésitait, comme un être résolu au suicide, qui tourne déjà contre lui-même un couteau. Mais il dit néanmoins :

— Je jure devant Dieu!...

Elle éteignit la bougie et il l'enlaça d'une infinie caresse, profonde et effayante comme la mort.

Il crut voler avec elle, cette sorcière, cette blanche

diablesse, vers un abîme sans fond, emporté par les ailes de l'ouragan.

Il sut que c'était la perdition, la fin de tout et il était heureux de cette fin.

VII

Le jour suivant, 3 octobre, Tolstoï écrivait au tzar à Pétersbourg.

« Très gracieux Souverain !

» J'ai l'honneur de vous faire savoir, en très humble sujet de Votre Majesté, que votre fils, Son Altesse Impériale le tzarévitch Alexis Pétrovitch, vient de nous déclarer aujourd'hui ses intentions. Il renonce à toutes ses oppositions anciennes, s'incline devant la volonté de Votre Majesté et va avec nous, sans protester, vous rejoindre à Pétersbourg. Il a écrit à ce sujet une lettre autographe à Votre Majesté; et, cette lettre, il a daigné nous la remettre non cachetée, afin que nous l'envoyions à Votre Majesté sous notre sceau. Ci-joint la copie de ladite lettre; quant à l'original, nous le gardons par crainte qu'il ne s'égare. Le tzarévitch pose deux conditions seulement : 1° qu'on l'autorise à demeurer dans l'une de ses terres, non loin de Pétersbourg; 2° qu'on lui permette d'épouser la fille qu'il a présentement avec lui. Dès que nous commençâmes à le persuader de retourner auprès de Votre Majesté, il posa obstinément ces deux con-

ditions. Il souhaite ardemment que nous lui obtenions de Votre Majesté l'autorisation d'épouser cette fille avant d'arriver à Pétersbourg. Bien que ces conditions fussent extrêmement graves, j'ai osé y consentir verbalement, de ma propre autorité. Je soumets à Votre Majesté mon infime opinion à ce sujet : à moins de raisons contraires, il faudrait lui permettre de conclure ce mariage; il prouverait ainsi à tout l'univers qu'il vous avait quitté non à la suite d'offenses reçues, mais à cause de cette fille; ensuite, il affligerait considérablement le césar, qui cesserait d'avoir confiance en lui; et, troisièmement, le danger serait écarté d'un mariage convenable. Daigne, seigneur, m'écrire à ce sujet en même temps que sur les autres, de telle sorte que je puisse lui montrer ta lettre, mais non la lui donner. Si Votre Majesté décide que ce mariage n'est point admissible, qu'elle daigne néanmoins donner au tzarévitch le bon espoir que le mariage se ferait en Russie et non à l'étranger, afin qu'il poursuive son voyage sans hésitations. Daigne, seigneur, garder secret pendant quelque temps le retour de ton fils; car on peut craindre une lettre de quelque individu opposé à ce retour : et alors, que Dieu nous en préserve! le tzarévitch pourrait abandonner son projet. Et encore, seigneur, daigne m'envoyer un ordre adressé aux commandants de tes armées qui sont sur notre itinéraire, afin que je puisse disposer d'une escorte si j'en éprouve la nécessité.

» Nous espérons quitter Naples le 6 novembre, ou au plus tard le 7. Le tzarévitch se propose préalablement

d'aller à Bari saluer les mânes de saint Nicolas; nous sommes de ce voyage. Les chemins, dans la montagne, sont très difficiles et, même en voyageant sans arrêts, nous ne saurions arriver bientôt. La fille est enceinte de quatre ou cinq mois et nous fera encore perdre du temps; car, par égard pour elle, il ne voudra pas voyager vite: il est impossible de dire combien il l'aime et le soin qu'il a d'elle.

» Ton esclave soumis et ton sujet infiniment respectueux,

» PIERRE TOLSTOI. »

» *P.-S.* — Lorsque, seigneur, je serai de nouveau à Pétersbourg par la grâce de Dieu, je pourrai sans imprudence louer l'Italie et je ne serai pas obligé, de ce fait, à boire une chope expiatrice, car non seulement un voyage de Votre Majesté en Italie, mais l'intention d'entreprendre ce voyage a eu les meilleurs résultats pour Votre Majesté et pour tout l'Empire russe. »

Il écrivit aussi au résident Vessélovsky à Vienne :

« Gardez le secret le plus absolu, par crainte qu'un mauvais esprit quelconque n'écrive au tzarévitch pour le dissuader. Dieu seul peut dire les difficultés que présentait cette affaire ! Nos miracles sont inénarrables. »

Pierre Andréévitch était assis à sa table, devant une

bougie allumée : il était seul, cette nuit, dans son appartement des Trois-Rois.

Sa lettre au tzar terminée et sa copie de la lettre du tzarévitch faite, il prit de la cire afin de cacheter le paquet qui contenait les deux missives. Mais il se ravisa, relut la lettre du tzarévitch, soupira de joie, ouvrit sa tabatière d'or, pétrit une prise entre ses deux doigts et réfléchit.

C'est à peine s'il pouvait croire à son bonheur. Pas plus tard que le matin même, il était si découragé qu'ayant reçu du tzarévitch une lettre ainsi conçue : « J'ai le plus grand besoin de te parler; ce ne sera pas une conversation vaine », il avait failli refuser : « Ces bavardages ne sont que perte de temps. »

Et voilà que « l'obstination figée » avait disparu comme par enchantement : on consentait à tout. « Miracle ! vrai miracle ! C'étaient Dieu et saint Nicolas qui avaient fait cela ! »

Pierre Andréévitch vénérait singulièrement saint Nicolas et croyait en la « sainte protection » du thaumaturge. « Il a bien mérité un cierge ! » Certes, la déesse Vénus qu'il vénérait aussi avait été du complot ! Ce jour-là, en prenant congé de la fille Afrossinia, Pierre Andréévitch lui avait baisé la main. Peuh ! il l'aurait saluée jusqu'à terre comme une vraie Vénus. Bravo, la fille ! Avait-elle bien entortillé le tzarévitch ! Et celui-ci n'était pas assez bête pour ne pas comprendre ce qui l'attendait. Au contraire, il n'était que trop intelligent. « C'est une règle générale, — avait accoutumé de dire Tolstoï, — que

les sages sont faciles à berner ; ils savent beaucoup de choses extraordinaires, et l'ordinaire de la vie leur échappe. C'est une science difficile que celle de l'esprit et du caractère humains, et il est moins aisé de comprendre les hommes que de savoir par cœur de nombreux livres. »

Avec quelle insouciance, avec quelle mine joyeuse le tzarévitch lui avait annoncé qu'il allait rejoindre son père ! Il semblait ivre ; il riait d'un rire effrayant et pitoyable tout le temps.

— Ah ! le pauvre, songea Pierre Andréévitch avec affliction ; — il hocha la tête, aspira une prise, essuya une larme qu'avait amenée au bord de sa paupière sa pitié envers le tzarévitch et non le tabac. — Il est comme une brebis qu'on mène à l'abattoir. Que Dieu lui vienne en aide !

Pierre Andréévitch avait le cœur tendre et sensible.

— Oui, je le plains ; mais il n'y a rien à faire ! dit-il, consolé. Les brochets sont dans la mer afin que les petits poissons apprennent à se garer. Le souci d'une carrière n'admet point d'amitié.

Lui, Tolstoï, faisait une belle carrière ; il rendait service à son tzar et à sa patrie et se montrait le digne élève de Nicolas Machiavel : maintenant l'étoile du destin descendrait sur son sein, sous l'aspect de l'étoile de Saint-André. Les Tolstoï seraient comtes ; et, si désormais l'un d'entre eux se signalait, montait très haut en grade, il se souviendrait de l'ancêtre Pierre Andréévitch.

— Laisse aller en paix ton serviteur, Seigneur !

Ces réflexions le rendaient folâtre. Il se sentit tout à coup rajeuni de quarante ans ; il aurait dansé, il se sentait de petites ailes aux pieds et aux mains : tel le dieu Mercure.

Il présentait le bâton de cire à la flamme qui tremblait. L'ombre énorme de son crâne nu (il avait enlevé sa perruque pour la nuit) semblait danser et grimacer, rire d'une façon macabre.

Les gouttelettes rouges de la cire se mirent à bouillir et tombèrent comme un sang épais. Et il fredonnait sa chanson favorite :

Abandonne, Cupidon, tes flèches
Déjà nous sommes tous atteints,
Mais suavement blessés
D'une flèche d'amour,
Flèche d'or ;
Nous sommes soumis à l'amour.

Dans la lettre que Tolstoï expédiait au tzar, le tzarévitch écrivait :

« Très gracieux Empereur mon Père !

» Ta gracieuse lettre m'a été remise par messieurs Tolstoï et Roumiantzev. Tu m'y promets, de même que tu l'avais déjà fait par message verbal, ta grâce à moi qui suis indigne de toute grâce, étant parti sans autorisation. Si je reviens, tu me pardonneras. Je t'en remercie avec des larmes, je tombe à tes pieds et je demande la rémission de tous mes crimes, dignes

des derniers châtiments. Me fiant à votre gracieuse promesse, je me remets au pouvoir de vos envoyés et au vôtre ; je quitte Naples l'un de ces prochains jours afin de te rejoindre, seigneur, à Saint-Pétersbourg.

» Le plus humble et le plus vil de tes esclaves, indigne de s'appeler ton fils,

» ALEXIS. »

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LA VÉNUS PÉTERSBOURGEOISE. 1

LIVRE DEUXIÈME

L'ANTÉCHRIST 63

LIVRE TROISIÈME

LE JOURNAL INTIME DU TZARÉVITCH ALEXIS. 129

LIVRE QUATRIÈME

L'INONDATION. 239

LIVRE CINQUIÈME

L'ABOMINATION EN LIEUX SAINTS 315

LIVRE SIXIÈME

LE TZARÉVITCH EN EXIL 375

IMPRIMERIE CHAIX
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13098-7-04. — (Encre Lorilleux).